

COLLECTION
UNIVERSELLE
DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME XXIV.

CONTENANT *les Mémoires de Messire*
BLAISE DE MONTLUC, *Maréchal de*
France ; commençant en 1521, & finissant
en 1574.

XVI^e SIÈCLE.

IL paroît régulièrement chaque mois un Volume de cette Collection.

Le prix de la Souscription pour 12 Volumes, à Paris , est de 48 l. Les Souscripteurs de Province payeront de plus 7 l. 4 s., à cause des frais de poste.

C'est au Directeur de la Collection des Mémoires, &c. qu'il faut s'adresser, *rue d'Anjou-Dauphine* N°. 6, à Paris. Il faut avoir soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

283 i 24

COLLECTION

UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME XXIV.

A LONDRES;

Et se trouve à PARIS;

Rue d'ANJOU-DAUPHINE, N°. 6.

1786.

®

COLLEGE

LIBRARY

1887

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



M É M O I R E S

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

SUITE DU QUATRIÈME LIVRE,

Commençant en 1556, & finissant en 1559.

[1556.]

O R, pour executer la charge que le Roi m'avoit donnée en la Toscane, je demandai congé au Pape pour m'en aller à Montálsin, lequel ne me le voulust donner que pour quinze jours seulement (1), après lui avoir fait grande instance; & me fit laisser mes grands chevaux & tout mon bagage, lesquels M. le Marechal de Strossy fut contraint faire sortir, disant qu'ils estoient à lui, & par ses serviteurs mesmes. M. le Cardinal d'Armagnac me fit sortir mes mulets de coffres avecques ses couvertes, disant qu'il les envoyoit à la maison d'un autre Cardinal, où il alloit quelquefois demeurer douze ou quinze jours. Et ainsi je retirai de Rome tout ce que j'y avois. Pendant le séjour que je fis par de-

Tome XXIV.

A

là, Sa Sainteté me fit bien cest honneur de monstrier évidemment à tout le monde, qu'il avoit grande fiance en moi.

Dessors que je fus à Montalsin, M. de Soubise partit & s'en alla à Rome. Je trouvai que Montalsin estoit comme assiegé : car à S. Cricou (a), il y avoit des Allemans ; à la grande Hostellerie, au dessus de Montalsin deux arquebuzades, il y avoit aussi des ennemis, & à un Palais à trois arquebuzades à main gauche pareillement y avoit ennemis : & à un autre tirant à Grossette, un mille près de Montalsin, il y en avoit encore. Et tout cela se trouva saisi des ennemis, quand la trefve vint. Et ne tenoit le Roi rien jusques aux portes de Sienne par ce costé là, & croi que cela fut la principale cause que les Siennois eurent en peu d'estime M. de Soubise. Il y a grande peine à contenter tout le monde : & encore que l'on face ce qu'on peut, si tout ne va pas comme on souhaite, on n'a rien fait. Je ne le veux ni accuser ni excuser aussi du tout. La trefve duroit encore entre le Roi & l'Empereur, laquelle estoit pour dix ans (b). Les affaires de ces Princes estoient

(a) San-Quirico.

(b) Montluc se trompe : la trêve étoit pour cinq ans.
(Voyez l'Observation, n°. 3.)

si embrouillées & confuses, qu'il ne fust possible pouvoir faire paix. Voilà pourquoi on fit ceste trefve : mais j'avois entendu que M. de Guyse avoit prins congé du Roi, & s'en venoit en Italie. Qui me fit penser que encore que le secours qu'il menoit fust pour le Pape, la trefve seroit rompuë aussi du costé du Roi, & fis une entreprinse pour aller donner une escalade aux Allemans à Saint-Cricou, qui est une petite villotte, quatre milles près Montalzin : & de là voulois aller attrapper tous les autres lieux que j'ai nommez.

[1557] Je ne sçai si les Allemans furent advertis, ou bien s'ils furent commandez de se retirer de là : car quand je fus hors de la ville, deux heures de nuit, un gentilhomme Siennois, qui avoit sa maison dans Cricou, lequel j'avois envoyé là, me vint dire qu'ils estoient partis à l'entrée de la nuit. J'envoyai de mesme sçavoir nouvelles de ceux qui estoient à l'Hostellerie & au Palais, & trouvai qu'à la mesme heure tout avoit vuidé. Et ainsi nous eusmes liberté de sortir un peu au large jusques à l'Alteffe, un chasteau assez fort, à trois milles de Montalzin, & près du chemin de Sienne. Puis m'en allai à Grossette, où le Colonel Cheremont estoit Gouverneur, lequel faisoit de ce pays là, tout ainsi que

s'il fust esté à lui, ne recognoissant les Siennois. Dequoi ils estoient desesperez : & là nous accordasmes que les habitans recognoistroient la Seigneurie, & non lui, & qu'il n'avoit pas en ce pays-là plus d'avantage que le Roi n'avoit voulu pour lui - mesme. Et ainsi en peu de jours tout fut changé au contentement des Siennois.

Le Cardinal Burgos (a) commandoit à Sienne pour le Roi d'Espagne, & avoit entreprinse sur Montalfin, laquelle il pensoit emporter facilement, & se devoit executer la mesme sepmaine que j'arrivai. Et comme il entendit ma venüe, il surçoya quelques jours, pour voir si rien se descouvriroit. Et voyant que rien ne s'estoit descouvert, il envoya querir le Capitaine Mantillou, Espagnol, & Gouverneur du Port - hercule (b), pour executer l'entreprinse. En mesme tems ayant envoyé quelques gens à cheval pour faire venir des vivres, ils le rencontrèrent, & le prindrent lui & un secrétaire du Cardinal Burgos, & quatre serviteurs, & me les menerent. Ils se vouloient deffendre, disans qu'ils avoient esté prins contre la trefve, car encore il n'y avoient rien de rompu à descou-

(a) Francesco di Mendoza, Cardinal & Archevêque de Burgos.

(b) Porto-Ercole, *Porte-Ercole*.

DE MESS. BLAISE DE MONTLUC. 5

vert. Je fis donner secrettement la gésne à un sien serviteur, lequel dit, qu'il pensoit que le Cardinal Burgos avoit mandé son Maistre pour exécuter une entreprinse qu'il avoit sur Montalfin. Nous ne pouvions descouvrir ce qui en pouvoit estre. Et comme on entendit à Sienne la prinse du Capitaine Matillou, cela se commença à divulguer ; de sorte qu'un Gentilhomme Siennois m'envoya son serviteur m'advertir du lieu par là où l'on vouloit donner l'escalade, & vint à la porte de la ville, ne voulant entrer dedans, mais seulement qu'il vouloit parler à moi. Je menai Messer Hyeronime Espanos, & nous dit le tout : & qu'il y avoit des soldats François des compagnies qui estoient en garnison, qui estoient de l'intelligence, & que si nous cherchions bien dans les maisons prochaines de cest endroit-là, nous trouverions par advanture les eschelles. Nous donnasmes dix escus au serviteur, qui s'en retourna. Messer Hyeronime & moi allasmes secrettement voir le lieu : & croi que j'y amenai M. de Bassompierre avecques nous, & regardasmes que la muraille estoit bien basse : mais qu'il y avoit une tourelle, là où l'on mettoit toujours deux sentinelles, lesquelles estant de l'intelligence, l'entreprinse estoit facile, & plus que facile.

Or Messer Hyeronime, qui estoit pour lors du Magistrat, deputa promptement deux hommes pour chercher dans les maisons voisines du lieu : & ne tarda trois heures, qu'ils nous apportèrent plus d'une charge de cheval d'eschelles de corde, les mieux faites, que j'eusse encore jamais veües. Dans ceste maison n'y habitoit personne, il y avoit longtemps ; mais nous cognoissions bien qu'il y entroit des gens, & autre chose ne peusmes decouvrir. Et lors j'arrestai avec le Sergent-Major qu'il mettroit tous les soirs quatre Sentinelles dans la tourelle, lesquelles seroient prinſes au fort. Je croi que s'il l'eust voulu executer le jour il l'eust peu faire : car aussi-bien, ou mieux que la nuit, du grand Palais, où il n'y avoit que trois arquebuzades, il pouvoit venir par un vallon couvert de petits bois jusques auprès de la muraille. Environ un mois après, un Siennois, nommé Phebus, Turc (a), se vint adresser à moi, me voulant dire quelque chose en secret. Je le fis venir dans ma garde-robe. Je n'avois rien qu'une dague au costé, & comme il entra je le vis armé de jac & manches de mailles : onques en ma vie je n'ai veu visage d'homme plus farouche que le sien. Une fois j'avois

(a) *Dei Febo, Turchi*, étoit son vrai nom.

envie d'appeller quelqu'un : mais il me disoit toujours qu'il ne vouloit que personne entendist son affaire que moi. A la fin je m'asseurai, me sentant assez fort pour le colleter, s'il avoit entrepris de faire quelque mauvais coup : il me raconta que plusieurs fois le Cardinal Burgos l'avoit fait rechercher de tenir la main à une entreprinse qu'il avoit sur Montalzin, & que par importunité il lui avoit accordé, & qu'il estoit allé parler à lui deux fois desguisé, & avoit trois soldats, qui estoient de l'intelligence, lesquels il lui devoit nommer un jour devant ladicte exécution, & qu'il la vouloit executer avant que Dom Arbre de Sande fust arrivé, lequel venoit à Sienne pour commander les armes : & que si je voulois, il meneroit l'entrepinse si accortement, qu'il me les amèneroit tous entre mes mains. Nous arrestasmes que cè seroit dans quatre jours, & qu'il s'en retourneroit la nuit mesme à Sienne arrester le tout : & le fit mettre hors la ville, car la porte estoit desja fermée : & du matin despeschai vers le Colonel Cheremont, à Grossette, qu'il se rendist le jour après à Pagamegura, moitié chemin de Grossette à Montalzin. Et ce jour mesme que j'avois despesché au Colonel, je fis venir

les Capitaines qui estoient à Chuse (a), à Montizel (b), & à l'Hospitalet près Piance (c), & là les fis jurer sur le Crucifix de ne dire rien de l'entreprise. Et s'en retournerent aprestre leur cas pour estre prests quand je leur manderois : & fis aller ma compagnie de chevaux legers à la Roque de Baldoc, feignant d'y tenir garnison, & le lendemain allai parler au Colonel à Pagamegura, & arrestasmes qu'il tiendrait quatre cens arquebuziers prests. Mon entreprise estoit, que comme les ennemis donneroient l'escalade, le Colonel Cheremont viendrait par derriere eux, & la garnison de Chuse & Montizel se mettroit entr'eux & le Palais, & ma compagnie aussi. Je devois sortir avec quatre cens hommes de la ville sur eux quand ils seroient repoussez, & au retour de Pagamegura, je trouvai que le dit Phebus estoit de retour, & ne parla à moi de tout le soir, qui me donna mauvais soupçon. Le matin il me vint dire que le Cardinal ne vouloit point que l'affaire s'executast de quelques jours. Il me menoit de jour à autre. A la fin je fus conseillé de le prendre prisonnier, & lui faire dire la vérité, d'autant que c'estoit une fourbe pour me trahir, ce que je fis. Et le fis mettre

(a) Chiufi.

(b) Montichiello.

(c) Pienza.

DE MESS. BLAISE DE MONTLUC, 9

dans une basse-fosse au chasteau, où par malheur il trouva une piece de bois ou fer. Or pour ce qu'il estoit Siennois, je voulois voir si les Siennois mesmes le pourroient convertir à dire la vérité. Voilà pourquoi je tins l'affaire en quelque longueur. Mais cependant avecques ceste piece de fer il perça la muraille, & se sauva à Sienne. Et ainsi je ne peus rien faire qui valust sur ceste entreprinse. Il fust plus fin que moi : toutesfois je lui dois cela, qu'il m'a appris en fait de telle importance, de n'espargner un prisonnier, ains en sçavoir soudain la vérité. Car sans doute c'estoit un traître.

Dès que j'arrivai à Montalsin, je pourchassai de faire revenir au service du Roi le Sieur Marioul de Santa Fior, & son frere le Prieur, lesquels par quelque mal contentement s'en estoient ostez. Nous estions fort grands amis depuis l'escarmouche de Sienne : enfin je les gagnai. Ils vindrent à la Cour, où le Roi leur fist fort bonne chere. Sa Majesté lui donna une compagnie de Chevaux-Legers, & au Prieur quelque pension, & se tindrent tousjours depuis auprès de moi. Or Dom Arbre de Sande fist une entreprinse, pour venir prendre Piance, une petite ville auprès de Montizel, que j'avois fait réparer.

le mieux que j'avois peu, & y avois une compagnie d'Italiens. Je baillai au sieur Marioul ma compagnie, & ce qu'il avoit assemblé de la sienne, & partie de celle du Comte de Petillane (a), & l'envoyai à Piance pour retirer la compagnie Italienne, & l'amener à Montizel où estoit le Capitaine Bartholomé de Pezero. Quelques jours avant que Dom Arbre sortist de Sienne, le Capitaine Serres, qui estoit Lieutenant de ma compagnie de Chevaux-Legers, & mon parent, avoit combattu à la veüe de Montalsin le Capitaine Carillou, Gouverneur de Bon-Convent (b), qui avoit avec lui dix hommes d'armes de la Compagnie du Marquis de Pesquiere, & l'Enseigne de la compagnie menoit huit salades d'une compagnie de Chevaux-Legers, & huit Arquebuziers à cheval, qui estoient venus braver devant Montalsin bas au long de la plaine devers l'hostellerie, lequel ne pensoit pas qu'il y eust cavalerie dans Montalsin; car j'en avois emmené ma compagnie avecques moi à Grossette, & avois envoyé le Capitaine Serres courir avec dix-huit salades par le costé de main gauche vers Sienne, & s'estoient battus auprès de Chuse: de sorte

(a) Nicolas des Ursins, Comte de Petigliano. Henri II le fit Chevalier de l'Ordre. (b) Montichiello.

que les miens en eurent le meilleur. Et au retour le Capitaine Serres se vint reposer un jour ou deux à Montalfin, pour puis après me venir trouver à Grossette, & m'en ramener à Montalfin. Le Capitaine Serres sortit avec les dix-huict salades, deux gentilshommes Siennes armez de jac & de manches, & deux soldats à pied qui les suivirent; & comme le Capitaine Carrigue vit les salades, il se voulut retirer, & le Capitaine Serres lui estoit tousjours en queue; & comme ce Capitaine Carrigue voulut passer un ruisseau estroit, le Capitaine Serres le chargea à toute bride, & les print tous, sauf un Capitaine qui avoit sa compagnie dans Bon-Convent. Ces Arquebuziers à cheval estoient à lui. Il eust une arquebuzade à travers du corps d'un des deux Arquebuziers, qui estoient sortis avec le Capitaine Serres, lequel ils avoient fait passer le ruisseau, & un autre avec lui, qui l'amenoit devers Bon-Convent, & mourut à l'entrée de la porte de Bon-Convent. Je tenois tous ces gens prisonniers à Montalfin. Dom Arbre s'achemina droit à Piance, avec trois canons & deux coulevrines. Je me doutai bien qu'il n'ameneroit pas tant d'artillerie pour Piance; car il n'estoit pas fort pour l'artillerie; & comme

le sieur Marioul entendit qu'il estoit trois milles près de Piance , il s'en va au-devant avec toute la cavalerie , & commanda au Capitaine qui estoit devant , qu'il commençast à faire sortir ses gens pour gagner Montizel (a) , là où il n'y a que deux petits milles. Il attaqua l'escarmouche si forte , & se messa si bien , qu'il ne se peust après démesler , & fust chargé à toute bride de trois troupes de leur cavalerie. Là il fust prins douze ou quatorze Chevaux - Legers de ma compagnie , dont le Capitaine Gourgues (2) , qui estoit à la fuite de M. de Stroffy , estoit du nombre ; & du Comte Petillane , ou du Sieur Marioul autant ou plus. Or comme il fist alte devant Piance , il trouva que le Capitaine n'avoit pas un homme dehors. Les ennemis suivoient toujours ; & là se rompirent encore quelques lances , cependant que ce Capitaine faisoit sortir ses gens ; & à la fin il fut de nouveau chargé de toute leur cavalerie , & fut contrainct se retirer à Montizel. Le Capitaine Serres & le Baron de Clermont , mon neveu , qui portoit ma cornette , se sauverent vers l'Hospitalet. Le Capitaine des gens de pied perdit la tierce partie de sa compagnie de ceux qui avoient fait les paresseux à

(2) Montichiello.

sortir, & lui se sauva avecques son Enseigné & sa troupe qui lui demeura ; & fist teste au passage d'un ruisseau, donnant loisir au Capitaine Bartholomé de le venir secourir, car c'estoit à la veuë de Montizel, & le Sieur Marioul qu'il retira encore de la cavalerie. Voilà ce que l'on gaigne à aller attaquer une escarmouche à la teste d'une armée, comme j'ai dit ci-devant, & se vouloir retirer de jour, estant le plus foible.

Comme Dom Arbre eust demeuré trois jours à Piance, il part à l'entrée de la nuit avec les torches, & print son chemin au long d'une vallée, tirant à la Roque de Baldoc. Le Seigneur Marioul estoit allé en poste à Rome faire venir quelques salades qu'on lui avoit promis pour refaire sa compagnie. Le Prieur demeura avecques moi le soir que Dom Arbre partist. Nous estions sortis le Prieur & moi hors de Montalfin à cheval ; & comme la nuit commença à venir, nous nous retirâmes, discourant en chemin de ce que Dom Arbre vouloit faire de cette grosse artillerie. Il me tomba en l'entendement, que c'estoit pour aller attaquer la Roque de Baldoc, là où il y avoit un Capitaine Florentin que M. de Soubise y avoit mis, lequel je soupçonnois un peu, pour ce que

les Gentilshommes Siennois m'avoient dit qu'ils avoient été advertis qu'il avoit envoyé deux fois à Florence. En nous retirant auprès de la porte de Montalsin , je dis à deux Chevaux-Legers de ma compagnie, qu'ils allaissent découvrir tout au long des colines d'entre Piance & la Roque , & qu'ils n'en bougeassent qu'il ne fust la pointe du jour. Or quelques jours avant , M. de Guyse, qui estoit venu à Rome, & desja s'estoit acheminé vers le Royaume de Naples , avoit envoyé querir Cheremont avec sa compagnie à la requeste des Siennois , qui ne se pouvoient accorder avecques lui, & m'avoit envoyé M. de la Molle (a), le Capitaine

(a) Jacques Boniface, Seigneur de la Môle & de Colobrières, de la Maison de Boniface, originaire de la ville de Marseille, & fort ancienne. Il étoit Chevalier de l'Ordre du Roi, & Capitaine de Galère. Il fut nommé par Henri II, Protecteur des Siennois, & Gouverneur de Grossette en Toscane, & l'un des trois Maréchaux-de-Camp de l'armée que ce Prince envoya dans le Royaume de Naples, au secours du Pape Paul IV, contre le Roi d'Espagne, Philippe II. Il n'y eut dans cette armée, composée de 12000 hommes de pied & 6000 chevaux, que trois Maréchaux-de-Camp; sçavoir, Marcilly-Cipière, Tavannes, & la Môle, qui fut depuis Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, depuis 1563, jusqu'en 1566.

Charri & trois ou quatre autres compagnies. Aussi en avoit-il envoyé querir de celles que j'avois. Il avoit donné le gouvernement de Grossette à M. de la Molle. Comme je fus au liét, voici revenir les deux chevaux légers, lesquels me dirent que Dom Arbre marchoit avec les torches au long de la vallée, que j'ai dit, tirant à la Roque. J'advertis incontinent le Prieur, & montâmes à cheval avec tous ceux que nous peûmes recouvrer. Je commandai au Capitaine André Casteaux (3), nepveu de M. le Cardinal de Tournon, qu'il marchast avec sa compagnie, sans bagages, à extresme diligence après moi, & qu'il marchast par des bois : & lui baillai deux Gentilshommes Siennes pour le conduire. Cependant j'arrivai une heure devant jour à la Roque de Baldoc ; & comme le jour vint,

Il fut tué au siège de St. Jean d'Angely, en 1569. Il avoit épousé en seconde nûces, la sœur du Comte de Carces (Marguerite de Pontevéz). Il avoit eu un frère aîné qui fut tué à la bataille de Cérizoles, dont Montluc fait mention.

Joseph, son fils, qui fut décapité en 1574, étoit Maître de la garde-robe de François, Duc d'Alençon, frère du Roi Henri III. C'étoit le plus bel homme de son temps, selon le Laboureur. Additions à Castelnau.

Hist. de la Noblesse du Comtat Venaissin, in-4°. T. IV. page 395.)

arriva André Casteaux avec sa compagnie. A peine fut-il dedans, que les passages furent prins, & prindrent les guides qui m'avoient mené, s'en retournant, & le fourrier de ma compagnie, par lesquels ils sceurent que je m'eslois mis dedans. J'envoyai à Grossette deux payfans par les bois, escrivant à M. de la Mollé, qu'il s'en allast jetter en toute diligence dans Montalsin, & qu'il commandast en Lieutenant de Roi : car je m'étois enfermé & voulois deffendre la place. Dom Arbre logea son camp à Avignon, vis-à-vis de la Roque : & là demeura trois jours, plaidant s'il me viendrait attaquer ou non. A la fin il print parti de se retirer, sçachant à qui il avoit affaire, disant (a) : *Juro a Dios, aquel Capitan tiene algunos diabolos en su poder, o ay algun trahidor tras nos otros, & si lo puedo saber, yo tengo de cortarlos brassos, y los piernos.* Mais toutes mes intelligences estoient à songer & jour & nuit qu'est ce que je ferois si j'estois à la place de mon ennemi. Il a de l'entendement comme vous, des praticques comme vous, songeant à ce qu'il songe sou-

(a) Je jure Dieu, ce Capitaine a quelques Diables à sa disposition, ou il y a parmi nous quelque traître : & si je puis le découvrir, je lui couperai bras & jambes.

vent,

vent, vous vous rencontrerez & pourvoirez à ce qu'il vous brasse. Que si vous attendez les effets, vous serez souvent surprins. Il faut & jour & nuict estre en cervelle, & souvent considerer que veut faire vostre ennemi, s'il attaquera ceci ou cela. Si j'estois en son lieu je ferois ceci & cela, & souvent discourez-en avec vos Capitaines : car tel que vous estimez peu, a souvent le meilleur advis. Or Dom Arbre s'en retourna, & se vint mettre avec son armée à l'Altesse, qui n'est qu'à trois milles de Montalsin, où voyant son desseing, je m'en retournai, renvoyant M. de la Molle à Grossette. Dom Arbre mist trois compagnies dans Piance, deux Italiennes, & une demi - Espagnolle & demi - Italienne, car le Gouverneur qu'il y avoit laissé, estoit Espagnol, & le Sieur Bartholomé de l'Estephe, nepveu du Sieur Chiapin Vitellou (a), qui avoit une des meilleures & des plus fortes compagnies qui fust en Italie, tenoit tous les prisonniers dans le Palais, lesquels pouvoient estre de cinquante à soixante. Au bout de quelques jours il se retira à Sienne avec son camp, s'estant toutes ses entreprinſes évanouies en fumée. L'Enseigne du Marquis de Pesquere alloit & venoit pour leur délivrance en es-

(a) Chiapino Vitelli.

change des nostres. Il se mocquoit de moi , disant (a) : *No sera dicho , que yo rendra un Frances , que yo no tenga tres Espagnoles ; yper estas barbas yo havro los mios : & ellos non havram los suos.* Le Cardinal Burgos estoit marri de tout ceci , & eust voulu que nous eussions laissé aller tous les prisonniers d'un costé & d'autre : car je tenois les Capitaines Mantillou (b) & Carrillou , Gouverneurs de Porthercule & de Bon-Convent , & plus de vingt autres , là où il y avoit douze Espagnols naturels , sans les Gouverneurs. Je portois impatiemment les responses qu'il me faisoit : & avois presque tousjours nouvelles des nostres qu'il les faisoit mourir de faim : & moi au contraire , je faisois bien traicter les siens. Sur cette colere je fis une entre prinse pour donner l'escalade à Piance , car j'avois esté adverti , que le Roi d'Espagne avoit baillé Sienne au Duc de Florence , & tout ce qu'il tenoit en la Toscane , & que ledit Duc enverroyoit trois de ses compagnies à Piance ,

(a) Il ne sera pas dit que j'aurai rendu un François , si on ne me rend trois Espagnols ; & par ces moustaches , j'aurai les miens , & eux n'auront pas les leurs. Notez que Montluc estropie l'Espagnol comme il estropie l'Italien.

(b) Mantillo & Carrillo.

& une compagnie de gens à cheval. Je prevois bien que s'il y mettoit le pied, que nous ne la pourrions recouvrer sans nous rompre avec le Duc de Florence. Ce que je n'avois jamais voulu faire, afin que M. de Guyse ne fust contraint d'affoiblir son camp, pour m'envoyer secours. Et ainsi je m'estois tousjours contenu avec le Duc de Florence sans rien gaster. Il faut en ces affaires aller prudemment & sagement : car peu de sujet sert pour rompre l'alliance des Princes, ce qui ne se peut après réparer. Plusieurs jeunes fols ont mis pour leur indiscretion des Princes en guerre sans qu'ils eussent envie d'y entrer.

Le Capitaine Faustau de Peyrouze (a) qui estoit dans Piance, m'avoit dit qu'il y avoit un trou à la muraille du costé de là où je devois venir de Montalsin, qui estoit parlà où sortoient les immondicitez de la ville, & que par cest endroit là où il y avoit deux murailles, celle de dehors estoit hors d'eschelle, & celle de dedans de quatorze ou quinze degrez. Et comme l'on estoit passé par ce trou, il falloit passer le ventre à terre, & dans l'ordure, on se trouvoit entre deux

(a) Faustino da Perugia dans Malavolti. Faustin de Pérouse.

murailles. J'avois fait faire une petite eschelle de la hauteur qu'il falloit : mais elle estoit foible & deliée, afin qu'elle peust passer par le trou : de sorte que malaisément un homme se pouvoit tenir dessus. Il y avoit dans ce pan de muraille un bastion au coing de la ville que Dom Arbre avoit fait achever, lequel estoit assez haut. Et entre le trou & le bastion il y avoit une porte que les ennemis avoient muré de brique, & ce avec de la terre, sans s'estre souciez de la faire de meilleure matiere, pource qu'ils avoient fait par derriere un rempart de terre. J'ordonnai que le Capitaine Blacon avec sa compagnie, & une compagnie d'Italiens que j'avois fait venir de Grossette, & le Baron de Clermont mon neveu, avec ma compagnie & quelques vingt salades de celle du Comte Petillano, & trente ou quarante Gentilshommes Siennes s'en iroient mettre entre Piance & Montepulsiane, pour combattre les gens du Duc de Florence qui se venoient mettre dedans. J'avois fait venir trois cens hommes de Chusi, que le Duc de Somme m'avoit envoyés, lequel s'en estoit revenu du camp de M. de Guyse, pour quelque bruit qu'il avoit eu avec le Cardinal Caraffe. Et ceux-là devoient donner par le coing de la

ville, du costé de là où ils venoient : le Capitaine Bartholomé de Pezero droit à la porte, qui venoit de son costé de Montizel, laquelle les ennemis tenoient ouverte pour sortir & entrer. Ils devoient mettre le feu à la porte s'ils pouvoient : & moi je donneroïis avec les eschelles au bastion, duquel les fosses n'estoient encore faits. Le haut de la porte murée flanquoit le bastion. Et avec moi j'avois les deux compagnies, Davançon (a), & André Casteaux, c'est à sçavoir la moitié de chacune : car le reste je l'avois laissé à Montalfin, & la moitié de celle du Capitaine Luffan qui estoit à Casterlotie (b). Estant le plus loin de tous, il fist si grande diligence, qu'une maladie le print par le chemin, de sorte qu'il fut contrainct de demeurer à Hospitalet. Il m'envoya son fils qui estoit son Lieutenant. Ledit Capitaine Luffan (c) mourust cinq ou

(a) C'étoit sans doute le fils de Jean d'Avançon, Ambassadeur à Rome.

(b) Castello-Tierri.

(c) Jean-Paul d'Esparbez de Luffan, septième fils de Bertrand. Il fut depuis Capitaine dans le régiment des Gardes; Gentilhomme ordinaire de la Chambre de Henri III, en 1576, & Mestre-de-Camp du régiment de Piémont, nommé alors les *Bandes noires*, à la tête duquel il combattit le 6 Juillet 1577. Il battit les

Six jours après de ceste maladie. Il m'envoya aussi la moitié de la compagnie du Capitaine Charri , lequel j'avois laissé dans Montalfin à son grand regret, car je n'avois homme pour y laisser à cause que le Sieur Marioul estoit allé à Rome, & le Prieur son frere estoit allé jusques à leur maison. Bref je pouvois avoir de mon costé en tout quatre cens hommes & les trois cens qui vindrent de Chusi, & cent hommes qu'avoit le Capitaine Bartholomé. Voilà tout ce que j'avois à l'assaut.

Nous avions arrêté tous ensemble que les Italiens du Duc de Somme seroient de la partie, lequel Duc desiroit fort de s'y trouver : mais je ne le voulois mander, parce que Chusi, d'où il étoit Gouverneur, estoit de grande importance, & aussi que si j'estois tué, je ne voulois pas que les places demeurassent sans quelque bon chef qui peust tenir, jusques à ce que M. de Guyse eust envoyé homme suffisant pour commander le pays. Il faut tousjours pourvoir à tout, comme si on devoit vaincre, & estre vaincu.

Huguenots en deux occasions, fut Gouverneur des ville & château de Blois, Capitaine de 30 hommes d'armes, & eut la Compagnie des Gardes Ecoissoises du Roi en 1599. Il fut fait Chevalier des Ordres en 1604, & mourut le 18 Octobre 1616.

Ainsi vous ne ferez rien mal à propos allant exécuter une entreprise. Nous avions assigné de nous trouver deux heures devant le jour chascun au lieu qu'il devoit combattre; & devoient donner les gens du Duc de Somme & le Capitaine Bartholomé plustost que moi, afin de divertir les forces du costé où j'attaquerois la place : pource que le costé où je donnois estoit le plus fort, à cause du bastion & des flancs de dessus la porte. La muraille où estoit le trou faisant un peu de coing, je baillai la charge de porter l'eschelle aux Gentilshommes qui estoient à ma suite, que le Roi payoit, & les priai d'entrer par le trou. C'estoit le Capitaine de la Trappe (a) qui est aujourd'hui près M. l'Admiral, les Aufillons (b) nepveux tous deux de ma feue femme, le Capitaine Cosséil qui porte au-

(a) La Trappe, Gascon, que j'ai vu, dit Brantome, Gouverneur de M. de Clermont d'Amboise, Guidon de M. de Longueville, puis Enseigne du Prince de Condé, brave & vaillant homme; il avoit été fort ami d'un Capitaine la Hire, lequel aux dernières guerres de Toscane, avoit combattu & vaincu son ennemi en estacade. Un peu avant le combat de ce dernier, la Trappe avoit aussi combattu & vaincu pareillement son ennemi en estacade. (*Duels de Brantome.*)

(b) On trouve une famille d'Aufillon dans le Ju-

jourd'hui mon Enseigne , le Capitaine la Motte , Caster-Segrat , le Capitaine Bidonet , le Capitaine Bourg , qui est en vie , lequel a une compagnie de gens de pied , & deux ou trois autres : & après eux vingt Italiens que le Capitaine Faustin de Peyrouse , qui avoit esté rompu au sortir de Piance , avoit amené avec lui , tous hommes choisis qui devoient monter l'eschelle , après que les miens feroient monter. Ledit Capitaine & un autre des siens devoient passer les premiers par le trou & tirer l'eschelle , à cause qu'il savoit ce qui estoit en ce lieu là , & ne faisoient pas les miens. J'arrivai à un quart de mille près la ville. Le Baron de Clermont & Blacon passerent outre , & s'allèrent mettre à un mille de la ville , sur un chemin tirant à Montepulsiane ; & comme j'eus attendu une heure là , sans entendre que les Italiens commençassent , comme il avoit été ordonné , cognoissant que le jour s'approchoit , j'envoyai une de mes guides reconnoître le plus secrettement qu'il pourroit faire , & mon valet de chambre qui est encore en vie , alla jusques à vingt pas du bastion , & gemens sur la Noblesse de Languedoc , Généralité de Toulouse , par M. de Bezons , Intendant. Cette famille est de Castres ou des environs.

n'ouïrent rien dans la ville non plus que s'il n'y eust eu personne. Un petit chien seulement oyons-nous aboyer. Ils sçavoient ma venue dès la nuit, & m'attendoient ainsi sans faire aucun bruit, le feu sur la serpentine. Je ne sceus faire ma sortie si secrettement, encore que j'eusse fait fermer les portes trois heures avant qu'il ne sortit quelqu'un qui les allast advertir. Et comme ils m'eurent rapporté qu'ils n'entendoient aucun bruit, j'y voulois moi-mesme aller avec eux deux : & comme nous fusmes un peu en avant à quinze ou seize pas du bastion, j'apperceus un homme à cinq ou six pas de nous qui s'en alloit se baissant, & se retiroit vers le bastion : & croi qu'il rentra par ledit bastion, dans lequel nous ouïsmes alors parler : & nous sembla qu'ils parloient Alleman ; mais c'estoient des Albanois : car le Sieur Bartholomé de l'Esteffe (a) en avoit en sa compagnie : lequel Sieur Bartholomé avoit prins le bastion à deffendre. Et comme je vis que bien-tost le jour viendrait, ayant perdu l'esperance de nos Italiens, lesquels estoient arrivez comme je sceus depuis. Mais le Duc de Somme en avoit baillé la charge à quel-

(a) M. de Thou le nomme Jacques - Pierre de la Staffa, Capitaine de Cavalerie.

qu'un, qui ne vouloit pas mourir des premiers, ou bien me vouloit faire cest honneur de me laisser donner le premier comme Lieutenant de Roi : mais cest homme de bien ne le faisoit pas par honneur. Le Capitaine Bartholomé attendoit aussi que les uns ou les autres donnassent : & ainsi sur ce dilayement je fus contraint de donner le premier ; car encore qu'à ceste sentinelle perduë & à ce silence je cogneusse bien que mes gens avoient senti le vent, si est-ce que puisque j'avois prins la peine de venir, je voulois tenter fortune.

Tous ces Gentilshommes Italiens & François que j'ai nommez ci-dessus, prindrent l'eschelle, & nous autres prismes autres eschelles pour donner au bastion. Je les fis prendre aux Capitaines, Lieutenans, Sergens, Caporals, & Lancepassades. Et aussi marchai droit au bastion : & de prime arrivée, nous fust tiré une grande salve d'arquebuzerie : mais pour cela nous n'arrestasmes de dresser nos eschelles, & j'avois fait une ordonnance que tous les Commissaires de guerre & des vivres, Trésoriers, Controlleurs eussent à avoir de grands chevaux & armes ; car ces gens ont tousjours argent, lesquels j'amenois tousjours avec moi sous ma cornette, pour faire troupe & parade, & tromper l'ennemi. M. de Guyse

avoit envoyé M. de Malassise (a), qui est aujourd'hui Seigneur de Roiffi, pour estre surintendant des finances. Je lui donnai un cheval Turc : si j'en avois maintenant un semblable je ne le donnerois pour cinq cens escus, Il me rendit fort mal ce plaisir, & de l'amitié que je lui portois, car il fit tant qu'il me mist en la mauvaise grace de M. de Guyse, comme il fait bien aujourd'hui avec la Reine, tant qu'il peut, comme l'on m'a escrit de la Cour. Aussi je m'en suis bien apperceu, & voudrois que Dieu m'eust fait la grace de faire souvenir à la Reine, quel serviteur je lui suis, & quel j'ai esté le passé, là où les occasions se sont présentées, & les plus grandes que jamais Reine se trouvaît sur les bras ; & Sa Majesté cognoistroit qu'il ne faudroit pas qu'elle creust légèrement mes ennemis, & ceux qui ne lui ont fait ni ne feront jamais tant de services que je lui ai faits. Mais je prendrai patience avec Dieu, ayant ma conscience nette de cela, & de toutes autres choses concernant le service du Roi & de la Cou-

(a) Henri de Mêmes, Seigneur de Malassise & de Roiffi, Maître des Requêtes, fut envoyé en Toscane, en qualité de Surintendant des Finances pour le Roi ; & exerça la charge de Capitaine de Justice à Mont-Alcin.

ronne. Pour lors je n'avois rien descouvert des menées dudit Sieur de Malassise, qui pourchassoit que M. de Guyse m'appellast auprès de lui, & qu'il baillast ma charge à M. de la Molle. Car il avoit opinion qu'eux deux ensemble manieroient mieux les affaires que moi, & à leur profit. Je ne veux point ici mettre les raisons, pource que l'on pourroit dire que c'est pour l'inimitié qu'il me porte, & moi par conséquent à lui, qui suis mal endurant & qui porterois volontiers en ma devise, si je n'en avois une autre, ce qu'un de la maison de Candalle portoit (a), *Qui m'aimera je l'aimerai*. Mais il y a beaucoup de gens de bien qui sont encore en vie, qui sçavent l'occasion, & s'ils la disoient, elle ne seroit gueres à son avantage.

Mais pour laisser ces propos ne me souciant pas fort qu'il me veuille mal ou bien, je le laissai avec le Capitaine Charri : combien qu'il fist grande instance de vouloir venir avec moi, mais je faisois estat que lui estant dans la ville, si je mourois, aideroit ort les citoyens, afin de ne perdre cœur attendant celui que M. de Guyse y enverroit, car il est homme d'entendement & persuasif. Pour revenir à

(a) C'étoit la devise de Gaston de Foix.

mes Trésoriers & Commis, je les fis rondoyer autour de la ville en courant, (ils sont plus propres à faire peur que mal) pour par ce moyen divertir les habitans d'un lieu à l'autre. Or nous donnâmes l'escalade tous en camisades, & furent nos gens par trois fois repouffez, & nos eschelles rompuës, sauf une ou deux. Il faut dire à quoi servit la prinse du trou. Tous entrèrent par dedans icelui l'un après l'autre. Et comme ils eurent dressé l'eschelle à la petite muraille pour entrer dans la ville, les Gentilshommes miens monterent, & de dessus la muraille en hors se jettoient sur un fumier. Et comme le Capitaine Faustin & ses vingt hommes virent les nostres dedans, ils se voulurent haster de monter & chargerent tant l'eschelle qu'elle rompist. Souvent ces ardeurs inconsidérées perdent les entreprises. Le trou estoit à quatre ou cinq pas de la porte murée, & les ennemis qui estoient sur icelle ne s'attendoient à autre chose, qu'à tirer aux nostres, qui donnoient l'escalade au bastion : & tournant le dos aux nostres du trou, ils n'entendirent jamais aucune chose de l'entrée de nos gens. Les Italiens s'effayerent de racoustrer l'eschelle avec des ceintures, mais il n'y eut ordre. Ils furent contraints s'en sortir par le mesme

trou. Et me vint dire le Capitaine Faustin la mal-fortune de tous mes gens : & me voilà en désespoir, voyant que pour penser recouvrer ceux qui estoient prisonniers dans la ville, j'avois esté si malheureux de perdre tous les Gentilshommes de ma suite : & commençai à jouer à la desespérade. Le jour estoit desja, & le soleil paroissoit à son lever, & tous nos gens repoussez derriere des murailles qu'il y avoit. Et en mesme temps le Capitaine Bartholomé me manda qu'ils estoient aussi tous de son costé repoussez. Je me jettai lors à terre, car je n'estois encore descendu, & assemblai tous les Capitaines; sauf Avanson fils de M. d'Avanson, qui avoit esté Ambassadeur à Rome, qui fust blessé d'une arquebuzade à la main. Et là je commençai à leur remonstrer que je n'estois venu que pour prendre la ville, ou crever, & que je leur montrerois le chemin, s'ils me vouloient suivre : que résolument je tournerois la teste contre ceux qui feroient les retifs, & en tuerois tant qu'il s'en trouveroit devant moi. *Allons donc, mes amis, leur dis-je, suivez votre Capitaine, & vous verrez que nous aurons de l'honneur.* Lors je baissois la teste ayant l'espée en la main, & mon page qui portoit mon hallebarde auprès de moi, tirant droit à la

porte. J'avois douze Suisses de ma garde qui me suivirent, aussi fit tout le reste. Et cognens bien à ceste heure là comme j'ai fait d'autres fois, qu'est ce que peut le Chef, quand il se met devant, montrant le chemin aux autres. Je me mis dessous leur porte, où trois ou quatre hommes pouvoient demeurer à couvert des flancs du bastion. Les ennemis qui estoient sur la porte, tiroient à grands coups de pierres sur nos gens. Les Suisses avec leurs hallebardes (a) faisoient leur devoir contre ceste muraille de brique. J'avois l'espée à la main gauche, & la dague à la droite: & avec la dague je brisois & coupois la brique. Et comme nous eufmes fait un trou dans lequel je pouvois mettre le bras, je baillai mon espée & ma dague au Capitaine de mes Suisses: & mis mes deux bras dedans. La muraille n'estoit que de l'espeffeur seulement d'une brique, & y avoit encore bien peu de terre, car c'estoit comme une muraille seche. Et comme avec les mains j'eus trouvé le bord de la muraille & espeffeur d'icelle, je tirai à moi la muraille de telle roideur, que tout le dessus d'icelle tomba sur moi, & me couvrit tout, de maniere qu'il

(a) Hallebardes. *Ce-ci n'est qu'une faute d'impression, cela est visible.*

fallut que le Capitaine de ma garde me tira de dessous la brique, & me relevast. Et tout incontinent avec les hallebardes achevasmes de la mettre par terre. Ils n'avoient pas achevé la terrasse qu'ils avoient mis derrière ceste porte : & s'en falloit environ deux pieds qu'elle ne joignit au haut de l'arc. Là me furent tuez deux Suisses, & le Capitaine blessé d'une arquebuzade à la cuisse, & quatorze ou quinze soldats morts ou blessez. Je faisois encore donner aux Enseignes l'assaut au bastion avec les deux eschelles qui n'estoient pas rompuës : mais pour cela des flancs du bastion ils ne cessoient de tirer. Or du bastion à la porte où je combattois, il n'y avoit pas plus de trente pas. Je criai aux soldats qu'ils m'allassent chercher les eschelles qui estoient rompuës contre le bastion, & que les plus courtes seroient les meilleures : car la hauteur du terrain n'estoit pas plus que de deux aulnes, ni encore, ce croi-je, de tant. Et tout incontinent je les dressai coste à coste, & mis un arquebuzier sur une eschelle, & moi sur l'autre, & trois l'un après l'autre après le soldat premier, & deux de mes Suisses après ces trois-là. Je dis à celui qui estoit devant & qui montoit le premier, que tout à un coup il se dressast, & qu'il tirast une
arquebuzade

arquebuzade dedans. Ce qu'il fit : & comme il tira, je le prins par la fourrure de ses chaufes, & le pouffai dedans. Je lui fis faire un fault où il n'avoit pensé. Les deux eschelles se touchoient. Je commençai à crier à ceux qui estoient dessus l'autre & les pouffer, leur disant : *Sautez, soldats, je me jetterai après vous dedans* : & pouffai celui-là & l'autre après, & l'autre encore. Et comme ils estoient tombez dedans, celui qui se pouvoit relever, mettoit la main à l'espée. Mes deux Suisses se jetterent après, & alors je sautai à terre de nostre costé, & recommençai à crier : *Pouffez, Capitaines, pouffez, Capitaines, nous sommes dedans*. Et les voilà les uns après les autres se jeter à coup perdu là dedans. Les Gentilshommes miens, qui estoient entrez par le trou, avoient esté appeceus sur la pointe du jour, & chargez : & avoient gagné une maison, la porte de laquelle ils deffendoient. Ce qui me fit un grand bien : car une partie de ceux qui gardoient la porte y estoient courus, ne pensant jamais qu'il fust possible que j'entrasse par là. Et comme les ennemis qui donnoient l'assaut aux Gentilshommes, entendirent le cri de *France, France*, derriere eux, ils les abandonnerent & voulurent courir à la porte : les Gentils-

hommes sortirent après eux , lesquels entendant le mesme cri de *France* , *France* , ils cogneurent que nos gens estoient dedans. Et de hâte ils furent mis au milieu de nos deux troupes , & là tous tuez. Or après en mesme instant que ceux-là furent tuez , vint une Enseigne des leurs , qui estoit à la place , courant droit à la porte : & les Gentilshommes de ma suite estoient desja ralliez avec ceux qui entroient. Ladite Enseigne trouva bien à qui parler , & les accoustrent comme les autres. Et en mesme temps que nos gens entroient , je leur criai qu'ils donnassent l'assaut au bastion par dedans la ville, ce qu'ils firent : mais ils y trouvoient une bien grande résistance , à cause que la plupart de la compagnie de gens de cheval estoit dedans , qui combattoient à merveilles.

Or comme le cœur croist aux hommes qui se voient en espérance de victoire , de n'oublier rien de leur devoir à bien & furieusement assaillir , les ayant encouragez , je laisse la porte , & cours aux Enseignes qui estoient sur les eschelles du bastion , & leur crie que tous nos gens estoient dedans , & qu'ils se jettassent à corps perdu dans le bastion ; ce qu'ils firent. Et pour lors n'y trouverent pas la résistance telle qu'ils cuidoient ,

pource que nos gens les tenoient de si court, qu'ils ne pouvoient respondre dedans & dehors. Et comme je vis les Enseignes dedans, je remonte à cheval, & avec les Commissaires & Trésoriers, m'en allai au long des murailles : & tous ceux qui fautoient par dessus pour se sauver, je les faisois tuer. Et pour revenir à nos premiers prisonniers, nos gens exécuterent jusques à la place où ils trouverent le Sieur Bartholomé de l'Estephe avec le demeurant de sa compagnie, lequel ne fit pas grande desfence : car desja nos gens couroient tout au long des rues de la ville, & mesmement au long des murailles d'icelle. Les Italiens vindrent entrer par la muraille, qui n'estoit pas trop haute, & s'aidoient les uns aux autres. Le Capitaine Bartholomé de Pezero avoit bien mis le feu à la porte, comme il avoit promis; mais il y fut blessé d'une arquebuzade par les fesses, & n'y avoit ordre d'entrer par-là, à cause du grand feu qui estoit en icelle porte. On avoit baillé dix-huit ou vingt Espagnols pour la garde des prisonniers qui estoient dans le Palais, en nombre de cinquante ou soixante; & les avoient attachez deux à deux, comme ils me dirent puis après. Et en mesme instant qu'ils entendirent le cri de *France, France,*

en la place à laquelle le Palais est joignant, ils commencerent à se secouer les uns & les autres, & mesme le Capitaine Gourgue, qui se deslia le premier. Et s'estant destachez, se mirent de telle furie sur ceux qui les avoient en garde, qu'avec leurs armes mesme, & à coups de pierre, ils en tuerent sur le lieu la pluspart, & le surplus tindrent prisonniers, & les emmenerent avec eux. Et voilà la délivrance heureuse, & non esperée de nos prisonniers.

Maintenant il reste sçavoir quelle fut l'issuë du commandement que j'avois baillé au Baron de Clermont & au Capitaine Blacon. Les compagnies du Duc de Florence de pied & de cheval, estoient sorties de Monte-Pulciano, & s'en vindrent à Piance, n'y ayant que trois milles de l'un à l'autre. Et comme ils furent à moitié chemin, & qu'ils entendirent l'arquebuzerie, envoyerent fix chevaux courir tout au long du chemin, pour sçavoir que c'estoit. Les trois donnerent dans nostre embuscade, & furent prins, & les trois autres se sauverent, qui firent tourner en arriere leurs gens plus viste que le pas; de sorte que le Baron de Clermont & le Capitaine Blacon ne les peurent combattre. En ladite faction & prinse de ville, le Sieur

Bartholomé de l'Estephe , son Lieutenant & son Enseigne , furent prins, le Gouverneur, qui estoit Espagnol, aussi : toutesfois son Enseigne fut tué. Le Capitaine Pistoye, lequel on appelloit ainsi pour ce qu'il estoit de Pistoye, son Lieutenant, & son Enseigne pareillement furent prins, ensemble le Lieutenant & l'Enseigne d'un Capitaine Italien qui s'appelloit Aldet Placit, qui estoit Siennois; lequel estoit parti deux jours devant pour aller pourchasser leur payement, avant qu'ils sortissent de la ville.

Et voilà l'exécution de l'escalade de Piance qui fut la nuit de S. Pierre, & de laquelle on a fait depuis (a) en ça si grand cas par

(a) Montluc, dit M. de Thou, parle de la prise de Pienza, comme d'un exploit qui l'a comblé de gloire en Italie. Mais l'Historien Adrijani n'en fait pas tant de cas; il assure que cette place étoit foible, & dépourvue de gens de guerre, & qu'elle fut prise dans un temps où les Espagnols faisoient tout avec négligence & lenteur; qu'ils en avoient même retiré la garnison, indignés que Philippe eût cédé la souveraineté de la ville de Sienne à Côme de Médicis. Ce fut cette même année 1557, que Côme, par son habile & profonde politique, scut obtenir de Philippe la souveraineté de cette ville & de son Etat, à l'exception de Porto-Ercole, Telamone, la Montagne de l'Argentièrre, & la citadelle de Piombino, que Philippe se réserva.

toute l'Italie. Tous les Capitaines & soldats Italiens & François disoient que j'avois prins moi seul la ville, & non eux. Et que si je n'eusse fait ce que je fis, & sans la hardiesse & résolution en laquelle ils me virent, ils ne se fussent jamais plus approchez des murailles, en ayant esté repoussez par trois fois bien vivement. Et si Dieu eust voulu permettre que les gens que le Duc de Florence envoyoit de Monte-Pulsiano à Piance, fussent partis une heure plustost, ils n'eussent point entendu par le chemin le bruit de mon arquebuzerie; de sorte qu'ils fussent tombez dans la troupe que menaient lesdits Capitaine Blacon, & le Baron de Clermont, lesquels estoient aussi bien en camifade comme le reste de mes gens, & les eussent aisément deffaits & taillez en pieces : car incontinent qu'ils entendirent le rapport que leur firent les trois qui estoient eschappez, ils tournerent visage & se mirent en desroute, tirant le chemin de Monte-Pulsiano. Je laissai dedans pour commander, le Capitaine Faustin, qui y estoit auparavant, & avoit encore 50 ou 60 soldats de sa compagnie, lesquels le Capitaine Bartholomé de Pezero lui avoit tousjours gardez. Et lui presta encore le Capitaine Bartholomé, son Lieutenant, avec

cent soldats de sa compagnie : & sur le midi, comme je montois à cheval pour m'en retourner à Montalfin, & que je renvoyois chacun en sa garnison, les Capitaines avec leurs Lieutenans & Enseignes me menerent cent ou six vingts chevaux de service, qui avoient esté gaignez en ceste faction, outre les courtaux & mulets, me priant d'en prendre ceux que bon me sembleroit. Et entre autres le Capitaine la Trape me pria prendre un courfier de Naples, le plus beau & le meilleur cheval qui fust en Italie. Je n'en acceptai de tous ceux qui me furent offerts, que celui du Capitaine la Trape, lequel depuis M. de Guyse m'envoya demander, & le lui donnai. J'arrivai à Montalfin avec la moitié seulement des trois compagnies des gens à pied que j'avois amenées, après lesquels je faisois marcher tous les Capitaines prisonniers, & quelque peu de soldats aussi prisonniers : car il ne s'en sauva pas beaucoup. Après les prisonniers, je marchois, & tous nos Capitaines avec leurs Enseignes desplées : & derriere moi les Gentils-hommes de ma suite portoient la cornette de gens à cheval, & les trois Enseignes gaignées. Et après toute l'infanterie, marchoit le Baron de Clermont avec ma compagnie & les Gentils-

hommes Siennes qui estoient tous à cheval derriere. Et croi qu'il ne demeura hommes ni femmes dedans la ville : car tous sortoient dehors pour me veoir entrer, sauf le Capitaine du peuple, le Conseil & le Magistrat, vers lesquels j'avois envoyé pour les prier de ne bouger du Palais, au-devant duquel j'allai descendre. Et entrai dedans icelui armé, lesdites Enseignes gagnées devant, & leur fis entendre au commencement en peu de mots, de quels moyens il m'avoit fallu aider pour venir à bout d'une entreprise si hazardeuse, & comment la ville avoit esté prinse, & cognus bien à leur contenance qu'ils avoient en admiration une telle exécution. Puis les exhortai de continuer en la fidélité qu'ils avoient promise au Roi, & ne perdre point l'espérance de recouvrer leur liberté & ville capitale, leur ayant Dieu montré & tesmoigné par une si bonne & heureuse journée, qu'il ne les vouloit perdre ni abandonner, & moins ceux qui combattoient pour eux. Et pour les asseurer que je portois les armes pour leurs vies, & pour le recouvrement de leur patrie, je leur donnai la cornette des gens de cheval, & les trois Enseignes gagnées, lesquelles, après m'avoir remercié & loué plus qu'ils ne firent jamais homme, ils les

vinrent à mesme instant dans la grande salle du Palais toutes despliées. Ce qui n'amoindrift pas la réputation que j'avois acquise, soit parmi eux, soit à Rome, & partout ailleurs, où les nouvelles de ceste entreprinse & exécution coururent.

Depuis ne se présenta aucune occasion qui merite estre escrite, sauf deux, qui fut, que Dom Arbore alla assiéger Chuzi (4), que le Capitaine Moret (a) Calabres, qui estoit à Montepescayo, avoit desrobée par intelligence aux ennemis. Ledit Dom Arbore y avoit trente Enseignes de gens de pied devant, & trois canons, & six cens chevaux. Je partis de Montalcin un peu après midi, avec cinq Enseignes, & environ quatre-vingts ou cent chevaux : & arrivai à Montepescayo sur le

(a) Maretto de Cantarollo Calabrese : c'est ainsi qu'il est nommé dans le Journal Italien du siège de Montalcin par les Impériaux en 1553. Il avoit pour Lieutenant, pendant le siège de cette ville où il étoit enfermé, son frère Gian Martino de' Gazzi da Cantarollo. Ce Journal fait par Giulio Landi Canonico di Mont-Alcino, est intitulé : *Storia del assedio di Montalcino citta del Dominio di Siena*, sans année, nom de ville, ni d'Imprimeur, in-4°. Ce siège, dont l'Auteur fut témoin oculaire, dura depuis le 27 Mars jusqu'au 15 Juin 1553. Les assiégeans, dit-il, y perdirent environ 3000 hommes, & les assiégés 500.

point du jour, & là fis accoustrer de petits sacs pour porter de la poudre, jusques au nombre de vingt, y en pouvant avoir en tout trois cens livres. De Montepescayo à Chuzy, y a six milles. L'artillerie ne leur estoit pas encore arrivée, mais elle arriva le matin que j'en partis : & sur le midi je partis de Montepescayo, & m'en allai camper vis-à-vis de leur camp, à un quart de mille, & autant de la ville ; car ils estoient campez devant : & ne me vindrent oncques recognoistre. La place ne valloit rien ; car nous n'avions pas eu loisir de la fortifier, & à l'entrée de la nuit je pris le Lieutenant du Capitaine Avanson, nommé Saint-Genies, avec trente picquiers & trente arquebuziers que je voulois hazarder, veoir si j'aurois moyen de la sauver. Et parce qu'il y avoit un petit ruisseau qui ne contenoit trois pas entre eux & moi, je fis aller ledit Saint-Genies, & le Capitaine Charri avec cent arquebuziers pour l'accompagner : & moi par le costé du camp, je leur allai donner l'alarme avec les gens de cheval & cent arquebuziers. Saint-Genies entra avec la poudre & tous les soldats, sauf quatre ou cinq picquiers. Et toute la nuit je les tins en alarme, pour leur donner à penser que le matin je me reposerois : & que m'ayant

recogneu, ils me viendroient combattre, veu
que je n'avois autres forces que cinq En-
seignes. Et sans reposer aucunement, sans
sonner tabourin ni trompette, je commençai
à me retirer au long des bois, & prins mon
chemin à Montalsin; & fis douze milles sans
reposer. Et auprès d'un ruisseau je fis alte,
où tous à pied & à cheval respeusmes des
vivres que j'avois fait apporter sur des asnes,
où ne demurerai pas une heure & demie pour
m'acheminer droit à Montalsin. Or le jour
que je partis de-là environ midi, ils mirent
leur artillerie en estat, sans pouvoir faire
batterie aucune jusques au lendemain matin.

Le jour mesme que j'estois parti devant
Chuzy, j'arrivai le soir à Montalsin, là où il
y avoit trente milles, & toute la nuit je fis
apprester un canon & une grande coulevrine
que nous avions. Et environ neuf heures je
m'en allai battre l'Altesse, qui est entre Bon-
Convent & Montalsin, un chasteau fort. Et
le battis par la porte où ils l'avoient le moins
remparée. Et sur le soir se rendirent la vie
sauve seulement. Il y avoit soixante soldats.
Puis le lendemain matin j'allai prendre trois
ou quatre chasteaux qu'il y avoit autour de
là, qui n'esloient pas forts, & se conservoient
à la faveur de la forteresse de l'Altesse. De

tout ce jour l'artillerie ne bougea de l'Alteffe. Cependant je prins les chasteaux. On me conseilloit d'aller battre Bon-Convent. Je l'allai recognoistre , & fis faire des gabions promptement là devant, faisant semblant de l'assiéger. Ce que je faisois estoit pour divertir Dom Arbre à ne tirer plus outre : car je craignois, qu'après qu'il auroit prins Chuzy, ce que je pensois bien qu'il feroit , il allast assiéger Montepescayo, où estoit le Capitaine Moret, & deux ou trois autres places qui se conservoient à la faveur de Montepescayo : & le jour que je faisois semblant d'assiéger Bon-Convent, j'envoyai le Sieur Marioul de Santa-Fior, le Capitaine Serres, mon Lieutenant, & le Baron de Clermont, mon Enseigne, courir jusques devant Sienne. Ils rencontrèrent une compagnie de gens de pied, qui estoit sortie de Sienne pour s'aller mettre en deux chasteaux qui estoient près de ceux que j'avois prins, laquelle ils taillèrent toute en pieces, sauf le Capitaine, le Lieutenant & l'Enseigne, qui se sauverent à cheval. Tout ceci fut fait en trois jours, comptant depuis le jour que je partis de devant Chuzy. L'alarme fut si grande à Sienne de cette deffaitte, que le Cardinal Burgos manda en diligence à Dom Arbre, qu'il laissast tout pour retour.

ner à Sienne, & qu'il craignoit que les Siennois se revoltassent, & qu'ils me missent dedans, veu l'amitié que les citoyens me portoient. Et si ceux de Chazy eussent peu tenir un jour davantage, il les abandonnoit; mais le deuxiesme jour, après avoir fait une grande bresche, car la muraille ne valloit rien, & n'y avoit gueres de gens, ils se rendirent. Le Lieutenant du Capitaine Moret Calabres estoit dedans avec une partie de la compagnie dudit Moret, & environ cinquante-cinq hommes qui entrèrent avec Saint-Genies; de sorte qu'en tout n'y avoit que cent hommes. Lendemain matin que le Sieur Marioul eust defait ceste compagnie, tous les Capitaines qui estoient avec moi, estoient d'opinion que j'allasse battre Bon-Convent. Mais je leur dis ces mots : *Vous sçavez que depuis hier deux heures après midi nous n'avons ouï tirer l'artillerie à Chazy, laquelle nous oyons de l'Altesse en hors. Or faut donc dire qu'ils sont rendus ou bien prins par force. S'ils sont rendus, Dom Arbre ne sejournera pas là une heure, pour essayer s'il me pourra surprendre en campagne : car il ne faut point doubter qu'il n'aye eu l'alarme de ses gens, que vous autres defistes hier auprès de Sienne, & que le Cardinal Burgos ne l'aye mandé retourner pour con-*

server le demeurant des chasteaux qui sont les plus près de Sienné : car je faisois en mesme instant que je prenois les autres, le tout demanteler & ruiner, comme aussi fis-je l'Altesse. Or pesons un peu les choses, si nos gens sont rendus, le camp ne demeurera devant Chuzy plus de deux heures : s'ils sont prins par force, la ville est pauvre, les soldats n'y auront demeuré que cette nuit passée au sac, & à ce matin seront parti deux heures avant le jour. Et encore qu'il y aye trente milles, l'artillerie sera ici avant que ne soit midi : car Dom Arbre sçait bien que je n'ai point cent chevaux en toute ma puissance, ni plus de six cens hommes en ces cinq Enseignes. Parquoi la raison de la guerre nous donne assurance qu'il doit faire ce que je vous dis. Par ainsi, je vous prie, commençons à retirer nostre artillerie & l'infanterie. Et prenez vous en tous à moi, si vous ne voyez que les affaires iront ainsi. Le Lieutenant du Capitaine Moret & Saint-Genies eurent telle composition qu'ils voulurent, pour la haste que Dom Arbre avoit de tourner en arriere ; car ils sortirent bagues sauvées : d'Enseignes ils n'en avoient point. Or fis-je mettre le feu au demeurant de l'Altesse, qui ne s'estoit peu promptement ruiner ; & laissai

le Capitaine Serres avec vingt chevaux sur un petit haut près de l'Alteffe, qui pouvoient descouvrir jusques à un bois où estoit le chemin que Dom Arbre devoit tenir pour s'en retourner. Et comme je fus à un mille près Montalsin, le Capitaine Serres m'envoya deux chevaux à toute bride, me dire qu'il commençoit à descouvrir leur cavalerie sortant du bois. Je laissai les Capitaines de gens de pied avec des cordes, & les soldats pour ayder à tirer l'artillerie aux bœufs. Et retournasmes le Sieur Marioul & moi avec nos gens à cheval.

Mais comme nous fufmes près le Capitaine Serres, sur un autre petit mont, nous descouvrismes toute leur cavalerie desja en la plaine, qui avoit fait alte. Je crois que c'estoit pour attendre une troupe qui sortoit du bois. Je laissai le Sieur Marioul là, pour soustenir le Capitaine Serres, & mandai au Capitaine Serres qu'il ne s'engageast point à combattre, ni se laissast approcher, ains commençast à se retirer peu à peu : & autant en dis-je au Sieur Marioul, & m'en courus à l'artillerie, laquelle je trouvai à un quart de mille près la montée, & la fis haster : & comme je l'eus sur le commencement de la montée de Montalsin, je vis venir le

Sieur Marioul au trot, & le Capitaine Serres un peu derriere lui, qui faisoit le semblable. Je fis tirer tousjours l'artillerie contre-mont, & ne peust arriver à cinquante pas près de la porte de la ville, qu'il ne fallut faire oster les bœufs, & les jetter dedans la ville, & toute notre arquebuzerie au long des vignes, & dessus la muraille, & nostre cavalerie dans la ville : car elle ne pouvoit plus servir de rien. Et vindrent les ennemis jusques au pied de la montagne. Voilà comme je sauvai tout sans rien perdre, pour compasser le tems qu'il leur falloit à venir de Chuzy sur nous, & pour la grande diligence que je fis à ma retraite.

Donc, Capitaines, souvenez-vous, quand vous vous trouverez en lieu où il vous faudra retirer, & que l'ennemi sera beaucoup plus fort que vous, de compasser le temps qu'il lui faut à vous venir combattre : & mesurez-le avec une grande diligence, soit jour ou nuit, & vous ne serez aisément surprins. Prenez tousjours au pis : & croyez que votre ennemi veille pour vous surprendre, comme vous à lui. La raison de la guerre vouloit que j'en fisse ainsi : & faut tousjours estre aux escoutes, quand on est près de l'ennemi. Et s'il y a trois heures pour venir à vous,

à vous, redoublez le pas : & faites en deux, s'il est possible, ce qu'il peut faire en trois. Ainsi ayant le devant sans vous mettre en honteuse fuite, vous lui laisserez le logis vuide. Oui, mais peust - estre il ne viendra pas à moi, & cependant je me retire sans veoir l'ennemi ? Si tu attens cela, tu es défait & perdu, mesmement lorsque tu traines du canon, lequel tu ne peux abandonner, ton honneur sauve.

Je fis une autre diligence pour secourir M. de la Montjoye (a), un mien parent, que j'avois mis dans Tallamon (b). Les galeres du Roi d'Espagne estoient parties de Gayette, pour surprendre ceste place, & vindrent se mettre contre le mont Argentan (c). Et comme M. de la Montjoye les vit le matin à l'aube du jour, ayant donné sonde, me despescha un homme en poste pour m'advertir; lequel fit si grande diligence, qu'il fust à Montalsin environ les quatre heures après midi, encore qu'il y aye trente-

(a) Sans doute Gilles de Gaudons, Seigneur de la Montjoie de Michel en Armagnac, qui avoit épousé Marguerite de Sérillac, nièce à la mode de Bretagne, de Montluc.

(b) Tëlamone.

(c) La montagne de l'Argentière.

Tome XXIV.

D

cing milles. Sans séjourner une heure, je partis avec quatre cens arquebuziers, & ma compagnie de gens à cheval; & marchai toute la nuit, & ne m'arrêtai jusques à un village qui est trois milles près Grossette, & filmes, sans réposer, vingt-sept milles; de sorte que j'y fus au soleil levant. Et là fis manger les soldats, & repaître nos chevaux. Je courus à Grossette, où j'entendis que les ennemis estoient autour de Tallamon: & soudain je fis passer une riviere qu'il y a à demi-mille de Grossette, trois cens arquebuziers de ceux de la garnison de Grossette, avec ânes & chevaux; de sorte que quand nos gens, que j'avois laissé repaître, furent arrivez à la riviere, les trois cens furent passez & acheminez. J'envoyai deux hommes de cheval audit Sieur de la Monjoye, l'advertissant qu'il tint bon, que j'estois-là pour le secourir: lequel s'en esmerveilla, comme il estoit possible, & pensoit que l'on lui mandast cela pour lui donner courage. Les ennemis avoient mis trois ou quatre cens hommes en terre; & deux galeres lui vindrent tirer force canonades. Et comme j'entendis l'artillerie, je me mis devant avec mes gens à cheval, & les trois cens arquebuziers qui estoient passez: & laissai le Capitaine Charri,

DE MESS. BLAISE DE MONTLUC. 51

qui faisoit passer ceux que j'avois amené. Et comme ils virent que cela alloit à la longue, & que je m'estois mis devant avec les trois cens, ils se jetterent tous dans l'eau, & ainsi passerent de ceste furie. Il faisoit grand chault; & prou en y avoit que l'eau leur venoit jusques au-dessus de la ceinture. J'avois fait estat de les combattre forts ou foibles; car j'estois asseuré qu'ils n'avoient point de gens de cheval. Et trouvai que l'une partie des galleres, au-dessus de Tallamon & au port-ancien, rembarquoient les soldats: & avant que j'y peusse estre, ils furent tous rembarquez; & se mirent à la largue, tirant au mont Argentan, où estoient les autres galleres, qui est vis-à-vis de Tallamon. Et pense qu'ils cuidoient que M. de la Montjoye se rendroit pour les canonades que les galleres lui tirerent; mais il estoit trop homme de bien pour s'estonner si légèrement, comme ils pensoient. Il a esté tué à Aubeterre, en ces derniers troubles auprès de M. de Caussens (a), qui tesmoignera de sa valeur.

Capitaines, mes compagnons, il ne faut

(a) De Cossens (ou Cossens). Après avoir été Capitaine au Régiment des Gardes-Françoises, en fut le troisième Mestre-de-Camp. Ce fut lui qui enfonça la porte de l'Amiral de Colligny, & le fit massacrer par

pas que vous trouviez estrange, si je n'ai jamais esté deffait, ni surprins, où j'aye com-

Besné ou Behem, Lorrain, Domestique du Duc de Guyse.

« Cossains, vieux Soldat, & Capitaine, nourri en
 » Piémont de M. de la Motte - Gondrin, à ce que
 » je lui ai ouï dire. Il commanda à une Compagnie
 » de gens de pied en la guerre de Toscane. Mais
 » M. de Montluc la lui fit ôter ignominieusement,
 » & lui vouloit faire pis, je me passerai bien de dire
 » le sujet, & lui vouloit un mal extrême; j'ai vu depuis
 » bien le contraire, car il l'a fort aimé, & lui aida à
 » épouser sa belle - sœur. Il suivit M. de Martigues
 » au siège du Petit Leith en Ecosse, & y fit très-bien,
 » sans aucune charge pour tant, sinon en Capitaine
 » entretenu du Colonel. Aux premières guerres civiles,
 » il eut une Compagnie de gens de pied, laquelle il
 » conduisit & employa très-bien au siège de Blois, où
 » il eut une grande arquebuzade à travers le corps,
 » qui le perça d'outre en outre, & en fut guéri aussi-
 » tôt. Il fut grand meurtrier à la S. Barthelemi, & y
 » gagna beaucoup; car il avoit là toutes les Enseignes
 » des Gardes du Roi, dont il étoit Mestre-de-Camp,
 » & les y fit là bien mener les mains; il fut tué au
 » siège de la Rochelle. (*Brantôme. Eloge de Philippe*
 » *Strozzi.*)

Le 18 Avril 1573, Cossains, Mestre-de-Camp d'un Régiment François de la Garde du Roi, étant aux tranchées, fut frappé d'une arquebuzade, dont il mourut comme en furie & chaude langueur. Son corps fut

mandé, comme vous ne ferez, si vous voulez user d'une si grande providence & diligence que j'ai fait toute ma vie. J'ai fait faire aux soldats ce que, par aventure, homme ne leur a fait faire jamais : car j'ai eu tousjours la parole à commandement, pour leur remontrer (quand j'estois en lieu, là où il falloit qu'ils fissent diligence) l'honneur & le service du Roi : & aussi que par diligence il nous falloit conserver nos vies. C'est ce qui met les ailles aux talons, & le cœur au ventre, quand l'un & l'autre est nécessaire. Toutes ces remontrances ne me manquoient jamais : & s'il falloit faire une grande courvée, je faisois tousjours porter pain & vin pour les rafraîchir : car si vous voulez faire faire grandes courvées aux soldats, & n'apportez rien pour les sustenter, les corps humains ne sont point de fer, il faudra qu'ils vous laissent par les chemins : ou bien quand vous viendrez au combat, ils seront si foibles, qu'ils ne vous pourront servir que de bien peu. Mais apportant avec vous pour les rafraîchir, accompagnez des remontrances, vous ne les ferez pas seulement cheminer,

porté en son pays, avec honneur d'être un des plus résolus & fidèles Chefs de ce temps. (*La Popeliniere, Liv. 34.*)

mais courir si vous voulez. Et par ainsi il ne faut point que l'on s'excuse jamais sur les soldats : car il n'y a homme en la Chrestienté qui l'aye plus expérimenté que moi. Et n'ai veu jamais advenir faute par eux, ouï bien par les Capitaines ; car un bon & sage Capitaine rendra de bons & sages soldats. Parmi une grande troupe, dix ou douze poltrons & couars s'enhardissent & se font vaillans ; mais un Capitaine pour eux, mal sage & improvident, pert tout & gaste tout. Et voilà en somme tout ce qui s'est fait tant que je demeurai à Montalfin.

M. de Guyse estant adverti que j'avois cuidé estre surprins à l'Altesse, m'escrivit une lettre pleine de courroux : & me mandoit qu'il sembloit que je voulusse me perdre, & le pays, & tout, de sortir en ceste sorte à chaque occasion qui se présentoit en campagne ; & que si j'estois deffait, le pays seroit perdu ; car il estoit desja si foible de gens, qu'il ne pouvoit le secourir ; & que c'estoit fait en bon Capitaine, mais non pas en Lieutenant de Roi, qui ne se doit sans grande occasion, mettre en hazard. Auquel j'escrivis, que j'estois contraint de ce faire, autrement Dom Arbre me prendroit tout pied à pied, & qu'il s'assurast que je me levois si matin, & fai-

sois si bonne diligence d'autre costé, que je le garderois bien de me surprendre, & qu'il ne se mist point en peine de moi : car encore que Dom Arbre eut tousjours trente Enseignes en campagne, & que je n'en eusse que cinq ou six pour y respondre, je ferois si bon guet & si bonne diligence, que je le garderois bien de faire ce qu'il voudroit faire. Après je me retirai à l'Abbaye Saint-Salvador, qui est à quinze ou seize milles de Montalfin, tirant vers Rome. A un mille près du chemin Romain, y a une petite villate fermée, & une Abbaye d'Augustins, que le petit Roi Charles fonda à son retour de Naples. On y séjourna quelque temps. Toute l'Eglise est couverte de fleurs de lys, & la fondation estoit en parchemin, les Religieux fort gens de bien.

Estant là, je receus une lettre de M. le Cardinal de Ferrare, lequel pour lors estoit à Ferrare. Il m'escrivoit la triste nouvelle de la deffaite de M. le Connestable à Saint-Quentin (5), & qu'il estoit plus de besoing que je pensasse plus que jamais aux affaires du Roi, & que si Dieu n'aidoit le Roi, tout estoit perdu en France : car toutes les forces que le Roi avoit, s'estoient perduës avec M. le Connestable. Je partis tout incontinent.

& m'en allai à Montalfin, pour craindre que les Siennes ne se desconfortassent du tout ; & par remontrance & persuasions, je les assurai tant que je peus, & après j'essayai à me consoler moi-mesme. J'en avois bon besoin ; car je tenois le Royaume pour perdu. Aussi fut-il plus conservé par la volonté de Dieu, qu'autrement ; car Dieu osta par miracle l'entendement au Roi d'Espagne & au Duc de Savoye (6), de ne suivre leur victoire droit à Paris ; car ils avoient assez de gens pour laisser au siège de S. Quentin contre M. l'Admiral, & poursuivre leur victoire : ou bien encore après qu'ils eurent prins Saint-Quentin, ils avoient autant de temps que jamais : & ne sceurent prendre le parti qu'un simple Capitaine eust fait. Et par ainsi il nous faut tous confesser que Dieu aimoit nostre Roi, & ne vouloit perdre le Royaume. Je ne faisois pourtant aux Siennes le mal si grand qu'il estoit ; & leur disois que les advis que j'avois de France, assureoient la perte petite : que le Roi y dresseoit une belle armée en personne. M. de Guyse estant à Rome, parce que le Roi l'avoit rappelé pour le venir secourir, me manda le venir trouver ; ce que je fis en poste : & là il me demanda ce que j'avois besoin qu'il me laissast pour con-

server ce que nous tenions de la Toscane. Je lui respondis *que j'avois besoin de ce qui n'estoit en sa puissance de me bailler ; car il n'avoit argent pour me laisser , ni gueres de gens qui ne fissent plus de besoin en France qu'en la Toscane ; mais que je ferois comme Dieu me conseilleroit ; & que j'esperois tant en Dieu , qu'il ne m'abandonneroit point , non plus qu'il avoit fait jusques ici , & que je le suppliois très-humblement s'en aller en France le plus hastivement qu'il pourroit : car si Dieu ne sauvoit le Royaume , les hommes y pouvoient bien peu , veu que toutes les forces estoient perdues.* M. le Marechal de Strossy trouva ma responce fort sage , & m'en loua fort ; parce que plusieurs eussent demandé hommes & argent , de quoi j'avois bon besoing ; mais la France pesoit plus au Roi que la Toscane , où je voulois essayer à tirer moyen du pays , & avec la guerre , faire la guerre. Je fis requeste à M. de Guyse , de supplier très-humblement le Roi de m'envoyer querir pour m'en aller en France aider à deffendre le Royaume : car je n'avois rien à perdre en la Toscane , & avec grandes requestes & prieres , il me promist de faire en sorte que le Roi m'envoyeroit querir , avec promesse qu'il me fit faire que dès que je ferois en

France, je me rendrois auprès de lui, (il n'avoit pas adjouté foi à tous les faux rapports, il me cognoissoit trop, & m'a toujours aimé tant qu'il a vescu) ce que je lui promis faire. Et ainsi il s'alla embarquer à Civitavechia, & ramena en France ses forces entieres, en quoi il monstra que c'estoit un grand & sage Capitaine. Quant à moi, je m'en retournai à Montalfin.

Avant que mon congé vint, à la requeste du Capitaine Carbayrac, que M. de Guyse avoit envoyé à Grossette (a) pour Gouverneur (car il en avoit tiré M. de la Molle avec sept ou huit compagnies de gens de pied qu'il avoit), & l'envoya à Ferrare : & en lieu de lui, me fit venir M. de Givry (b) avec treize compagnies de gens de pied qu'il avoit : je ne perdis au change, je m'en allai en diligence à Grossette, veoir un desordre qui estoit advenu, c'est que toutes les munitions

(a) Grossetto.

(b) René d'Anglure, Seigneur de Givry, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Capitaine de 50 hommes d'armes, tué à la bataille de Dreux en 1562. Il étoit fils de Saladin d'Anglure, Vicomte d'Estauges, Seigneur de Givry, Conseiller & Chambellan du Roi, & Gouverneur de Sainte-Ménéhould. (*Mém. de Castelnau, T. II, page 101.*)

de bleds que j'y avois mis, où il y en avoit pour plus d'un an, se trouverent desrobées : & en tout ne se trouvoit pas cent sacs de bled. Il y avoit une garde des munitions qui s'appelloit *Louberiat*, lequel chargeoit M. de la Molle. Je mandai en poste à M. de la Molle ce que l'autre avoit déposé : M. de la Molle au rebours chargeoit ledit *Louberiat*. Je couchai la nuit dans un lit duquel les draps estoient humides, & c'estoit en hyver, n'ayant pour lors porté mon lit de camp, pource que je laissois séjourner mes mulets pour m'en venir en France : & là je prins une fievre continue, laquelle, dans dix jours, me mist jusques à perdre la cognoissance de mes serviteurs propres. Et sans ma maladie, j'eusse gardé *Louberiat* de desrober jamais les munitions du Roi, aussi bien que je fis à Sienné celui qui les avoit en garde, qui en avoit fait autant. Et comme je commençai un peu à prendre cognoissance des hommes, mon congé arriva : & m'escrivit Sa Majesté que je passasse à Ferrare, & que je fisse séjour auprès de M. le Duc, pour le conseiller en ses affaires (7); car il avoit la guerre sur les bras. De la grande joye que j'eus voyant mon congé arrivé, je prins courage de telle sorte, que quatre jours après je par-

tis , & me fis porter sur une chaire à six hommes à Montizel, où estoit le Capitaine Bartholomé de Pezero : & là demurai trois jours , attendant une litiere que le Sieur Marioul de Santa Fiour m'envoyoit. Et ainsi m'en allai, ne pouvant faire que cinq ou six milles le jour, jusques à Pezero, où je trouvai le Duc d'Urbain (a), qui m'envoya cinq ou six Gentilshommes au-devant, pour me faire venir loger en son chasteau. Je fis réponse que je-m'en allois descendre à la maison du Capitaine Bartholomé de Pezero (b); car ledit Capitaine avoit escrit à sa mere que j'irois loger là, & que je le remerciois très-humblement. Je trouvai la mere du Capitaine Bartholomé, une bien fort honneste Damoiselle, & autant estimée dans la ville que gentille femme qui y fust. Comme j'arrivois au logis, on me mettoit dans un lit; car j'estois si fort extenué, que je n'avois que la peau & les os, & mourois tousjours de froid, quelques foyeures que l'on me sceust mettre dessus. M. le Duc incontinent me fist cet honneur de me venir voir : & me voyant si mal encore, me contraignit de

(a) Guidobalde de la Rovere, Duc d'Urbain, mort en 1574.

(b) Bartolomeo Giordani da Pesaro.

sejourner là quatre jours ; & ne voulust que je dependisse un sol ; & me fit tousjours servir à deux plats de son chasteau en hors. Il me sembla que j'estois un peu amendé , & renvoyai la litierè au Sieur Marioul. M. le Duc voulut que je prinse un courfier de son haras , un des plus beaux courfiers que j'aie gueres jamais veu , & des plus forts selon sa hauteur : & voulust prendre de moi un petit Frison fort de sa taille , & fort beau ; & ainsi me mirent sur une petite hacquenée que M. de Givry me donna à mon partement de Montalsin , où il commanda jusques à ce que le Sieur Dom Francisco (a) d'Est fust arrivé , lequel le Roi fit son Lieutenant - Général , comme j'estois : & ainsi me traîsnai jusques à Ferrare , là où je fus aussi bien venu & receu de Messieurs les Duc (b) & Cardinal (c) , & de Madame la Duchesse , que si j'eusse esté leur frere propre. Ils voulurent

(a) Frère du Duc de Ferrare.

(b) Hercule d'Est, Duc de Ferrare, mort en 1558 ; Il étoit beau-frère de François I, par Renée de France, sa femme, fille de Louis XII, sœur de la Reine Claude.

(c) Hippolite d'Est, Cardinal de Ferrare, frère d'Hercule. Il fut nourri dès son enfance à la Cour de France , & fut dans la confidence la plus intime de François I. Il possédoit en France les Archevêchés de

que je logeasse dans le chasteau, me faisant servir de sa cuisine comme sa personne propre.

Quatre ou cinq jours après mon arrivée, j'eus envie d'aller voir M. le Cardinal de Tournon & M. de Dax (a), lequel Sieur de Dax estoit Ambassadeur à Venise : & demurerai quatre jours avec eux, regrettant fort que je n'avois la santé pour pouvoir voir toute la ville de Venise, car j'estois encore si mal, qu'à peine peus-je aller jusques à l'Arcenal : puis m'en retournai à Ferrare. A. présent que tout est mort, je ne ferai tort à nul d'escrire ce que j'ai veu faire, qu'est que M. le Cardinal (b) de Mantoue se monstra grand ami de M. le Duc de Ferrare : car il l'advertist que le Sieur Dom Ferrand (c),

Lyon, d'Auch & d'Arles, avec l'Evêché d'Autin, & l'Abbaye de Flavigny; il posséda encore l'Archevêché de Milan, & l'Evêché de Ferrare. Il mourut en 1572, le 2 Décembre, âgé de 60 ans. (*Chazot de Nantigny.*)

(a) François de Noailles, Evêque de Dacs, ou Dacqs, Prélat recommandable par ses connoissances. Il se distingua dans plusieurs Ambassades.

(b) Hercule de Gonzague, Cardinal de Mantoue, mort au Concile de Trente en 1563.

(c) Il est bon, dit M. de Thou, de remarquer ici une faute de mémoire de la part de Montluc, qui dit que

son frere, alloit assiéger Versel (a), & qu'il avoit fait partir six canons d'Alexandrie, avec lesquels il avoit prins le chemin droit à Cremone, menant grande quantité de poudres & boulets : & lui asseuroit que c'estoit pour Versel : & par deux fois, queue fut queue, lui donna cest advertissement. Il fut adverti aussi de Cremone en hors, que le Sieur Dom Ferrand faisoit appresler encore d'autre artillerie, & avoit fait arrester quatre-vingts grands bateaux des marchands trafiquans sur le Pau, sur lequel Versel est assis, comme Cremone : & que partie des compagnies Espagnolles qui estoient vers le Piémont, commençoient à marcher droit à Cremone, & qu'il se faisoit des compagnies Italiennes aux environs de Milan. Le Duc

Ferdinand de Gonzague commandoit alors l'armée ennemie ; il est néanmoins constant qu'il y avoit alors quatre ans que ce Général n'avoit aucune part dans les affaires d'Italie, & que tandis que ces choses s'y passoient, & même auparavant, il étoit allé par ordre de Philippe dans les Pays-Bas, où il avoit été un de ceux qui, par ses Conseils, avoit le plus contribué à l'entreprise du siège de S. Quentin.

Pour le reste de ce qui regarde la conduite de Montluc dans cette défense de Brissello, M. de Thou renvoie à ses Commentaires.

(a) Brissello, Bersello, ou Bersello.

de Ferrare ayant receu tous ces advertissemens, se trouva fort fasché, n'estant la place encore en gueres bon estat pour se deffendre; car il n'y avoit nul boulevard couvert, & les courtines fort basses, comme aussi estoient bien les esperons, n'estans que demi terrassés, ni encore demi remplis, tous les flancs descouverts. M. le Duc advertit du tout M. le Prince, son fils, qui estoit à Reges avec son camp, & lui mandoit qu'il envoyast le Sieur Cornelio Bentivolle se mettre dedans. M. le Prince lui manda, que si le Sieur Cornelio estoit hors d'auprès de lui, il ne pouvoit donner ordre à son armée; car le Sieur Cornelio commandoit en son absence, & n'avoit autre soulagement que de lui; mais qu'il lui pleust de faire élection de quelque autre. M. le Duc despescha incontinent vers M. de la Molle, qui estoit au camp près M. le Prince, le priant d'y vouloir aller pour deffendre la place: M. de la Molle lui fit réponse, que le Roi ne lui avoit pas commandé de s'enfermer dans aucune place, mais bien faire sa charge à la campagne. Ledit Sieur Duc se trouva fort fasché, comme estoit aussi M. le Cardinal, son frere, qui est aujourd'hui, pour n'avoir nul homme auquel il se fust, sur l'heure, fié pour la deffence de ceste place.

Je

Je commençois à recouvrer un peu de force, & ces allées & venues se faisoient fort secrettement, tellement que je n'en entendois aucune chose. A la fin un Gentilhomme de M. le Duc, auquel il avoit commandé se tenir près de moi, pour voir si j'avois besoin de quelque chose, me descouvrit le tout un soir bien tard : & me dit en outre, que M. le Duc tenoit presque la place pour perdue : car celui qui estoit dedans Gouverneur, n'estoit pas soldat, ni avoit jamais porté les armes en faction de conséquence ; bien estoit-il homme de bien : & M. le Duc ne se desioit aucunement de sa loyauté, mais bien de son expérience, & qui pis estoit, nul ne se présentoit à M. le Duc pour se mettre dedans. Toute la nuit je pris conseil avec ma santé ; car de bonne volonté je n'en avois que trop. Il me sembla le matin que j'avois quelque peu de force, & m'en allai trouver M. le Duc, lequel trouvai au lit ; car il se levoit tard. Il avoit commandé qu'à quelque heure que j'arrivasse à la porte de sa chambre, qu'on m'ouvrît, encore qu'il fust dedans le lit. Je heurtai, & par un de ses valets-de-chambre, fut ouvert, & le trouvai dans le lit, & deux Secrétaires qui escrivoient sur une petite table tout auprès de son lit. Et comme je

lui eus donné le bon jour, je lui dis ce que l'on m'avoit dit le soir, ne nommant point celui de qui je le tenois. Il me raconta tout ainsi que le Gentilhomme m'avoit dit, & la peine en quoi il estoit, & ne me voulut pas nommer le Cardinal de Mantoue jusques à mon retour, de qui il tenoit les plus asseurez advertissemens. Et alors je lui dis en celle maniere : *Monsieur, vous voudriez-vous fier à moi de la garde de vostre place ?* Il me répondit : *En vous, M. de Montluc, oui plus qu'en homme qui soit aujourd'hui en Italie.* Or donc, *Monsieur, levez-vous, & promptement escrivez à M. le Prince, qu'il me baille une compagnie de François, celle que je lui demanderai, & quelques gens de cheval pour n'accompagner à mettre dedans. Et escrivez au Sieur Pierre Gentil (a) qu'il s'accorde bien avec moi pour la deffence de la place : & que vous ne m'y envoyez pas pour lui oster le Gouvernement, mais pource que je suis plus expérimenté en telles choses que lui, & qu'il face faire promptement tout ce que je lui ordonnerai.* Alors il tendit ses bras, & m'em-

(a) Piero Gentile da Camerino, étoit au service de France dans la guerre de Sienné, selon *Ascanio Centorio. Liv. I. p. 5.* Et nous croirons que c'est le même que Pierre Gentil.

brassa au col bien estroitement, me tenant le visage contre sa poitrine, & dit à un de ses valets-de-chambre, qu'il allast chercher M. le Cardinal, son frere, qui estoit logé en son Palais bien loin du chasteau. Le valet-de-chambre y courust, & lui dit ce qu'il avoit entendu. M. le Cardinal fut incontinent à nous : & dès son arrivée, il m'estendit ses bras & m'embrassa, me disant ces mots : O, *M. de Montluc, que tous tant que nous sommes de ceste maison, vous serons tenus !* Et alors commencerent à faire leurs lettres : & je m'en allai apprestier pour partir ; car il se falloit haster, pource que Versel est assis en tel lieu, que si un camp est devant, il est impossible d'y entrer, pourveu que l'on aye seulement deux ou trois bateaux sur la riviere. Et m'en allai coucher à Final, & le lendemain disner à Modene, & coucher à Regés (a), où M. le Prince estoit avec son camp : lequel me bailla le Baron Daurade avec sa compagnie, celui qui fut tué (b) à la fenestre de la chambre de M. de Nemours à Vienne, & une compagnie de gens à cheval. En cest

(a) Reggio

(b) Suivant les apparences, cet évènement arriva, lorsque le Duc de Némours prit Vienne. (*Mémoires de Castelnau*, p. 146. Tom. I.)

équipage arrivâmes environ une heure après midi. Il y avoit dedans une compagnie de Suisses, & cinq d'Italiens, & puis celle du Baron Daurade, qui fut bien aise de venir avec moi, & fut la septiesme. Le Duc de Parme, depuis qu'il se fust racointé (a) avec le Roi d'Espagne, avoit rappelé ses deux compagnies de chevaux-legers qui estoient avec nous à Rome, que les Capitaines Bartholomé & Ambrois commandoient. Et sept ou huit jours devant le Capitaine Ambrois avoit esté prins & mené prisonnier dans le chasteau de Versel : & le trouvai prest à s'en aller, pour ce que M. le Prince l'avoit changé avec un autre. Il fut tout esbahy de me voir là, & lui dis que nous portions, n'avoit guere, ensemble la Croix blanche, & à ceste heure je le voyois avec la Croix rouge ; il me respondit, (b) *que bisognava far il comandamento del suo padrone*, & me demanda *qu'est-ce que je venois faire là*. Je lui dis que *j'estois-là pour leur servir de Maréchal-de-Camp* : & que je leur appresterois les cartiers pour loger leur camp à leur aise. Le Capitaine Pierre Gentil lui dit & assura que j'estois venu là pour deffendre la place. Alors il dit :

(a) Qu'il se fût allié.

(b) Qu'il falloit exécuter les ordres de son Maître.

(a) *O ! queste non sono baye : dunque à la fede che io portero cative nove al mio patrone,*
& ainsi me dit adieu.

Or le Duc de Parme tenoit une place assiégée du Duc de Ferrare, dépendante de Reges, à cinq ou six milles près de Versel. Je ne trouvai foin ni paille, ni chose du monde à manger pour les chevaux, ni farine aucune, & bien peu d'outils pour travailler, ni vin, sinon quelque peu qu'on bailloit aux Suisses, & bien peu de farines & bleds. Et crois que ce deffaut amenoit plustost le Sieur Dom Ferrand à l'assiéger, qu'autre occasion. Il me sembla que j'eslois arrivé encore une autre fois à Sienne, que tout me faudroit en un coup. Le matin, la compagnie de gens à cheval s'en vouloit retourner ; car ils n'avoient rien mangé de toute ceste nuit. Il y avoit trois bourgs assez grands sur le chemin qui tiroit à Parme : & me semble qu'on m'a dit qu'ils estoient au Sieur de Saint-Soubrin, que j'ai veu à la Cour portant le bonnet rond (8) : & estoient à demi mille l'un de l'autre, & à deux milles de Versel : & y avoit quelques soldats Italiens en garnison, pour garder que ceux de Versel n'en tirassent

(a) Oh ! pour le coup, c'est tout de bon. Voilà une fâcheuse nouvelle à porter à mon Maître.

aucune commodité. Je sortis avec la compagnie des Suisses, celle du Baron Daurade, & trois cens arquebuziers Italiens : & fis que le Sieur Pierre Gentil commandast que tous les hommes, femmes & enfans me suivissent, & tous les chevaux qui estoient dans la ville, avec force cordes & sacs. Et m'en allai droit au premier village. Les ennemis qui y estoient l'abandonnerent & se retirerent à l'autre ; & moi tousjours à les suivre. Ils abandonnerent tout, & se retirerent en diligence vers Parme. J'avois desendu, à peine de la vie, que personne ne saccageast rien que les vivres. Et laissai le Baron Daurade & la compagnie de gens à cheval au premier village tirant à Parme, les arquebuziers Italiens au second, les Suisses au troisiemesme tirant à Versel, ayant tous charge de ne laisser passer chose aucune que victuailles : & moi j'allois d'un village à autre, pour faire haster ; car je ne pensois jamais sortir de-là sans combattre. Les bourgs n'estoient pas fermez, & y avoit grands vivres. Il y eut tel homme qui fit cinq à six voyages à porter vivres dans Versel : & à la fin n'y demeura personne qui ne vint chercher des vivres. Et embarquions les vins sur des batteaux, & les portions au long d'une petite riviere qu'il y a : je crois que c'est un

bras du Pau : l'allions descharger à demi-mille de Versel contremont; car ce ruisseau n'approchoit plus dudit Versel. Ceci dura depuis le soleil levant jusques au couchant. J'oserois dire qu'il ne demeura que bien peu de toute sorte de vivres dans ces villages. Les hommes & les femmes estoient là tous estonnez. Je leur promettois de les faire recompenser : & ainsi se passa tout le jour ; & y fut porté tant de vivres pour les hommes & pour les chevaux , que de trois mois nous n'en pouvions avoir faite. Et alors le Capitaine des gens à cheval voulust demeurer encore quelques jours avec moi : & le lendemain le Sieur Pierre Gentil sortit avec tous les hommes, femmes & enfans de huit ans en sus, & s'alla jeter sur un taillis à demi-mille de Versel, faire faire des fascines, & les apporter devant la ville. Cela ne fâcha aux gens de la ville d'y aller : & y mena les Suisses & presque tous les soldats Italiens, & je lui tenois escorte avec le Baron Daurade & la compagnie de gens à cheval. Et firent aussi grande diligence à ce taillis, comme ils avoient fait le jour devant au village, des vivres, & venoient descharger à un trait d'arbalestre dans la taillade à la veüe de nostre artillerie, & portée de nostre arquebuzerie. Et jusques

à ce que la nuit nous en jetta, nous ne cessâmes : & deux jours après nous y retournâmes tousjours : & cuide qu'en ces trois jours il fut fait plus de soixante milliers de fascines : puis nous les allions prendre , Enseignes déployées, & les mettions dans la ville : & en remplîmes l'Eglise & beaucoup de murailles vuides. Et commençâmes à fortifier tous sans nul excepter : & portions le Sieur Pierre Gentil & moi, le bayart (a), pour donner exemple à tous les autres. Je ne sçaurois dire mal de ce Gentilhomme-là : car je cogneus bien qu'il n'avoit pas faute de bonne volonté, ains seulement d'expérience. Tout ne se peut acquérir sans estre mis en besogne. Et comment voulez-vous juger d'un homme, s'il n'est mis à l'essai ? Peut-estre que si on l'eust attaqué, il eust fait son devoir ; mais qui n'a veu jamais siége, s'estonne fort quand il entend une telle sonnerie : & lui estonné,

(a) Nous présumons que Montluc, avec son gascogne, a corrompu ce mot. Les différens Glossaires ne nous ont fourni aucuns renseignements : mais nous croyons que l'instrument dont il s'agit, étoit une espèce de panier, dans lequel on portoit aux travailleurs les matériaux nécessaires pour construire ce qu'on nommoit des *Baillies*, palissades qui défendoient les portes des villes.

tout est perdu. Et comme nous eufmes nos
 fassines dedans, je fis une autre entreprise
 d'aller saccager les vivres de deux villages
 auprès de Graſtalde (a), qui est au Sieur
 Dom Ferrand, dans lequel y avoit deux com-
 pagnies d'Allemands, & trois d'Italiens. J'en-
 voyai le Capitaine des gens à cheval, & tous
 les Gentilshommes qui estoient avec moi
 courir jusques au-devant de la Graſtalde. Et
 le Baron Daurade qui leur tenoit escorte au
 long d'une haie. Et moi, avec les Suisses &
 quatre cens Italiens, m'attendois à faire
 charger les vivres. Ils envoyerent douze
 chevaux courir devant la Graſtalde, & le
 reste estoit mis en embuscade auprès, en un
 petit bois. Les Capitaines Allemands sortirent,
 & grand nombre de gens, & donnerent la
 chasse à nos coureurs. Nostre embuscade se
 decouvrit trop tost : car autrement tous les
 Capitaines estoient prins, & les chasserent
 jusques dans la ville : & y fut tué quarante
 ou cinquante Allemands : car le Baron Dau-
 rade s'y trouva, & l'embuscade des gens de
 pied & gens de cheval près l'une l'autre. Et
 prindrent prisonnier un qui portoit une En-
 seigne des Allemands ; & vingt ou vingt-quatre
 Allemands : & ainsi nous nous retirasmes avec

(a) Guastalla.

les vivres que nous avions chargez : & le lendemain je donnai congé à la compagnie de gens à cheval, pour s'en retourner; car je craignois que M. le Prince fust marri de ce qu'elle demeueroit tant. Quant à eux, ils ne se faschoient point de demeurer auprès de moi : car ils eussent bien voulu y demeurer. Je les eusse souvent mis aux mains avec les ennemis. J'ai tousjours tasché à ne laisser les soldats ou gendarmes croupir : & forts ou foibles les mettre aux prinſes avec les ennemis pour les faire recognoistre. Il y faut aller prudemment pour ne perdre; mais qui se tiendra tousjours sur cela, *je ne veux perdre mes gens*, trouvera enfin qu'il ne fait pas grand cas. Il en faut prendre & en faut donner.

M. le Duc de Parme estoit toujours devant ceste place, qu'il battoit & cependant je faisois mes affaires. Le Capitaine Balfernieri (a),

(a) René de Provanes de Valfenières, servit depuis dans l'armée des Protestans, & fut condamné à mort en 1562, après la prise de Rouen, avec plusieurs autres Officiers; mais il obtint sa grace à la recommandation de Brissac. (*De Thou.*) Cet Officier étoit probablement né sujet du Duc de Savoye; & de la même famille qu'André de Provanes, Sieur de Ligni, que le même Historien nomme pour Commandant de

& une autre compagnie François estoient dedans, qui firent si bien, qu'ils les amuserent dix ou douze jours. Le Sieur Dom Ferrand qui estoit à Cremone, estant adverti des vivres & des faffines que nous avions mis dedans, & du grand devoir que nous faisions, refroidit son entreprinse, car comme j'ai dit ci-devant, je lui avois fait teste à Casal, & sçavoit bien l'ordre & diligence que je faisois en la fortification. Pareillement il se ressouvenoit de ce que je lui fis à Benne, & à Saint-Damian. Tout cela lui donna à penser qu'il n'emporteroit pas ceste place aisement : & retira ses munitions & artillerie, qui estoient sur le bord de la rivière du Pau prest à l'embarquer : & licentia les bateaux qu'il avoit retenus pour embarquer l'artillerie, & les trois vaisseaux du Duc de Savoye, qui se joignirent à la flotte Espagnole en 1564, & eurent part à l'expédition qu'elle fit en Afrique cette année.

Le Capitaine Valsenieres commandoit les Enfans-perdus de l'armée Protestante, à la bataille de S. Denis, en 1567. Il fut tué par ses soldats, par une méprise, au siège de Bourg dans le Bourdelois, en Mai 1569. (*Le Frere, Traie & entière Hist. des troubles de France, &c. folio 199.*)

La Maison de Provanes est du Piémont, & une des plus considérables de ce pays, selon *Boyvin du Villars, Liv. II,*

gens de pied. Car le camp du Duc de Parme se devoit joindre avec lui devant Versel. Et encore que ceci soit à ma louange, si dirai-je que M. le Duc de Ferrare disoit publiquement, & me donnoit bien ceste gloire, que ma presence arresta l'ennemi, qui ne voulut rien hazarder, sçachant bien, comme j'ai dit, ce que je sçavois faire pour la garde d'une place. C'est beaucoup d'acquérir ceste reputation, de se faire craindre & estimer à son ennemi. Ledit Sieur Dom Ferrand estoit bon Capitaine, il ne vouloit tenter cette place, où j'eusse remué terre. Aussi ayant dequoi manger je lui eusse fait souffrir une honte.

Pendant ce tems là le Duc de Florence pourchassoit la paix du Duc de Ferrare envers le Roi d'Espagne, par le bon advis & consentement du Roi : car autrement ledit Sieur Duc ne l'eust fait, pour mourir. Il estoit trop François. Et comme la paix vint, qui fut au bout de vingt-cinq jours que j'estois entré dans Versel, je m'en retournai à Ferrare, & prins congé de M. le Prince à Rege : & ne faut point demander si je fus le bien venu de M. le Duc, de M. le Cardinal, & de Madame la Duchesse ; car je ne pense point qu'ils careussent jamais homme, de

quelque estat que ce fust, & sçauroit estre, plus que moi. Et quand il mourut, je pouvois bien dire, comme je fais encore, que j'avois perdu un des meilleurs amis que j'avois en ce monde : & quand je partis de Ferrare pour aller à Versel, M. le Duc s'informa d'un mien secrétaire, si j'avois gueres d'argent ; il trouva que je n'avois que deux cens escus. Il envoya cinq cens escus à mondit secrétaire qui faisoit ma despence : & trois jours après mon retour, je prins congé de lui, de M. le Cardinal, & de Madame la Duchesse. Ledit Sieur Duc voyant que j'avois beaucoup de Gentilshommes signalez auprès de moi, cogneust bien que je n'avois pas assez d'argent pour faire mon voyage, qui fut causé qu'il m'en envoya encore cinq cens. Et voila comment je m'en vins riche de ma charge que j'avois en Toscane. Cest argent me mena jusques à Lyon, où je trouvai deux mille quatre cens francs que le Roi m'avoit fait payer de deux années de mon estat de gentilhomme de la chambre, que Martineau m'apporta audit Lyon entre les mains de Cathalin Jean, maistre de la poste, qui me conduir jusques à Paris. Et estant arrivé, j'allai baiser les mains au Roi qui estoit à Cressi (a), & fus aussi bien

(a) Il falloit que ce fût au mois de Mai 1558 : car,

venu de Sa Majesté comme quand je revins de Sienné. Et fut fort aisé de ce que j'avois fait pour le Duc de Ferrare. M. de Guyse, qui ne m'avoit encore veu, m'embrassa deux ou trois fois, devant le Roi mesme. Sa Majesté commanda audit Sieur de Guyse de me faire bail-ler mille escus pour m'en retourner à Paris séjourner un peu. Ce que ledit Sieur fit promptement. Et voilà mon retour de l'Italie en France, la dernière fois que j'y ai esté, & les services que j'y ai faits, desquels je ne puis mentir : car il y a trop de gens, qui sont encore en vie, qui en porteront vrai témoignage.

Or Capitaines ! vous devez ci prendre exemple, qu'est-ce que c'est de la réputation, laquelle quand vous l'avez acquise, vous ne devez perdre, ains plustost mourir. Et ne faites pas comme aucuns qu'il y a, qui dès qu'ils l'ont atteinte un peu, s'en contentent & pensent que quelque chose qu'ils facent, l'on les estimera toujours vaillans. N'en croyez rien : car d'heure à autre les gens jeunes deviennent grands, & ont le feu à la teste, & combattent comme enragez. Et comme ils verront que vous ne faites rien qui vaille, selon l'Itinéraire des Rois de France, Henri II étoit alors à Crécy en Brie.

ils diront que l'on vous a donné ce titre de vaillant injustement, & vous estimeront moins, & parleront de vous à leur plaisir, & avecques juste raison. Car si vous ne voulez continuer tousjours de bien faire, & entreprendre de plus en plus, il vaudroit mieux pour votre honneur que vous vous retirassiez à votre maison avecques la réputation que vous avez acquise, & non suivre encore les armes pour la perdre, & estre aux escoutes lors que les autres sont aux prises. Si vous desirez monter au bout de l'eschelle d'honneur, ne vous arretez pas au milieu, ains degré par degré taschez à gagner le bout, sans penser que vostre renom durera tel que vous l'avez acquis. Vous vous trompez, quelque nouveau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien, & ne taschez à faire de mieux en mieux.

Le mesme jour que je partis de Cressi, M. de Guyse en partist pour s'en aller à Metz, pour exécuter l'entreprinse de Thionville. Le Roi l'avoit choisi pour estre son Lieutenant General en tout son Royaume dès qu'il fut arrivé d'Italie. Avant mon arrivée, je trouvai qu'il avoit prins la ville de Calais (a), & renvoyé les Anglois de là la mer,

(a) Le Duc de Guyse prit Calais dans les commens de l'année 1558.

ensemble Guines : & que lors il estoit sur le dessein de ce siege de Thionville. Il ne tarda pas deux jours , que le Roi me manda de le venir trouver à Cressi , sans me mander qu'est ce qu'il vouloit faire de moi : & ouis dire que le lendemain matin que j'en fus parti , le Roi avoit fait prendre M. Dandelot (g) , sur quelque responce , qu'il lui avoit fait touchant la religion , & comme je fus arrivé , Sa Majesté me fit venir en sa chambre , où estoit M. le Cardinal de Lorraine , & deux ou trois autres , il ne me souvient de leur nom , bien me semble , que le Roi de Navarre & M. de Montpensier (a) y estoient. Et alors le Roi me dit , *qu'il falloit que j'allasse à Metz , pour commander les gens de pied , desquels M. Dandelot estoit Colonel.* Je lui fis très-humble requeste de ne me vouloir point faire exercer la charge d'autrui , & que je m'en irois plustost lui faire service auprès de M. de Guyse comme soldat privé , ou bien que je lui commanderois les pionniers , plustost que de prendre ceste charge. Le Roi me dit , *que M. de Guyse mesme me demandoit pour commander en ladite charge , après qu'il eust esté adverti de la prinse dudit Dandelot.* Et comme je vis que je ne gaignois rien en

(a) Louis de Bourbon, Prince de Montpensier.

excuses, je lui dis : *Que je n'estois pas encore guerri d'une dissenterie que ma maladie m'avoit laissée, & que ceste charge requeroit la grande santé & disposition pour l'exercer, & que cela ne pouvoit estre en moi. Sa Majesté me dit, qu'il tiendrait mieux ceste charge bien commandée de moi en une litière, que d'un autre qui fust bien sain, & qu'il ne me la bailloit pas pour l'exercer pour un autre, car il vouloit que je l'eusse pour tousjours. Je lui respondis alors, que je le suppliois très-humblement, ne trouver mauvais si je ne la voulois point. Alors Sa Majesté me dit ces mots : Je vous prie, prenez-la pour l'amour de moi. Et M. le Cardinal me dit alors : C'est trop contesté contre Sa Majesté : c'est trop contesté contre son maistre. Alors je lui dis, que je ne contestois point pour mauvaise volonté que j'eusse à son service, ni que je n'eusse volonté d'aller trouver M. de Guyse : car dès que j'estois arrivé à Paris, j'avois baillé de l'argent pour m'achepter quelques tentes & autres équipages pour m'aller rendre auprès dudit Sieur de Guyse, lui ayant promis à Rome de me rendre auprès de lui. Alors le Roi me dit, qu'il n'en falloit plus parler, & qu'il falloit que j'y allasse. Sur quoi je ne sceus plus que dire : car il me semble que le Roi de Navarre &*

M. de Montpensier se messerent au propos pour me faire prendre ceste charge, pour ce qu'il me souvient que le Roi me dit : *Il n'y a plus d'excuse ; car vous voyez que tout le monde est contre vous.* Et commanda à M. le Cardinal de me faire donner autres mille escus, pour m'aider à achepter l'équipage qu'il me falloit. Ce qu'il fit promptement. Je m'en retournai à Paris, & n'y demurai que deux jours, pour me pourvoir de ce qu'il me falloit, puis allai trouver M. de Guyse à Metz. Je le trouvai qui montoit à cheval pour aller recognoistre Thionville, & ne voulust que j'y allasse, pour ce que j'avois fait une grande traite : & à la vérité je n'estois gueres sain. Et y retourna le soir mesme, & me dit, que si Dieu nous faisoit la grace de la prendre, qu'il y avoit à gagner de l'honneur. Il m'appelloit tousjours, se jouant à moi, *Monseigneur* : & me dit en riant : *Courage, Monseigneur, j'espere que nous l'emporterons*, & le matin partîmes : car tout son cas estoit prest. Je veux dire une chose, & à la vérité sans flatterie, que c'estoit un des plus diligens Lieutenans de Roi que j'eusse encore servi, des dix-huit soubz qui j'avois fait service au Roi. Il avoit une imperfection, qu'il vouloit escrire presque toutes choses de sa main, &

ne s'en vouloit fier en secrétaire qu'il eust. Je ne veux dire, que cela soit mal fait, mais cela le tenoit un peu en longueur. Et les affaires de la guerre requèrent la diligence si soudaine, qu'aucune fois un quart d'heure fait beaucoup de mal de le perdre. Un jour je venois des tranchées pour lui demander quatre Enseignes d'Allemands, pour entrer en garde avec nous; & nous tenir escorte, car nous commencions fort à approcher de la ville; & à cause que l'artillerie l'avoit tiré hors de son premier logis, il s'estoit logé en une petite maisonnette basse, là où il n'y avoit qu'une petite chambre, qu'avoit la fenestre qui sortoit sur la porte, & là je trouvai M. de Bourdillon (a), qui depuis a esté Marechal de France, auquel je demandai, où estoit Monsieur: il me dit, qu'il escrivoit. Alors

(a) Imbert de la Platière, Seigneur de Bourdillon, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de 100 hommes d'armes, Lieutenant - Général au Gouvernement de Champagne & de Brie. Ce fut lui qui sauva une partie de l'armée à la bataille de S. Quentin en 1557. Il succéda au Maréchal de Brissac pour commander les armées au-delà des Monts, & fut fait Maréchal de France en 1562. Il eut beaucoup de crédit & de faveur sous François I & Henri II, & mourut à Fontainebleau en 1567.

je dis , *au diable les escritures : il me semble qu'il vueille espargner ses secrétaires ; c'est dommage qu'il n'est greffier du Parlement de Paris : car il gagneroit plus que du Tillet , ni tous les autres.* M. de Bourdillon se mist fort à rire , pour ce qu'il cogneust que je ne pensois pas qu'il m'entendist : & pour ce qu'il voyoit que M. de Guyse m'entendoit , il m'aiguillonnoit tousjours pour me faire parler sur ce greffier. Alors M. de Guyse sortist en riant , & *bien, Monseigne, serois-je bon greffier ?* jamais je n'eus tant de honte , & me courroussai contre M. de Bourdillon , de ce qu'il m'avoit fait ainsi parler : mais ils n'en faisoient que rire : & me bailla le Comte Roquendolf (10) avec quatre Enseignes. Mais pour retourner à sa diligence , il n'y avoit homme , qui ne le jugeast un des plus vigilans & diligens Lieutenans de Roi , qui ait esté de nostre temps : au reste si plein de jugement à sçavoir prendre son parti , qu'après son opinion , il ne falloit pas penser en trouver une meilleure. C'estoit au reste un Prince si sage , si familier & courtois , qu'il n'y avoit homme en son armée , qui ne se fust volontiers mis à tout hazard , pour son commandement , tant il sçavoit gagner le cœur. Ses despesches l'amusoient un peu , quelques-

fois trop. Je croi qu'il craignoit estre trompé ; car ceste maniere de gens nous fait bien du mal. C'est une chose rare d'en trouver un fidelle.

Or il assiegea la ville du costé de delà l'eau, la riviere entre deux, laquelle il fit sonder si elle estoit gueres profonde, par cinq ou six soldats que j'amenai : & ne fusmes que cinq ou six avec lui, dont M. de Bourdillon & M. de Ciré en estoient : & trouvâmes qu'aucuns y en auroient jusques à la braye, & d'autres jusques à la ceinture. Je lui dis que si de ce costé là estoit le plus foible, qu'il n'arresta point d'y faire la batterie : car je ne craignois pas que je n'y fisse passer les soldats pour aller à l'affaut : & que moi-mesme leur montrerois le chemin. La nuit après nous mismes les gabions sur le bord de la riviere : & le matin au point du jour l'artillerie commença à tirer à la tour, laquelle fut ouverte du costé de main gauche tirant à un ravelin, qui flanquoit ladite tour, & aussi fust ouverte une petite tourelle, qui estoit entre la grande tour & le ravelin. Voilà tout ce qui se peust faire en cest endroit-là. Les ennemis mirent dix ou douze grosses pieces vis-à-vis de nostre artillerie : & commencerent à faire une contre batterie sur les onze heures avant midi : &

avant les deux ils nous eurent mis tous nos gabions en pieces, sauf un & la moitié d'un autre, là où nous nous tenions le ventre en terre dix ou douze que nous estions. Car tous les soldats & pionniers furent contraincts de s'oster de là & s'aller mettre derriere une autre tranchée, plus de fix vingts pas derriere nous : & si les ennemis se fussent hazardez de passer l'eau, ils nous ostoient l'artillerie, & l'eussent peu jetter à leur aise dans la riviere : car les soldats qui s'estoient retirez à l'autre tranchée, ne nous pouvoient venir secourir, qu'à la merci de leur artillerie & de leur arquebuzerie : d'autant que la riviere n'estoit pas de plus de soixante & dix pas de large : & alloit à quatre pas de la muraille. M. le Marquis d'Elbœuf (a) ne m'abandonna jamais, & quatorze ou quinze Gentilshommes de la suite de M. de Guyse. Et ainsi demeurâmes jusques à la nuit, que l'on remit autant de gabions, & les doublâmes : mais ce fut pour neant, car nous ne pouvions faire aucune chose à la muraille de nostre batterie,

(a) René de Lorraine, Marquis d'Elbœuf, frère du Duc de Guyse, & septième fils de Claude de Lorraine, Duc de Guyse, alors âgé de 22 ans. Il mourut en 1566, étant Chevalier de l'Ordre du Roi, & Général de Galères de France.

parce qu'elle avoit de grandes terrasses par derriere : de sorte que deux ou trois charrettes y pouvoient aller de front & tout à l'entour de la ville. Je ne vis jamais forteresse mieux pourtraite (a) que celle-là. M. de Guyse tint conseil ; & fut tout le monde d'opinion qu'il devoit oster l'artillerie de là , & loger toute nostre infanterie & Allemans delà la riviere , & faire commencer les tranchées au plus près qu'elles se pourroient faire. Ledit Sieur faisoit faire un pont à extreme diligence : & passasmes la riviere par dessus icelui , encore que les aix ne fussent pas encore clouez. Et nous campasmes en un village qui pouvoit estre à cinq ou six cens pas de la ville , & du village jusqu'à la ville , tout plein & tout descouvert , de façon qu'un oiseau ne pouvoit paroistre , qu'il ne fust veu ; & nous battoient à coups de canon dans le village : de sorte qu'il n'y laissoit maison qu'il ne mist par terre : & estions contraincts de nous tenir dans les caves. J'avois mis entre deux murailles mes pavillons : mais ils me rompirent & les murailles & les pavillons. Je ne vis jamais une plus furieuse contre batterie. La nuit ensuiuant , M. le Marechal de Strossy passa la riviere avec M. de Guyse , & commençasmes

(a) Mieux construite.

à faire les tranchées au long de ceste plaine , & demeurâmes sept ou huit jours avant que nous fussions à deux cens pas de la ville , pour ce que les nuits estoient courtes : & dès que le jour venoit , ils nous fouldroyoient dans les tranchées , & n'y avoit ordre d'y travailler que la nuit. M. le Marechal n'en bougea jamais , sinon que quelques fois il alloit à ses pavillons qui estoient demeurez delà l'eau pour changer d'habillemens , & cela pouvoit estre de trois jours en trois jours. Il me laissa faire les tranchées à ma fantaisie , car nous les avions au commencement commencées un peu trop estroites à l'appétit d'un Ingénieur. Je faisois de vingt pas en vingt pas un arriere coing , tantost à main gauche , & tantost à main droite : & le faisois si large , que douze ou quinze soldats y pouvoient demeurer à chacun , avec arquebuzes & hallebardes. Et ceci faisois-je , afin que si les ennemis me gaignoient la teste de la tranchée , & qu'ils fussent sautez dedans , que ceux qui estoient au riere coin les combattissent : car ceux des arrieres coins estoient plus maistres de la tranchée , que ceux qui estoient au long d'icelle. Et trouverent M. de Guyse & M. le Marechal fort bonne ceste invention. M. de Guyse me dit qu'il falloit

que j'envoyasse recognoistre ce qu'avoit fait nostre artillerie à la tour, & que ce fust par des gens bien asseurez. Je prins les Capitaines Sarlabous (11), le jeune Maillac, S. Estephe, Cipierre, & mon fils le Capitaine Montluc, & y allasmes. Et comme nous estions près de la tour, il nous falloit passer de petits ponts que les ennemis avoient fait pour passer le marets, & pour approcher de la tour. A laquelle estans arrivez trouvâmes une pallissade de bois, comme la cuisse, qui alloit depuis la tour jusques à sept ou huit pas dans la riviere, & falloit aller au long de la pallissade jusques au bout par l'eau, & puis par delà la pallissade revenir à la tour. Nous avions fait porter deux picques à deux soldats. Je ne me mis point dans l'eau : mais tous, réservé moi, passerent de ceste maniere la pallissade. Et l'un après l'autre recognoissoient la batterie qu'avoit esté faite à la tour : & y firent descendre un soldat avec une picque, & trouverent que dans la tour y avoit eau jusques au dessous les esselles. Et pour ce que la riviere faisoit bruit en cest endroit là, à cause de la pallissade, leurs sentinelles n'entendoient rien, encore que la tour fust à quatre pas de la muraille de la ville. Cela fait, nous nous en retournâmes. Et le matin j'allai

rendre compte à M. de Guyse de ce qu'avions
veu, lequel ne trouva pas bonne nostre re-
cognoissance : & me dit qu'il sçavoit bien qu'il
n'y avoit point de pallissade : & que des gens
qui n'a gueres estoient sortis de là, l'en
avoient asseuré, & qu'il falloit la nuit en-
suivant la faire mieux recognoistre. Je fus
fort fasché de ceste responce : & ne lui res-
pondis, sinon que le tesmoignage des Capi-
taines me sembloit estre suffisant : mais puis
qu'il ne s'en contentoit, qu'on la recognois-
troit mieux la nuit ensuivant. Il me dit : *Qu'il*
n'entendoit pas que j'y allasse moi-mesme. Je
lui dis, *qu'aussi ne ferois-je.* M. le Marechal
cogneust bien que j'estois fasché. Et dit au
S^r Adrian Baillon (12), & au Comte (a) Theo-
phile, je cognois que Montluc est fasché de la
responce que lui a fait M. de Guyse. Et vous
verrez s'il ne va ceste nuit la recognoistre
d'une terrible sorte : car je cognois la comple-
xion de l'homme.

M. de Guyse retint ce soir-là M. le Maref-
chal ; & comme il fust nuit, je prins quatre
cens Picquiers tous corselets, & quatre cens
Arquebuziers, & allai mettre les quatre cens
corselets le ventre à terre à cent pas de la
porte de la ville, & je m'en allai avec les

(a) Le Comte Théophile Calcagnini.

quatre cens Arquebuziers droit à la pallissade (a). Les Capitaines mesmes qui avoient recogneu , estoient autant faschez de la response que m'avoit fait M. de Guyse , que moi-mesme. Ils passerent les premiers la pallissade, Or je cuide que les ennemis le matin s'estoient apperceus qu'il estoit passé des gens par le bout de la palissade , car nous y trouvâmes un corps de garde de vingt ou vingt-cinq hommes , desquels la pluspart furent tuez , & le reste se sauva dans le ravelin , où nos gens les poursuivirent , & entrerent dedans après eux ; mais la porte du ravelin qui entroit dans la ville , estoit fort petite , & n'y pouvoit passer qu'un homme , qui fut cause que nos gens s'arrestèrent ; car les ennemis deffendoient la porte. Si est-ce qu'ils jetterent une moyenne hors du ravelin en terre de nostre costé ; & pour ce qu'après de la tour nostre artillerie , qui avoit battu delà la riviere , avoit abbaisé la mu-

(a) On lit dans une relation du siège de Thionville, déjà cité, que cette expédition, racontée par Montluc, se fit le 10 Juin à deux heures après minuit. Rabutin rapporte le fait avec les mêmes circonstances, sinon qu'il appelle cette attaque un *faux assaut*, & qu'il le dit avoir été ordonné par le Duc de Guyse, tandis que Montluc déclare avoir agi à l'insu de ce Général.

raille, de sorte qu'avecques quelques Picquiers qui estoient venus avec nous, nous vinsmes aux mains, & dura plus d'une heure le combat. M. de Guyse qui voyoit tout de l'autre costé de la riviere, enrageoit de ce qu'il voyoit. M. le Mareschal estoit avecques lui, qui rioit avecques le Sieur Adrian, & Comte Théophile; & leur disoit : *Ne vous disois-je pas qu'il en feroit une ?* J'avois fait porter cinq ou six coignées aux soldats; & pendant que le combat duroit je fis couper toute la pallissade ou arracher, & ne nous fallust plus entrer en l'eau pour nous en retourner, car l'eau s'escoula. Le Capitaine Saint-Estephe y fust tué, & l'Enseigne de Cipierre, & une autre Enseigne; non pas qu'ils eussent les drapeaux, car je n'en avois point apporté, & dix ou douze soldats qui furent morts ou blesez. Le Capitaine Sarlabous est encore en vie, & plusieurs autres qui attesteront, que si nous eussions porté avecques nous cinq ou six eschelles de la hauteur de sept ou huit pieds seulement, nous eussions dedans; car ils faisoient mauvaise garde de ce costé, & en cest endroit - là, se fiant au corps de garde qu'ils avoient mis dehors; de façon qu'ils demeurèrent un long-tems avant de venir deffendre cest endroit, & mon-

terent cinq ou six soldats sur la muraille , s'aidant les uns aux autres ; & ne falloit que mettre les eschelles sur la muraille qui estoit demeurée de la batterie , & monter sur le terre-plein. Je crois que la fortune nous eust ri , car on dit qu'elle aime les audacieux.

Le matin j'envoyai dire à M. de Guyse par le Capitaine Sarlabous, ce que nous avions veu , car je n'y voulus pas aller , estant certain qu'il estoit mal-content. M. le Maréchal estoit toujours auprès de lui , & disoit : *Voulez-vous mieux recognoistre une bresche qu'en donnant un assaut ? C'est un trait de Gascogne que vous ne sçavez pas.* Ce qui estoit occasion que M. de Guyse estoit mal-content , estoit que l'on manderait au Roi que nous avions donné l'assaut , & que nous avions esté repoussez : car autrement il ne s'en fust pas soucié. Son incrédulité & mon despit firent perdre-là de bons hommes. Et comme nous fusmes à cinquante pas de la tour , un matin à la pointe du jour , M. le Marechal se voulust retirer pour aller changer de chemise , & moi aussi. Or comme nous vinsmes à nous approcher de la ville , je faisois toujours faire les arriere-coins de main droite un peu longs , afin qu'il y peust entrer en deux une compagnie. J'avois toujours opinion que les ennemis

feroient une sortie sur nous ; mais jamais M. le Marechal ne le peust mettre en son entendement : & me disoit tousjours : *Voulez-vous qu'ils soient si fols de sortir pour perdre des gens ? Jamais gens d'entendement ne le firent.* Et je lui respondis : *Pourquoi ne voulez-vous qu'ils sortent ? Car en premier ils deffendront leurs gens de la muraille en hors à leur retraite, d'autre costé ils sont douze Enseignes de gens de pied, quatre cens Espagnols choisis parmi toutes les compagnies Espagnoles, un bon Chef qui les y a amenées, qui est Joan Gaytan, homme qu'ils estiment plus que nul autre Capitaine, cent hommes à cheval.* Et la ville seroit bien gardée seulement avec la moitié des forces qui y sont. Jamais il ne lui peust entrer en l'entendement. Je ne sçai pourquoi : car la raison de la guerre estoit pour moi. Ce matin là j'avois mis le Capitaine Lago (a), l'aisné, aux deux arriere-

(a) Lago, ou Lagot, l'ainé, se fit depuis Protestant. « C'étoit, dit Brantome, un homme fort haut à la main, scabreux, fort brave & vaillant ». Il étoit dans Poitiers, lorsque le Maréchal de S. André l'assiégea en 1562, & fut tué à un assaut. M. de Thou l'appelle un excellent homme de guerre. Son jeune frère eut depuis le Gouvernement de Caen, par la faveur de M. de Cipierre, qui avoit aimé Lagot. Du depuis

coins longs à main droite. Et les y faisois entrer devant le jour, afin que les ennemis ne s'en apperceussent. Et estoit autant comme, par manière de parler, une embuscade. Les Capitaines qui entroient en garde, avoient charge, si les ennemis faisoient sortie, & s'ils donnoient à la teste de la tranchée, qu'ils se jettassent à la campagne, & qu'ils courussent leur donner par flanc. Et ceux de la teste de la tranchée avoient aussi charge, que s'ils venoient donner aux arriere-coins, ils fortifissent & donnassent pareillement par flanc. Nous avions tous les soirs quatre Enseignes d'Allemands, là où nous avions commencé les tranchées pour nous secourir au besoing : & ne me sçaurois souvenir quel régiment estoit ceste nuit-là de garde. Et avant que nous fussions au bout des tranchées, le jour commença à estre clair. M. le Marechal s'amusa un peu à parler avec un Capitaine des Allemands : & aussi pour attendre un cheval que je lui avois envoyé apprestier pour aller repasser le pont, & s'en aller à ses tentes. Et comme nous fusmes auprès du village, à l'endroit d'une Croix de pierre, arriva le

en cette guerre de Ligue, fut Gouverneur d'Alençon, & fut assiégé & pris par le Roi fort aisément. (*Mém. de Castelnau, Edit de Bruxelles. 1731. Tome II, p. 285.*)

cheval que je lui prestois. Et comme mon laquais descendoit, tout-à-coup nous ouïsmes un grand bruit ; & vîsmes les ennemis à la teste de la tranchée aux mains avec les nostres : & sautoient à corps perdu dans les tranchées, & sans les arriere - coins , ils nous avoient gaigné les tranchées. Avec eux estoient sortis cinquante ou soixante chevaux. Le Capitaine Lago monstra là qu'il estoit vaillant homme, & bien avisé : car il cria à son Lieutenant qui estoit à l'arriere - coin derriere lui , qu'il courust à la cavalerie , les picques baissées, & lui courust au flanc des ennemis , qui combattoient la teste de la tranchée. Je montai sur le cheval, & M. le Marechal demeura à la Croix , voyant le tout : & n'arrestai que je ne fus avec les nostres qui estoient pesse-meste avec les ennemis. Et comme Lago arriva à eux, ils se voulurent retirer, & tous nos gens sortirent des tranchées, & leur coururent sus. Et ainsi les menasmes battant & tuant jusques auprès de la ville qui estoit à main droite. Je renvoyai incontinent le cheval à M. le Marechal, lequel trouva M. de Guyse, & tous les Gentilshommes qui estoient logez près de lui à cheval, qui nous venoient secourir : mais il leur dit qu'il n'estoit nul besoing, & qu'il

qu'il avoit veu tout le combat, & que la victoire nous estoit demeurée. En nous retirant, tout le demeurant de leur arquebuzerie estoit sur les murailles. Il sembloit que ce fust une salve d'arquebuziers sur nous. J'estois seul à cheval au milieu de nos gens. Je laisse à penser à un chacun, si Dieu par miracle ne me sauva parmi tant d'arquebuzades, veu la prinse qu'ils avoient sur moi. Les Capitaines me crioyent de prendre le large; mais je ne les voulus point abandonner. Et arrivai avec eux jusques sur le bord des tranchées là où je descendis, & promptement baillai mon cheval à mon lacquais pour l'amener à M. le Marechal, comme dit est: & me jettai dans les tranchées comme les autres: & trouvai un Capitaine & un Lieutenant des nostres morts, il ne me souvient de leurs noms, car ils estoient François; & n'y avoit pas longtemps que je commandois, & douze ou quatorze morts dans la tranchée, des nostres ou des leurs. Et quelque salve d'arquebuzerie qu'ils tirassent de la muraille, nous n'eufmes pas dix hommes de blesez. Et voilà comme leur sortie ne nous porta pas tant de dommage, pour beaucoup, à nous qu'à eux.

Les Capitaines peuvent prendre ici un

bon exemple pour les tranchées, & pour l'ordre que je tenois pour la sortie que pouvoient faire les ennemis, & le profit qui nous en vint. Car n'allez pas philosopher, les tenans ont besoing d'hommes, doncques ils ne sortiront pas pour forcer vos tranchées. Si vous vous endormez là-dessus, vous serez surprins. Prenez garde aussi quand vous ferez faire vos tranchées, qu'elles soyent hautes & en baissant, & qu'il y ait des encoigneures, pour pouvoir loger des gens; car ce sont comme des forts pour rembarrer l'ennemi. Il ne se parla plus de la colere de M. de Guyse contre moi, car M. le Marechal & lui ne tindrent autre propos en leur disner, que du combat, & sur-tout de la providence dont j'avois usé, & disoient qu'il estoit bien difficile que je fusse jamais surprins. Aussi à la vérité le plus souvent je veillois lorsque les autres estoient en repos, sans crainte du froid, ni du chaud. J'estois endurci à la peine. C'est à quoi les jeunes Gentils-hommes qui veulent parvenir par les armes, se doivent estudier, & à souffrir, afin que lorsqu'ils se feront vieux, ils ne le trouvent pas si insupportable. Car depuis que la vieillesse est du tout arrivée, adieu vous dis.

Or dans deux ou trois nuits après, nous eusmes conduit nostre tranchée jusques au

pied de la grande tour. Et après M. de Guyse
 amena ses mineurs voir si la tour se pourroit
 miner; mais il trouva qu'il estoit impossible,
 & commencerent lesdits mineurs à percer
 la muraille à deux ou bien trois pieds de
 terre, & comme les ennemis entendirent que
 nous percions la muraille, ils commencerent
 à faire par dedans la tour des casemates, de
 sorte que leurs canonieres respondoient à nos-
 tre trou. Et demeurasmes trois nuits à pou-
 voir percer la muraille. Et en mesme tems
 que les mineurs picquoient par le dehors, les
 ennemis picquoient par le dedans à leurs
 casemates. Et toutes les nuits M. de Guyse
 nous envoyoit quatre Gentils-hommes pour
 nous aider à veiller. Et me souvient que
 M. de Montpezat, & M. de Rendán y vin-
 drent coucher une nuit. Et comme le trou
 fut presque percé, M. de Guyse me fit amener
 un canon pour aider à percer la muraille;
 car nous connoissions bien que le picquer
 qu'ils faisoient c'estoient des casemates. Et
 que dès que les murailles de la tour seroient
 percées, qu'ils nous tireroient des casemates.
 Le jour de devant que le canon fust amené,
 M. le Mareschal de Strossy s'en estoit allé
 à ses tentes delà l'eau pour se rafraischir,

changer de chausses & de chemise, car nous
estions tous terre.

M. de Guyse dès que les mineurs com-
mencerent à picquer la muraille, fit venir
quantité de pionniers, & commença à faire
une traverse de terre & fascines droit contre
mont la tour, & y faisoit laisser un petit che-
min, de sorte que ladite traverse fust aussi-tost
achevée, comme le trou de la tour. Les en-
nemis avoient mis grande quantité de tables
sur la tour, en maniere de tranchée. Et le
soir devant que nous donnassions l'assaut,
montant par ce petit chemin de la traverse,
& avec des eschelles, nous emportâmes les
tables de leur tranchée du haut de la tour,
qui nous fist plus de mal que de bien; car
comme les tables furent ostées, la grande
plate-forme qui estoit tout joignant la tour,
n'y ayant que cinq ou six pas d'entre-deux,
nous voyoit dès que nous monstrions la teste.
Or comme j'ai dit, M. le Marechal s'estoit
allé rafraischir; mais M. de Guyse le fit
souper avec lui, & à grande instance l'ar-
resta ceste nuit-là, qui fust son malheur; car
M. de Guyse l'arrestoit pour lendemain voir
où ils mettroient quatre coulevrines du costé
où ils estoient pour battre aux deffences,

quand nous donnerions le lendemain l'assaut. M. le Marechal le pria plusieurs fois l'en laisser retourner ; & lui disoit s'il me venoit ceste nuit-là quelque affaire , qu'il auroit grand desplaisir s'il ne s'y trouvoit. Et à grand regret enfin ledit Sieur Marechal demeura : de sorte que comme il fust retiré en ses tentes , il demanda au Sieur Adrian Baillon , & au Comte Theophile , s'ils avoient le mot du guet pour passer par les Allemans , car pour les nostres il ne s'en soucioit point , & passeroit bien sans mot. Ils lui dirent qu'ils ne l'avoient point. Et leur dis ces mots : *Il me vient en l'esprit que M. de Montluc aura ceste nuit des affaires , & que les ennemis le viendront assaillir par dessus la contr'escarpe du fossé de la ville. Et si cela advenoit , je regretterois toute ma vie que je ne m'y fusse trouvé.* Les autres lui respondirent : *Il ne faut pas que vous ayez crainte de cela , car il met un corps de garde de quatre cens hommes jusques à vingt pas de la porte de la ville. Et faudroit qu'ils combattissent cela avant que venir à lui.* Alors M. le Marechal leur dit : *Je ne sçai que c'est , mais il me prend une opinion de quelque malheur ceste nuit ici.* Les autres lui ostoient cela de la teste tant qu'ils pouvoient : car il faschoit au Sieur Adrian de repasser la riviere , &

venir la nuit à la tour : à cause qu'il avoit été fort malade, & n'estoit gueres sain encore. Car s'il eust dit comme eux-mesmes me dirent après, qu'il passeroit bien par les Allemans sans mot, estant cogneu de tous les Capitaines Allemans aussi bien que des nôtres, il se fust mis en chemin, quelque promesse qu'il eust faite à M. de Guyse : mais quand l'heure est venue, je crois que Dieu veut que la mort s'en ensuive, on a beau fuir & se cacher. Il leur dit ces mots : *Monsieur de Montluc n'est pas bien cogneu du Roi ni de la Reine, encore bien que le Roi l'aime fort. Mais si j'eschappe de ce siege, je ferai cognoistre au Roi & à la Reine ce qu'il vaut.* Et comme lendemain il fut mort, le Sieur Adrian & le Comte Theophile me dirent que j'avois perdu le meilleur ami que j'avois en ce monde. Ce que je creus bien, & le crois encore. Et pouvois dire qu'ayant perdu le Duc de Ferrare & lui, j'avois perdu les deux meilleurs amis que j'avois en Italie & en France. Il fut tué le lendemain regardant avec M. de Guyse où ils mettroient les quatre coulevrines. Ils y avoient regardé devant dîner longuement : mais M. de Guyse eut opinion d'y retourner après dîner pour mieux revoir, ayant M. de Salcede auprès d'eux

deux. Une mousquetade le tua (13) venant d'un petit boulevard qui estoit tout au coin de la ville, qui tire vers Metz au long de la riviere. Et voilà comme quand l'heure est venuë, nous ne la pouvons esviter. Ce pauvre Seigneur estoit passé par plus de six mille canonades ou mousquetades, & plus de cinquante mille arquebuzades, lesquelles ne lui sceurent donner la mort, & ceste meschante mousquetade lui fut tirée de plus de cinq cens pas, estant M. de Guyse près de lui. Or le Roi y perdit un bon serviteur : & mourut un vaillant homme, s'il y en avoit en la France. Deux heures après, M. de Guyse vint à la tour, & deffendit qu'on ne me dit point sa mort. Et comme je vis le Sieur Adrian & le Comte Theophile, je leur demandai où il estoit, ils me dirent qu'il s'étoit trouvé mal la nuit passée : mais qu'il viendrait ceste nuit-là. Et ayant veu M. de Guyse tout triste, & tous ceux qui estoient avec lui, le cœur me jugea qu'il y avoit quelque malheur. Et comme M. de Guyse s'en fut retourné, & m'eust laissé M. de Bourdillon en la place de M. le Marechal, je le priai de me dire qu'estoit devenu M. le Marechal. Alors il me dit : *Aussi si vous ne le sçavez aujourd'hui, vous le sçaurz demain.* Lors il me conta sa

mort, & comme M. de Guyse leur avoit defendu de me le dire, craignant que le regret que j'aurois, me gardast de faire le lendemain ce que je devois au combat. Alors je lui dis, qu'il n'y avoit homme dessous le Ciel qui le regretast plus que moi : & que je mettrois peine de l'oublier pour ceste nuit-là, & pour lendemain, mais que tant que je vivrois après, je ne me sçaurois tenir de le regretter. Le Comte Theophile & le Sieur Adrian demurerent avec moi toute ceste nuit, durant laquelle nous passâmes ensemble nos regrets. Et à la pointe du jour nous commençâmes à faire tirer le canon au trou. M. de Guyse avoit fait faire des engins de table espaisse de plus d'un grand pied, pour mettre devant le canon quand il auroit tiré : afin que les ennemis estans aux casemates ne tuassent nos canonniers. Il y avoit deux petites rouës à chaque bout qui touchoient en terre : & avec une petite cordette l'on tiroit cest engin, & couvroit le devant du canon : de sorte que les arquebuzades ne pouvoient passer. Et ainsi tirâmes quinze ou vingt coups à ce trou : si bien qu'un homme tout à son aise y pouvoit passer. Le canon ne pouvoit porter dommage à leurs casemates, pour ce qu'elles estoient un peu à main droite, & homme ne

pouvoit s'approcher du trou sans estre blessé ou mort. M. de Guyse me manda que je regardasse si je pourrois loger trois ou quatre cens hommes depuis la tour jusques au ravelin, & qu'il m'envoyeroit des gabions & des pionniers. Il avoit fait faire des mantelets pour mettre depuis la tour jusques à la riviere, où il y pouvoit avoir sept ou huit pas. Et de-là nos arquebuziers tiroient à ceux qui se monstroient à la courtine. Nos Enseignes se mirent au long de la muraille depuis la tour jusques au ravelin. Et ceux de la plate forme voyoient au long de la courtine : & les nostres, qui estoient contre ce ravelin à costé de la canonniere, leur tiroient. Et moi je faisois tirer de derriere les mantelets. M. de Nevers, pere de ces trois filles qui sont en vie, estoit venu là, & se tenoit contre ceste traverse au pied de la tour. M. de Guyse estoit de l'autre costé de la riviere à l'artillerie. Poton (a) Seneschal d'Aginois, commandoit l'une des quatre coulevrines, qui faisoit de forts bons coups, & nous faisoit un grand bien : car il tiroit tousjours au haut de la courtine, & à la plate-forme, à ceux qui monstroient la teste, pour tirer à nos gens contre bas. Cela dura plus de quatre ou cinq heures. M. de Guyse me manda

(a) François Rafin, dit Poton.

par M. de Cipierre, que je regardasse si l'on pourroit mettre les gabions qu'il m'avoit envoyez entre la muraille & le trou : mais tous ceux qui se monstroient pour poser les gabions, estoient morts ou blesez. Je m'avisai de mettre cent ou six vingts pionniers dans l'eau contre le bord de la riviere, pour faire une tranchée au long d'icelle tirant au ravelin. M. de Cipierre vit la grande difficulté & impossibilité qu'il y avoit, & trouva le Capitaine la Bordeziere (a) mort, son Enseigne blessé qui mourut après. Vous n'eussiez vu que soldats blesez, lesquels on amenoit panser, les mantelets tout en pièces de coups de pierre : de sorte que nous estions tous au desouvert, tirant les uns contre les autres, comme l'on tire à la butte. J'avois bien rangé nos affaires, car j'avois fait mettre la pluspart de l'arquebuzerie à centaines. A mesure que nos gens n'avoient point de poudre, j'en faisois toujours venir d'autres. Et tout le péril & mal tomboit là où j'estois : car tant les coulevrines qui tiroient de l'autre costé de la riviere, que ceux des nostres qui tiroient au desouvert, tenoient les ennemis en telle crainte, que nul n'osoit se hauffer, pour tirer contre bas aux nostres, estans contre la

(a) Léonor Babou de la Bourdaisiere.

muraille : mais tiroient tousjours à nous , qui estions en butte. M. de Bourdillon par le commandement de M. de Nevers , me vint prendre par derriere avec les deux bras , & me porta plus de six pas en arriere , me disant : *Hé ! que voulez-vous ? Hé que voulez-vous faire ? Ne voyez - vous pas si vous estes mort , que tout ceci est perdu , & que ces soldats perdront cœur.* Alors je me défis de lui , & lui dis : *Et ne voyez-vous pas aussi que si je ne suis là avec les soldats , que tous abandonneront ce coin : & les ennemis tueront tout ce qui est au long de la muraille : car lors ils se hausseront à leur aise pour tirer contre bas.* M. de Nevers (a) me crioit aussi de l'autre costé du trou , pour me faire retirer. Ce que

(a) François de Clèves , Duc de Nevers , Gouverneur de Champagne , de Brie & de Luxembourg , mort à Nevers en 1561 , à 46 ans.

Son fils , François de Clèves , Duc de Nevers , fut blessé , par accident , le jour de la bataille de Dreux , d'un coup de pistolet dans les reins , par un de ses Gentilshommes , nommé Des Bordes , & mourut de cette blessure le 10 Janvier 1562 , à 23 ans. Il eut un frère nommé Jacques , Duc de Nevers après lui , mais qui mourut jeune , sans postérité : & en lui finit la branche de Cleves en France. Henriette de Cleves , leur sœur , porta le Duché de Nevers en mariage à Louis de Gonzague.

je ne voulus faire , & dis à M. de Bourdillon telles paroles : *Il est dit aujourd'hui ce que Dieu voudra faire de moi , je ne le puis eschapper. J'ai beau fuir , si ce lieu doit estre mon tombeau.* Sans dire plus mot , je m'en retournai au lieu dont il m'avoit tiré. Et soudain je m'avise de traiter une entreprinse , disant au Capitaine Volumat (a), qu'il print six arquebuziers & deux haliebardiens , & qu'il s'allast mettre derriere un canton de muraille , qui estoit resté de la tour , quand on l'abattit : & qu'il advisat tout à un coup , partant du derriere de ceste muraille , s'il se pourroit jeter à corps perdu sur les casemates , faisant mon fondement qu'elles ne pouvoient estre couvertes que de tables , car ils les faisoient tout ainsi que nous faisons le trou , ou bien qu'elles estoient decouvertes. Quoiqu'il en fust , je le priaï qu'il se jettast , sans marchander , dessus , l'assurant que j'allois faire donner un autre Capitaine par le chemin de la traverse , qui montoit jusques sur la tour , & que tous deux se jetteroient à corps perdu , & en mesme temps sur les casemates. Je fis venir un Capitaine François , (il ne me souvient de son nom ,) pour rafraischir les autres : & lui dis , présens M. de

(a) Volmar , dans M. de Thou.

Nevers, & M. de Bourdillon, ce que j'avois dit au Capitaine Volumat, & que soudain qu'il seroit monté, sans marchander il se jettast sur les casemates, disant à M. de Nevers, & à M. de Bourdillon, qu'ils donnassent courage aux soldats de suivre ce Capitaine, & que je m'en allois faire donner au Capitaine Volumat. Mais comme ce pauvre Capitaine monstra seulement la teste, le voilà tué par ceux de la grande plate-forme, & un autre après lui, de sorte qu'ils tomboient entre les jambes de M. de Nevers, & M. de Bourdillon. Je crie au Capitaine Volumat, estans esloignez quinze pas l'un de l'autre, que le Capitaine qui donnoit par la traverse estoit desja au haut de la tour, pour le mettre en jalousie : car cela point ordinairement les bons courages. Ledit Capitaine Volumat se dresse, car il estoit à genouil derriere ce canton de muraille, & court jusques sur le bord. Il y avoit une autre muraille entre les casemates & le canton de la tour : de sorte que quand bien il se seroit jetté là, il n'eust rien fait. Si est-ce que cela fust cause du gain de la place, car la casemate estoit toute descouverte, & fort basse. Et comme ils virent le Capitaine Volumat sur le bord, faisant semblant de se vouloir jeter entre

deux , ils abandonnerent les casemates , & se mirent en fuite au long de la courtine de la muraille , & du terre plein , entre lequel & la muraille cinq ou six hommes pouvoient aller de front. Et alors un soldat du Capitaine Volumat en deux sauts fust à moi , & me dit hastivement que les ennemis avoient abandonné les casemates. Tout - à - coup je me jette au costé du trou , & prins un soldat , & crie : *Saute dedans soldat , je te donnerai vingt escus.* Il me dit , *que non feroit , & qu'il estoit mort :* & sur ce il se vouloit deffaire de moi à toute force. Mon fils le Capitaine Montluc , & ces Capitaines , que j'ai nommez auparavant , lesquels me suivoient , estoient derriere moi. Je commence à renier contr'eux , pourquoi ils ne m'aideroient à forcer ce galand. Alors tout à un coup nous le jettasmes la teste la premiere dedans , & le fismes hardi en dépit de lui. Comme je vis que les casemates ne tiroient plus , nous jettasmes deux autres arquebuziers dedans , partie de leur gré , partie par force , & leur prenions les flasques (a) , & le feu ,

(a) Anciennement on appelloit *flasca* des corbeilles pleines de charbons qu'on enflammoit , & qu'on jettoit sur les fascines , pour les brûler.

Le *flasque* étoit une poire à poudre , ou fourniment

car il y avoit eau jusques dessous les aisselles, & tout à coup peu après le Capitaine Montluc se jetta dedans. Les Capitaines Cosseil, la Motte, Castet Segrat, les Aufillons, ayans tous rondelles, firent le faut, pour sauver mon fils, & trois ou quatre arquebuziers après eux. Et comme je vis qu'ils estoient neuf ou dix, je leur criai : *Courage compagnons, monstrez que vous estes vrais soldats Gascons, donnez le tonr aux casemates.* Ce qu'ils firent. Les ennemis qui estoient sur leur terre-plein tiroient des pierres aux leurs, pour les faire retourner dans les casemates. Et comme le Capitaine Montluc fut auprès de la porte de la casemate, il rencontra les ennemis, lesquels y vouloient

de cuir, de bois, ou de corne, dans lequel l'Arquebusier portoit une certaine provision de poudre : les cartouches toutes faites ne sont venues que bien longtemps après 1558. Et à l'égard du feu, il faut entendre la *mèche*; c'est-à-dire, une corde préparée, enflammée par une de ses extrémités, que le soldat, lorsqu'il étoit sous les armes, portoit toujours à la main droite, & qui servoit à exécuter l'arquebuse dite à *mèche*; car il y avoit d'autres arquebuses dites à *roüet*, qui s'exécutoient par le moyen d'une pierre à feu, mais adaptée à une platine d'une construction toute différente de celle des platines d'aujourd'hui. L'arquebuse à roüet étoit l'arme d'une cavalerie-légère.

renter : & un arquebuziers des nostres tua le Chef, qui estoit armé d'une escaille couverte de velours verd, un morion doré en teste, & une hallebarde dorée à la main. Deux autres y furent tuez de coups de main. Et alors nos gens se jetterent dans la casemate, & me crièrent par le trou de la canonniere : *Secours, secours, nous sommes dans les casemates.* Alors M. de Nevers & M. de Bourdillon m'aiderent promptement à mettre soldats dedans. Nous leur prenions leurs flasques & le feu : & comme ils estoient en l'eau : ils les reprenoient en la main, & passioient, se jettant dans les casemates. Et depuis M. de Nevers m'appella tousjours son Capitaine tant qu'il a vescu, disant qu'il m'avoit là servi de soldat.

Il y avoit deux Capitaines de la garnison de Metz, nommés le Baron d'Anglure & Valen-ville, qui avoient eu congé à ma requeste de M. de Guyse, pour se trouver à l'assaut, avec chacun vingt-cinq arquebuziers, lesquels je tins tousjours au dessoubs de la traverse : ils n'avoient encore tiré. Je les appellai, & à un faut furent à moi, & se jetterent dans le trou, & leurs soldats après. Et à mesure qu'ils entroient je les faisois courir à la porte de la casemate, & entrer dedans.

dans. C'estoit une porte fort basse & petite. Les ennemis n'osoient plonger les arquebuzades contre-bas, pource que les nostres estans au long de la muraille, les voyoient comme ils se haussioient. Aussi faisoient bien ceux qui estoient là où j'avois tousjours demeuré. Ils ruoient grande quantité de pierres : mais pour cela on n'arrestoit point d'entrer & sortir dans les casemates. Or comme les soldats du Baron d'Anglure & de Valen-ville entroient en la casemate, je faisois sortir ceux qui l'avoient gagnée, on n'y pouvoit demeurer plus de quarante ou cinquante personnes. Et comme Dieu veut donner l'heur aux hommes, les Espagnols qui estoient en la ville, vouloient garder les casemates, mais les Hannuviens (a) ou Flamans ne le vouloient souffrir, & voulut le Gouverneur que ceux de sa compagnie la deffendissent & en demeura en prison long-temps : de sorte que le Roi d'Espagne le vouloit faire mourir : car les Espagnols le chargeoient d'y avoir mis ses gens apostez, pour faire perdre la place. Le Gouverneur se deffendoit, & disoit qu'il avoit veu faire si mal à Joan Gaytan, & à ses Espagnols, qu'il ne s'y estoit osé fier. Et ainsi se chargeoient les uns & les autres. Nous sceus-

(a) Les habitans du Hainaut.

mes tout ceci par des gens de M. le Connestable, & de M. le Marechal de Saint André, quand ils sortirent hors de prison, lesquels laisserent encore ce Gouverneur prisonnier. En mon temps j'ai tousjours veu les Espagnols sévères punisseurs de ceux qui par lascheté & couârdise, rendoient ou perdoient les places. Ce sera très-bien & sagement fait à un Prince, de punir ceux qui commettront des fautes si importantes au public, au moins par le dégradation des armes, qui est pis que la vie. Mais il en faut faire jugement sans passion : car j'ai veu souvent tel blasmé par celui qui n'eust sceu faire mieux.

Pour retourner à nostre siège, M. de Guyse estant aux coulevrines & faisant tirer aux defences, apperceust que les gens des tranchées couroient droit à la tour : c'estoient les deux Capitaines, Anglure & Valen-ville, que je faisois venir : & Lunebourg (a), Colonel d'un regiment d'Allemands, qui estoit au commencement des tranchées, auquel je mandai qu'il

(a) Ce Lunebourg étoit-il de la Maison de Saxe, ou de celle de Brunswick ? Quoiqu'il en soit, ce Seigneur ayant eu quelque tems après, au camp d'Amiens, une querelle avec le Duc de Guyse, tira l'épée contre lui. Il fut mis à la Bastille. Sorti de cette prison, & voulant se venger des Guyse, il alla se joindre au Prince de Condé à Orléans ; mais Jacques de Clermont

m'envoyast cent arquebuziers des siens en diligence, car les nostres n'avoient plus de poudre. Il courut lui mesme avec cent arquebuziers & cent picquiers à moi qui estois à la tour; M. de Guyse le vit partir courant, & voyoit aussi les autres qui estoient près de la tour courir au trou. Il fit un grand cri, comme l'on me dit après. *O mon Dieu ! la tour est prinse : ne voyez-vous pas que tout le monde y court ?* Et soudain monta sur un courtant bai qu'il avoit là, & courut à toute bride passer le pont, & vint tousjours courant jusques aux tranchées. Soudain que je vis qu'Anglure & Valen-ville furent dans la tour, je dis à un Gentilhomme, courez à M. de Guyse lui porter les nouvelles que la tour des *Puces* est prinse, & qu'à ceste heure je croi qu'il prendra Thiomville; mais jusques ici je ne l'avois jamais creu. Le Gentilhomme courut, & le trouva desja qu'il commençoit à

de Buffy d'Amboise, qui étant informé de sa fuite, l'avoit suivi dans son voyage, l'attaqua à Romeru, entre Troyes & Vitri-le-François, le 19 Novembre 1562, dans la chambre de l'auberge où il s'étoit retiré. De quinze personnes qui l'accompagnoient, il y en eut six de tuées, & lui-même reçut plusieurs blessures, dont il mourut peu de jours après à Châlons, où il s'étoit fait porter en litière. (*De Thou. Tome IV. p. 273.*)

entrer dans les tranchées. Le Gentilhomme lui dit : *Monſieur, M. de Montluc vous mande que la tour eſt prinſe.* Et en courant lui reſpondit : *Hé, mon ami, j'ai tout veu, j'ai tout veu.* Et à cinquante ou ſoixante pas de la tour, il mit pied à terre, & abandonnant ſon cheval, vint à nous courant. Et comme il arriva, je me mis à ſouffire contre lui, & lui diſ : *Ho, Monſieur, c'eſt à ceſte heure que je croi que vous prendrez Thiomville. Mas bous hazers trop bon marcat de noſtre pel, & de boſte Monſeigne.* Il me jetta le bras droit au col, diſant telles paroles : *Monſeigne, c'eſt à ceſte heure que je cognois que l'ancien proverbe eſt veritable, que jamais bon cheval ne devint roſſe.* Or Lunebourg eſtoit deſja dedans, & quinze ou ſeize Allemans, & les autres entroient à la file. M. de Guyſe ſe jetta dedans, & va entrer à la petite porte dans les caſemates. Et comme il fut dedans, il me cria par une canonniere, que je lui fiſſe mettre des pionniers dans la tour pour abbattre les caſemates, & que je gardaſſe qu'il n'entraſt plus perſonne, car ils ſe touchoient tous dedans. Alors je jettai des pionniers dans la tour, & commencerent à rompre la muraille des caſemates ; & comme les Allemans virent que ces vilains ne travailloient point de force, ils leur prindrent les pics & commencerent à couper

ladite muraille. M. de Guyse fit sortir Lunebourg pour garder qu'il n'en entraît plus dans la tour, & qu'il hastât ses gens pour couper les casemates, & en moins d'une demi-heure toute la casemate fut renversée sur l'eau qui estoit dans la tour, laquelle ruine beut toute l'eau. Et lors fusmes au large (14), & tout le monde y entroit qui vouloit. M. de Guyse en sortit, & fit sortir les Allemans, & retourner en leur lieu. Et alors je retirai le Capitaine Sarlabous & tous ses compagnons, lesquels estoient au long de la courtine, & contre le ravelin, & se mirent dans les tranchées.

Or comme les ennemis virent la tour perdue, ils ne tiroient plus de bon cœur, & cognusmes bien qu'ils estoient estonnez. Les mineurs Anglois (a) qu'avoit M. de Guyse, n'estoient jamais bougez d'auprès de moi. M. de Guyse avant qu'il partiât de la tour, regarda avecques eux où est-ce qu'ils pouvoient

(a) Ne s'est-il point glissé ici une faute ? Comme la France étoit en guerre avec l'Angleterre à cette époque, est-il présumable que des mineurs Anglois servissent dans l'armée du Duc de Guyse ? au lieu d'Anglois, n'étoit-ce point des Italiens ? Cela paroît d'autant plus probable, qu'on lit dans Les Mémoires de Vieilleville, que notre premier Ingénieur à ce siège, étoit un Ferrarois.

faire les mines, & trouverent que c'estoit deffous la grande plate-forme : & marquerent les lieux où ils la devroient faire, se retirant avec M. de Guyse, lequel me dit : *Monseigne, je m'en vais courant à mon logis pour avertir le Roi de la prinse ; & assurez-vous, M. de Montluc, que je ne lui celerai pas le devoir que vous avez fait. Je vous renvoyeraï les mineurs sur l'entrée de la nuit. Je vous prie, baillez leur des Gentilhommes qui ne bougent d'auprès d'eux, afin que par eux ils vous mandent ce qu'ils auront besoin.* Et s'en alla despescher un courier au Roi : car il tarde aux grands que les nouvelles ne volent. Sa Majesté faisoit lire les presages de Nostradamus le jour devant (a), & lisoient pour le lendemain bonnes nouvelles au Roi. Le courier y arriva ce jour mesme, & lendemain y avoit ville renduë. On dira que ce sont des resveries : mais si ai-je veu plusieurs telles choses de cest homme. La tour fust prinse entre les quatre ou cinq heures après midi. Nous

(a) Du Villars, dans ses Mémoires, Liv. VIII, dit, « que lorsqu'il apprit en Piémont la nouvelle de la » bataille de S. Quentin, il avoit lors en main un » Almanach de Nostradamus, qui cottoit la perte du- » dit S. Quentin au même jour qu'elle fut prinse ». On fait combien en ce siècle on étoit infatuë de la croyance à l'astrologie judiciaire.

avions combattu depuis les dix heures, & comptions que le combat avoit duré de fix à sept heures. Ce combat & celui du fort de Camolia à Sienne sont les plus longs, & les plus périlleux combats où je me suis jamais trouvé, bataille ou sans bataille; car il y faisoit bien chaud: aussi plusieurs y demeurèrent. A l'entrée de la nuit arriverent les mineurs, & moi-mesme allai voir leur commencement. De toute la nuit je ne dormis, pource que je les voyois si diligens, que je ne voulois pas que rien manquast, mais que tout leur fust baillé promptement, afin que pour faute de quelque chose, ils ne perdissent un quart d'heure de temps; de sorte qu'à l'aube du jour ils eurent fait deux mines, mis la poudre preste à y mettre le feu, & la troisieme devoit estre preste sur les dix heures. Ma présence ne servit pas de peu à faire une telle diligence, ayant non plus envie de dormir que de danser. M. de Nevers & M. de Bourdillon s'en estoient allez avecques M. de Guyse, & retournerent le lendemain au soleil levant. Ledit Sieur de Nevers se fit apporter son disner sur les huit heures. Comme nous mangions sur trois tambours où ses gens avoient mis la nappe, estans assis sur autres trois, à peine eusmes-nous beu chacun un

coup, que les sentinelles me vindrent dire qu'au coin de la ville un trompette sonnoit en chamade. Je baillai le tambour sur lequel j'estois assis, à son maistre, afin qu'il lui allast respondre. Le tambour me rapporta que le trompette lui avoit dit *que j'advertisse M. de Guyse, qu'ils vouloient parlementer* : car ils sçavoient que je commandois-là. Et comme M. de Nevers & M. de Bourdillon l'entendirent, ils laisserent le manger, & allerent monter à cheval, courant vers M. de Guyse. Ledit Seigneur y envoya incontinent un sien trompette, auquel ils donnerent charge de dire à M. de Guyse, que s'il lui plaisoit leur envoyer quatre Gentilhommes pour parlementer, ils en bailleroient autres quatre pour ostages. M. de Guyse y envoya M. de la Brosse (15), M. de Bourdillon, ou bien M. de Tavannes, & Esclabolle (a), & un autre (b), dont je ne

(a) Esclavoles étoit Chevalier de l'Ordre en 1562. C'est peut-être le même qu'Amiraut, dans la vie de la Noue, nomme Sclavoles-Chamois. Il le qualifie d'Officier de réputation, & dit qu'il fut tué à la bataille de Senlis en 1589 : le Père Daniel l'appelle Clavoles; mais Rabutin, Boyvin du Villars, de Thou, & les Mémoires de Condé, Tome I, p. 18, lui donnent le nom d'Esclavoles.

(b) Cet autre pouvoit être Edme de Mailli-Haucourt,

fuis recors (a). Ils firent la capitulation, qu'ils sortiroient avecques l'argent qu'ils pourroient porter sur eux : & pour ne mentir point, il ne me souvient des autres articles. Je ne me suis jamais gueres messé de ces escritures, estant assez empesché à pourveoir que sur ces entrefaites, il n'y eut quelqu'un tué mal à propos, comme il advient souvent. Mais ils sortirent le lendemain, & veux dire que des quatre parts les trois estoient blessez presque tous à la teste. Et cela se faisoit quand ils se haussioient pour nous tirer, là où j'avois affusté nos arquebuziers. Car à ceux qui estoient contre la muraille, ils ne pouvoient tirer, qu'ils ne montraissent de la ceinture en haut. Et tout leur malheur vint des nostres qui estoient contre le ravelin & de ceux que je commandois, où nous tirions en butte. Et dès le soir mesme que la capitulation fust faite, M. de Guyse despescha M. du Fresne (b). Je ne sçaurois dire s'il estoit encore

Capitaine de 1000 hommes de pied de la Légion de Picardie : l'Extrait généalogique de cette Maison, le met dans le nombre des quatre otages.

(a) Dont je ne suis *recors*, c'est-à-dire, que je ne me rappelle pas.

(b) Florimond Robertet, Seigneur de Fresne, étoit de la même famille que le fameux Florimond, Secré-

alors Secrétaire des commandemens, bien me vint dire adieu tout à cheval, & me demanda si je voulois rien mander au Roi. Je lui dis : *Vous mesme avez veu comme tout s'est passé, & que j'avois tant de fiance en M. de Guyse, qu'il ne le céleroit point à Sa Majesté.* Alors il me dit qu'il avoit charge expresse de compter tout par le menu au Roi comme le combat estoit passé, & qu'entr'autres choses il lui avoit donné charge de dire au Roi, *que trois hommes avoient esté cause de la prise de Thiomville (a), que j'en estois l'un de ceux-là, & qu'il m'en devoit sentir bon gré.* Et cogneus bien qu'il n'avoit rien celé au Roi; car il m'apporta les lettres de Sa Majesté, par lesquelles il me mandoit beaucoup de bonnes choses, & entr'autres qu'il n'oublieroit jamais ce service que je lui avois fait. Je ne veux pas desrober l'honneur des autres, contant ce

taire des Finances sous les Rois Charles VIII, Louis XII & François I. On ne voit point dans l'Histoire des Secrétaires d'Etat, par Fauvelet du Tocq, qu'il ait été Secrétaire des commandemens : il remplaça son père en qualité de Secrétaire des Finances : ensuite il devint Secrétaire d'Etat.

(a) Ces trois hommes, selon les Mémoires de Tavannes, page 206, étoient les Sieurs de Tavannes, Montluc, & le Duc de Guyse.

que je fis. Je crois que les Historiens qui n'eschivent que des Princes & Grands en parlent assez, & passent sous silence ceux qui ne sont pas d'une si grande taille.

Voilà donc la ville de Thiomville prise. Aucuns qui n'aimoient gueres M. de Guyse, avoient mis en placards à la porte du Palais à Paris, & par les carrefours, *qu'il ne trouveroit pas à Thiomville ce qu'il avoit trouvé à Calais, n'y ayant trouvé que les vilains.* Cela estoit en rime, de laquelle il ne me souvient point. C'estoient des envies qu'on portoit à ce brave & vaillant Prince pour la charge honorable que le Roi lui avoit donnée : mais je n'ai affaire de traiter cela, car je ne me veux embrouiller en ces fusées. Avant nous ces envies ont regné & regneront encore après nous, si Dieu ne nous vouloit tous refondre. Il y en avoit qui crevoient de despit que M. de Guyse eust eu ceste bonne fortune ; car il y en a, & trop, de si bonne paste qui aiment mieux la ruine & perte de leur Maistre, que l'honneur, non pas de leur ennemi, mais de leur compagnon. Et si quelque disgrâce lui survient, car les hommes ne sont pas Dieux, ils se rient, & font d'une mouche un éléphant. Laissons-les crever leur saoul. Cependant Thiomville fut à nous avec

beaucoup d'honneur. Le soir devant que les ennemis s'en fussent allez , M. de Guyse mit dedans la ville M. de Vieilleville , lequel n'y voulust entrer (a) que je ne fusse avecques lui , pource qu'il ne seroit pas , disoit-il , maistre des soldats qu'ils n'entraissent par force par dessus les murailles. Je prins deux ou trois cens soldats & trois Capitaines , & me mis dedans avecques lui , ayant sa compagnie de Gens-d'armes : & toute la nuit nous fallut faire la sentinelle pour garder que les soldats n'entraissent par la muraille ; & ne dormismes une seule goutte. Je m'estonne de ce qu'on lit aux Histoires Romaines de ceux qui , avant le jour des batailles assignées , dormoient aussi profondement que si c'estoit le lendemain de leurs nopces. Je n'ai jamais esté si peu apprehensif. Bien souvent ai-je passé trois nuits de suite & trois jours sans dormir , voire sans en avoir que peu d'enyie. Je conseillai le lendemain à M. de Guyse de remuer son camp hors de là ; car autrement on ne pouvoit estre maistre des soldats : & à la vérité dire ,

(a) D'après cette dernière anecdote , le silence des Mémoires du Maréchal de Vieilleville , en tout ce qui concerne cette expédition , est inconcevable. Le Secrétaire Vincent Charloix savoit peut-être que , pour plaire à son maître , il ne falloit pas louer ses rivaux.

ils méritoient qu'on leur donnast le sac ; car c'est leur ôter le cœur, si on ne leur donne quelque curée ; & peu de chose qu'ils gagnent de l'ennemi les contente plus que quatre payes. Mais M. de Guyse disoit tousjours qu'il falloit garder la ville pour le service du Roi ; & qu'à l'occasion de cette ville, le Roi tireroit d'Allemagne toutes les forces qu'il voudroit, & que le Duc Jean-Guillaume de Saxe passeroit par-là, & qu'il falloit qu'il y trouvast des vivres ; & en renvoya le camp, & le mist à demi-lieuë de là. M. de Vieilleville (a) y demeura dedans avec trois ou quatre Enseignes de gens de pied, & sa compagnie de Gens-d'armes.

Or, Capitaines, mes compagnons, vous avez ici un beau exemple, si vous le voulez retenir, & cognoistrez de quoi sert une grande promptitude ; car ceste place se gagna pour la hastivité dont j'usai, incontinent que le soldat du Capitaine Volumat m'eust dit que les ennemis abandonnoient les casemates. Je n'eus pas la patience d'y mettre plus de neuf

(a) Vieilleville n'y resta point : l'erreur de Montluc est excusable : voyant que le Gouvernement de Thionville avoit été confié à cet Officier, il ne savoit pas que Vieilleville n'y laisseroit que son Lieutenant, comme on le verra dans ses Mémoires.

ou dix hommes , sans les envoyer combattre. Tout aussi-tost je fis mettre mon fils le premier & les Gentilshommes qui m'avoient suivi au siège de Sienne & à Montalfin. Il me servit bien de me haster & les faire aller au combat : car si j'eusse demeuré jusques à ce qu'il y en eust eu autant dans la tour qu'il en faisoit besoin en apparence , les ennemis fussent rentrez dedans , & on les eust promptement renforcez ; de sorte que jamais il n'eust esté possible de la prendre. Je me suis trouvé en beaucoup de sièges , mais je ne me trouvais jamais sans quelque peu d'espérance de prendre place que celle-là : car ayant veu & touché avecques le doigt tout ce qui s'y pouvoit faire pour la prendre , je m'en trouvais aussi esloigné que du Ciel à la terre. Et ne faut point qu'on donne louange de la prinse qu'à M. de Guyse seul , qui s'y opiniastra de telle sorte , que le combat dura fix ou sept heures ; & cuide que sans la sollicitation qu'il me faisoit d'heure en autre , nous nous fussions retirez , cognoissant qu'autant valloit combattre contre le Ciel. Il faut croire que par son heur & bonne fortune & l'aide de Dieu , qui le voulust ainsi , elle se gaigna , & non par la force des hommes , estant certain qu'il fut tiré plus de canonades par ceux de

dedans, que nous n'en tirâmes dehors.

Doncques, mes compagnons, comme vous verrez la commodité, hâtez l'exécution, & ne donnez jamais loisir à l'ennemi de se reconnoître : je le vous conseille. J'ai eu toujours trois choses en moi. La première, c'est de bien nombrer les gens : jamais je n'ai trouvé Sergent-Major ni autre qui m'ait surpassé en cela ; & pourveu que l'ennemi ne fust partie en pendant & partie en plaine, encore que le bataillon fust grand, je le nombrois à cinquante hommes près de demimille loin. La seconde, de cognoître à la façon de faire des ennemis, s'ils avoient peur, soit à leur desmarche, à leur train ou à la façon de tirer ; car de là vous tirez un grand avantage : dès-lors que j'appercevois mon ennemi tant soit peu en branle, je le tenois pour perdu. La troisieme, la hastivité de les combattre sur leur peur fort ou foible : car si vous ne vous sçavez aider de la peur de vostre ennemi, il ne vous faut esperer de sçavoir vous aider de la vostre ; & ai toujours eu en ma teste la devise d'Alexandre, encore que je ne la porte pas, qui est : *Ce que tu peux faire aujourd'hui, n'attend au lendemain.* Et tiens qu'après l'aide de Dieu, toutes les bonnes fortunes que j'ai eues,

m'ont procédé de ces trois choses. Que si vous n'avez le jugement, voyant vostre point de presser & solliciter vos gens, & sans user de consultation de gagner pays, vous ne ferez jamais rien qui vaille, ni pour vous ni pour celui que vous servirez. Ne craignez en un faut périlleux d'hazarder la vie du soldat. Il n'y a ordre; il faut que quelqu'un se sacrifie pour le public, autrement le monde seroit trop peuplé, pourveu que ce soit en lieu d'où il ne se puisse retirer, comme je fis aux soldats que je poussai dans les casernes; car lors se voyant perdus, ils prennent courage, & font de nécessité vertu. Si je me fusse retiré lorsque M. de Bourdillon me print par le faux du corps, je crois que nostre entreprise eust esté remise. J'en ai vu bien souvent qui sont bien aises quand on les force se retirer lors que l'hazard y est, & font les empressez ailleurs. Je cognois ces gens à la mine. Mes compagnons, mes amis, après avoir dit vostre *In manus*, ne vous souvenez plus que de bien faire. Si vostre heure est venue, vous avez beau conniller (a); puis-

(a) Cette expression se trouve dans Montagne, Liv. II^e Chap. 12. Elle est en usage dans l'Anjou : elle a pris son origine des Lapereaux, qu'on appelloit *connils*, & qui vont se cachant de buisson en buisson.

qu'il faut mourir, il vaut mieux mourir en gens de bien, & laisser une belle mémoire de soi.

Je perdis à la relation des Capitaines plus de cinq cens soldats morts ou bleffez; & fismes apporter tous les bleffez à Metz, où M. de Vieilleville, qui est à présent Marechal de France, les envoya recommander, car il estoit Lieutenant de Roi là, & leur fis distribuer de l'argent de l'Hospital (16), que M. l'Admiral avoit dresse, lequel a esté cause de la salvation d'un grand nombre de soldats bleffez; & aussi de faire hazarder les soldats plus hardiment au combat, ayant espérance que s'ils estoient bleffez, ils auroient secours de l'argent de l'Hospital pour se faire guérir. Certes, Sire, & vous qui estes appelez aux grandes charges, une des principales choses, dont vous voudrez avoir soin, c'est d'establiir des lieux pour les pauvres soldats estropiez & bleffez, tant pour les panser que pour leur donner quelque pension. Pouvez-vous moins faire, puisqu'ils vous font présent de leur vie. Ceste espérance leur fait prendre le hazard plus volontiers. Certes, vos ames en respondront, car elles n'auront pas plus de privilege que les nostres, & si vous en porterez encore plus; car vous nous faites faire les maux que

nous faisons pour plaire à vos passions : & si Dieu n'a compassion de vous & de nous, ce sera une grande pitié. Sire, à l'honneur de Dieu, pourvoyez aux pauvres soldats qui perdent bras & jambes pour vostre service. Vous ne les leur avez pas donnez, c'est Dieu. Pouvez-vous moins faire que de les aider à nourrir ? Pensez-vous que Dieu n'oye pas les malédictions qu'ils nous donnent, puisque nous les rendons toute leur vie misérables ? J'ai ouï dire que le Grand-Seigneur a une belle police là dessus : aussi est-il mieux servi que Prince du monde.

Trois jours après la prise de Thiomyville, l'armée marcha droit à Arlon, qui est une petite ville fort belle de ce qu'elle contient. C'est une grande faute à un Lieutenant de Roi, après la prise d'une place, de séjourner, comme je vois qu'on fait bien souvent. Cela accourage vos ennemis, & donne à vos gens loisir de se retirer, au lieu que l'honneur leur commande de demeurer lorsqu'ils se voyent employez. J'entends si l'armée n'est du tout rompue ou ruinée : car alors la nécessité vous force. Mais de se reposer après une prise, & perdre le temps, tant petit soit-il, cela est fort préjudiciable au service de vostre Maître. Je campai tout à l'entour

de ladite ville avec nos gens de pied François. M. de Guyse campa un quart de lieuë en arriere : & me dit qu'il estoit tout assoupi d'envie de dormir ; car il n'avoit dormi depuis le commencement du siège , ce qu'il avoit accoustumé de dormir en une nuit (& moi encore moins) me priant de faire les approches ceste nuit-là : & qu'il m'envoyeroit les Commissaires de l'artillerie avec quatre canons , pour adviser là où il les faudroit mettre : & qu'il vouloit donner ceste ville à sac aux soldats en récompense de Thionville : & se retira dans des logis couverts de paille où il se logeoit. Il y avoit dans la ville cent cinquante Allemans & quatre cens Walons. Les Allemans gardoient une porte , les Walons l'autre. Et comme j'eus mis les sentinelles & les corps-de-garde bien près les uns des autres , pource que l'on disoit qu'il y entreroit des gens ceste nuit-là , ils faisoient fort bonne mine-là dedans. Ce qui nous faisoit penser qu'ils esperoient secours. Je commençai à faire faire l'esplanade par les jardins pour mener l'artillerie. Et voulois faire la batterie par la porte , & un peu à main gauche , pour m'aider à l'assaut avec des eschelles d'une petite bresche qu'ils avoient faite , pour porter la terre sur la terrasse qu'ils fai-

soient en cest endroit-là. Ils avoient fait des degrez dans la terre mesme à la descente du fossé, & pareillement à la montée jusques sur le terrain. Je m'approchai jusques auprès du fossé de la ville, & jusques à un petit fossé qu'il y avoit près du chemin, lequel je fis recognoistre par un soldat. J'avois trois ou quatre Capitaines avec moi dans ce petit fossé. Le soldat trouva ces degrez, dans lesquels il descendit, puis en monta trois ou quatre autres de ceux qui montoient sur le terre-plein : & là s'arresta sans estre apperceu. Et comme il y eut demeuré un peu, il retourne à moi, & me dit, qu'il n'y avoit point de sentinelle par le terre-plein : & qu'il pensoit que si l'on s'alloit jeter à coup perdu sur le terre-plein, que nous emporterions la ville. Je fis approcher un corps-de-garde qui estoit plus fort que les autres : à cause que je voulois qu'il servist à garder l'artillerie : & faisois venir le ventre en terre les soldats se mettre dans le fossé. Puis fis retourner le soldat au fossé & trois ou quatre arquebuziers, & deux Capitaines avec les rondelles, dont M. de Goas en estoit un. La nuit estoit si fort obscure, qu'on ne se voyoit point à un pas l'un de l'autre : ce soldat estoit Flaman. Il descend au fossé, les Capitaines après lui,

& trois ou quatre arquebuziers après. Et comme ils estoient dans le fossé, ils se mettoient contre le bord d'icelui devers la ville, & au plus près des degres. Les ennemis entendirent le bruit & commencerent à crier : *Vaer dar ? c'est-à-dire qui va là ?* Ce soldat leur respondit en leur langage : *Frind, frind, amis amis :* & lui demanderent *qui il estoit*, il leur dit, *qu'il esloit Flaman, & qu'il regrettoit, pour estre de leur pays, leur perte : & qu'au point du jour toute l'artillerie qu'avoit M. de Guyse seroit en battexie, & qu'il ne falloit point qu'ils se fassent aux Allemans qu'ils avoient avec eux : car ils esloient assurez de n'avoir aucun mal, & de n'estre aucunement offencez par les nostres, comme desja ils leur avoient promis, & qu'un Atteman estoit sorti à l'entrée de la nuit pour aller parler aux nostres : de façon que tout le meurtre tomberoit sur eux s'ils ne se rendoient, & qu'il ne seroit pas temps quand l'artillerie auroit tiré.* Ils envoyerent incontinent au quartier des Allemans, & trouverent qu'un soldat, qui parloit Alleman, près là où ils estoient, parloit aux leurs. Et comme leur messager fut de retour, ce soldat entendit qu'ils estoient en garboüil (a) là dedans : &

(a) Le mot de *Garboüil* a le même sens que notre

commença à leur dire : *s'ils lui vouloient donner à boire* , ils dirent *qu'oui* , & *qu'il monstât sur leur foi* , & à *flance*. J'oyois tout ceci , car je n'estois pas à fix pas du bord du fossé : & fis aller les autres deux Capitaines l'un après l'autre dans le fossé , & puis trois ou quatre sergens avec des hallebardes. Ce soldat monta les degrez jusques à ce qu'il fust sur le bord du terre-plein , & parloit à eux disant : *Que M. de Guyse avoit fait bonne guerre à ceux de Thiomville* , & *qu'il la feroit à eux* : & les amusoit tousjours de paroles. Ils lui firent porter à boire. M. de Goas estoit après le soldat , & trois arquebuziers après lui , les uns après les autres : car ils n'y pouvoient monter que l'un après l'autre. Ce soldat les couvroit de sorte qu'ils ne pouvoient voir au long du degrez de la montée. L'autre Capitaine se mit après les trois arquebuziers , les sergens après , de sorte que tout ce degré jusques au haut fut plein : & comme M. de Goas vit qu'ils étoient tant , poussa le soldat qui estoit devant lui sur le terre-plein : &

vieux mot *Grabuge*. Il vient de l'Italien *Garbuglio* : il *Garbuglio fà pè malefanti* , dit le proverbe de cette nation.

Je ne connois point ce proverbe ; mais à coup sûr , il n'est pas correct.

l'autre Capitaine poussa les trois arquebuziers. Ce soldat commence à crier : *Goutt Krich*, c'est-à-dire *bonne guerre*, *bonne guerre*. Les arquebuziers tirèrent : les Capitaines se jetterent sur la contre-escarpe, & tout le monde après : & ces pauvres gens s'enfuirent tous à leur logis, les soldats les couroient par les rues. Je me jettai dans le fossé avec tout le demeurant, montant les soldats les uns après les autres. Les Allemans qui se virent prins par derriere, à la requeste de ce soldat, qui parloit Alleman, ils ouvrirent une fausse porte & se donnerent à la merci des soldats, qui fut un acte digne d'estre loué aux nostres, & que l'on peut bien cognoistre à cela qu'ils estoient vieux soldats ; car il ne se trouva pas quatre hommes de morts : ains eux-mesmes menoiert les nostres faire butin par les maisons. Voila comme (a) la ville fut prinse.

M. de Guyse qui avoit deffendu qu'on ne l'esveillast point, mais qu'on le laissast dormir à son aise ceste nuit-là, n'en sceut rien,

(a) La ville d'Arlon fut prise le 3 Juillet, selon M. de Thou : les Mémoires de Vieilleville & de Rabutin ne s'accordent pas avec Montluc sur la manière dont cette ville fut surprise. Si on les en croit, la garnison & les habitans se sauvèrent par les poternes, après avoir mis le feu à la ville.

jusques au point du jour qu'il demanda, si l'artillerie avoit encore commencé à tirer : & on lui répondit : *Que la ville estoit desja prinse dès la minuit : & que l'on avoit retourné l'artillerie en son lieu*, ce qui lui fit faire le signe de la croix, disant : *C'est aller bien viste*. Ledit Seigneur monta à cheval, & nous vint trouver. Or par malheur le feu se print en deux ou trois maisons, à cause de la poudre que l'on y trouva, & en la prenant le feu s'y mit & brussa quatre ou cinq foldats. Ceste ville-là estoit presque pleine de lins pressés à estre filez, le vent estoit grand, & n'y sceut-on jamais donner ordre, que plus de la moitié de la ville ne se brussast, qui fut cause que les foldats ne gagnèrent pas tant, comme ils eussent fait. Le lendemain (a) M. de Guyse

(a) La mémoire a failli à Montluc en cet endroit; car M. de Thou dit positivement que le Duc de Guyse n'arriva à Pierrepont que le 28 Juillet, & l'accuse d'avoir perdu son temps à Arlon & à Vireton, après la prise de Thionville, d'y avoir laissé reposer son armée pendant 17 jours, & de n'avoir pas joint M. de Thermes, Gouverneur de Calais, qui devoit faire des courses dans le Comté de S. Paul, pour répandre la terreur dans ce pays, ainsi qu'il avoit été résolu dans le Conseil du Roi. Cette lenteur, que plusieurs ont cru, dit le même Historien, concertée avec nos

marcha avec tout le camp, & ne s'arresta jusques à ce qu'il fust à Pierre-pont. Il se logea dans la ville, & toute la noblesse de sa suite, laquelle estoit grande : & nous campâmes les uns delà l'eau, & les autres deçà. Et là arriverent les Suisses, & le Duc Jean Guillaume de Saxe, qui amena une belle & grande troupe de Reistres avec lui, & me semble qu'il vint aussi avec lui quelque regiment d'Allemands. Le Roi y arriva aussi, & se logea à Marche (a), maison de M. le Cardinal de Lorraine. Je croi que ce fut la plus belle & grande armée de cavalerie & d'infanterie, que jamais Roi de France eust. Car comme le Roi la vouloit voir tout en bataille, le camp duroit une lieuë & demie, & quand on commençoit à marcher par la teste, avant qu'on fust au bout & retourné il y falloit trois heures.

Deux heures avant jour Messieurs de Bourdillon & de Tavannes, Mareschaux de camp

ennemis, fut cause de la défaite de M. de Thermes à Gravelines.

(a) Au *Marchais*. Selon l'Itinéraire des Rois de France. Henri II ne logea au Marchais que le 29 Août. Depuis le 10 Juillet jusqu'à ce jour, il resta à Villers-Cotterets.

se rendirent au lieu où tout le camp estoit assigné ; & à mesure que nous arrivions , ils nous bailloient le lieu où il falloit que nous fussions ; & avant que tout le camp fust en bataille , il fut plus de huit heures. Il faisoit un grand chaut. M. de Guyse se rendit à l'aube du jour : & aidait à mettre en bataille l'armée. Je fus mis avec les François entre les Suisses & un bataillon d'Allemands. Et passant M. de Guyse pardevant nostre bataillon , il dit : *Pleust à Dieu , qu'il y eust ici quelque bon compagnon , qui eust un flacon de vin & du pain pour boire un coup , car je n'aurai pas temps d'aller à Pierrepont dîner avant que le Roi soit arrivé.* Je lui dis : *Monseigneur , voulez-vous venir dîner à mes tentes ?* Il n'y avoit pas plus d'une arquebuzade. Je vous donnerai du fort bon vin François & Gascon , & force perdriaux. Alors il me dit : *Oui , Monseigneur , mais les perdriaux seront de vostre pays , des aulx & des oignons.* Je lui respondis : *Que ce ne seroit l'un ny l'autre , mais que je lui donnerois si bien à dîner que s'il estoit dans son logis , & le vin aussi froid , qu'il en scauroit boire , & vin de Gascogne , & de la bonne eau.* Alors il me dit : *Ne vous moquez-vous point , Monseigneur ?* Et je lui dis : *Non sur ma foi.* *Oui ,* dit-il , *mais je ne puis*

laisser le Duc de Saxe (a). Je lui respondis : *Amenez le Duc de Saxe, & qui vous voudrez*. Il me respondit, que le Duc ne viendrait pas sans ses Capitaines ; & je lui respondis : *Amenez Capitaines & tout, car j'ai prou à manger pour tous*. J'avois promis le soir devant à MM. de Bourdillon & de Tavannes, de leur donner à disner, après qu'ils auroient mis le camp en bataille : mais ils n'y peuvent venir, pource qu'une partie de la cavalerie, qui estoit logé loin, n'estoit encore arrivée, & d'autre part j'avois un des bons vivandiers de l'armée. M. de Guyse alla chercher le Duc de Saxe, ensemble ses Capitaines. J'envoyai en diligence à mon maître d'hostel, afin que tout fut prest. Mes gens avoient fait faire une cave dans terre, dans laquelle le vin & l'eau y demeuroient aussi frais que glace : & de bonne fortune, je me trouvai force perdriaux, cailles & paons d'Inde, levraus & tout ce que l'on eust peu souhaitter pour faire un beau festin, avec pâtisseries & tartes : car je m'asseurois bien que Messieurs de Bourdillon & de Tavannes ne viendroient pas seuls, lesquels je voulois bien traiter : pource que j'estois bien aimé d'eux.

(a) Jean Guillaume, Duc de Saxe, second fils de l'Electeur, détrôné par Charles-Quint.

Ils furent si bien traitez , que M. de Guyse demanda au Duc de Saxe par son truchement , *qu'est - ce que lui sembloit du Colonel des François , & s'il ne nous avoit pas bien traitez & donné de bon vin ?* Le Duc leur respondit *que si le Roi leur eust donné à disner , il ne les eust pas mieux traité , ni donné de meilleur vin , ni plus frais.* Les Capitaines du Duc de Saxe ne l'espargnoient , beuvans tousjours à nos Capitaines François , lesquels j'avois aussi mené avec moi. Et encore que Messieurs de Bourdillon & de Tavannes fussent venus , si ne m'eussent-ils pas surprins. Car après la table de M. de Guyse , il n'en y avoit une seule en tout le camp plus longue , ni mieux fournie que la mienne. Et tousjours j'en ai usé ainsi , en quelque charge que j'aye été : car pour honorer les charges que j'ai eues de mes Maistres , j'ai voulu faire croistre ma despence. J'ai veu tousjours ceux qui ont vescu ainsi , estre plus en crédit que les autres , & mieux suivis. Car tel Gentilhomme est sorti de bon lieu , qui ne sçait bien souvent où aller disner. Et sçachant quelque bonne table , volontiers il s'y rendra. Et s'il vous suit à table , volontiers il vous suivra ailleurs , s'il est tant soit peu bien né , & nourri. Pour retourner à mes hostes , quand

ils sortirent de table, M. de Guyse me dit, comment mes gens pouvoient faire blanchir le linge, surquoi je leur avois donné à disner. Je lui dis : *Que c'estoit deux hommes que j'avois, qui le blanchissoient. Vraiment, dit-il, Vous estes servi en Prince.* Et là dessus entre tint le Duc de Saxe, en disant plus de bien de moi, qu'il n'y en sçauroit avoir. Je dis à M. de Guyse qu'il me fist donner de l'argent au Roi, pour faire de la vaisselle d'argent, afin qu'une autre fois, quand ils me feroient cest honneur de venir manger à mes pavillons, je les fisse servir, comme il leur appartenoit. M. de Guyse le dit au Duc de Saxe, lequel dit qu'il le vouloit dire au Roi. Comme ils voulurent monter à cheval, pour retourner au camp, on leur vint dire que le Roi estoit parti de Marches, & qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allerent au devant : & nous tournasmes chascun en sa place, tant les Capitaines du Duc que nous autres, qui tous estions, je vous assure, bien souls, & la teste pleine. Ils rencontrèrent le Roi à un quart de lieue des batailles. Sa Majesté leur demanda s'ils avoient disné. M. de Guyse lui respondit, *qu'oui, aussi bien qu'ils eussent disné il y avoit un an : & pource qu'ils venoient devers les batailles,*

Sa Majesté leur dit qu'ils n'avoient pas dîné à Pierrepont. M. de Guyse lui dit : *Vous ne sçauriez deviner qui nous a donné à dîner, ni qui nous a si bien traités.* Alors le Roi lui demanda : *Et qui ?* C'est, respond M. de Guyse : *Montluc.* Je croi qu'il vous a donné des viandes de son pays, dit le Roi : *des aulx & des oignons, & le vin bien chaut.* Sur quoi M. de Guyse lui conta, comme ils avoient esté traités. Le Roi le demanda au Duc par son truchement, lequel respondit, *Que si Sa Majesté leur avoit donné à dîner, il ne leur eust sceu donner de meilleures viandes, ni de meilleur vin, ni plus frais : que puis que j'estois si bon compagnon, qu'il falloit que Sa Majesté me donnast de l'argent pour faire de la vaisselle d'argent : car rien ne leur avoit manqué que cela : & que M. de Guyse & lui m'avoient promis de lui faire ceste demande.* Le Roi leur promit qu'il le feroit, & que puis que je dépendois si honorablement, il m'en vouloit donner le moyen, plus qu'il n'avoit fait jusques à ceste heure-là

Encore que ceci ne serve de rien à mon escriture, si l'ai-je voulu dire pour faire cognoistre à un chacun, que l'avarice ne m'a jamais tant dominé qu'elle m'aye gardé d'honorer les charges que j'ai euës de

mes Rois & Maîtres , & vous conseille, Capitaines , mes compagnons, qui commandez à beaucoup de gens, d'en faire de même, & que l'avarice ne vous commande. Ce peu que vous dépendrez vous acquerrera beaucoup. La table honneste d'un Capitaine attire d'honnestes hommes , & même celle du Lieutenant de Roi , où la Noblesse se jette pour estre incommodée de logis. Peut-estre souvent d'autres incommoditez les pressent, que si le Lieutenant de Roi est chiche & avare, on le suivra comme un vilain. Je n'ai jamais fait ainsi, & au contraire plus dépendu (a) que je n'avois, ayant cognu que cela m'y a plus profité que nui, non-seulement en cela, mais aussi à donner des chevaux & des armes, & bien souvent à tel qui avoit mieux de quoi que moi. Si le Roi vous cognoist de ceste humeur, ou le Prince qui vous commande, il ne faudra à vous donner aussi, sçachant que vous estes libéral, & que vous n'avez rien qui soit à vous.

Or comme je fus à nostre bataillon, & chacun de nos Capitaines en leur place, le Prince de Joinville, qui est à présent M. de Guyse, vint à la teste de nostre bataillon, & le fils de M. d'Aumalle, tous deux jeunes

(a) J'ai plus dépensé.

enfans beaux à merveilles, ayant leurs Gouverneurs avecques eux, & trois ou quatre Gentils-hommes après. Ils estoient montez sur de petites hacquenées. Je leur dis : *çà, çà mes petits Princes, çà mettez pied à terre; car j'ai esté nourri à la Maison de là où vous estes sortis, qu'est la Maison de Lorraine, où j'avois esté Page. Je veux estre le premier, qui vous mettra les armes sur le col.* Leurs Gouverneurs descendirent & leur firent mettre pied à terre. Ils avoient de petits robons de taffetas, lesquels je leur ostai de dessus les espaules, leur mettant la picque sur le col, & leur dis : *J'espere que Dieu vous fera la grace de ressembler à vos peres, & que je vous porterai bonne fortune pour estre le premier qui vous a mis les armes sur le col. Elles m'ont esté jusqu'ici favorables. Dieu vous rende aussi vaillans que vous estes beaux, & fils de très-bons & genereux peres.* Ainsi je les fis marcher coste à coste, les picques sur le col, à la teste du bataillon, estant au-devant, & retourner au mesme lieu. Leurs Gouverneurs estoient si aises, & tous nos Capitaines de veoir ces enfans marcher, comme ils faisoient, qu'il n'y avoit nul qui n'en eust bon présage. Mais j'ai failli en l'un, qui est celui de M. d'Aumalle, car il mourut
bientost

bientost après. Et toutesfois, à ce que l'on me dit, ce petit Prince étoit aussi sain dans le corps que enfant pouvoit estre. Mais je croi que les Medecins tuent les Princes pour les vouloir trop difficilement traiter en leurs maladies. Ils sont hommes comme nous, & toutesfois on veut qu'ils ayent quelque chose de plus particulier que les autres. M. de Guyse est en vie, j'espere qu'il accomplira ce bonheur, que nous lui desirâmes ce jour-là. Le commencement en est bon, j'espere que la fin le couronnera. Et ainsi il sera demeuré héritier de la bonne fortune qu'alors nous souhaitâmes à son cousin & à lui, puisque Dieu en a voulu prendre l'un. J'ai tousjours fort espéré, en ce peu que je l'ai cogné, de ce jeune Prince. Aussi n'y eust-il jamais de poltron en ceste brave race. Ce qui ne se void gueres, quand il y a grande multitude. Bref nostre armée fut très-belle, & à laquelle le Roi print très-grand plaisir.

Quelques jours après Sa Majesté fut advertie que le Roi d'Espagne marchoit avec son armée & faisoit grande diligence. Le Roi se douta qu'il alloit surprendre Corbie ou Dourlans, ou bien Amiens, où il n'y avoit en garnison que deux Enseignes en chacune. Le soir que ces nouvelles lui vindrent, ils ne

firent que disputer sur les moyens de les secourir ; mais ils trouvoient qu'il étoit impossible, veu que le Roi d'Espagne estoit fort avant. M. de Guyse demeura ceste nuit-là à Marches, & en renvoya MM. de Tavannes & de Bourdillon à Pierrepont. Ma coustume estoit d'aller donner le matin le bon jour à M. de Guyse, puis m'en retournois à mes pavillons ; & de tout le jour je ne m'essouois de ma charge & ne m'amusois à faire la cour. Ce n'a jamais esté mon mestier, de quoi le Roi, M. de Guyse & tous les Princes du camp m'en eslimoient davantage, disant que de nostre costé, il ne pouvoit venir aucun desordre. Or donc le lendemain matin je m'en allois donner le bon jour à M. de Guyse, pensant qu'il fut retourné le soir à Pierrepont ; mais à l'entrée de la ville je trouvai MM. de Bourdillon, de Tavannes & d'Estrée à cheval, & leur demandai où ils alloient, ils me dirent qu'ils retournoient au Conseil à Marches, & que le soir devant ils n'avoient peu résoudre sur les moyens de secourir Corbie ; car le Roi d'Espagne marchoit en grande haste en cest endroit-là, & que M. de Guyse estoit demeuré ceste nuit-là à Marches. Alors je leur demandai combien il y a d'ici jusques à Corbie. Il me semble qu'ils me dirent

rente lieues ou plus , alors je leur dit : Je vous prie , picquez au galop , & dites au Roi qu'il n'est point temps de s'amuser à conseils , ni consultations , & que peut-estre cependant qu'il s'amuse à discourir sur le tapis , l'ennemi marche : mais que promptement il se faut résoudre , & que s'il lui plaît je prendrai sept Enseignes , & m'en irai jour & nuit me mettre dedans. Dites lui que je l'assure de faire si grande diligence , que j'y arriverai plustost que le Roi d'Espagne , ni son camp. Et dites à M. de Guysse que je ne lui demande que vingt-cinq mulets chargez de pain. Je ferai mener quatre charrettes de vin de marchans volontaires qui sont à nostre regiment , pour faire manger & boire les soldats en cheminant , sans entrer en ville ni village : & qu'il mande à M. de Serres , que promptement il m'envoie les mulets chargez de pain. Je m'en vais courir au regiment , pour eslire les sept Enseignes , & à vostre retour vous me trouverez tout prest à partir. Mais il faut que vous courriez en diligence , & que le Roi se resolve en poste : & que si promptement on ne prenoit entiere résolution , je ne le voudrois entreprendre sans user de remise. Alors M. de Bourdillon me commença à dire , que le Roi trouveroit difficile que le secours y peust estre si tost que le camp

du Roi d'Espagne. Et lors je sautai en colere & dis en jurant : *Je voi bien que quand vous autres serez là, vous mettrez tout le jour en dispute : en despit des disputes & consultations que le Roi me laisse faire : je creverai ou je le secourerai.* M. d'Estrée dit alors : *Alons, alons, laissons le faire ; car le Roi ne le trouvera que bon :* & se mirent à picquer droit à Marches : & moi droit à mon régiment. Et soudain je fis eslection de sept Enseignes, lesquelles promptement repeurent : & leur dis : *Que sans bagage il falloit partir pour faire un bon service.* Je ne leur donnai pas demi-heure de tems à manger : puis les fis mettre tous sept à la campagne, une partie de l'arquebuzerie devant & un autre à la queue des picquiers. Je prins quatre charrettes de vin de ceux qui avoient les meilleurs chevaux, & les mis à la tête des Capitaines : & puis commandai aux charretiers d'apporter deux ou trois sacs d'avoine, sur les poinçons de vin, & un peu de foin : puis m'en courus à mes tentes, lesquels estoient derriere le regiment : & commençai à manger & amenai les Capitaines des sept Enseignes manger avec moi. Messieurs de Tavannes, de Bourdillon & d'Estrée allerent à si grande haste qu'ils trouverent le Roi qui ne faisoit que sortir du lit :

& promptement lui proposerent le parti que je leur avois dit. Le Roi voulut appeller tout le Conseil : M. d'Estrée commença à renier à ce qu'il me dit après (car il s'en sçait aussi bien aider que moi) & dit : *Montluc nous a bien dit, Sire, la vérité, que vous mettriez tout aujourd'hui à disputer s'il se peut faire ou non. Et si vous vous fussiez au soir résolu, & promptement comme il s'est résolu, le secours seroit à dix lieues d'ici. Il m'a dit que si promptement on ne lui envoie ce qu'il demande, il se desdira : car il ne veut pas que les Espagnols triomphent de lui.* M. de Guyse embrassa chaudement ceste affaire : Messieurs de Tavannes & Bourdillon pareillement ; & tout à coup M. de Guyse manda à M. de Serres de m'envoyer les vingt-cinq mulets chargez de pain à toute diligence. Le Roi me manda par M. de Broilli, qui suivoit M. de Guyse, qu'il avoit trouvé bonne mon opinion, sauf qu'il ne vouloit point que j'y allasse : car il n'avoit personne pour commander les regimens s'il lui falloit donner bataille, car on ne sçavoit si le Roi d'Espagne la viendroit présenter, faisant mine de vouloir attaquer quelque chose, mais qu'ils alloient faire election d'un qui ameneroit le secours, & que cependant je fisse tout apprester. Ledit

Broilli s'en retourna en poste dire au Roi qu'il avoit veu toutes les sept Enseignes aux champs pour marcher, & que je n'attendois sinon le pain. Et à mesme (a) que Broilli retournoit vers le Roi, les vingt & cinq mulets arriverent : & sur son chemin trouva le Capitaine Brueil, Gouverneur de Rue, & beau-frere de Salcede, qui lui dit que le Roi l'avoit esleu pour amener le secours. Ledit Capitaine Brueil ne mangea que quatre ou cinq morceaux, attendant deux siens serviteurs qu'il avoit mandé querir, qui arriverent incontinent : & ainsi s'achemina. Je les accompagnai plus d'une grande lieue, parlant toujours à lui & aux Capitaines, leur remontrant, *que Dieu leur avoit présenté une belle occasion, laquelle ils devoient achepter de la moitié de leur bien, pour monstrier au Roi la bonne volonté qu'ils portoient à son service, & aussi pour faire voir leur valeur : & qu'ils avoient en main le moyen de se faire remarquer au Roi, qui seroit prest pour les secourir & donner une bataille, plustost que les laisser perdre.* Je trouvai toujours à leurs responce, qu'ils y alloient d'une grande gaieté de cœur ; puis m'en allois au long des files des soldats, & leur remonstrois qu'il ne tiendrait qu'à eux

(a) Et en même tems.

qu'ils ne se signassent pour jamais : & que le Roi les recognoistroit tant qu'il vivroit : & que je leur avois fait un grand honneur de les eslire par dessus les autres du regiment, les priant de ne me faire perdre la bonne opinion que j'avois d'eux : que je donnerois le nom au Roi de ceux qui feroient leur devoir pour obeir à ce qui leur feroit commandé. Je leur fis hauffer la main, & jurer que tous chemineroient jour & nuit. Et ainsi les accompagnai plus d'une grande lieue : puis m'en retournai à la teste embrasser le Capitaine Brueil & tous les Capitaines & Lieutenants : & leur promis d'aller incontinent dire au Roi l'élection que j'avois fait d'eux. Et si je laissai les Capitaines joyeux & bien resolu de faire cette courvée, j'en laissai autant ou plus les soldats. *Souvenez - vous, leur disois-je, mes amis, des diligences que vous m'avez veu autrefois faire en Piedmont & en Italie ; car plusieurs avoient porté les armes sous moi, & croyez que de vostre diligence depend vostre vie & vostre honneur.* Et pour ce que je ne suis pas du pays, & que je n'y fus jamais qu'alors, je ne sçauois limiter la traite qu'ils firent : mais le Roi & tous ceux qui cognoissoient le pays, disoient que jamais gens de pied n'avoient fait

une telle courvée. Et n'entrèrent jamais en ville ni en village : mais comme ils rencontroient quelque ruisseau le jour, ils faisoient alte, mangeoient & se rafraichissoient deux heures au plus, dormant un peu, mais ils cheminoient toute la nuit. Ils ne demeurèrent que deux nuits dehors : & arriverent au Soleil levant à un quart de lieue de Corbie : & trouverent un Gentilhomme qui alloit advertir le Roi en toute diligence, que le camp du Roi d'Espagne arrivoit devant la ville, & qu'ils courussent, s'ils y vouloient entrer : car la cavalerie commença desja à arriver. Ils se mirent au grand pas & au trot. Le Gentilhomme retourna jusques auprès de la ville pour sçavoir dire au Roi s'ils estoient entrez : & comme ils furent à deux ou trois cens pas de la ville, la cavalerie des ennemis commença à se monstrier : les nostres de course se jetterent devant la porte & sur le bord du fossé : & là firent teste. Ils tuerent sept ou huit soldats sur le derriere, qui n'avoient peu courir tant que les autres. Et voilà tous nos gens dans la ville : & ne perdirent rien des mulets, ni des charrettes de vin : car ils acheverent de manger & boire ce qu'ils avoient à quatre lieues de là, & les avoient renvoyez. Je leur avois

baillé un de mes six coffres, que j'avois fait faire pour porter de la poudre, que trois chevaux tiroient. Il arriva aussi tost à la porte de la ville que les soldats. Il y a des Princes & Seigneurs qui estoient au Conseil du Roi, qui porteront tesmoignage si je dis la vérité, ou non : & sur tous Messieurs de Tavannes & d'Estree qui apporterent au Roi ma déliberation.

Mes compagnons, quand le Roi ou son Lieutenant vous baillera à faire une diligence pour secourir une place, vous ne devez perdre un seul quart d'heure ; car il vous vaut beaucoup mieux travailler vostre corps & vos jambes jusques au dernier de vostre force, & entrer dedans la place & demeurer en vie, que d'aller à vostre aise & estre tué, & n'y entrer point ; car vous mesmes estes cause de vostre mort, & que la place sera perdue : & comme vous gagnerez une grande réputation avec vostre diligence, vous finirez vos jours & vostre renommée ensemble, allant à vostre aise ; & ne vous excusez jamais sur les soldats, ni ne leur faites jamais l'entreprise difficile : mais tousjours facile : & surtout faites que ayez tousjours des provisions & principalement du pain & du vin avec vous, pour leur donner quelque peu de rafraischissement ;

car comme j'ai desja dit ci-devant , le corps humain n'est pas de fer. Parlez tousjours par les chemins joyeusement avec eux , leur donnant tousjours grand courage , & leur mettez au devant le grand honneur qu'ils gagneront & le grand service qu'ils feront au Roi, Et ne faites point doute que les hommes ne fassent tousjours plus de chemin que les chevaux. Je ne vous conseille chose que je n'aye faite & fait faire plusieurs fois , comme vous trouverez dans ce livre ; car après que les chevaux sont recreus , vous ne pouvez à coups d'esperon leur faire faire un pas : mais les hommes sont portez du cœur. Il ne leur faut tant de temps pour se rafraischir. Ils mangent en cheminant & se rejouissent. Il ne tiendra qu'à vous , Capitaines , faites comme j'ay fait souvent. Quittez la botte , & à beau pied à la teste de vos gens , montrez leur que vous voulez prendre la peine comme eux. Il n'y a diligence que vous ne fassiez : & serez suivis , faisans enfler le cœur & redoubler les forces au plus recreus.

Deux ou trois jours après, le Roi s'achemina avec son camp droit à Amiens : & à la premiere journée ou bien à la seconde , arriva un Gentilhomme du Gouverneur de Corbie , qui trouva Sa Majesté en campagne , marchant

avec le camp : & lui porta les nouvelles comme le Capitaine Brueil estoit entré dedans Corbie : qui donna une grande joie à Sadite Majesté & à tout nostre camp, pour sçavoir ceste place asseurée. Sa Majesté se jouant, disoit à M. de Guyse : *Qui sera le premier qui dira à Montluc cette nouvelle ? Je ne la lui veux pas dire : ni moi aussi*, disoit M. de Guyse : *car comme il l'entendra, il crierà bien après nous*. Il disoient ceci pource qu'ils avoient eu tousjours opinion qu'il estoit impossible que les soldats fissent une si grande courvée. Le lendemain après, Sa Majesté fut advertie que le Roi d'Espagne avoit fait halte, à une petite lieuë de Corbie : & qu'il ne faisoit nul semblant d'assiéger la place. Le Roi pensa, qu'à cause du secours il ne l'assiégeroit pas : & promptement il print opinion qu'il marcheroit droit à Amiens. Il n'y avoit qu'une compagnie ou deux dedans ; & fit partir M. le Marquis de Villars (a) qui est aujourd'hui en vie, avec trois cens hommes d'armes, pour s'aller jeter à extresme diligence dedans : & me commanda de faire

(a) Honorat de Savoye, Marquis de Villars, frère puîné de Claude, Comte de Tende, Maréchal & Amiral de France, & Chevalier de l'Ordre du S. Esprit, mort en 1580.

partir autres sept Enseignes pour s'en aller après lui à toute haste. Ce que promptement je fis : & baillai la charge de les conduire au Capitaine Forcés , qui est encore vivant. Et comme les Capitaines & les soldats avoient entendu la louange que le Roi & tout le camp donnoit au Capitaine Brueil , de la diligence qu'ils avoient fait allant secourir Corbie , ils voulurent faire le semblable : & arriverent aussi-tost à Amiens que ledit Sieur Marquis. Il n'y a rien qui picque tant les gens de nostre mestier que la gloire , ou l'envie de faire aussi bien , ou mieux qu'un tel n'a fait. Deux ou trois jours devant, Sa Majesté en avoit envoyé trois se jeter aussi dans Dourlans : & par ainsi il pourveust facilement au tout.

Comme le Roi arriva à Amiens , le camp du Roi d'Espagne arriva à une lieue près , la riviere entre deux , & là se commença à traiter la paix , de laquelle M. le Connestable & M. le Marechal de Saint-André avoient fait l'ouverture (17). Et me semble qu'il se fit quelque tems de trefve , pource que de leur costé , ni du nostre on ne se fist rien , à tout le moins que j'en aye souvenance ; car je vins fort malade d'une siebvre double tierce , pour les excez que je faisois , non en plaisirs & dances , mais à passer les nuits

sans dormir , tantost au froid , tantost au chaud , tousjours en action, jamais en repos. Il m'a bien servi d'estre fort & robuste ; car j'ai mis autant mon corps à l'espreuve, que soldat ait fait de mon temps. Après toutes ces allées & venues , qui durerent plus de deux mois , la paix se fit , au grand malheur du Roi principalement , & de tout son Royaume ; car cette paix fut cause de la reddition de tous les pays & conquestes qu'avoient fait les Rois François & Henri , qui n'estoient pas si petites qu'on ne les estimast autant que la tierce partie du Royaume de France. J'ai leu dans un livre escrit en Espagnol , que le Roi avoit rendu cent quatre-vingts dix-huict forteresses , où le Roi tenoit garnison. Je laisse à penser à chacun combien il y en avoit d'autres sous l'obéissance de celles-là. Nous tous qui portons les armes , pouvons dire à la vérité que Dieu nous avoit donné le meilleur Roi pour les soldats , qui eust jamais commandé en ce Royaume ; & quant à son peuple , il lui estoit si affectionné , que nul n'espargnoit ses moyens pour l'aider à soustenir tant de guerres qu'il avoit sur les bras. Je ne veux pas blasmer ceux qui la firent , car chacun peut bien penser qu'ils la firent à bonne fin , & que s'ils eussent sceu que ceste

paix eust porté tant de malheurs, ils ne l'eussent jamais faite ; car ils estoient si bons serviteurs du Roi, & l'aimoient tant avec bonne & juste raison, qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison, que de l'avoir faite. Je dis ceci, parce que M. le Connestable en fut le premier motif, & M. le Marechal de Saint-André. Eux-mesmes ont veu la mort du Roi, & eux-mesmes ont eu leur part des malheurs qui sont advenus en ce misérable Royaume, & y sont morts les armes à la main. Peut-être seroient-ils aujourd'hui pleins de vie. Et par là on peut bien juger qu'ils ne firent pas la paix, pensant qu'elle portast tant de malheurs comme elle a porté. Il faut que nous considérions quelle bonne fortune Dieu avoit envoyé à ce Royaume, lui donnant un tel Roi si hardi & magnanime, volontaire à conquérir, & le Royaume riche, aimé de ses sujets, qui ne lui pouvoient rien refuser pour l'aider en ses conquestes, tant de grands Capitaines, la pluspart desquels feroient aujourd'hui envie, s'ils ne se fussent entre-mangez en ces guerres civiles. O que si ce bon Roi eusse vescu, ou si ceste paix ne se fust faite, qu'il eust bien rembarré les Luthériens (a) en Allemagne ! Au reste nos-

(a) On a déjà remarqué que sous ce nom de *Luthé-*

tre bon Maistre avoit quatre enfans masles, Princes d'une belle espérance, si que Sa Majesté chargée d'années, pouvoit espérer trouver en eux le repos de sa vieillesse, & des instrumens propres pour exécuter ses hautes & genereuses entreprises. Les autres Rois ses voisins, ne se pouvoient vanter de cela; car le Roi d'Espagne n'avoit qu'un seul fils (a), duquel on n'a jamais eu gueres d'espérance, comme il s'est cogneu par sa fin. Le Royaume d'Angleterre estoit en quenouïlle (b). Le Royaume d'Ecosse, voisin, tenoit pour nous & estoit à nous, ayant la France (c) un Roi Dauphin. Chacun peut juger que si la paix ne fust advenue, le pere ou les enfans eussent dominé toute l'Europe. Le Piemont seroit à nous, où tant de braves hommes se sont nourris. Nous aurions une porte en Italie, & peut-estre le pied bien

tiens, Montluc confond les Calvinistes. Ici il veut parler de l'hérésie que Henri II, s'il eût vécu, auroit pu anéantir en France. On verra ailleurs les moyens qu'il employa.

(a) Don Carlos.

(b) Après la mort de Marie, Elizabeth monta sur le trône.

(c) En 1558, Marie Stuart avoit épousé François II, fils de Henri, & Dauphin de France.

avant, & n'eussions veu tout renversé sans dessus dessous. Ceux qui ont bravé & ravagé ce Royaume, n'eussent osé lever la teste, ni remuer, ni seulement penser à ce qu'ils ont executé depuis. Mais cela est fait, il ne s'y peut aucunement remedier; & ne nous en demeure que la tristesse de la perte d'un si bon & vaillant Roi, & à moi d'un si bon Maître, & des malheurs qui sont advenus dans ce miserable Royaume. Ainsi le pouvons-nous appeller miserable, en contre-eschange de ce que nous l'appellions par le passé le plus grand & le plus opulent Royaume en armes, en bons Capitaines, en obeissance de peuple & en richesses qui fut en tout le monde.

Après ceste malheureuse & infortunée paix, le Roi se retira à Beauvais; M. de Guyse demeura encore au camp pour licencier l'armée. Avant que Sa Majesté en partist, je lui remis la charge qu'il m'avoit fait prendre par force. Et ne faut pas trouver estrange si tant je contestois à ne la vouloir accepter; car je me doutois bien qu'il m'en adviendrait ce qui m'en est advenu, qui est d'en avoir pour tout jamais la male-grace de la Maison de Montmorency, plus que de celle de Chatillon, à qui le fait touchoit plus qu'à eux. Mais il n'y
a ordre;

a ordre ; on ne peut vivre en ce monde sans acquérir des ennemis : il faudroit estre Dieu. J'accompagnai M. de Guyse jusqu'à Beauvais, & me retirai à Paris, m'ayant promis ledit Seigneur, qu'il me feroit avoir mon congé pour m'en aller en Gascogne, & qu'il me feroit donner de l'argent pour m'y conduire, estant bien certain que je n'avois pas un sol ; ce que je m'asseure qu'il eust fait. Mais comme il arriva à Beauvais, il trouva un nouveau changement (a), c'est que d'autres s'estoient mis en sa place touchant le crédit. Ainsi va le monde ; & fut un changement bien soudain. Et le trouvai estrange autant que ceux qui l'avoient suivi aux conquêtes qu'il avoit faites, ayant r'habillé tout le désastre qui estoit advenu aux autres, & montré au Roi d'Espagne que ni la perte de la bataille de Saint-Quentin, ni celle de Gravelines n'avoit pas rendu le Roi en tel estat, qu'il n'eust encore une ou deux armées plus fortes, ayant au reste conquis des places presque imprenables. Mais à eux la dispute : ce sont choses qui adviennent souvent en la Cour des Princes. Je ne m'estonne pas si j'en ai

(a) C'étoit le Connétable de Montmorency, dont le fils venoit d'épouser la petite fille de la Duchesse de Valentinois.

eu ma part , puisque les plus grands ont passé par là & passeront à l'avenir.

Or le Roi de Navarre (18) avoit mené quelque entreprise en Biscaye, qui se trouva à la fin double. Il supplia le Roi de me donner congé pour aller avecques lui , & que lui-mesme la vouloit exécuter , ayant opinion que M. de Burie (a) l'avoit faillie par son

(a) Charles de Coudy de Burie, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de 50 hommes d'armes, Gentil-homme comme le Roi (dit Brantome), mais fort pauvre. « Je lui ai ouï dire (ajoute ce même Historien) que le » premier cheval qu'il eut jamais pour se mettre des » ordonnances en la Compagnie de M. le Grand-Maître » de Savoye, ce fut mon père qui le lui donna ». (*Tome II des C. F. page 193 & 194.*)

Il étoit d'une illustre famille de Saintonge. Il fit ses premières armes sous le Maréchal de Lautrec. Il servit sous ce Général dans la guerre de Naples, & y commandoit 400 hommes de pied. De retour en France, il fut envoyé par François I en Piémont, nouvellement conquis, où il eut le Gouvernement de Turin. Il y prit Casal; mais après avoir pris la ville, tandis qu'il faisoit le siège de la citadelle, il fut attaqué par le Marquis du Guast, battu, fait prisonnier & envoyé à Milan. Il avoit environ 70 ans lors de la bataille de Ver; il mourut sans enfans, & laissa très-peu de bien. (*G. Lurbaeus de Illustribus Aquitania viris.*)

Il étoit Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roi. (*Du Bellay, Liv. III.*)

défait ; & ainsi m'en vins avecques lui , sans en rapporter que promesses , & à la vérité une bonne volonté du Roi mon Maistre. Mais on le deslournoit de me faire du bien & à d'autres qui l'avoient aussi bien mérité , & peut-estre mieux que moi. Nous allasmes à Bayonne , & trouvâmes que celui qui avoit mené ceste marchandise , qui s'appelloit Gamure , la traitoit double , & qu'il vouloit faire prendre le Roi de Navarre mesme. Il renvoya M. de Duras (a) avecques les Légionnaires , lequel il avoit fait venir & aussi les Biarnoïs. J'avois amené soixante - cinq Gentilshommes tous armez & montez , qui estoient venus pour l'amour de moi. Et comme je fus de retour à ma maison , bien peu de jours après m'arriva le don que le Roi m'avoit fait de la Compagnie de Gens-d'armes , pour la mort de M. de la Guiche ; & cousta prou au Roi de se pouvoir démesser des traverses que l'on me donnoit à me garder

(a) Simphorien de Dürfort , Seigneur de Duras , Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi , premier Colonel des Légionnaires de Guyenne , lors de l'institution des Légions sous Henri II en 1558. Il embrassa depuis le parti Protestant ; il fut tué à Orléans pendant le siège de cette ville , d'un éclat de pierre , à l'âge d'environ 40 ans.

de l'avoir : toutes fois le Roi s'en fit accroire plus par colere qu'autrement. Car à la fin il fut contraint de dire qu'il m'avoit promis la premiere vacante , & qu'il me la vouloit tenir , & qu'homme ne lui en parlât plus. Je fis ma premiere monstre à Beaumont de Loumagne , de laquelle un nommé la Peyrie estoit Commissaire.

Pendant ce temps se firent ces malheureuses nopces (a) & ces infortunez triomphes & tournois à la Cour. La joye fut bien courte, & dura bien peu ; car la mort du Roi s'en suivit , courant contre Montgomery (b) :

(a) Le 29 Juin 1559.

(b) Gabriel de Lorges, Comte de Montgomery, Capitaine des Gardes Ecoissoises du Roi Henri II, nommé auparavant le Capitaine *Lorges*. Quoique le Roi en mourant , eût ordonné qu'on ne l'inquiétât point, il jugea à propos, pour sa sûreté, de se retirer en Angleterre , où , ayant embrassé le Calvinisme , il revint en France pendant les guerres civiles. Se trouvant assiégé dans Domfront en 1574, il se rendit à des conditions qui furent bien mal observées ; car on lui avoit promis la vie & la liberté ; mais Cathérine de Médicis donna des ordres à Matignon, à qui il s'étoit rendu, de le faire conduire à Paris, où il fut décapité le 25 Juin même année, après avoir été déclaré criminel de Leze-Majesté ; « quoiqu'on ne put justement, » dit M. de Thou, lui imputer ce crime, surtout de-

que pleust à Dieu qu'il ne fust jamais né ,
 aussi n'a t-il fait que mal & malheureuse fin.
 Estant un jour à Nerac , le Roi de Navarre
 me monstra une lettre que M. de Guyse lui
 avoit escrit , par laquelle il l'advertissoit des
 jours du tournoi , & que le Roi s'y trouvoit ,
 & estoient des tenans avec lui MM. les Ducs
 de Guyse , de Ferrare & de Nemours. Je
 n'ai jamais oublié une parole que je dis au
 Roi de Navarre , que j'avois tout jamais oui
 dire , que quand un homme pense estre hors
 de ses affaires & qu'il ne songe qu'à se don-
 ner du bon temps , que c'est lors qu'il lui
 vient les plus grands malheurs , & que je
 craignois la sortie de ce tournoi. Il n'y avoit
 justement que trois jours jusques au jour du
 tournoi , comptant par la datte de la lettre ,
 je m'en retournai le lendemain chez moi ;
 & la nuit propre venant au jour du tournoi
 en mon premier sommeil , je songeai que je

» puis la dernière Amnistie ; mais il fallut accorder
 » cette satisfaction à la passion de la Régente , qui
 » vouloit , à quelque prix que ce fût , la mort d'un
 » homme qui lui avoit enlevé son époux ». Ses en-
 fans , qui étoient neuf garçons & deux filles , furent
 déclarés rôturiers par le même Arrêt ; ce qui lui fit
 dire ces belles paroles-en mourant : *S'ils n'ont la vertu*
des Nobles pour s'en relever, je consens à l'Arrêt.

voyois le Roi assis sur une chaire, ayant le visage tout couvert de gouttes de sang : & me sembloit que ce fut tout ainsi que l'on peint Jesus-Christ quand les Juifs lui mirent la couronne, & qu'il tenoit ses mains jointes. Je lui regardois, ce me sembloit, sa face, & ne pouvois decouvrir son mal ni voir autre chose que sang au visage. J'oyois, comme il me sembloit, les uns dire , *Il est mort*, les autres, *il ne l'est pas encore*. Je voyois les médecins & chirurgiens entrer & sortir dedans la chambre : & cuide que mon songe me dura longuement ; car à mon resveil je trouvai une chose que je n'avois jamais pensé ; c'est qu'un homme puisse pleurer en songeant ; car je me trouvai la face toute en larmes, & mes yeux qui en rendoient tousjours ; & falloit que je les laissasse faire ; car je ne me peus garder de pleurer longuement après. Ma feue femme me pensoit reconforter ; mais jamais je ne peus prendre autre résolution sinon de sa mort. Plusieurs qui sont vivans sçavent que ce ne sont pas (a) des contes ; car je le dis dès que je fus esveillé.

(a) Il est possible que Montluc ait fait ce rêve. Une imagination ardente, comme l'étoit la sienne, en devoit être susceptible. Mais il est possible aussi qu'il l'ait brodé depuis l'événement.

Quatre jours après, un courrier arriva à Nerac, qui porta lettres au Roi de Navarre de M. le Connestable, par lesquelles il l'avertissoit de sa blessure & du peu d'espérance de sa vie. Le Roi de Navarre me despescha un sien valet de chambre pour me dire le malheur, & qu'incontinent je montasse à cheval. Il estoit parti sur l'entrée de la nuit, & bien tost fust à moi; car il n'y a que quatre lieues de Nerac chez moi, & me trouva que je me mettois au lit. Je partis incontinent, & allai prendre sur mon chemin un mien voisin nommé M. de Beraud, & nous en allâmes le grand trot droit à Nerac. Il est en vie. Je lui dis & prédis tous les malheurs au plus près, & tout ce que j'ai veu venir depuis en France. Et autant en dis au Roi de Navarre; & ne demeurai à Nerac que deux heures, & m'en retournai passer mes tristesses en ma maison. Et ne tarda pas huit jours que le (a) Roi me manda (19) sa mort, à laquelle je n'ai rien gagné; car depuis je n'ai eu que traverses, comme si j'eusse esté cause d'icelle, & que Dieu m'ait voulu punir. A grande peine en fusse-je esté cause; car j'ai souhaité cinquante fois la mienne depuis qu'il fut mort: & tousjours m'est allé au

(a) Le nouveau Roi François II.

devant, que je n'aurois jamais plus que malheurs. Comme à la vérité je n'ai eu autre chose ; car depuis on me soupçonna que j'estois de l'intelligence du Roi de Navarre (a) & de M. le Prince de Condé. Je ne fus à ma vie de leur conseil, ni n'avois jamais cognéu ce qu'ils avoient dedans le cœur. Je l'ai bien montré au bon du fait. Bien se plaignoient souvent ces deux Princes à moi des mauvais traitemens qu'ils recevoient. Quand ils m'en parloient, j'en leur rejettois le tout si loing que je pouvois. Dieu, par sa sainte grace, m'a aidé à faire cognoître à tout le monde, que je n'ai eu jamais intelligence qu'avec le Roi & la Reine, & avec ceux qui les ont servi fidèlement & loyaument : & ai veu que ceux qui avoient le plus receu ceste opinion, ont esté & sont encore les meilleurs Seigneurs & amis que j'aye eu ni que j'aye encore. Il y en a qui sçavent les propos que je tins à M. le Prince de Condé, à ce beau colloque (b) de Poissi qui se fit depuis, lorsqu'il me vouloit attirer à son parti. Après les premiers troubles, la Reine de Na-

(a) Probablement il s'agit ici des tentatives que le Roi de Navarre, & ensuite le Prince de Condé firent pour ôter l'autorité à la Reine & aux Guyfes.

(b) Le Colloque de Poissi se tint en 1561.

varre s'en alla en Roussillon, qui apporta à leurs Majestez un sac d'informations, là où il ne se parloit que de trahisons & intelligences que j'avois avec le Roi d'Espagne pour lui mettre la Guyenne entre ses mains, forcemens de femmes & filles, concussions, impositions, pillages des finances du Roi. Toutesfois leurs Majestez estans venues à Toulouse (a) & en Guyenne ne trouverent jamais homme ni femme d'une Religion ni d'autre qui se plaignist de moi ; & trouverent la Guyenne si remplie de vivres, que toute la Cour le trouvoit estrange, ven qu'en Languedoc tout le monde y estoit cuidé mourir de faim, comme M. le Chancelier mesme disoit, & qu'il avoit demeuré trois jours en Languedoc, que son maistre d'hostel ne lui donna en ces trois jours une poulaille : & le disoit en table là où il donnoit à disner à quelques Présidens & Conseillers. M. le premier lui dit qu'il trouveroit la Guyenne toute pleine de vivres. Et lui respondit : *Et que veux dire cela : car l'on a voulu faire*

(a) Cela se passa en 1565 : car ce fut à cette époque que Cathérine de Médicis & Charles IX vinrent à Toulouse & dans la Guyenne : (*Voyez l'Itinéraire des Rois de France, & le Voyage de Charles IX en France, par Abel Jouan, p. 12.*)

entendre au Roi & à la Reine qu'ils ne trouveroient rien à manger en la Guyenne, & que M. de Montluc avoit ruiné tout le pays. Alors tous ceux qui estoient à table lui attestèrent du contraire, & qu'il trouveroit le pays bien policé, comme il fit à son dire propre. La Reine aussi, qui craignoit que les vivres lui faillissent à Bayonne, vit qu'à la fin il fallut jetter les chairs par les rues : & avant leur venue, la Graviere (a), Seneschal de Quercy, revenant de la Cour, passa à ma maison de Stillac, où il se coëffa si bien du bon vin que je lui donnai, qu'il songea la nuit que je lui avois dit que je voulois rendre la Guyenne au Roi d'Espagne, & que M. le Cardinal d'Armagnac, MM. de Terride (b), de Negrepelice & beaucoup d'autres estoient de mon intelligence ; & que s'il en vouloit estre,

(a) François Séguier, Chevalier, Seigneur de la Gravière, &c. avoit succédé en 1559, à Antoine de Crussol, dans la charge de Sénéchal du Querci. (*Voyez la nouvelle Hist. de cette Province, Tome I, p. 392.*)

(b) Antoine de Lomagne, Seigneur de Terride, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Capitaine de 50 hommes d'armes, descendoit d'une ancienne Maison qui avoit été souveraine de Lomagne, petit pays voisin de l'Armagnac. Il mourut de maladie en Octobre 1569. (*Olhagaray, Hist. de Foix, Béarn, p. 622.*)

je le ferois le plus grand homme de sa race. Et s'en alla avec ce bonnet de nuit dire cela à M. de Marchastel, lequel despescha incontinent Rappin à la Cour, pour porter ces nouvelles au Roi, & fut creu pour quelques jours ; car la Reine me despescha du Pleffis en poste pour m'advertir que je ne me misse point en crainte, car ils n'en avoient rien creu. Desja en avois-je esté adverti : à quoi je ne faisois pas grand fondement, ayant tant de fiance en la Reine, qu'elle ne croiroit pas legerement cela. Le Pleffis, valet de chambre du Roi, me trouva à Agen que je dansois (encore se faut-il quelquefois donner du bon temps) en compagnie de quinze ou vingt damoiselles, lesquelles estoient venues voir ma belle-fille (a), Madame de Caupenne, laquelle encore n'estoit venue en ce Pays. Et voilà comme ma trahison se trouva véritable. Nous en demandâmes raison à leurs Majestez : mais nous ne la sceusmes jamais avoir ; & voilà pourquoi il se trouve tant de rapporteurs & calomniateurs en ce Royaume :

(a) Il s'agit de l'épouse de Pierre-Bertrand, second fils de Montluc. On le distinguoit sous le nom du Seigneur de *Caupenne*. C'est celui qui fut tué à Madere en 1565. (*Hist. de France*, par la Popelinière, *Liv. X*, fol. 385.)

car l'on en fait jamais aucune justice , non plus qu'aux Cours du Parlement des faux tefmoins. Mais j'espere que Dieu en donnera quelque jour la cognoissance au Roi du tout, & fera couper tant de testes, qu'il reglera son Royaume & chassera toute cette vermine. Encore que toutes choses qui m'ont esté supposées se soient trouvées fausses, & sans nul apparence de verité, ayant mes faits tesmoigné tout le contraire, tant du passé que du present, si n'a-t-on jamais peu faire que la Reine n'en aye creu quelque chose, ou à tout le moins elle s'est mise en doute: car je m'en suis bien ressenti. Je crois toutesfois que c'estoit pour ne me faire donner aucune récompense au Roi des services que j'ai faits; lesquels elle sçait bien: & sçait bien aussi que je ne suis pas Espagnol, & n'ai nulle pratique hors le Royaume, ni autre que pour le service du Roi. Elle ne croyoit pas cela lorsqu'elle m'entretint à Toulouse avec larmes sur un coffre où elle estoit assise, entre MM. les Cardinaux de Bourbon & de Guyse. Sa Majesté s'en souviendra s'il lui plaist, car encore que beaucoup de choses passent par sa teste, elle a bonne mémoire. Ce fut elle-mesme qui me dit, qu'ayant receu la nouvelle de la perte de la bataille de Dreux

(car quelque brave lance fuit des premiers , & alla porter ceste fausse nouvelle) elle entra à part soi en conseil, qu'est-ce qu'elle feroit. Enfin elle print resolution, si le boiteux(a) portoit nouvelle certaine de ceste perte , de se desrober à peu de troupe avec le Roi & Monsieur , & tascher de gagner la Guyenne passant par l'Auvergne , pour l'esperance qu'elle avoit en moi : car aussi la Guyenne estoit nette : & puis le Roi & elle eussent aisement eu secours d'ailleurs. Dieu soit loué, que leurs Mejestez n'en sont pas venues là. Mais ceci se verra mieux ci-après. Si faut-il que Sa Majesté sçache , que jusques ici je ne l'ai pas fort pressé de demandes, ni aussi ne se sont pas fort tourmentez de m'en donner, m'ayant refusé la Comté de Gaure (qui ne vaut que douze cens livres de rente) après les premiers troubles. Un chacun sçait le service que je fis au Roi & à la conservation de la Guyenne, non que je me plaigne de Sa Majesté : car son pere & lui m'ont fait plus d'honneur & plus de bien que je ne mé-

(a) Ce boiteux étoit (nous le présumons) Armand de Gontaut, Baron de Biron. On le surnommoit ainsi, à cause d'une arquebusade qui le blessa à la jambe. Le gain de la bataille de Dreux lui fut dû en grande partie. (Voyez les *Mémoires de Castelnau*, Tome I, p. 129.)

rite. Je n'eus jamais espérance d'estre récompensé de service que j'eusse fait ni que je sçaurois faire , ayant esté respondu à un personnage qui est encore en vie , que j'estois desja trop grand en ce pays , lors qu'on parloit pour moi. Ce que je confesse , non pas en bien , mais en amitié de tous les trois Estats de la Guyenne , pour la loyauté & fidelité qu'ils ont cogneus , que j'ai tousjours porté au service du Roi , & à sa Couronne : & aussi que j'ai tousjours tasché de soulager le pays de garnison , & de tous autres subside , là où j'ai peu avoir le moyen de les en garder ; & espere qu'au retour des Commissaires (a) qui sont par deça , se verra la vérité. Je ne les ai pas gaignez : car je n'ai pas seulement voulu parler à eux. Qu'ils fassent à pis faire. Et quant à estre riche par les biens , il ya cinquante ans que je commande , ayant esté trois fois Lieutenant de Roi , trois fois Maître-de-Camp , Gouverneur de places , Capitaine de gens de pied & de gens de cheval : & avec tous ces estats , je n'ai jamais sceu tant faire que j'aye acquis que trois mestairies , & racheté un moulin qui

(a) Cela a rapport avec la fameuse querelle qui s'éleva entre lui & le Maréchal Damville : on le verra dans la suite de ses Mémoires.

avoit esté de ma maison ; & tout cela ne monte que de quatorze ou quinze mille francs. Voilà toutes les richesses & acquisitions que j'ai jamais fait : & tout le bien que je possède aujourd'hui ne pourroit estre affermé à plus de quatre mille cinq cens francs de rente. Je voudrois bien que l'on m'eust reproché que j'estois trop grand pour les grands biens que le Roi m'avoit faits, & non pour ne m'en avoir donné, & estre demeuré pauvre comme je suis. Dieu soit loué du tout, de ce qu'il m'a fait homme de bien, & m'a tousjours maintenu portant la teste levée. Je ne crains homme qui soit sur la terre. Je n'ai jamais fait acte que d'homme de bien, & loyal sujet, & serviteur de mon Roi : & ne l'ai jamais servi en masque ni en dissimulation ; car mes faits & ma parole ont tousjours cheminé par un chemin ; & n'eus jamais intelligence ni amitié avec les ennemis de mon Roi & Maistre ; & qui sera roigneus si se gratte hardiment : car je ne me demange ni dans le cœur ni dehors, ayant tousjours porté les ongles si accoursies que je n'ai eu jamais besoin d'elles. Dont j'en loue Dieu & le remercie très-humblement, qui m'a conduit & aidé jusques ici, sans reproche aucun, & espere qu'il me fera ceste grace, que comme

il a accompagné ma fortune aux-armes jusques ici, il accompagnera ma renommée jusques à mon enterrement : & après ma fin, mes parens & mes amis n'auront point de honte de m'avoir esté parens, amis & compagnons : & espere qu'avec ceste belle robe blanche de fidelité & loyauté, je me marquerai pour jamais en despit de ceux qui m'ont tousjours porté envie. Tant y a que si le Roi Henry mon bon Maître eust vescu, tous ces malheurs ne me fussent pas advenus, ni au Royaume, qui est pis. Je lairrai donc ces propos, estant peut-estre entré trop en colere pour la mort & perte du meilleur Roi que la France aura jamais.

Je ne me veux meller d'escrire les inimitiez & rébellions qui ont esté faites depuis, jusqu'à la mort du Roi François II (a), encore que j'en sceusse bien escrire quelque chose pour estre de ce temps-là ; car je ne suis point Historien, ni n'escriis ce livre par maniere d'histoire, mais seulement afin que chacun cognoisse que je n'ai pas porté les armes si long-temps inutilement ; & aussi

(a) Ce règne fort court, fut très-agité : comme dans les Mémoires suivans on en parlera, nous y reviendrons. François II parvint au trône le 10 Juillet 1559, & mourut le 5 Décembre 1560.

afin

afin que mes compagnons & amis prennent exemple en mes faits. Il y en a prou dont ils se pourroient bien aider quand ils se trouveroient en telles affaires. Et aussi que mon escriture sera cause que ma mémoire ne mourra pas si-tost. Qui est tout ce que les hommes qui ont vescu en ce monde, portant les armes en gens de bien & sans reproches, doivent desirer; car tout le reste n'est rien. Tant que le monde durera, je crois qu'on trouvera nouvelles de ces braves & vaillans Capitaines, de Lautrec, Bayart, de Foix, de Brissac, de Strossy, de Guyse & de tant d'autres qui ont vescu depuis l'advenement du Roi François I la Couronne, parmi lesquels peut-estre le nom de Montluc pourra estre en crédit. Et puisque Dieu m'a osté mes enfans qui sont tous morts, faisant service aux Rois mes Maistres, les jeunes Montlucs qui en sont sortis tascheront de devancer leur ayeul. Je ne veux donc rien escrire du regne du Roi François II; & comme on joua au boute-hors à la Cour (a), aussi ne fust-ce que rébellions & séditions. J'en sçai bien des particularitez, pour avoir esté fort privé du Roi de Navarre & de M. le Prince de Condé :

(a) Cette expression énergique & vraiment pittoresque, est conforme aux faits.

mais, comme j'ai dit, je laisse ce sujet aux Historiens pour parachever le reste de ma vie. Et commencerai à écrire les combats où je me suis trouvé durant ces guerres civiles, esquelles il m'a fallu, contre mon naturel, user non-seulement de rigueur, mais de cruauté.

Fin du quatrième Livre.

M É M O I R E S

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE CINQUIÈME,

Commençant en 1560, & finissant en 1563.

[1560.]

LE Roi François-Deuxiesme (1) estant mort à Orléans (a), où j'estois, j'allai trouver la Reine, mere du Roi; & encore qu'elle fust bien malade (b), elle me fist cest honneur de commander qu'on me laissast entrer. J'avois cogneu les menées (2) qui se faisoient, lesquelles ne me plaisoient gueres: & mesme-ment sur les Estats (c) qui se tindrent. Si que je cogneus bien que nous ne demeurerions pas long-temps en paix, ce qui me fit résoudre de me retirer de la Cour, afin de n'estre em-

(a) Le 5 Décembre 1560.

(b) Les Mémoires du tems, que nous connoissons, ne parlent point de cette maladie de Catherine de Médicis. Ce fut apparemment une indisposition passagère.

(c) Ces Etats se tinrent le 15 Décembre 1560.

barrassé parmi les uns ou les autres ; car on m'y avoit ja trouvé contre toute raison , ainsi que je veux que Dieu m'aide : qui fut cause que prenant congé de Sa Majesté , je lui dis ces mots , ne la voulant entretenir longuement à cause de son mal : *Madame , je m'en vais en Gascogne avec délibération de vous faire toute ma vie très-humble service. Je supplie très-humblement Vostre Majesté croire , que s'il advient quelque chose qui mérite que vous ayez affaire de vos serviteurs , je vous promets & vous donne ma foi que je ne tiendrai jamais autre parti que le vostre & celui de Messieurs vos enfans ; & serai si soudain à cheval que vous me le commanderez. Le jour propre que le Roi François estoit mort , la nuit je lui en avois donné toute telle assurance : alors elle me fit cet honneur de me remercier. Madame de Cursol (a) , qui estoit au chevet de son lit , lui dit : *Madame , vous ne**

(a) La Dame de Cursol , dont Montluc estropie le nom , étoit Françoisse de Clermont , fille de Bernardin , Vicomte de Tallard , & d'Anne de Hufson de Tonnerre. Après la mort du Seigneur du Bellay , elle épousa en secondes nûces Antoine , Comte de Crussol , premier Duc d'Uzès. Cette Dame penchoit du côté des Protestans. Elle fut célèbre en son tems , comme on le verra dans les Mémoires de Castelnau.

l'en devriez pas laisser aller , car vous n'avez point de plus fidelles serviteurs que ceux de Montluc. Alors je respondis : Madame , vous ne demeurerez jamais sans avoir des Montlucs , car il vous en demeure encore trois , qui sont mes deux freres & mon fils. Nous mourrons tous à vos pieds pour vostre service. Sa Majesté me remercia fort. Elle qui avoit beaucoup d'entendement , & l'a bien montré , voyoit bien qu'ayant tant d'affaires sur les bras , parmi la jeunesse de ses enfans , qu'elle auroit affaire des personnes. Elle se ressouviendra de ce qu'elle me dit ; & si j'ai manqué d'exécuter ce qu'elle me commanda , ce sont lettres closes. Et ainsi je prins congé d'elle. Madame de Cursol vint après moi jusques à demi-chambre , & là me dit adieu , & Madame de Courton (a) pareillement : & ainsi m'en vins en ma maison.

Quelques mois après mon retour , j'entendois de toutes parts de terribles langages &

(a) Madame de Curton étoit alors veuve de Joachim de Chabannes, Seigneur de Curton, Sénéchal de Toulouse & Albigeois, Chevalier d'honneur de la Reine Catherine de Médicis, Capitaine de 50 hommes d'armes, mort au mois d'Août 1559. Elle s'appelloit Charlotte de Vienno. (*Hist. des Grands Officiers*, Tome VII.)

d'audacieuses paroles que les Ministres qui portoient une nouvelle foi , tenoient , mesmement contre l'autorité Royale. J'oyois dire qu'ils imposeroient deniers , d'autre part qu'ils faisoient des Capitaines , enrollemens de soldats (3) , assemblées aux maisons des Seigneurs de ce pays qui estoient de cette Religion nouvelle ; ce qu'a causé tant de maux & massacres qui se faisoient les uns sur les autres. Je voyois croistre de jour à autre le mal , & ne voyois personne qui se monstroit pour le Roi. J'oyois dire aussi que la plupart de tous ceux qui se mesloient des finances , estoient de cette Religion ; car le naturel de l'homme est d'aimer les nouveautez ; & le pis d'où est procédé tout le malheur , que les gens de Justice aux Parlemens, Senéchaussée & autres Juges abandonnoient la Religion ancienne & du Roi, pour prendre la nouvelle. Voyois aussi des noms estranges (4) , de Surveillans , Diacres , Consistoires , Sinodes , Colloques , n'ayant jamais esté desjeuné de telles viandes. J'oyois dire que les Surveillans avoient des nerfs de bœuf qu'ils appelloient *Johanots* (5) , desquels ils maltraisoient & battoient rudement les pauvres payfans , s'ils n'alloient à la Presche : le peuple abandonné de la Justice ; car comme

ils s'alloient plaindre , ils n'estoient payez que d'injures ; & n'y avoit Sergent qui osast entreprendre de faire exécutions pour les Catholiques , sinon pour les Huguenots (6) seulement : (car ainsi les appella-t-on , je ne sçai pourquoi) demeuroient le reste des Juges & Officiers du Roi qui estoient Catholiques , si intimidés , qu'ils n'eussent osé commander faire une information à peine de leurs vies. Tout ceci ne me présageoit autre chose que ce que j'en ai veu advenir depuis. Et m'en revenant d'une maison mienne à celle de Stillac , je trouvai la ville de la Plume assiégée de trois ou quatre cens hommes. J'avois le Capitaine Montluc , mon fils , avec moi , & lui dis qu'il allast avec toutes gracieuses paroles parler à eux ; car je n'avois que dix ou douze chevaux. Il fit tant qu'il gagna les Brimonts , principaux chefs de cette entreprise , estant faite pour oster deux prisonniers de leur Religion que ceux de la Justice de la Plume tenoient. Mon fils leur promit que s'ils se vouloient retirer , que je les ferois rendre , ce qu'ils firent. Et le lendemain j'allai parler avec les Officiers de ladite ville , auxquels remontrai que pour ces deux prisonniers , ils ne devoient pas permettre que l'on commençast une sédition ;

de sorte qu'ils me les amenèrent , & les laisserent aller.

M. de Burie , qui commandoit en ce temps en l'absence du Roi de Navarre en Guyenne, estoit à Bourdeaux, où il y avoit autant de commencement de besogne qu'en autre lieu du pays. Je n'oyois point dire qu'il se remuast beaucoup : & croi qu'il estoit bien estonné. De ma part je n'avois charge de rien que de ma compagnie , & m'en estois voulu une fois meller , à la requeste de la Cour Présidiale d'Agen & Consuls , pour un Ministre que la Justice tenoit prisonnier, dont toute la ville estoit esmuë les uns contre les autres. Et me vindrent les Consuls prier de venir jusques à Agen , car autrement les habitans s'alloient couper la gorge les uns aux autres ; ce que je fis. Et à mon arrivée la peur print aux Huguenots d'eux-mesmes ; de sorte que les uns se cachotent dans les caves & les autres sautoient par dessus les murailles , non que je leur en donnasse occasion , car encore je ne leur avois fait jamais mal (a). Je ne fis qu'aller prendre le Ministre

(a) Si Montluc étoit un des exécuteurs du projet dont il est parlé dans l'Observation, n°. 2 , en admettant que le fait soit vrai , les Huguenots devoient trembler à son approche.

en une maison pour le livrer entre les mains de la Justice, & après m'en retournai : mais ces gens ont tousjours eu peur de mon nom en Guyenne, comme ils ont en France de celui de Guyse. Le Roi de Navarre me sentit si mauvais gré de ce que je fis, qu'il m'en voulut mal mortel ; & escrivit au Roi que je l'avois depossédé de l'estat de Lieutenant de Roi, le priant de lui mander s'il m'en avoit donné la charge : dequoi il délibéroit de se vanger à quelque prix que ce fust. Ceci advint, vivant encore le Roi François ; car dès ce temps là ces nouvelles gens commencerent à remuer besogne. M. de Guyse me manda par mon fils le Capitaine Montluc, que je recherchasse tous les moyens que je pourrois pour me remettre en sa bonne grace ; & qu'encore que le Roi eust trouvé bon ce que j'avois fait, néantmoins il ne le vouloit monstrier, & qu'il falloit qu'il en usast ainsi. Cette lettre cuida estre cause de ma ruine, car sans cela je ne m'y fusse jamais racointé : car j'aimois mieux me tenir sur mes gardes & en ma deffence, que non me trouver messé en aucune chose qu'en ce que le Roi me commanderoit. Mais il me sembloit que je ne pouvois faillir, suivant le conseil de M.

de Guyse ; car il gouvernoit entierement tout à la Cour.

Or pour retourner à mon principal, ayant veu & entendu toutes ces besognes & ces nouvelles choses qui se dressioient, encore beaucoup plus depuis mon retour, & après la mort du Roi (car lors on parloit ouvertement) je déliberai m'en retourner à la Cour pour ne bouger d'auprès de la Reine & de ses enfans, & là mourir à leurs pieds contre tous ceux qui se presentoient pour leur estre contraires, tout ainsi que j'avois promis à la Reine, & me mis en chemin.

[1561] La Cour estoit pour lors à S. Germain-en-Laye (a). Je ne demurai que deux jours à Paris, & ne trouvai personne de la maison de Guyse ni autres que la Reine, le Roi de Navare, M. le Prince de Condé & M. le Cardinal de Ferrare, là où je fus le bien venu de Sa Majesté & de tous. La Reine & le Roi de Navarre me tirèrent à part, & me

(a) Ce voyage de Montluc à la Cour dut avoir lieu en Novembre 1561 : l'Itinéraire des Rois de France porte que, depuis le 25 Juillet de cette année, Charles IX résida à St. Germain-en-Laye. Il faut seulement en excepter huit jours au commencement de Décembre, qu'il passa à Paris.

demandèrent comment les affaires se portoit en Gascogne. Je leur dis qu'ils ne se portoit pas encore trop mal, mais que je me craignois qu'ils iroient de mal en pis. Et leur dis les raisons pour lesquelles il me sembloit avoir cogneu que l'on ne demeureroit pas longtemps sans venir aux prises. Je n'y demurai que cinq jours dans lesquels arriva la nouvelle (7), que les Huguenots s'estoient eslevez à Marmande, & avoient tué les Religieux de Saint-François, brulé le Monastere. Tout à coup d'autres nouvelles du massacre, que les Catholiques avoient fait à Cahors (8) sur les Huguenots, & celui de Grenade près de Toulouse. Puis après arriva la nouvelle de la mort de M. de (9) Fumel, qui fut massacré fort cruellement par ses propres sujets, qui estoient Huguenots. Cela donna plus de travail (a) à l'esprit de la Reine, que tout le demeurant : & cogneut bien Sa Majesté, que ce que je lui avois prédit, qu'on ne demeureroit

(a) Cela ne pouvoit guères être autrement : la Reine s'étoit liée avec les Princes du Sang, le Connétable, & tout le parti protestant. Les Guysses avoient quitté la Cour. Ils ne tardèrent pas à y reparoitre. Le Roi de Navarre & le Connétable se tournèrent de leur côté. De-là résulta le fameux Triumvirat dont on parlera ailleurs ; & la guerre éclata de toutes parts.

gueres sans venir aux prinſes, eſtoit véritable. On demeura deux jours ſans ſe pouvoir réſoudre par quel bout on pourroit commencer à eſteindre ce feu. Le Roi de Navarre vouloit que la Reine eſcrivift des lettres à M. de Burie pour y donner ordre. La Reine diſoit que ſi autre que lui n'y mettoit la main, qu'il ne s'y en donneroit point. La Reine monſtroit qu'elle avoit quelque ſoupçon de lui. Et ſçai bien ce qu'elle m'en diſt. Il faut peu de choſe pour nous rendre ſuſpects. Je cogneuz auſſi que le Roi de Navarre ne me faiſoit pas ſi grande chere comme auparavant. Et croi que cela venoit de ce que je ne me rendois pas ſubjet à lui, & ne bougeois d'auprès de la Reine.

A la fin ils ſe réſolurent de m'envoyer en Guyenne avec patentes & permiſion de lever gens à pied & à cheval, pour courir ſus aux uns & aux autres qui prendroient les armes. Je rejettai tant que je peus cette charge, cognoiſſant bien que ce n'eſtoit pas œuvre achevée, mais œuvre qui s'alloit commencer : & qu'il faudroit bien un bon maître pour y donner ordre : & demeurai pour ce coup là conſtant à ne la prendre point. Le lendemain matin la Reine & le Roi de Navarre m'envoyerent querir : & commanda la Reine à M. de Valence, mon frere,

de me convertir à prendre cette charge ; & comme je fus devant eux , après plusieurs remontrances qu'ils me firent , je fus contraint de l'accepter , pourveu que M. de Burie fust compris en la commission. Je voulois qu'il eust part au gasteau. La Reine ne le vouloit jamais , ne disant que trop de choses. Tout leur est permis. Mais je lui dis que si elle ne l'y comprenoit , que lui estant Lieutenant de Roi comme il' estoit , qu'il me donneroit toutes les traverses qu'il pourroit par dessous main , pour me garder que je ne fisse rien qui valust , ce qu'à la fin ils trouverent bon : & la mesme charge qu'ils me baillerent , ils en baillèrent autant à M. de Crussol (a) pour la province de Languedoc : & nous commanderent à tous deux que celui qui auroit fait le premier , allast secourir son compagnon , s'il en avoit besoin. M. de Crussol n'estoit non plus que moi de cette Reli-

— (a) Antoine de Crussol, (*Cadurcorum Præfectus*) apparemment Gouverneur de Querci (*Nitiobrigum Vicecomes*), Vicomte d'Agénois. (Ce sont les titres que lui donne Pierre Saliat dans la vie qu'il a écrite de François Galiot d'Acier , oncle maternel d'Antoine de Crussol ; Jeanne Galiot , sa mere , étant sœur dudit d'Acier.)

gion nouvelle : & croi qu'il s'en fit plustost pour quelque mal-contentement que par dévotion : car il n'estoit pas grand Théologien non plus que moi ; mais j'en ai veu plusieurs par despit se faire de cette Religion, & après il leur tomboit dessus, & s'en sont bien repentis. Nous prîmes congé de la Reine & du Roi de Navarre tous (a) deux ensemble, & allâmes à Paris, & M. de Valence avec nous. Je demandai deux Conseillers de ce païs là de France, pour faire les procez, me craignant que ceux du païs ne feroient rien qui vaille, à cause que les uns voudroient soutenir les Catholiques, & les autres les Huguenots : & me fut baillé les deux plus méchans hommes du Royaume de France, qui estoient un Compain, Conseiller du grand Conseil (b) & un Gerard, Lieutenant du Prevost d'Hostel, qui depuis n'ont pas acquis meilleure réputation qu'ils avoient auparavant. Je

(a) La différence qu'il y eut dans le choix que la Reine fit du Comte de Crussol & de Montluc, c'est que le premier favorisant sous main les Protestans, remplit les intentions de Catherine. Montluc, au contraire, incapable d'aucun ménagement, alluma l'incendie, au lieu de l'éteindre.

(b) Nicolas Compain, & Pierre Girard.

me repentis d'en avoir demandé : mais je pensois bien faire. Ainsi je m'en vins en (a) Gascogne en diligence.

[1562] Or je trouvai M. de Burie à Bourdeaux, & lui baillai la patente. Toute la ville estoit bandée les uns contre les autres & le Parlement aussi. Pource que les Huguenots vouloient que l'on preschast ouvertement dedans, disant que par le colloque de Poissi, il leur estoit permis, les Catholiques tout au contraire : de sorte que M. de Burie & moi demeurâmes tout un jour à les garder de venir aux mains, & arrestâmes que nous leverions quelque gens; & que comme les Commissaires seroient venus, nous marcherions droit à Fumel : car nostre patente portoit que nous commencerions par là. Or j'avois la puissance de lever des gens & les commander; & arrestâmes de lever deux cens arquebusiers, & cent argoulets, desquels je baillai la charge au jeune Tilladet, qui est aujourd'hui Seigneur de Saintorens. A peine eusse-je demeuré quatre ou cinq jours en ma maison de Stillac, qu'un Ministre nommé la Barelle (b), me

(a) Il y arriva le 22 Janvier 1562.

(b) Jean Cormery, autrefois Cordelier, alors nommé Barelles. C'est ainsi que le nomme le Traducteur de M. de Thou... *La Faille, Annales de Toulouse*, dit qu'il

vint trouver de la part de leurs Eglises, me disant, *que les Eglises avoient esté fort aises de ma venue, & de la charge que la Reine m'avoit baillée, & qu'ils s'asseuroient d'avoir justice de ceux qui les avoient ainsi massacrez.* Je lui respondis, *qu'il se pouvoit tenir pour certain que ceux qui auroient tort seroient chastiez.* Après il me dit, *qu'il avoit charge des Eglises de me présenter un bon present, duquel j'aurois occasion de me contenter.* Je lui dis, *Qu'il n'estoit pas besoin d'user de présens en mon endroit : car avec tous les présens du monde, on ne me sçauroit faire faire chose contre mon devoir.* Alors il me dit que les Catholiques disoient, *qu'ils n'endureroient pas que l'on fist justice d'eux, & qu'il avoit charge de me présenter de par toutes les Eglises quatre mille hommes de pied payez.* Ceste parole me commença à mettre en furie, & lui dis :

s'appelloit Jean Cormere, & qu'il étoit Espagnol; que s'étant défroqué, il embrassa le Calvinisme, & fut fait Ministre au Synode de Ste. Foy, après quoy il épousa une jeune veuve, fille d'un Apoticaire d'Agen. Ce Ministre étoit docte, éloquent & fort courageux. Il étoit à Toulouse lors de la conjuration des Protestans pour se rendre maîtres de cette ville, & il les animoit par ses discours; aussi fut-il trainé sur la claye, & brûlé vif en effigie, en Arrêt du Parlement.

Et quelles

Et quelles gens, & de quelle nation seront ces quatre mille hommes ? Alors il me répondit : De ce païs ici & des Eglises. Sur quoi je lui demandai s'il avoit puissance de présenter les sujets du Roi, & les mettre aux champs sans commandement du Roi ou de la Reine, qui gouverne aujourd'hui le Royaume, selon les estats qui ont esté tenus à Orleans. O meschans, lui dis-je, je vois bien là où vous voulez venir : c'est de mettre le Royaume en division. Vous autres MM. les Ministres, faites tout ceci sous couleur de l'Evangile. Je commence à jurer, & l'empoignai au collet, lui disant ces paroles: Je ne sçais qui me tient que je ne te pende moi-mesme à ceste fenestre, paillard : car j'en ai estranglé de mes mains une vingtaine de plus gens de bien que toi. Alors il me dit tout tremblant : Monsieur, je vous supplie, laissez moi aller trouver M. de Burie : car j'ai charge de par les Eglises d'aller parler à lui, & ne vous en prenez pas à moi qui porte la parole : nous ne le faisons que pour nous deffendre. Je lui dis, qu'il alast à tous les diables, lui & tant de Ministres qu'ils estoient. Et ainsi se départit de moi, ayant eu aussi belle peur qu'il eust jamais. Cela me décria fort parmi ces Ministres : car c'estoit crime de Leze-Majesté d'en toucher un,

Toutesfois quelque temps après arriva un autre Ministre appelé Boënormant , autrement la Pierre , envoyé de la part de leurs Eglises , comme il disoit , pour me prier que je voulusse accepter le présent & l'offre que Barelle m'avoit fait , disant que ce n'estoit pas pour l'intention que j'avois pensé , & que sans qu'il coûtast au Roi un seul liard , je pouvois rendre justice à l'une partie & à l'autre. Alors je cuidai du tout perdre patience : & lui reprochai la levée des deniers qu'ils faisoient & les enrollemens de gens , lequel me nia tout. Surquoi je lui dis : *Et si je vous prouve que hier mesme vous enrolliez des gens à la Plume , que direz-vous ?* Il me répondit , *que cela n'estoit pas de son sceu.* Or il avoit un soldat avec lui qui avoit esté de ma compagnie en Piedmont , nommé Antraigues (a) , je tournai visage à lui , lui disant : *Voulez-vous nier , Capitaine Antraigues , que vous n'enrollissiez hier des hommes à la Plume ?* Alors il se vid prins , & me dit que l'Eglise de Nerac l'avoit fait leur Capitaine. Sur quoi

(a) Ce Capitaine Antraigues seroit-il Louis de Caires , Seigneur d'Entraigues en Languedoc , qui fut blessé lorsqu'en 1575 on ravitailla Sommieres ? (Voyez l'Hist. des guerres du Comté Venaissin & de la Provence, p. 182.)

je lui commençai à dire : *Et quelles diables d'Eglises sont ce-ci qui font les Capitaines ?* Je lui reprochai le bon traitement que je lui avois fait estant de ma compagnie : & leur deffendis de ne venir plus devant moi pour me tenir le langage qu'ils m'avoient tenu, & que s'ils le faisoient, je n'aurois plus la patience que je ne misse les mains sur eux ; & ils s'en allerent. Ils commencerent après à s'eslever à Agen & à se faire maistres de la ville où estoient les Seigneurs de Memi (a) & Castet Segrat, M. le Seneschal d'Agenois, Poton y estoit aussi qui faisoit tout ce qu'il pouvoit à pacifier les choses : & vindrent devers moi, me priant d'aller à Agen & qu'on me presteroit toute obeissance. Il y avoit un Ministre avec eux qui en respondoit sur son honneur, sur lequel je ne faisois pas grand fondement. M. le Seneschal y alloit à la bonne foi, & crois qu'il lui eust cousté la vie aussi bien qu'à moi, si j'y fusse allé : car il m'eust voulu deffendre. Or ils firent tant que je leur promis d'y estre le lendemain matin. Les Sieurs de la Lande & de Nort me despescherent un homme secrettement pour m'advertir que je n'y allasse point, sur tout tant que je pouvois désirer sauver ma vie : car si j'y allois, j'est-

(a) Du Périgord.

tois mort. Qui fut cause que je leur mandai que je ne voulois point passer la riviere : mais que s'ils vouloient venir en une maison au passage, que j'estois content de m'y trouver ; & comme ils virent qu'ils ne m'y pouvoient avoir , ils accorderent de se trouver au passage , là où j'allai avec vingt-cinq soldats qui se tenoient tousjours sur le passage : & dinasmes là ensemble ; & après disputasmes de ce qui estoit besoin de faire. Je leur dis que avant toute œuvre , il falloit qu'ils se contentassent de l'Eglise que M. de Burie leur avoit baillée pour leur presche , qui estoit une Paroisse : & qu'ils abandonnassent les Jacobins , & y laissassent rentrer les Religieux dire leurs offices , mettant bas les armes , & qu'ils acceptassent la moitié de la compagnie du Roi de Navarre en garnison dans la ville , & l'autre moitié demeureroit à Condom. Jamais je ne les sceus faire condescendre à cela. Je tirai le Sénéchal d'Agen à part , & lui dis : *Ne cognoissez-vous pas bien qu'ils veulent faire une subversion & se faire maîtres des villes ? Je ne vous conseillerai pas de demeurer avec ces gens : car il faudra que vous les laissiez faire , ou qu'ils vous coupent la gorge. Nous avons bon exemple de M. de Fumel : à Dieu vous comment. Et soudain me*

despartis d'eux, sans vouloir plus contester : & m'en revins à Stillac, où j'y trouvai un mien fermier de Puch de Gontaut, nommé Labat, qui me vint dire de la part de leurs Eglises, que je n'avois pas voulu avoir la patience de bien entendre ce que les Ministres Barelle & Boënormant me vouloient dire & présenter, & que j'estois trop colere, qui estoit que les Eglises m'offroient trente mille escus, pourveu que je ne prinse point les armes contre eux & que je les laissasse faire, ne voulant aucunement que pour cela je changeasse de religion : & que dans quinze jours au plus tard ils m'apporteroient l'argent chez moi. Je lui dis que si ce n'estoit l'amitié que je lui portois, & aussi qu'il estoit mon fermier, je le traiterois autrement que je n'avois fait Barelle & Boënormant, & que je lui donneroie d'une dague dans le sein : qu'il sçavoit bien que je sçavois jouer des mains ; & que lui ni autre ne fussent plus si hardis à me tenir tels propos, car je les ferois mourir ; & quant & quant bien estonné, il me laissa pour s'en retourner à Nerac pour leur rendre responce.

Il ne tarda pas huit jours que le Capitaine Sendat (a) m'en vint encore parler, haussant

(a) Le Journal des Guerres de Beziers, page 122.

le chevet : car il m'offrit quarante mille escus ; lequel leur avoit donné parole d'estre avec eux , si je ne prenois point les armes contre eux : & lui donnoient à lui deux mille escus. Et comme le Capitaine Sendat vid qu'il ne me pouvoit convertir à les prendre , il me dit & conseilla que je les prins , & que je les presterois au Roi pour leur faire la guerre. Alors je lui respondis : « Que je cognoissois » bien qu'il ne sçavoit pas que c'est que de » mettre l'honneur d'un homme de bien en » dispute. Premièrement ils ne me les bail- » leroient pas sans me faire faire serment que » je ne prendrai point les armes contre eux : » & faudra qu'il apparaisse par escrit pour » le monstrier à leurs Eglises , afin qu'elles » levent & baillent l'argent. Or il faudra que » cela se sçache : car le feu n'est jamais si pro- » fond que la fumée n'en sorte. La Reine » trouvera estrange que je demeure à ma » maison sans rien faire. Elle me sollicitera » de prendre les armes. Si je ne les prends , » ne voulez-vous pas qu'elle & tout le monde » croye que j'ai prins argent , & que je suis » un corrompu ? Or quant je le baillerai au » Roi , son Conseil regardera que j'ai fait

Tome III des Pièces fugitives, fait mention d'un Ca-
pitaine *Scindat*, Basque d'origine.

» serment de ne prendre point les armes ;
 » & néantmoins je l'ai fait au Roi, prenant
 » l'ordre qu'envers tous & contre tous je def-
 » fendrai sa personne & sa couronne. Com-
 » ment voulez-vous que la Reine ni le Roi,
 » quand il sera grand, me tiennent en ré-
 » putation d'homme de bien, veu que j'au-
 » rai fait deux sermens l'un contre l'autre ?
 » Les uns diront que j'ai prins l'argent vo-
 » lontairement, mais qu'après je m'en suis
 » repenti, & que je voulois couvrir ma mes-
 » chanceté en baillant l'argent au Roi. Les
 » autres diront que la Reine ne se de-
 » voit jamais plus fier de moi, puisque j'a-
 » vois fait deux sermens contraires l'un à l'au-
 » tre : & que puisque j'avois trompé avec ser-
 » mens les Huguenots, je tromperois bien le
 » Roi ; & voilà mon honneur en dispute &
 » condamné avec juste raison, de jamais estre
 » plus digne d'estre au rang des gens de bien
 » & loyaux sujets & serviteurs du Roi. Que
 » deviendrai-je puis après que j'aurai perdu
 » mon honneur, moi, qui n'ai jamais combattu
 » que pour en acquérir ? Je ne veux pas dire
 » seulement que les Gentilshommes ne me
 » voudroient voir auprès d'eux : mais les
 » vilains propres ne me voudroient voir en
 » leur compagnie. Or voilà, Capitaine Sen-

» dat, ce que je deviendrois si je suivois vos-
» tre conseil. Je vous prie ne les hantez plus,
» Vous vous estes tousjours nourri & porté
» les armes avec les Montlucs. Je vous prie
» resolvez-vous de les prendre à présent
» pour le service du Roi ; & ne vous met-
» tez point en ceste Religion là. Nos peres
» estoient plus gens de bien qu'eux , & ne
» puis croire que le Saint Esprit se soit mis
» parmi ces gens , qui s'eslevent contre leur
» Roi. Voilà un beau commencement » ! Ce
qu'il me promet faire.

Par là j'ai bien monstre à un chacun que pour l'avarice je n'ai pas voulu abandonner mon honneur ni ma conscience , à fausser le serment que j'ai fait au Roi devant Dieu de le servir fidèlement & loyaument , & m'employer à deffendre sa personne & sa couronne ; & néanmoins l'on m'a voulu accuser que j'ai pillé les finances du Roi , & que j'ai mis impositions sur le pays pour m'enrichir. Dieu & la vérité est avec moi , & le tesmoignage de tous les trois Estats de la Guyenne , qui feront cognoistre , que je n'ai jamais fait tels actes , à tous ceux qui ont fait ces rapports à leurs Majestez. Mais pour laisser ce propos , je veux retourner à la justice que fîmes M. de Burie & moi , & nos bons Com-

missaires Compain & Girard, qui demeurèrent assez de temps sans paroître en lieu du monde. Je sollicitois M. de Burie de venir promptement, & que puisque les Commissaires ne venoient, nous prendrions des Conseillers d'Agen. Ceci alloit tousjours dilayant: & j'entendois de jour à autre que les Huguenots continuoient leurs damnables conspirations. Il y avoit pour lors un Lieutenant au siège de Condom, nommé du Franc, fort homme de bien & bon serviteur du Roi, qui s'estoit cuidé une fois laisser aller à vouloir prendre ceste Religion nouvelle: (il n'estoit pas fils de bonne mere qui n'en vouloit goustier.) Il fut appellé en un conseil, & là où il y avoit de grands personnages: & là il entendit une proposition fort malheureuse & détestable; & comme il entendit ceci, il n'osa dire quant se vint à oppiner, sinon comme les autres, craignant que s'il disoit le contraire, on le fist mourir pour crainte qu'il descélast le conseil: & fut contraint de passer outre comme les autres. Or je ne descrirai point où le conseil fut tenu, ni moins veux nommer les personnes: car le conseil & la proposition n'en vaut rien: & en y a depuis qui se sont fait gens de bien. Il m'envoya prier qu'il me parlât secrette-

ment entre le Sampoy & Condom, & m'affigna l'heure. Je ne menai avecques moi qu'un laquais, & lui un autre; car ainsi l'avions arrêté. Et nous trouvâmes au-dessous de la maison de M. de Saintorens dans un pré, où il me dit tous les propos qui avoient esté tenus au Conseil, & la conclusion qui en avoit esté faite. Que comme je veux que Dieu m'aide, le poil me dressoit en la teste d'ouïr tels langages. Et me fit une remonstrance d'homme de bien, me disant qu'il se présentoit une occasion pour m'honorer & tout ce qui descendroit de moi à jamais: c'est de prendre les armes de cœur hardi & magnanime, & exposer ma vie à tous périls pour soutenir ces pauvres enfans, qui estoient fils d'un si bon Roi, & qu'ils estoient encore en tel âge pour se deffendre comme s'ils estoient dans les berceaux: & que Dieu m'assisteroit, voyant que je deffendois les innocens. Et me fit ce bon homme de si grandes remonstrances, que, comme je veux que Dieu me sauve, les larmes me venoient aux yeux: & me pria de ne le descêler point; car si je le faisois, il estoit mort. Et me dit que pour le regard de ma personne, ils avoient tenu un conseil délibéré de me surprendre en quelque lieu; & s'ils pouvoient venir au-dessus

de moi , faire pis qu'ils n'avoient fait de M. de Fumel. Rien n'estoit celé à cedit Lieutenant, pource qu'ils pensoient le tenir pour asseuré de leur costé , faisant bonne mine : mais après il leur monstra le contraire ; car il exposa plusieurs fois sa vie dans la ville de Condom , les armes en la main, pour deffendre l'autorité du Roi. Et quoiqu'il soit , il est (10) mort de poison ou d'autre chose pour cela. Je pensois qu'il ne se fust jamais descouvert qu'à moi ; mais je trouvai qu'il en avoit autant dit à M. de Gondrin (11) , qui lui estoit fort ami , & à M. de Maillac , Receveur de Guyenne : car tous deux estoient comme freres. Je ne le dis jamais qu'à la Reine à Toulouse , contre la cheminée de sa chambre , de quoi Sa Majesté s'esmerveilla fort. Aussi c'estoient des entreprises endiablées , & des plus Grands y estoient meslez.

Ayant entendu toutes ces meschantes conspirations , je m'en retournai à ma maison au Sampoy ; & là je me résolus de mettre en arriere toute peur & toute crainte , délibéré de leur vendre bien ma peau : car je sçavois bien que si je tombois entre leurs mains & à leur discretion , la plus grande piece de mon corps n'eust pas esté plus grande qu'un des doigts de ma main. Et me déliberai d'user de toutes les

cruautez que je pourrois , & mesmement sur ceux-là qui parloient contre la Majesté Royale : car je voyois bien que la douceur ne gagneroit pas ces cœurs meschans. M. de Burie partit de Bourdeaux , & me manda le jour qu'il se rendroit à Clairac , afin que nous regardassions où est ce que nous devions le plustost aller commencer. Il m'envoya des lettres que les Commissaires lui avoient escrites , là où ils nous assignoient à Cahours pour là commencer contre les Catholiques. Je lui escrivis qu'il regardast bien la patente ; & que là il trouveroit que la Reine nous commandoit d'aller commencer à Fumel. Les lettres estoient bien si audacieuses , que par icelles ils faisoient cognoistre qu'ils estoient les principaux Commissaires , & que nous n'aurions autorité aucune , sinon de leur tenir main forte à l'exécution de leurs ordonnances.

Or il y avoit un village à deux lieues de Stillac , qui se nomme Saint-Mezard , dont la plus grande partie est au Sieur de Rouillac , Gentilhomme de huit ou dix mille livres de rente. Quatre ou cinq jours avant que j'y allasse , les Huguenots de sa terre s'estoient eslevez contre lui , pour ce qu'il les vouloit empêcher de rompre l'Eglise & prendre les

calices : & le tindrent assiégué vingt-quatre heures dans sa maison. Et sans un sien frere nommé M. de Saintaignan (a), & des Gentilshommes voisins qui l'allerent secourir, ils lui eussent coupé la gorge : & autant en avoient fait ceux d'Astefort aux Sieurs du Cuq & de la Monjoye ; & desja commençoient la guerre desouverte contre la Noblesse. Je recouvrai secrettement deux bourreaux, lesquels on appella depuis mes laquais, pource qu'ils estoient souvent après moi ; & mandai à M. de Fontenilles, mon beau-fils, qui portoit mon guidon, & estoit à Beaumont de Lomagne avec toute ma compagnie, étant là en garnison, qu'il partist le jeudi à l'entrée de la nuit, & qu'à la pointe du jour il fust audit Saint-Mezard, & qu'il prinst ceux-là que je lui envoyois par escrit, dont il y en avoit un, & le principal, qui estoit neveu de l'Advocat du Roi & Reine de Navarre, à Lectoure, nommé Verderi. Or ledit Advocat estoit celui qui entretenoit toute la sédition : & m'avoit-on mandé secrettement qu'il s'en venoit le jeudi mesme à Saint-Mezard, car il y a du bien. J'avois délibéré de commencer par sa teste, pource que j'avois adverti le Roi de Navarre en Cour, que cedit Verderi

(a) Jean de Goths de St. Aignan.

& autres Officiers qu'il avoit audit Lectoure, estoient les principaux auteurs des rébellions, & en avois autant escrit à la Reine, des Officiers du Roi, laquelle m'avoit répondu que je m'attaquasse à ceux-là les premiers. Et le Roi de Navarre (a) m'avoit escrit par sa lettre, *que si je faisois pendre aux basses branches d'un arbre les Officiers du Roi, que je fissé pendre les siens aux plus hautes.* Or Verderi n'y vint pas, dont bien lui en print, car je l'eusse fait brancher. M. de Fontenilles fit une grande courvée, & fut au point du jour à Saint-Mezard; & de prime arrivée, il print le neveu de Verderi & deux autres & un Diacre; les autres se sauverent, pour ce qu'il n'y avoit personne qui sceust les maisons, car il n'y avoit homme d'armes ni archer qui eust connoissance du lieu. Un Gentilhomme, nommé M. de Corde, qui se tient audit lieu, m'avoit mandé que comme il leur avoit remontré en la compagnie des Consuls qu'ils faisoient mal, & que le Roi le trouveroit mauvais, qu'alors ils lui répondirent : *Quel Roi ? nous sommes les Rois. Celui-là que vous dites, est un petit reyot de merde : nous lui donnerons des verges, & lui*

(a) Ce Prince après avoir été à la tête du parti protestant, en devint le plus cruel ennemi.

donnerons mestier pour lui faire apprendre à
 gagner sa vie comme les autres. Ce n'estoit
 pas seulement là qu'ils tenoient ce langage,
 car c'estoit par-tout. Je crevois de despit, &
 voyois bien que tous ces langages tendoient
 aux propos que m'avoit tenu le Lieutenant
 du Franc, qui estoit en somme de faire un
 autre Roi. Je m'accordai avec M. de Sainc-
 torens qu'il m'en print cinq ou six d'Aste-
 fort, & sur-tout un Capitaine Morallet,
 chef des autres, sous couleur qu'il leur vou-
 loit donner leur Enseigne, & que s'il le
 pouvoit prendre, lui & ceux que je lui nom-
 mois, avec belles paroles il me les amena-
 st à Saint-Mezard, en mesme jour que je faisois
 l'exécution, qui estoit un jour de vendredi,
 lequel ne le peut faire ce jour-là; mais il les
 attrapa le Dimanche ensuivant, & les amena
 prisonniers à Villeneuve. Et comme je fus
 arrivé à Saint-Mezard, M. de Fontenilles
 me présenta les trois & le Diacre, tous atta-
 chés dans le Cimetiere, dans lequel y avoit
 encore le bas d'une Croix de pierre qu'ils
 avoient rompuë, qui pouvoit estre de deux
 pieds de haut. Je fis venir M. de Corde &
 les Consuls, & leur dis qu'ils me dissent la
 vérité à peine de la vie, quel propos ils leur
 avoient oui tenir contre le Roi. Les Consuls

craignoient, & n'osoient parler. Je dis audit Sieur de Corde qu'il touchoit à lui de parler le premier, & qu'il parla. Il leur maintint qu'ils avoient tenu les propos ici dessus écrits. Alors les Consuls dirent la vérité comme ledit Sieur de Corde. J'avois les deux bourreaux derriere moi, bien équipez de leurs armes, & sur-tout d'un marrassau bien tranchant. De rage je sautai au collet de ce Verdier, & lui dis : *O meschant paillard ! as-tu bien osé souiller ta meschante langue contre la Majesté de ton Roi ?* Il me répondit : *Ha, Monsieur ! à pécheur misericorde !* Alors la rage me print plus que jamais, & lui dis : *Meschant, veux-tu que j'aie misericorde de toi, & tu n'as pas respecté ton Roi ?* Je le pouffai rudement en terre ; son col alla justement sur ce morceau de Croix. Et dis au bourreau : *Frappe, vilain.* Ma parole & son coup fut aussi-tost l'un que l'autre, encore emporta plus de demi-pied de la pierre de la Croix. Je fis pendre les deux autres à un orme qui estoit tout contre. Et pour ce que le Diacre n'avoit que dix-huit ans, je ne le voulus faire mourir, afin aussi qu'il portast les nouvelles à ses freres : mais bien lui fis-je bailler tant de coups de fouet aux bourreaux, qu'il me fut dit qu'il en estoit

en estoit mort (a) au bout de dix ou douze jours après. Et voilà la premiere execution que je fis au sortir de ma maison, sans Sentence ni escriture ; car en ces choses j'ai oui dire qu'il faut commencer par l'exécution. Si tous eussent fait de mesme ayant charge es Provinces, on eust assoupi le feu qui a depuis brulé tout. Cela ferma la bouche à plusieurs seditieux, qui n'osoient parler du Roi qu'avec respect ; mais en secret ils faisoient leurs menées.

Le lendemain je partis de Stillac, & m'en allai trouver M. de Burie à Clairac ; & là debattîmes du lieu là où nous devions commencer, ou bien à Fumel ou à Cahours (b). Je le trouvai gagné pour aller à Cahours trouver les Commissaires qui estoient arrivez, & avoient commencé à faire le procez des Catholiques, sans vouloir prendre quelque raison en payement. Je fis porter la patente, & lui montrai que l'intention de la Reine estoit d'aller commencer à Fumel. Alors il ne peut plus contrarier : & lui monстраi comme Sa Majesté entendoit (12) que nous fussions les vrais Commissaires, & que Girard

(a) Il y auroit eu moins de barbarie à le faire mourir sur le champ.

(a) Cahors.

& Compain estoient tenus de venir à nous, & non point nous à eux. D'autre part, que j'avois esté adverti, depuis que j'estois parti de la Cour, que c'estoient les deux plus grands Huguenots du Royaume de France, & qu'il falloit bien que nous prissions garde à eux & pareillement à nostre reputation, afin que l'on ne nous baillast point une trouffe, nous declarant estre Huguenots : car de moi je ne voulois point qu'on me marquast de ceste marque. Et pour dire la verité, il me sembla cognoistre, quand j'arrivai à Bourdeaux, que M. de Burie pendoit quelque peu du costé de ceste Religion, & aussi par autres advertissemens qu'on m'en avoit donné. Nous nous rendismes le lundi à Villeneuve, où M. de Saindorens nous vint trouver avec sa troupe d'argoulets & deux cens arquebuziers : & m'amena le Capitaine Morallet avec autres quatre, & deux autres que des Gentilshommes avoient pris dans Sainte-Livrade, lesquels je fis pendre le mardi, sans tant languir ; ce qui commença à mettre une grande peur & frayeur parmi eux, disans : *Comment ! il nous fait mourir sans faire aucun procez ?* Or leur opinion estoit que s'ils estoient pris, il faudroit venir par tesmoins, & qu'il ne s'en trouveroit par un qui osast dire la verité à

peine d'estre tuez : & aussi qu'il n'y avoit
 judicature grande ni petite qu'il n'y eust de
 leur Religion : & que ceux-là ne feroient
 coucher rien par escrit, sinon ce qui seroit
 à leur avantage pour leur justification. Et
 ainsi passoit la justice sans qu'il fust jamais
 fait aucune punition d'eux ; & comme ils
 avoient tué quelqu'un ou rompu les Eglises,
 soudain ces meschans Officiers (ainsi les doit-
 on nommer avec juste raison) se presentoient
 promptement à faire les informations : & icel-
 les faites, on trouvoit tousjours que les Ca-
 tholiques avoient commencé, & que les battus
 avoient tort, & qu'iceux mesmes rompoient
 les Eglises de nuict, afin que l'on dist que
 c'estoient les Huguenots. Je ne chide que
 l'on trouve en aucuns livres que jamais telles
 piperies, ruses & finesses fussent inventées
 en Royaume qui jamais aie esté. Et si la Reine
 eust encore plus tardé à m'envoyer avec ceste
 patente seulement trois mois, tout le peuple
 estoit contraint de se mettre de ceste Reli-
 gion-là, ou ils estoient morts : car chacun
 estoit tant intimidé de la justice qui se faisoit
 contre les Catholiques, qu'ils n'avoient autre
 remède que d'abandonner leurs maisons, ou
 mourir, ou se mettre de leur parti. Les Mi-
 nistres preschoient publiquement que s'ils se

mettoient de leur Religion, ils ne payeroient aucun devoir aux Gentilshommes, ni au Roi aucunes tailles, que ce qui lui seroit ordonné par eux. Autres preschoient que les Rois ne pouvoient avoir aucune puissance que celle qui plairoit au peuple. Autres preschoient que la Noblesse n'estoit rien plus qu'eux. Et de fait, quand les Procureurs des Gentilshommes demandoient les rentes à leurs tenanciers, ils leur respondoient qu'ils leur montraissent en la Bible s'ils le devoient payer ou non; & que si leurs predecesseurs avoient esté fots & bestes, ils n'en vouloient point estre.

Quelques-uns de la Noblesse commençoient à se laisser aller de telle sorte qu'ils entroient en composition avec eux, les priant de les laisser vivre en seureté en leurs maisons avec leurs labourages: & quant aux rentes & fiefs, ils ne leur en demandoient rien. D'aller à la chasse, il n'y avoit homme si hardi qui y osast aller; car ils venoient tuer les lievres, les levriers & les chiens au milieu de la campagne. Et n'osoit-on dire mot à peine de la vie; & si on touchoit un d'entr'eux, toutes leurs Eglises incontinent estoient mandées, & dans quatre ou cinq heures vous estiez mort, ou bien falloir fuir vous cacher dans

quelque maison de ceux-là qui avoient pañsé avec eux, ou dans Toulouse : car en autre lieu ne pouviez estre asseuré. Et voilà l'estat auquel la Guyenne estoit reduite. Je suis contraint d'escire toutes ces particularitez, pour vous monstrier si c'est à tort que le Roi m'ait honoré de ce beau nom de Conservateur de la Guyenne, & s'il a esté necessaire d'y mettre la main à bon escient. Que si j'eusse fait le doux comme M. de Burie, nous estions perdus. Il leur promettoit prou ; & je ne tenois rien, sçachant bien que ce n'estoit que pour nous tromper, & peu à peu se rendre maistres des places. Bref, ces nouveaux venus nous vouloient donner la loi ; & il n'y avoit petit Ministre qui ne fist le Monsieur, comme s'il eust esté un Evêque. Voilà les beaux commencemens de ceste belle Religion, & comme elle apprenoit à vivre.

Au partir dudit Villeneuve, nous allâmes à Fumel, où nous trouvâmes que Madame de Fumel, M. de Cancon son frere, & autres Gentilshommes parens de la Maison s'estoient mis aux champs, quand ils entendirent que nous y estions, ayant prins vingt-cinq ou trente de ceux qui avoient massacré le Sieur de Fumel. M. de Burie manda aux Commissaires de venir proceder à la com-

mission , lesquels lui firent response qu'ils n'en feroient rien : mais que nous allassions là. On me manda qu'ils avoient dit que puisque je faisois justice sans procedure , qu'ils me feroient à moi-mesme le procez après l'avoir fait aux autres. Je cogneus bien qu'il falloit venir aux prinſes & aux mains avec eux ; car autrement nous tombions au plus grand malheur que gens pouvoient faire. Et si nous ne tenions les gens & le peuple en crainte de nous , sans qu'ils euſſent frayeur de ces Commissaires , tout s'en alloit en ceste Religion. Il ne tenoit pas à le remonſtrer à M. de Burie : mais je cognoissois bien à ses responses qu'il estoit en quelque crainte de faillir , ou , comme j'ai dit , qu'il pendoit quelque peu du costé de ladite Religion. Sa fin nous en a donné la cognoissance ; & comme nous viſmes que nous ne pouvions avoir les Commissaires , nous mandasmes venir des Conseillers du ſiege du Seneschal d'Agen , lesquels commencerent à faire le procez à ces gens ; & les trouverent si coupables , qu'ils confesserent qu'eux-mesmes avoient esté au massacre de leur Seigneur ; car c'estoient ses propres ſujets qui avoient commencé & envoyé querir leurs Eglises voisines pour faire ce beau exploit , massacrant d'une infinité de

coups ce Seigneur. Encore demi-mort, ils le mirent contre un carreau sur le lit (a), & tiroient à la butte contre son cœur, pillant & saccageant tout. Et après, ces bonnes gens crioient : *Vive l'Évangile !* Bref, un jour il en fut pendu ou mis sur la rouë trente ou quarante ; & de là nous nous en allâmes à Cahours, où nous trouvâmes ces venerables Seigneurs qui avoient commencé ; & estoient desja bien avant à faire le procez aux Catholiques, & tenoient prisonniers M. de Viole (b), Chanoine & Archidiacre de Cahours & Chancelier de l'Université, Gentilhomme de maison, de sept ou huit mille livres de rente, appartenant à MM. de Terride, Negrepelice & à d'autres Sieurs du pays. Le Sieur de Caumont des Mirandes avoit marié sa sœur en ceste maison : & estoit là sollicitant pour ledit de Viole son beau-frere, avec ses enfans, nepveu dudit de Viole (c) ; Madame

(a) Ces atrocités sont rapportées par Dupleix dans son Hist. de France, & par Cathala-Coture, Histoire du Querci. Tome I, p. 405.

(b) Manfrède de Cardaillac, de la Maison de Bieule, une des plus anciennes de Provence. (*De Thou, &c.*)

(c) Au lieu de Viole, c'est Bieule en Quercy, Diocèse de Cahors : MM. de Cardaillac en étoient Seigneurs.

de Bugua , sœur dudit de Viole , M. d'Auffum y vint aussi , pour ce qu'il estoit parent de sa femme. Toute la ville estoit pleine de Noblese pour solliciter pour ledit Sieur de Viole. Ils avoient si bien fait , qu'ils avoient appelé neuf Juges ou Lieutenans des Sieges , dont les six estoient Huguenots , les trois ils les avoient si fort intimidez de leur grande puissance & autorité , qu'ils disoient avoir en leur charge , que nul d'eux n'osoit dire sinon comme les autres. Et mesme le Juge-Mage propre , qui est personne timide , n'osoit rien dire , sinon ce qu'ils vouloient. Ils jugerent quatorze ou quinze hommes. Il n'y en avoit pas trois qui fussent au massacre : mais pour vengeance de la justice que nous avions faite à Fumel , ils en vouloient faire mourir tant qu'ils pourroient , justement ou injustement : & les firent executer à la place de la ville. La Justice & l'Eglise entrèrent en si grande peur , qu'ils se tenoient tous pour perdus , voyant que l'on faisoit le procez à M. de Viole & à plusieurs autres qui ne s'y estoient pas trouvez. Toutes ces Dames estoient tousjours après moi , & ne pouvoient pas avoir response de M. de Burie qui les contentast. M. de Caumont (a) , qui est au-

(a) Geoffroy de Baumont , Abbé de Clairac &

jourd'hui , vint parler à M. de Burie : & croi
 que c'estoit plus pour avoir querelle avec
 moi qu'autre chose , pour ce que j'avois dit
 qu'il endureoit qu'un Ministre parloit en
 pleine chaire contre la personne du Roi &
 son autorité à Clairac , dont il est Abbé :
 & le me demanda en pleine salle devant
 M. de Burie. Je lui dis que je l'avois dit ,
 & qu'il estoit tant obligé au Roi des biens
 qu'il en avoit reçus , qu'il ne le devoit point
 endurer. Il me répondit qu'il n'avoit pas
 presché devant lui , & quant bien il l'auroit
 fait , ce n'estoit pas à moi à qui il en de-
 voit rendre compte. Je lui cuidai sauter des-
 sus , la dague en la main. Il mit la main sur
 son espée , & tout à un coup lui sauterent
 au col quinze ou vingt Gentilshommes des
 miens , & eus assez affaire à garder que l'on
 ne le tuaist. M. de Burie fut de mon costé ,
 & le brava fort , de sorte qu'aucuns le pouf-
 ferent hors de la salle pour le sauver ; car
 tout le monde avoit la main aux espées , &

d'Uzerches, quitta l'Etat Ecclésiastique après la mort
 de son frère François, décédé sans postérité : Jacques
 Nompar de Caumont, son neveu, sauvé d'une manière
 extraordinaire à la St. Barthelemy, depuis Duc de la
 Force , releva cette Maison , & eut beaucoup d'enfans
 de Charlotte de Gontaut, son épouse.

lui n'avoit pas force pour répondre pour lors aux miennes. Et voilà l'occasion de la haine (a) qu'on dit qu'il me porte, car auparavant nous estions bons amis : mais c'est le moindre de mes soucis.

Or pour retourner à la justice, Madame la Comtesse d'Arein qui estoit à Affier, m'escrivit une lettre par un sien Gentilhomme, nommé le Brun, par laquelle me prioit vouloir tenir la main que justice se fît. Je lui répondis que je ne l'empescherois point, où je connoistrois que la raison le permettroit, & que M. de Burie & moi n'estions là pour autre chose. Le lendemain il tourna à moi, & en secret me dit & me pria que je tinssé la main à ce que le jugement des Commissaires sortist à effet, & que dix mille francs ne me faudroient point. Ce fut devant un marchand qui vendoit des pistolets, & lui-mesme les me choisit, & me dit qu'il s'y entendoit, & qu'il les vouloit démonter. Il me fit grand plaisir; & les lui laissai entre ses mains, m'en allant souper avec M. de Burie. Son logis es-

(a) On verra dans le Tome II des Mémoires de Brantôme, les effets de la haine que le Seigneur de Caumont portoit à Montluc. Il vint en Cour se plaindre de lui. Le Duc de Guyse prit hautement le parti de Montluc, & maltraita le Seigneur de Caumont.

toit bien près delà ; & en allant je commençai à discourir en moi-mesme d'où pourroient sortir ces dix mille francs ; & ne peut entrer dans mon esprit d'où cest argent pourroit venir , bien pensois-je qu'il y devoit avoir de la malice & cautelle. Le soir je me retirai à mon logis chez l'Archidiacre Redoul ; & me retirant, mes Dames du Longua, de Viole me rencontrerent près du logis , lesquelles je trouvai pleurantes, & me dirent ces mots : *Monsieur, M. de Viole s'en va mort, si vous ne lui aidez ; car sa sentence est arrestée, & ceste nuit le doivent estrangler dans la prison, & au matin le doivent mettre mort sur l'eschafaut.* Tous ces Seigneurs avoient envoyé en poste devers le Roi ; mais le messager estoit arrivé trop tard , si je n'y eusse mis la main. Je les renvoyai avec espérance que je l'en garderois. Et toute la nuit je fis promener des gens d'armes de ma compagnie au devant de la prison & devant le logis des Commissaires, & moi-mesme ne me dépouillai de cette nuit-là. Il fut fort tard quand l'Archidiacre Redoul revint au logis ; & comme je sceus qu'il fust dans sa chambre, je le mandai. Il estoit allé secrettement descouvrir les affaires de M. de Viole & des autres prisonniers, qui estoient gens de maison & de qua-

lité ; & me porta la résolution qu'ils estoient tous condamnez à mourir, & que pour crainte de scandale & qu'il n'y vinst esmotion, ils devoient estre déffaits seccretement en prison avec les torches. Et que par leur procez & jugement ils avoient departi la ville en trois corps : c'est à sçavoir l'Eglise en un, la Justice en un autre, & le tiers Estat en l'autre, & que tous ces trois corps estoient condamnez en six vingts mille francs. Alors il me va au cœur que ces dix mille francs dont le Brun m'avoit parlé, devoient venir de là. Et pleuroit ledit Archidiacre, me disant que la ville de Cahours estoit destruite à jamais, & que quand on auroit vendu tous les biens de la ville, meubles & immeubles, il ne s'en sçauroit trouver cette somme. Alors je lui dis : *Ne vous donnez point de melancholie, laissez faire à moi ; car pour l'amour de M. de Viole & des autres, j'y ferai faire si bon guet, que je les attraperai avant qu'ils fassent leur exécution : & quant à ces amendes que vous dites, le Roi ne voudra jamais que vostre ville soit ruinée ; car elle est à lui : & assurez-vous qu'il la vous donnera.* Alors il me dit : *Monsieur, si les amendes alloient à la bourse du Roi, nous aurions espérance que Sa Majesté ne nous voudroit pas voir détruits : mais, il*

n'en tire pas un sol. Et qui donc, lui dis-je ? C'est le Comte Reingrave (a) qui a presté au Roi cinquante mille francs sur la Comté ; & nous avons eu procèz avec ledit Comte pour les amendes à Toulouse, & l'avons perdu. Et a esté dit qu'il tireroit les amendes aussi bien que l'autre revenu. Voilà pourquoi nous n'avons autre remède que d'abandonner la ville, aller habiter ailleurs & lui laisser tous nos biens. Et comme j'entendis ceci, je pensai enrager de ce que je voyois que ces deux meschans destruisoient une cité qui estoit au Roi, pour un particulier. Je passai toute cette nuit en colere ; & au matin, M. de Burie m'envoya quérir, pour entendre le jugement des procez. Et m'en allant, je pensai à les garder de prononcer leur sentence ; car si elle estoit prononcée une fois, il n'y avoit plus d'ordre de sauver la ville que le Comte Reingrave n'en eust les amendes, & qu'il estoit estranger dont le Roi avoit tousjours affaire de lui. Et en cette colere, j'arrivai à la chambre de M. de Burie, & trouvai qu'ils estoient desja tous assis, les sacs sur la table. Ils virent bien à ma mine ce que je portois sur le cœur.

(a) Philippe, Comte du Rhin, qu'on appelloit le Rheingrave : on en a parlé dans le deuxième Livre de ces Mémoires.

Je prins une petite escabelle , & me mis au bout de la table ; car ils tenoient tout l'environ d'icelle , & là commença ledit Compain à faire de grandes remonstrances de ce forfait qui estoit advenu en la ville ; & que tant de femmes & enfans y avoient perdu leurs maris & leurs peres ; & que le Roi & la Reine nous avoient envoyez là pour faire cette justice juste & raisonnable ; (sa harangue dura pour le moins demi-heure) & que ce n'estoit rien de ceux qu'ils avoient fait mourir , si les principaux auteurs ne perdoient la vie , qui serviroit d'exemple à tout le Royaume de France ; & qu'ils vouloient lire leur sentence devant nous pour puis après faire l'exécution en la prison , nous priant de leur prester la main forte. Et commença de tirer la sentence du sac. Je regardai M. de Burie s'il diroit rien ; car il touchoit à lui de parler premier qu'à moi. Et comme je vis qu'il se laissoit aller sans respondre , & que l'autre commençoit à ouvrir la sentence pour en faire lecture , je lui dis : *Hola ! M. de Compain, ne passez plus outre que vous ne m'ayez respondu sur ce que je vous veux demander.* Alors il me dit qu'après qu'il auroit leu la sentence , il respondroit à ce que je lui demanderois , & qu'il la vouloit lire avant que faire autre chose.

Surquoi je dis à M. de Burie, en jurant : *Monsieur, dès le premier mot qu'il ouvrira la bouche, je le tuerai, si premierement ne me rend raison de ce que je lui demanderai en vostre présence.* Alors M. de Burie lui dit : *Monsieur de Compain, il faut que vous entendiez ce qu'il vous veut dire ; car peut-estre qu'il a entendu des choses que je n'ai pas entendues.* Alors je vis mon homme pallir : il avoit raison. Je lui dis : *A qui est la ville de Cahours ?* Il me répondit : *Elle est au Roi.* *A qui est la justice ? Elle est au Roi.* *A qui est l'Eglise ?* Il me répondit qu'il n'en sçavoit rien. Alors je lui dis : *Niez-vous que l'Eglise ne soit au Roi aussi bien que le demeurant.* Il me répondit, qu'il ne se soucioit point de cela. Alors je lui dis, *avez-vous départi la ville en trois corps ; c'est à sçavoir l'Eglise, la Justice & la Ville séparément, & sur chacun déclaré les amendes ?* Il me dit lors que j'ecoutasse leur sentence, & alors je le sçaurois. Surquoi je lui commence à lui donner du tu, lui disant : *Tu declareras ici devant M. de Burie & devant moi ce que je te demande, ou je te pendrai moi-mesme de mes mains ; car j'en ai pendu une vingtaine de plus gens de bien que toi, ni que ceux qui ont assisté à ta sentence, & me leve de dessus l'escabelle ;* M. de Burie lui

dit : *Parlez M. de Compain , & dites si vous l'avez fait.* Il respondit : *Oui Monsieur.* Alors je lui dis : *O meschant paillard ! traistre à ton Roi , tu veux ruiner une ville qui est au Roi pour le profit d'un particulier. Si ce n'estoit la présence de M. de Burie qui est ici Lieutenant du Roi , je te pendrois toi & tes compagnons aux fenestres de ceste maison.* Et dis à M. de Burie : *Hé Monsieur , laissez-moi tuer tous ces meschans traistres au Roi , pour le profit d'autrui & le leur.* Sur quoi je tirai la moitié de mon espée. Je les eusse bien gardez de faire jamais sentence ni arrest : mais M. de Burie me sauta au bras , & me pria de ne le faire point. Et alors tous gaignerent la porte , & se mirent en fuite , crians si eslonnez , qu'ils sauterent les degrez sans compter. Je voulois aller après les tuer ; mais M. de Burie & M. du Courré son nepveu , me tindrent que je ne peus eschapper. La colere où j'estois ne me permettoit estre maistre de moi. Il ne faut pas donc trouver estrange si je les appelle meschans dans cet escrit. M. de Burie , M. du Courré & moi entraşmes dans un jardin. Ledit Sieur de Burie me dit qu'outre que j'avois gardé que cette ville ne fust ruinée , je lui avois sauvé son honneur : car le Roi , la Reine & tout le monde eussent tousjours dit qu'il avoit
prins

prins argent & que jamais il n'avoit rien entendu de tout ceci. Et alors je lui dis comme je l'avois descouvert; & ai opinion qu'il n'y avoit nulle intelligence du costé de M. de Burie. Je disnai avec lui, & croi qu'il ne mangea jamais quatre morceaux: & tout ce jour-là je le vis triste & en colere; & leur manda de ne procéder aucunement en chose que ce fust, jusques à ce que le Roi seroit adverti du tout. Et manda au Juge-Mage & aux autres, que s'ils assistoient en aucune chose de ce que Compain & Girard feroient, il leur iroit de la vie. L'un après l'autre le soir ils venoient s'excuser à lui, j'entends ceux qui avoient assisté, confessant audit Sieur, qu'ils n'avoient jamais pensé en la ruine que portoit le jugement de ce procez; que c'estoit la ruine d'eux-mesmes & de leurs enfans. Ils n'osoient parler à moi ni se trouver là où j'estois. M. de Burie me disoit le tout: mais quoi que ce fut, pas un n'osoit se trouver devant moi. Je croi que j'en eusse estranglé quelqu'un. Au bout de cinq ou six jours, arriva le courrier que les parens & parentes de M. de Viole avoient envoyé devers le Roi, qui apporta interdiction aux Commissaires, de ne tirer plus outre en aucune maniere que ce fust au fait dudit Sieur de Viole, ni de ce qui des

pendoit de cette sédition ; commandant d'élargir ledit Sieur de Viole & autres prisonniers, avec pleiges de se présenter toutes fois & quantes qu'il en seroit ordonné. Il ne faut pas trouver estrange si la ville de Cahours m'aime ; car il semble qu'ils voyent, à la bonne chere qu'ils me font, le Roi ou un de mes Seigneurs ses freres.

Voilà la deuxiesme fois qu'on m'a voulu corrompre par argent : mais l'on ne me trouvera jamais par escrit au livre de telles meschancetez, & n'en crains personne du monde ; non seulement en Guyenne, mais en Italie, là où j'ai eu de grandes & honorables charges, où je pouvois gagner deux cens mille francs pour le moins, si j'eusse voulu, comme ont bien fait d'autres qui ne s'en sont pas mal trouvez ; & en eusse esté bien mieux connu que je n'ai esté. Mais je puis dire, & à la verité, que jamais ne m'en suis revenu de charge aucune, qu'il ne m'ait fallu emprunter de l'argent pour venir à ma maison ; & me suis voulu ruiner & passer tous les jours pour espargner la bourse du Roi, & non pour m'enrichir, non-seulement moi, mais encore ceux qui estoient sous ma charge ; & y en a prou qui sont en vie, comme le Tresorier Beaucler, le Controleur la Moliere & autres qui en porteront bon tesmoignage, qui s'en

sont revenus aussi coquins que moi. Si quelque ville m'a fait quelque présent pendant ces troubles, ç'a esté pour soustenier (a), la grande dépence qu'ils me convenoit faire pour entretenir les gens & les Seigneurs de ce pays. C'estoit ouvertement & non en cachette. Voilà la fin de la procédure de Cahours.

Or ayant M. de Burie mesme cogneu que ces deux braves Commissaires n'alloient point franchement en besogne, & qu'ils ne tiroient qu'à faire justice des Catholiques & non des Huguenots, il envoya en diligence à Bordeaux faire venir MM. d'Alesme le vieux (b) & Ferron (c), Conseillers en la Cour de Parlement, afin de bailler à ces Com-

(a) Pour soutenir.

(b) Jean d'Alesme, natif de St. Léonard, petite ville du Limousin, étoit un des plus illustres & des plus sçavans Magistrats de son temps. Son cousin-germain, Léonard d'Alesme, étoit aussi dans le Parlement de Bordeaux; d'abord il fut Président de la Chambre des Enquêtes (*Præses Curiae Inquisitionis*), & ensuite Président à Mortier. (*Amplissimi ordinis Præses*) *Gabriel Lurbæus de Ill. Aquitaniæ Viris.*

(c) Arnaud du Ferron étoit de Bordeaux, & son père avoit été, comme lui, Conseiller au Parlement; il étoit sçavant dans la Jurisprudence & dans les Belles-Lettres. Il a continué l'Histoire de France commencée par Paul Emile, jusqu'au règne de Henri II, *ibid.*

missaires, pour contre-carre, gens qui entendoient bien le chemin qu'il faudroit prendre; & nous acheminasmes droit à Ville-franche de Rouergue, entendans de toutes parts que les Huguenots s'assembloient. M. de Burie fit venir les compagnies de M. le Marechal de Termes, de M. de Randan (a), & de la Vauguion (b) & de Jarnac; car nous n'avions que les nostres deux. Et trouvâmes à Ville-

(a) Charles de la Rochefoucault, Comte de Randan, Colonel de l'Infanterie, second fils de François, Comte de la Rochefoucault; Chevalier de l'Ordre en 1566, mourut au siège de Rouen en 1562.

(b) Jean d'Escars, Seigneur de la Vauguion, Prince de Carency, Marechal & Sénéchal du Bourbonnois, Capitaine de 100 hommes d'armes, & Chevalier de l'Ordre du St. Esprit, mort le 28 Mars 1595. Il étoit fils de François d'Escars, Seigneur de la Vauguion, & d'Isabelle de Bourbon, fille de Charles de Bourbon, Seigneur de Carency, puîné de la Maison de Vendôme.

Ce titre de Prince de Carency ne doit point se rapporter à la qualité de la Terre, mais à celle des personnes qui l'ont possédée depuis qu'elle est entrée dans la Maison de Bourbon. Cette Terre ayant appartenu à des puînés de Bourbon-Vendôme, on les appelloit ordinairement Princes de Carency, quoiqu'ils ne se qualifiassent pas tels; Isabelle ayant épousé François d'Escars, attachâ son droit de Principauté à cette Terre, pour marquer son extraction, & son fils, en

franche M. le Cardinal d'Armagnac, qui nous y attendoit pour se plaindre des Eglises que l'on lui avoit rompues, & mesmement à Ville-franche, qui est de son Eveché de Rhodes. Et comme ils nous sentirent approcher, les Consuls se saisirent de quatre ou cinq des principaux séditieux; & les trouvasmes prisonniers. Et le lendemain que nous fusmes arrivez, vindrent les susdits Sieurs d'Alesme & de Ferron, lesquels les Commissaires ne vouloient approuver, disant qu'ils n'avoient point de patentes du Roi : mais à la fin nous nous en fismes accroire. M. de Burie m'avoit prié de ne leur faire point de mal au départ de Cahours, car ils ne desiroient que s'en aller. Ils commencerent à faire le procès de ces quatre ou cinq que M. le Cardinal d'Armagnac avoit fait prendre; & ne fut possible de faire condescendre les deux Compain & Girard à faire justice, nonobstant qu'on prouvoit par les plus grands de la ville, une infinité de rapt & volemens, outre la rupture des Eglises. Ils demurerent huit ou dix jours en ceste dispute, & conchuoient tousjours qu'ils devoient estre relaxés. Et encore que M. de Ferron eust sa femme & famille considération d'une si haute alliance, conserva le titre de Prince de Carency.

de la Religion , néantmoins il concluoit tous-jours comme M. d'Alesme , qu'ils devoient mourir. M. le Cardinal d'Armagnac & tous les Officiers se désespéroient de ce que Justice ne se faisoit point , & qu'ils n'attendoient que tous malheurs , après que nous en ferions passés , s'il ne se faisoit quelque Justice. A la fin MM. d'Alesme & de Ferron vindrent à mon logis me dire , qu'il ne falloit point espérer que ces gens fissent jamais justice contre ceux de leur Religion , & qu'ils ne feroient rien qui vaille avec eux , & qu'ils s'en vouloient retourner. Je les priai de ne nous laisser point. Alors M. d'Alesme me dit : *Voulez-vous faire un tour digne de vous , envoyez-les faire pendre aux fenestres de la maison de ville , là où ils sont prisonniers , & vous nous jetterez de débat , car autrement il ne faut point espérer que justice s'en fasse. Estes-vous tous deux de ceste opinion ?* dis-je ; ils me respondirent qu'oui. Ce fut assez dit. J'appelai le sergent de M. de Saintorens , & lui dis en leur présence : *Sergent va-moi faire venir le geolier , ce qu'il fit , auquel je dis : Baille lui ces prisonniers que tu tiens ; & vous , sergent ; prenez mes deux bourreaux , & les allez faire pendre aux fenestres de la maison de la ville.* Et incontinent partit , & en moins d'un

quart d'heure nous les vismes attachez aux fenestres. Ledit Commissaires cuiderent enrager, & le vouloient faire trouver mauvais à M. de Burie. Et le lendemain je leur reprochai, & leur dis, présent ledit Sieur de Burie : *M. de Burie & moi seront d'accord, & m'assure que je vous ferai pendre vous-mesme avant que le jeu départe, & que nous sortions de ceste commission. L'on fait bruit que M. le Prince de Condé a prins les armes, & s'est saisi d'Orléans; & si cela est vrai n'espérez autre chose, sinon que je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Il ne tarda pas deux heures que Rance, Secretaire du Roi de Navarre, arriva, & porta les nouvelles à M. de Burie, que M. le Prince de Condé avoit prins les armes, & s'estoit saisi d'Orléans, & contoit merveilles des grandes forces qu'avoit ledit Sieur Prince, eu esgard à celles du Roi, & que le Roi de Navarre, M. le Connestable, M. de Guyse, M. le Marechal de Saint-André estoient ensemble qui ne pouvoient pas trouver un homme, & mille menfonges. Ledit Sieur de Burie lui deffendit de me tenir ce langage, & qu'il ne lui alloit que de la vie, si j'en entendois aucune chose. Et manda secrettement ledit Sieur aux Commissaires, qu'ils se sauvassent avant que ce bruit

fut publié, car autrement il ne pourroit garder que je ne les fisse mourir, comme j'eusse fait. Ils ne le se firent pas dire deux fois, car ils s'acheminèrent seccrettement; & ne sceus leur partement jusques au lendemain. Je faisois chercher Rance, que si alors il me fust tombé entre les mains, je lui eusse appris de porter telles nouvelles qu'il avoit porté. Or nous fumes d'opinion de nous en aller droit à Montauban, & nous jeter dans la ville avant qu'elle se révoltast: car nous entendions que la ville d'Agen estoit révoltée, & avoient prins les Officiers & Consuls Catholiques & les Chanoines: & allasmes à Saint-Antony, pensant entrer le lendemain à Montauban: mais avant que nous fussions à moitié chemin, on nous dit que la ville estoit révoltée. Et nous acheminasmes droit à Villeneuve d'Agenois: & trouvasmes le tout revolté. Puis vinsmes à un village nommé Galapian près du port Sainte-Marie, & trouvasmes aussi le port Sainte (13) Marie revolté; car ces gens avoient fait leur entreprinse de longue main. Ils estoient fort secrets. Et là arrestasmes que M. Burie s'en iroit jeter dans Bourdeaux avec les quatre compagnies de Gens-d'armes, & moi avec celle du Roi de Navarre, qui estoit demeurée à Condom, de

M. le Marechal de Termes, & la mienne passeroit la Garonne vers la Gascogne, & me tiendrois dans le plat pays vers Toulouse & Beaumont de Lomagne. Et ainsi que nous nous voulions départir, arriva le Capitaine Sainte (a) Geme qui m'apporta lettres du Roi, lesquelles estoient de ceste teneur : *Monfieur de Montluc, je vous prie, si vous desirez jamais me faire service, qu'incontinent & en diligence vous me veniez trouver avec la compagnie de M. le Marechal de Termes & la vostre, & avec six compagnies de gens de pied, dont je vous envoie les commissions, laissant les noms des Capitaines en blanc : car vous connoissez mieux ceux qui le meritent que moi. Et laissant toutes choses, je vous prie vous acheminer ; car il faut sauver le corps de l'arbre : parce que le corps sauvé, les branches se recouvreront tousjours, Voilà le contenu de ma*

(a) Ce Capitaine Ste. Gemme pourroit bien être Lancelot du Bouchet, dit Ste. Gemme, qui étoit Enseigne de la compagnie d'hommes d'armes du Maréchal de Cossé au siège de Metz en 1552, dont parle *Le Frere*, folio 263, & sans doute de la même famille que Tannegui du Bouchet, Seigneur de Puigressier, Gentilhomme Poitevin, dont on a parlé. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il y a un lieu près de Luçon qui s'appelle Ste. Gemme.

lettre. Celle de M. de Burie faisoit mention de ce qu'il m'escrivoit : & lui mandoit qu'il donnast le meilleur ordre qu'il pourroit en la Guyenne , n'estant point encore advertie Sa Majesté de la révolte d'icelle. M. de Burie print son chemin droit à Thonens , où il trouva MM. de Caumont & de Duras. Lequel Sieur de Caumont estoit pressé de leurs Eglises d'estre Chef ; mais il n'en voulut onques prendre charge. Aussi ne faisoit pas M. de Duras : mais à la fin fut contraint de la prendre à la persuasion d'un personnage (a) plus grand que lui ; lesquels firent grande chere à M. de Burie & ne lui demanderent rien , car ils taschoient tousjours à le gagner : mais il estoit homme de bien. Il s'en alla droit à Bourdeaux ; & le mal fut qu'il en envoya toutes les quatre compagnies vers Xaintonge : & lui demeura seul dans Bourdeaux , n'ayant que vingt-cinq arquebuziers de garde. Et le mesme jour que nous nous departismes , je me vint camper à la maison de M. de Beaumont , près d'Agen , & aux villages voisins , où je départis les six commissions que le Roi m'avoit envoyées : sçavoir , au Capitaine Charri

(a) Montluc veut probablement parler du Prince de Condé , qui chargea Duras de lever des troupes dans la Guyenne.

deux , au Capitaine Bazordan autres deux , une au Baron de Clermont , mon nepveu , & l'autre au Capitaine Aorne. Les Sieurs de Cancon, de Monferran, toute la Noblesse d'Angenois Catholique s'estoient rendus auprès de moi. Et en la salle commencerent à murmurer les uns & les autres, que si je les abandonnois , ils estoient perdus , & leurs femmes leurs enfans & leurs maisons en ruine & perdition. Lectoure, place forte, estoit aussi revoltée : de sorte que la Noblesse de Gascogne n'avoit où se retirer : & tous se rendoient à moi. Lesquels entre eux firent une conclusion, que si je prenois délibération de m'en aller trouver le Roi , comme il me mandoit , ils demeureroient sans Chef , & qu'il me falloit prendre comme prisonnier , & ne me laisser partir. Sur le tard j'assemblai tous ces Seigneurs , & leur remontrai qu'il falloit que je despeschasse en diligence devers le Roi pour l'advertir de la révolte de toute la Guyenne , sauf Toulouse & Bourdeaux , & que si celles-là n'estoient secourues , qu'elles estoient en branle d'estre perduës aussi bien que le reste. Et le trouverent tous bon ; & je despeschai incontinent le Capitaine Couffeil, pour donner advis au Roi & à la Reine de tout. Et après

la despesche faite , M. du Masses (a), qui est dernièrement mort à Limoges , qui pour lors portoit l'Enseigne de M. le Marechal de Termes , me dit , en présence de tous , que j'avois fort bien fait de prendre ceste résolution , car ils avoient fait un arrest entre eux de me retenir par force. Le matin nous passâmes la riviere à deux ou trois ports mal aisément : car Leyrac estoit revolté , comme estoit aussi tout le pays de Bazadois , sauf la Reolle , & jusques aux portes de Toulouse , sauf Auvillar & Condom où le Capitaine Aorne (b) estoit avec la compagnie du Roi de Navarre , & avant qu'elle y fût , ladite ville s'estoit révoltée par deux fois : mais le Lieutenant Général , nommé du Franc , que j'ai ci-dessus nommé , avoit prins les armes pour deffendre l'autorité du Roi , & en estoit demeuré maistre. Toutesfois à la fin il ne fût pas esté le plus fort sans ladite compagnie que j'envoyai dedans. Je mis ma compagnie à la Sauvetat de

(a) Ne faudroit-il point lire *du Masses* ? Le nom de famille des Seigneurs du Masses , étoit *de Beon* : on en a parlé dans une des notes du premier Livre de Montluc.

(b) Arnay , c'est ainsi que le nomment Le Frere , dans son Histoire des Troubles de France , & le Traducteur de M. de Thou.

Gavre. M. de Terride avoit la fienne aux environs de sa maison en ses terres propres ; car Beaumont estoit aussi révolté. M. de Gondrin & moi parlâmes ensemble à ma maison au Sampoy en Gavre , là où je l'avois assigné : & là conclusmes de faire amis tous les Gentilshommes Catholiques , afin que nous fussions tous unis ensemble. Et pource que les Seigneurs de Fimarcon (a) & de Terride , tous deux sont sortis d'une maison qui ne s'entraimoient point , nous arrestâmes de les faire amis , & les assignâmes de se trouver à Faudouas , où il se trouva unebonne compagnie de Noblesse : & comme nous y fûmes , les fîmes bons amis. Le Capitaine Charri partist en diligence pour s'en aller jeter dans Puymirol , pource que je fus adverti que les ennemis l'avoient abandonnée , & print l'artillerie qu'y estoit pour porter à Agen. Ledit Capitaine Charri alla passer la riviere à la Magistère (b) , & fust au point du jour

(a) Bernard de Narbonne , Seigneur de Fimarcon. Il ne sortoit de la Maison de Lomagne que par les femmes : car Jean de Lomagne-Fimarcon , dernier mâle de cette Maison , qui testa en 1505 , ne laissa qu'une fille qui porta la Seigneurie de Fimarcon à Aimery de Narbonne , Seigneur de Taleyrant.

(b) Ce sont trois pauvres Maisons sur le bord de

dans la ville : car les bonnes gens l'ouvrirent : & n'y avoit que dix soldats au chasteau, lesquels se rendirent. Soudain chascun des autres Capitaines print incontinent son parti pour aller dresser leurs compagnies. Et comme nous eusmes disné, vint un homme à cheval qui estoit parti en poste de Cahours, ayant cheminé toute la nuit & print un cheval de louage à la Magistère, là où il lui fût dit que j'estois à Faudouas, & me porta une lettre de M. de la Rocque des Ars, près Cahours, un mien parent, laquelle lettre se trouvera enregistrée au registre du Parlement de Toulouse, dont la teneur estoit telle : *Monsieur, aujourd'hui environ midi, est arrivé ici un Gentilhomme venant de la Cour, à grandes journées, lequel ayant demandé à l'hostellerie s'il y avoit homme qui vous cogneust. L'hoste lui a dit que j'estois à la ville, & que je vous appartenais de parenté. Surquoi il m'a envoyé soudain querir par l'hoste. Et comme j'ai été devant le logis, il a dit audit hoste qu'il rentraist dans sa maison. Je l'ai voulu embrasser, mais il m'a fait signe que je ne le touchasse point. Et estans lui & moi seuls, il m'a dit qu'il estoit de la Comté de Foix, & la Garonne, dans le Diocèse d'Agen. Charles IX y coucha le Jeudi 22 Mars 1565.*

au Roi de Navarre. Et qu'à Orléans lui estoit mort un médecin de peste à son costé, dont il estoit encore pestiféré. M'ayant dit en outre que j'allasse incontinent chercher de l'encre & du papier. Ce que promptement j'ai fait, & devant le logis mesme m'a fait escrire ceste lettre, & m'a prié de la vous envoyer en poste. Ladite lettre disoit ainsi : Monsieur, m'en revenant de la Cour, je suis passé à Orléans où j'ai laissé M. le Prince de Condé, qui assemble de grandes forces, & desja en a beaucoup. Il y a un Capitoul (14) de Toulouse qui s'en vient à grandes journées après, & pense qu'il passera ceste nuit ici : lequel a promis audit Seigneur Prince de lui rendre à sa dévotion, dans le xvij de ce mois (qui estoit en (a) Mai) la ville de Toulouse. Ledit Capitoul s'est descouvert à moi. Je vous en ai voulu advertir en extreme diligence, afin que vous y pourvoyez s'il vous est possible. Et pour les raisons que vous escrira M. de la Rocque, je n'ai point voulu signer ceste lettre : mais je l'ai fait signer audit Sieur de la Rocque. Voilà le contenu des deux lettres, lesquelles ayant vuës,

(a) M. de Thou place cet évènement au mois d'Avril : mais la Faille, d'accord avec Montluc, dit que ce fut en Mai. La Popeliniere & l'Histoire des cinq Rois donnent la même date à cette émeute.

je tirai à part les Susdits Seigneurs, & leur ayant communiqué lescdites lettres, je les envoyai incontinent par exprès en poste à M. le Premier Président Mansencal (a), & fis promptement trois dépesches aux Capitaines Bazordan, Baron de Clermont & Aorne, leur mandant par icelles que jour & nuit ils fissent diligence d'assembler leurs compagnies de gens de pied que je leur avois baillées, & qu'ils s'approchassent le plus près de Toulouse qu'ils pourroient. M. de Terride s'en retourna en diligence pour tenir prête la sienne de Gens-d'armes. Les Sieurs de Gondrin, de Firmarcon & moi, nous en retournâmes en diligence pour assembler de la Noblesse. Or le messager ne peut arriver à Toulouse de ceste journée-là, qu'il ne fust trois heures de nuit. Et M. le Président se trouva couché, & ne lui peut bailler les lettres jusques au lendemain matin, qui estoit le xij de Mai. En quoi M. le président fit une erreur, d'autant que le matin il alla assembler toutes

(a) Jean de Mansencal, Magistrat, dit M. de Thou, d'une sagesse & d'une probité reconnue. Il fut reçu Premier-Président le 7 Mars 1538. Il se faisoit descendre d'une noble & ancienne famille de Bazas : son ayeul avoit été Lieutenant-Général dans cette ville. (La Faille, *Annales de Toulouse*, Tome II, p. 221.)

les chambres, & là en présence de tous, lesdites lettres furent lues. Et moi j'en fis une autre, n'ayant été si advisé de lui mander qu'il les communiquast à peu de gens. Cela fut cause que ceux de leur compagnie, qui estoient de la Religion nouvelle & de l'entreprise, au sortir du Palais, advertirent tous les autres de leur intelligence, pour les faire haster de se saisir de la maison de ville & de l'artillerie, & n'attendre point jusques au dix-huitiesme dudit mois; car j'escrivois aussi par madite lettre, que je mandois en diligence aux Capitaines Bazordan & Baron de Clermont, qu'en faisant les compagnies, ils marchassent devers ladite ville de Toulouse, laquelle plus de huit jours auparavant estoit entrée en grand soupçon, pource que ceux de dedans y voyoient arriver de jour à autre beaucoup de gens estrangers & inconnus de leur dite ville. Et lesdites lettres arriverent sur ceste peur. J'avois, ne sçachant encore rien de ceci, envoyé ma compagnie à la Montjoye près la Plume. Et le lendemain mesme, qui fut le xiiij, m'en estant retourne au Sampoy, je receus deux lettres tout à un coup: l'une de M. de Terride, & deux autres d'avertissemens que l'on lui donnoit. En l'une y

avoit : *Monsieur, quatre Enseignes de gens de pied sont arrivez dans Montauban, qui viennent devers les Sevennes, & sont entrez à la pointe du jour, ayant cheminé toute la nuit.* En l'autre lettre y avoit qu'il estoit passé une Enseigne noire sur le pont de Buzet, au delà de Toulouse, portant une escharpe blanche qui tenoit le chemin de Montauban. M. de Teride me mandoit que je tinssse l'avertissement pour tout seur. En mesme instant j'avois reçu une autre lettre du Vicaire d'Auch & des Consuls de ladite ville, lesquels me prioient de vouloir aller à toute diligence audit Auch; ou autrement que tous se mettoient en pieces les uns les autres. J'escrivis, en la rue mesme, en haste, quatre lignes à M. de Teride, le priant tenir sa compagnie presse & assembler le plus de gens qu'il pourroit. Et après je montai à cheval, ayant M. de Fontenilles avec moi, & m'en allai en toute diligence droit à Auch, combien que je n'estois Lieutenant du Roi, ni n'avois aucune puissance de commander : ains tout ce que j'en faisois, n'estoit que pour l'affection & volonté particuliere que je portois au service du Roi. J'estois bien asseuré que faisant bien, tout seroit trouvé bon de ceux qui tenoient le parti

du Roi. Pour les autres je ne m'en suis pas fort soucié. Je les ai tousjours mieux aimé avoir pour ennemis que pour amis.

Arrivant à Sezan, une lieue du Sampoy, il m'arriva un homme de Toulouse que M. le Président Mansencal m'envoyoit, par lequel il me mandoit qu'il avoit reçu mes lettres, me priant d'aller secourir ladite ville de Toulouse, parce que les Huguenots s'estoient saisis de (a) la maison commune d'icelle, & de l'artillerie qui estoit dedans. Je descendis devant le village sous un orme, & là despeschai vers M. le Président, qu'il advertist en diligence les Capitaines sus nommez, qu'ils s'allaissent jeter dans Toulouse: & que j'allois faire marcher la compagnie de M. le Marechal de Termes, qui estoit à Pessan, près d'Auch: afin qu'elle se rendist au point du jour à Toulouse, & qu'ils eussent courage seulement: car je serois bientost à eux. Et baillai quatre ou cinq blancs signez à mon secrétaire, pour dresser lettres à M. de Gondrin & autres, afin de les faire partir & acheminer devers Toulouse. Puis m'en allai courant à Auch, après avoir mandé à ma compagnie qu'elle s'en retournast en diligence à la Sauvetat. Et estant arrivé tout à jeun, à une heure après midi à Auch, j'es-

(a) La nuit du 11 au 12 Mai 1562.

crivis en disant deux lettres : l'une à M. de Bellegarde, n'y ayant que deux lieues jusques en sa maison, & l'autre au Capitaine Masses qui en estoit à demi-lieue, mandant à M. de Bellegarde (a) qu'il partist incontinent en poste, & qu'il s'allast jetter dans Toulouse pour commander aux armes, faisant aller après lui jour & nuit ses armes & grands chevaux. M. du Masses partit dès qu'il eust parlé à moi, & n'arresta qu'il ne fut dans Toulouse le lendemain matin au point du jour : & M. de Bellegarde y estoit arrivé deux heures après minuid. Le Baron de Clermont entra le mesme matin : & à l'instant que les soldats (b) entroient, ils alloient au combat,

(a) Pierre de St. Lary, Baron de Bellegarde, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de 50 hommes d'armes, Gouverneur de la Ville & Sénéchaussée de Toulouse & Albigeois. Il mourut en 1570 d'une arquebuse qu'il avoit reçue dans le pied, au siège de Mazerès, en 1569.

(b) Le combat entre les Catholiques & les Calvinistes commença le xiv de Mai, un peu avant midi. (*La Faille, page 230.*)

Le même jour, un peu avant la nuit, vinrent au secours des Catholiques deux compagnies de Gendarmes : sçavoir, la compagnie du feu Maréchal de Thermes, commandée par Bellegarde, & celle du Roi de Navarre, que commandoit Aorne. *idem*, p. 233.

qui estoit depuis la place Saint-George jusques aux deux portes de la ville qui tirent vers Montauban , lesquelles portes les ennemis tenoient. Le Capitaine Aorne entra environ deux heures après midi , comme fit aussi en mesme tems le Capitaine Bazordan. Et comme j'eus pacifié Auch , il me souvint des lettres de M. de Terride : & pensai que ces Enseignes qui estoient arrivées à Montauban , n'estoient là , sinon pour secourir leurs gens qui combattoient à Toulouse. Sur quoi je despeschai soudain un soldat sur un bon cheval , lui commandant qu'il print le chemin droit à Caudecoste , & qu'il passast la riviere à las Peyres. J'escrivis au Capitaine Charri , qu'incontinent ma lettre recue il s'acheminast jour & nuict droit à Toulouse , & qu'il fit alte à Fronton. De mesme j'en despeschai un autre devers M. de Terride pour faire passer sa compagnie à Borret , lui mandant aussi qu'elle gagnast Fronton , & qu'ils demeurassent nuit & jour à cheval : & en attendant le Capitaine Charri , qu'ils gardassent que ceux qui viendroient de Montauban ne pussent gagner Toulouse. Une heure après ces deux despesches , il me print une opinion que si le soldat ne pouvoit passer à las Peyres , ou qu'il fust prins , le Capitaine Charri ne pourroit estre

adverti , & la ville demeureroit en danger d'estre perdue. Qui fut cause qu'incontinent j'en despechai un autre qui prit le chemin vers la Magistère : & estoit le lendemain midi avant qu'il peut arriver ; car le premier avoit esté chassé plus de trois lieues. Le Capitaine Charri partit incontinent , se faisant porter pain & vin , comme je lui avois escrit , & comme il avoit apprins sous moi , afin que les soldats n'entraissent en aucune maison. Il entendoit aussi bien qu'homme de France comme il falloit executer ces diligences. Et arriva avec deux ou trois cens hommes environ deux heures après minuit à Fronton , où il trouva la compagnie de M. de Terride : tellement qu'avant se reconnoistre , ils se cuiderent battre. Et comme le Capitaine Charri fut à une lieue de Fronton , deux ou trois chevaux Huguenots , qui estoient des gens du Vicomte de Bourniquel (a) , se meslerent la nuit parmi eux. Et entendans que c'estoient

(a) François Roger de Comminges, Vicomte de Bruniquel, ou son fils Jean Roger, Vicomte de Bruniquel, qui transigea avec son frère pour la succession de leur père en 1563. Cette famille étoit du Diocèse de Rieux en Languedoc. (Voyez les Jugemens sur la Noblesse de cette Province , Tome III des Pièces Égitives , page 117.)

des nostres, ils prindrent le chemin droit à Montauban, & trouverent les cinq Enseignes qui estoient desja à moitié du chemin de Fronton à Montauban : & ne pouvant nombrer nos gens à cause de l'obscurité de la nuit, ils leur dirent que les nostres estoient trois fois plus de gens qu'eux, & que c'estoit le Capitaine Charri qui les menoit. Qui fut cause qu'ils s'en retournerent en arriere, & moi je m'acheminai avec ma compagnie, M. de Gondrin me vint trouver auprès de Faudoas : & le lendemain matin nous en allasmes à deux lieues de Toulouse & à un village nommé Daux, attendans tousjours des Gentilhommes qui nous suivoient en poste. Ledit Sieur de Terride s'y rendit le soir seulement, à cause qu'il n'estoit peu passer avec sa compagnie. J'advertis M. le premier President & M. de Bellegarde de nostre arrivée, & que le matin au soleil levant nous serions avec eux : mais que cependant ils me gardassent la porte Saint-Subran libre, & qu'ils ne se souciaissent d'autre chose, sinon que je pusse entrer. La haste que j'avois fut cause que j'oubliai de leur escrire que j'avois envoyé à Fronton sur le chemin de Montauban, pour combattre le secours qui pourroit venir de ce quartier-là. Et eux ayant entendu, aussi bien

que nous , l'arrivée de cinq Enseignes qui estoient à Montauban , craignant que ceste nuit-là ils entraissent par les deux portes qu'ils tenoient, furent d'opinion d'entrer en composition. A quoi Rapin (15) estoit député pour les ennemis & M. du Masses pour la ville. Cependant les escarmouches cessèrent trois ou quatre heures : & en ces entrefaites arrivèrent à MM. le President & de Bellegarde les lettres que je leur escrivois d'Auch. Mais par fortune , M. le President envoya la sienne à M. du Masses, afin qu'il la leur monstrast pour leur donner plus d'envie de faire paix. Contre le sceu de M. de Bellegarde, ledit Sieur du Masses, qui desja s'estoit desparti de Rapin, ayant veu ma lettre, tourna devers lui pour monstrier ladite lettre, lequel l'ayant veue fut fort triste, disant au Capitaine Masses qu'ils se tenoient pour perdus, puisque j'estois si près. Ils avoient entendu que leur secours s'en estoit retourné à Montauban : mais les nostres n'en avoient rien sceu. A la fin ils se resolurent que le lendemain matin ils en parleroient encore. Et en mesme instant s'allèrent preparer, sans que ceux de la ville en entendissent rien ; en sorte qu'ainsi que la nuit se fermoit, ils commencerent à abandonner les ramparts qu'ils avoient

fait par les cantons des rues. Nos Capitaines s'en apperçurent, & commencerent à charger de rue en rue : mais la nuit les empescha qu'ils ne peurent cognoistre la sortie des portes, & gaignerent les vignes en fuite & route. Ils y perdirent cinq Enseignes. Nous avions fait nostre ordre de combattre en ceste maniere, que MM. de Terride & de Gondrin devoient passer outre sans s'arrester dans la ville, menant ma compagnie & la Noblesse avec eux, & se jeter au devant des portes qu'ils tenoient hors la ville. Et moi je descendrois à pied pour combattre avec la compagnie de M. de Termes, laquelle je voulois faire descendre, ayant nos gens de pied & de ceux de la ville : & voulois arriver & combattre de jour. Or le matin, une heure devant le jour, comme nous commencions à marcher, nous arriva un Capitoul de Toulouse, nommé M. de Durdes, qui m'apporta lettre de M. le President & de M. de Bellegarde, nous mandant la sortie & fuite des ennemis. De quoi je fus bien marri, car s'ils m'eussent attendu, il ne s'en fust pas sauvé un couillon. Et Dieu sçait si j'avois envie d'en faire belle despesche, & si je les eusse espargné. Ceux qui estoient venus de Foix s'en retournerent vers ledit pays de Foix en de-

sordre & en route ; car les payfans mesme en-
tuerent beaucoup : & les autres s'en allerent
chacun du costé d'où ils estoient venus. Et
voilà comment la ville fut secourue (16),
où le combat dura trois jours & trois nuits,
pendant lequel se brullerent plus de cin-
quante maisons les unes sur les autres : & y
mourut beaucoup de gens de tous costez.
Entre autres, deux freres de M. de Savignac
de Comenge. A nostre arrivée (a), nous
allâmes descendre devant le Palais tout ar-
mez, mon Enseigne & Guidon despliés. Et
pour cent cinquante ou deux cens Gentils-
hommes que nous pouvions estre ensemble
avec ma compagnie, c'estoit une belle troupe.
Il la faisoit fort beau voir. Nous trouvasmes
toute la Cour assemblée, laissant penser à un
chacun si nous fusmes les bien receus. Je leur
dis qu'encore que je ne fusse pas Lieutenant
de Roi, si est-ce que le service que j'avois
de long-tems voué à leur ville, & particu-
lièrement à la Cour de Parlement, estoit
cause qu'après l'advertissement receu, j'avois
assemblé le plus d'amis que j'avois peu pour
la conservation de la ville, seconde de la
France, & que je fusse venu moi-mesme des-
lors. Mais, Messieurs, dis-je, au long-tems

(a) Le 18 Mai.

que j'ai porté les armes, j'ai appris qu'en telles affaires, il vaut mieux se tenir au dehors pour y faire acheminer le secours, sçachant bien que cette canaille n'estoit pas pour forcer si tost vostre ville, que s'ils m'eussent attendu : jamais entrepreneurs n'eussent esté mieux accommodez. Puisque Dieu vous a delivrez, c'est à present à vous à faire des vostres; & faire puer (a) les cantons des charognes de ces meschans traistres à Dieu, au Roi & à leur patrie. M. le President Mansencal (b) me fit une remonstrance fort honorable, & me remercia bien fort, & toute la compagnie. MM. les Capitouls nous baillerent incontinent logis : & à mesme instant se mirent à informer contre ceux qui estoient demeurez dans la ville, & ceux qui avoient esté prins à la sortie : & dès le lendemain commencerent à faire justice; & ne vis jamais tant de testes voler que là. J'estois cependant assez occupé ailleurs; car il ne s'en falloit gueres que la ville ne fust saccagée des (17)

(a) Faire puer.

(b) Il s'en fallut peu que les Catholiques n'immolassent ce Premier-Président aux soupçons qu'ils avoient conçu contre lui : ils l'auroient fait, sans son fils qui se déclara leur Capitaine. (Lisez *La Popeliniere*, T. 1. Liv. VIII. folio 315.)

nostres mesmes ; parce que comme ceux des environs entendirent que ladite ville estoit secouruë, ils vindrent courant tous au pillage , payfans & autres. Et ne leur bastoit de saccager les maisons des Huguenots ; car ils commençoient à s'attaquer à celles des Catholiques. Et la maison de M. le President de Paulo mesme , cuida estre saccagée, laquelle moi-mesme secourus , à cause que quelqu'un sema un bruit qu'il y avoit dedans un escolier sien parent qui estoit Huguenot. Toutesfois il ne se trouva point , & fus contraint pour rompre le desordre, de faire monter à cheval la compagnie de M. de Termes & la mienne, dont la moitié marchoit de six heures en six heures dans la ville , armez & montez de six en six par les rues.

Le troisieme jour on me vint dire que M. de Saint-Paul (a) de la Comté de Foix arrivoit , venant dudit Foix avec trois ou quatre mille hommes , & M. de Lamezan de Comenge avec sept ou huit cens , lesquels s'ils fussent entrez , il ne m'eust esté possible , ni à tous ceux qui estoient dedans , de garder que la ville n'eust esté saccagée. Au moyen de quoi je mandai en diligence aux Capitouls

(a) De Villemar, Baron de S. Paul, l'une, & la seconde des quatre Baronnies du Comté de Foix.

fermer les portes. Et toute la nuit nous demeurâmes à cheval par les rues, & toutes les compagnies de gens de pied toutes en garde aux portes, ensemble toute la ville en armes tout ainsi comme quand ils estoient au combat. Le Capitaine Charri & la compagnie de M. de Terride ne bougeoient des deux villages qui sont entre Fronton & Toulouse. M. de Saint-Paul se logea avec ses gens aux fauxbourgs, & M. de Lamezan aussi, bien marris de ce qu'on ne les laissoit entrer, menassant qu'une autre fois ils ne viendroient pas secourir la ville. Toutesfois leur secours n'apportoît que malheur, veu qu'ils n'estoient arrivez au temps qu'il falloit arriver. Je fis sortir M. de Bellegarde le lendemain pour leur dire qu'ils perdoient temps; car ils n'y entreroient point. M. de S. Paul s'en retourna avec ses gens, & M. de Lamezan en renvoya les siens, entrant dedans avec ses serviteurs seulement. MM. les Capitouls (a) & moi nous accordâmes de chasser tous ceux qui estoient venus des environs; & avec les trompettes de la ville & nos tambours les criées furent faites; de

(a) C'est-à-dire avec les nouveaux Capitouls que les Catholiques avoient nommés, après avoir chassé les anciens. (*La Popeliniere, folio 314.*)

forte qu'enfin nous demeurâmes maîtres; Néanmoins il ne fut possible que tousjours quelque chose ne s'y remuast, qui fut cause que je fis sortir tous nos gens de pied & gens de cheval dehors la ville; & remis le tout entre les mains des Capitouls. Je donnai une compagnie au Capitaine Masses, frere de l'aîné, pour demeurer dans la ville, & à M. de Grepiat, fils de M. le premier President Mansencal, une autre, lequel l'avoit desja presque faite. Et ainsi fis vuider la ville (a), en laquelle ne demeura sinon les citoyens & ces deux compagnies.

Capitaines, mes compagnons, considerez combien peu s'en fallut que ceste opulente cité, la seconde de France, ne fust détruite & ruinée pour jamais. Il y a un Gentilhomme aux portes de Montauban qui s'appelle M. de la Serre, auquel les Huguenots bruslerent la maison, qui me dit avoir veu un Synode, où il fust arresté que s'ils pouvoient venir à bout de leur entreprise, qu'ils vouloient entierement destruire ladite ville, & prendre les ruines qui leur seroient nécessai-

(a) Selon M. de Thou, il périt dans cette émeute environ 3000 personnes. La Popeliniere & l'Auteur de l'Histoire des cinq Rois, font monter le nombre des morts de 3500 à 4000.

res pour les porter à Montauban , afin d'agrandir leur ville plus qu'elle n'est, y comprenant les faux-bourgs : & vouloient mettre dedans un ruisseau qui fait moudre le moulin dudit Sieur de la Serre , afin qu'il ne fust jamais memoire de Toulouse. Outre le témoignage du Gentilhomme, cent autres me l'ont confirmé dans Toulouse. Ce sont des discours des Surveillans , car les grands qui tenoient la queue de la poële, se fussent bien gardez de destruire une telle ville , laquelle le Roi n'eust jamais recouvert à mon advis. Doncques vous pouvez noter la grande & extrême diligence que je fis, commençant à l'advertissement du Capitoul, qui avoit promis à M. le Prince de Condé de lui livrer la ville : puis la diligence que je fis faire aux compagnies qui n'estoient pas à demi complètes, pour se jeter dedans, après la diligence de M. de Bellegarde & celle du Capitaine Masses avec sa compagnie. D'ailleurs la diligence que je fis d'advertir le Capitaine Charri, & la prévoyance d'envoyer un autre messager après le premier, pour mander la compagnie de M. de Terride passer à Borret : en outre la diligence d'advertir M. de Gondrin & autres : toute laquelle conduite se fist en trois jours & trois nuits. Partant si vous

voulez prendre cet exemple & le tenir, il vous servira à ce que vous ne perdiez point une heure de tems. Et encore que j'aye escrit au commencement de mon livre, que mes diligences & prévoyances promptes estoient cause de la réputation que Dieu m'a donnée en ce fait comme aux autres, l'on le peut ici cognoistre ; car si j'eusse failli d'une minute, la cité estoit entièrement perduë. Vous ne devez doncques vous desdaigner d'apprendre quelque chose de moi, qui suis aujourd'hui le plus vieux Capitaine de France, & à qui Dieu a autant envoyé de bonne fortune qu'à tout autre. Mais vous devez, ce me semble, fuir d'apprendre de ceux qui ont esté battus, & qui ont fui la pluspart du temps par tout où ils se sont trouvez. D'autant que si vous apprenez aux escolles de ceux-là, à grande peine deviendrez-vous jamais gueres bons docteurs en armes. Si j'eusse considéré & que je me fusse arresté en consultations, pour sçavoir si avant rien entreprendre je devois envoyer devers M. de Burie qui estoit Lieutenant du Roi, je vous laisse à penser si les Huguenots eussent eu le loisir de faire leurs affaires. Ils sembloit quand ils oyoient parler de moi, qu'ils avoient le bourreau à la queue ; aussi m'appelloient-ils ordinairement

dinairement *le tiran*. Quand vous vous trouverez en quelque lieu pour faire service notable, n'attendez le commandement si c'est chose pressée, car cependant vous perdrez tout; & perdu pour perdu, tentez fortune: après on trouve que tout est bien fait. Je sçai qu'il y a beaucoup de gens qui trouvent estrange que la ville de Toulouse m'aime tant. S'ils faisoient autrement, ils dégénéreroient de toute bonne nature, car ils vous confesseront que je sauvai la cité, ensemble leurs vies & leurs biens avec l'honneur de leurs femmes, car sans mon prompt secours & celui de mes amis, plusieurs eussent peut estre prins d'effroi. Au moyen de quoi j'espère qu'ils ne me seront jamais ingrats du bon office qu'ils ont receus de moi en ceste occasion. Et si aucun vouloit dire que tout ce que j'en fis estoit pour le service du Roi, je répondrai à cela que pour lors je n'avois charge aucune de Sa Majesté, sinon ma compagnie d'hommes d'armes; car M. de Burie estoit Lieutenant de Sa dite Majesté, comme j'ai dit, en Guyenne, & M. le Connestable en Languedoc. Je ne veux pas nier aussi que je ne le fisse pour l'envie que j'ai de faire service à mon Roi, non seulement pour l'obligation à cause de l'Estat, mais aussi pour

l'affection que j'ai tousjours porté au service de Sa Majesté , & encore pour l'amitié que je portois & porte à cette cité ; .car le désespoir auquel j'estois de la voir en branle d'estre ruinée , me fist prendre la peine que j'y prins. Et ne faut donc pas trouver estrange si ceste cité veut mal à ceux de ceste Religion nouvelle , & si elle leur est ennemie ; car il n'y a ville en France qui aye courru un si grand peril que ceste ville-là , ni qui se soit tousjours monstrée plus affectionnée au Roi ni à son service , ni qui plus aye combattu pour se conserver sous son obéissance. Rouen se laissa prendre sans combattre , Lyon , Bourges & Poitiers. Paris ne s'est pas trouvé dans ceste extremité , estant aussi autre chose que les autres. Bourdeaux ne se deffendit pas : car ce ne fut qu'une surprinse qu'ils vouloient faire au Chasteau-Trompette le tenant pour tout assuré , d'autant que M. de Duras le jour mesme estoit aux portes de Bourdeaux. Doncques nous pouvons tous confesser avec la vérité , qu'il n'y a ville qui aye combattu & courru fortune comme celle - là , ayant vertueusement repoussé les Huguenots qui s'estoient saisis de la maison de ville , & tenoient des portes par lesquelles ils pouvoient faire venir secours de Montauban.

Je fus conseillé d'aller devant (a) Montauban, plus pour tirer les soldats des environs

(a) Selon M. de Thou, ce ne fut point immédiatement après l'expédition de Toulouse que Montluc alla mettre avec Terrides le siège devant Montauban. Cet Historien dit que Montluc s'achemina alors (c'étoit en Avril 1562) vers Montauban avec Burie, & que cette ville fut si intimidée de voir qu'ils avoient pris Ville - Franche, qu'il s'en fallut très-peu qu'ils ne l'abandonnassent; & que les Consuls vinrent au-devant d'eux le 21 Avril, pour leur en apporter les clefs; mais que des couriers venus coup sur coup pour leur apprendre la rébellion d'Agen, les obligèrent de s'en retourner, Burie à Bordeaux, & Montluc à Agen. Ce ne fut que le 24 Mai que Montluc vint se présenter devant Montauban avec 800 chevaux & 4000 hommes d'Infanterie; le siège ne dura que trois jours, & quoique la brèche fût faite, Montluc ne jugea pas à propos de donner l'assaut, & se retira promptement. On voit ici que Montluc accoutumé à réussir dans ses entreprises, ne s'arrête pas volontiers à celle de Montauban, qui ne fut pas heureuse. La Faille dit que la ville de Toulouse lui fournît quatre gros canons, & quantité de munitions de guerre, & que le Parlement lui fit un fonds de 40000 liv. qu'il tira de la recette du Roi, sous le bon plaisir de Sa Majesté. Ce fut, comme le dit Montluc, à la suite des troubles de Toulouse, qu'il fit cette expédition.

Le Bret, dans son Histoire de Montauban, imprimée en 1668 *in-4°.*, dit, comme la Faille, que Montluc & Terrides arrivèrent devant Montauban, & que Cal-

de Toulouse & de dedans la ville & manger le pays ennemi, que pour espérance que j'eusse de la prendre : car je sçavois bien qu'il y avoit dedans beaucoup de gens qui s'y estoient assemblez pour l'entreprinse de Toulouse. Et m'y acheminai, n'ayant que six Enseignes de gens de pieds qui estoient celles de M. de Saintorens, de Bazordan Baron de Clermont, Aorne & Charri : & me baillerent ceux de Toulouse, deux canons & une coulevrine : & firent une honnesteté aux soldats, car ils leur donnerent une paye. Et comme je fus devant Montauban, je trouvai qu'il y avoit deux mille & deux cens soldats estrangers, & mille ou douze cens hommes de la ville tous bien armez ; & j'en pouvois avoir huit ou neuf cens, la plupart desquels n'avoient jamais porté armes : car tous les bons soldats s'estoient retirez avec les Huguenots après la malheureuse paix, & ce par contrainte ; car ils ne sçavoient mestier aucun, ayant duré les guerres longuement, & ayant esté entretenus en Italie & aux autres conquestes du Roi. Les bons Ministres

vet, alors premier Consul de la Ville, rapporte dans son Procès-Verbal dressé à cette occasion, que Mont-luc avoit 1500 hommes. Ce Procès-Verbal contredit formellement le récit de M. de Thou.

leurs promettoient non seulement des richesses, mais à ce que j'oyois dire Paradis : comme s'ils en eussent eu la clef. Voilà encore un autre malheur que nous amena ceste paix, d'avoir demeuré long-temps sans pouvoir dresser de bons soldats. Et comme je fus devant Montauban, je fus contraint de tenir tous mes gens de pied au bout de l'Evesché : car de les séparer, ils me faisoient de si grandes sorties qu'ils me ramenoient les nostres sur les bras de la gendarmerie, sans laquelle ils estoient plus forts que moi, & m'eussent taillé en pièces ; & pour un que les nostres estoient, il en sortoit dix : tellement que le deuxième jour je fus contraint partir de l'Evesché pour aller secourir M. de Terride que j'avois laissé aux fauxbourgs qui tirent vers Moissac, auquel j'avois baillé la compagnie de M. de Bazordan : & trouvai que les ennemis les avoient jettez hors du bourg près d'une tuillerie : & parlai aux soldats auxquels je fis baisser la teste pour regagner le bourg, leur faisant la cargue. Et pour ce que j'estois venu là en courant, & que tout à coup je donnai la cargue, je ne trouvai près de moi que le Capitaine Gabarret qui est en vie, M. de Clermont qui est de la maison de Faudouas, M. de Beaucaire

qui est mort, & trois ou quatre de ceux de M. de Terride sans plus, & donnâmes de telle sorte, que nous les ramenâmes battans dans le guischet de la porte de la ville : la plupart desquels ne purent rentrer, car ils prindrent à main gauche droit au pont, les autres à main droite ; & si la grande porte eust esté ouverte, nous eussions peu entrer dedans, car le cheval de M. de Beaucaire fut tué sur la porte près le guischet, & le mien blessé tout auprès. Et ainsi nous retirâmes, car toute la muraille estoit bordée d'arquebuziers : & furent blesez deux chevaux, en nous retirant, de ceux de la compagnie de M. de Terride, qui nous avoient suivis. Le troisieme jour je pris résolution de nous retirer, car la gendarmerie ne pouvoit plus tenir escorte aux gens de pied ; & d'autre part, quand bien j'eusse fait batterie, je n'eusse osé donner l'assaut au nombre qu'ils estoient dedans, & au peu que j'en avois dehors ; & renvoyai l'artillerie à Toulouse, & les Capitaines aux lieux qu'ils me demandèrent pour parachever de faire leurs compagnies. M. de Terride s'en alla à Beaumont de Lomaigne, & aux environs de sa maison, car les ennemis avoient abandonné Beaumont quand ils nous sentirent approcher. Je

repassai la riviere à la pointe de Moissac avec la compagnie de M. le Marechal de Termes & la mienne, & la compagnie de M. de Saintorens d'arquebuziers à cheval & à pied, que je tenois tousjours près de moi pour ma garde. J'envoyai le Capitaine Charri à Puimiro, pour achever de faire ses deux compagnies pour faire la guerre à ceux qui tenoient Agen. Et comme j'eus passé la riviere du costé de la Gascogne, je renvoyai la compagnie de M. le Marechal de Termes vers Auch, afin de tenir en crainte tout ce quartier-là, M. de Gondrin en Armagnac avec la Noblesse qu'il avoit amené pour garder que rien ne se revoltast. Or j'avois laissé le Capitaine Aorne à Condom pour tenir ce pays-là en crainte, lequel pouvoit avoir quatre-vingts salades. J'eus advis que MM. de Duras & de Caumont tenoient un conseil à Agen, & que M. de Caumont venoit le soir coucher au passage. Scachant cela j'envoyai un homme au Capitaine Aorne, afin qu'il se rendist deux heures après minuit à Astafort, & qu'il n'entrast point dans la ville, mais qu'il m'attendist là en bataille, ce qu'il fit. Et comme je voulois partir à l'entrée de la nuit, M. de Saint-Paul, où je m'eslois retiré tout auprès de Douzac, me demanda où je voulois al-

ler. Alors je lui dis en secret , *que j'allois porter une chemise blanche à M. de Caumont au passage.* Il me dit & assura qu'il s'en estoit parti le jour devant après les conclusions faites , & baillai les charges à des Capitaines pour lever d'autres gens. Qui fut cause que je m'arrestai , laissant reposer nos chevaux & la compagnie de M. de Saintorens. Et comme ceste entreprise me failloit , une autre se presenta : parce que ce mesme matin que j'allois donner la camifade à M. de Caumont , il estoit partis six cens hommes de Nerac pour aller donner une camifade au Capitaine Mollia , qui s'estoit jetté dans Franciscas avec soixante ou quatre-vingts hommes , & les gens de la ville. Et avoient prins ceux de Nerac quatre cens corselets du magasin du Roi de Navarre : & lui donnerent trois assauts sur la pointe du jour , queuë sur queuë : mais ils furent tousjours repoussez. Par malheur j'arrestai la jusques à la nuit , car si je fusse parti le soir , comme j'eusse fait sans ce que me dit M. de Saint-Paul , ayant failli M. de Caumont , je venois assez à temps pour combattre les six cens hommes de Nerac. Ma diligence me faillit à ce coup. Et à la pointe du jour nous fusmes ensemble le Capitaine Aorne & moi , & marchâmes droit à Moirac ,

pource que le Capitaine Aorne me dit qu'il avoit esté adverti que ce matin mesme ceux de Nerac sortoient , & qu'ils avoient prins toutes les armes du chasteau : mais il ne sçavoit où ils devoient aller. Et encore les eussions-nous rencontrés, si ce n'eust esté que M. de Saintorens s'alla amuser à une escarmouche contre ceux de Layrac , qui estoient sortis bien avant vers les vignes : & me cousta plus d'une heure avant que je le peusse faire retirer, à cause qu'il leur vouloit faire une cargue jusques à la porte de la ville, s'il les eust peu tirer des vignes. Et comme nous fusmes près Moirac , eusmes advis que les ennemis estoient devant Franciscas , ce qui nous fit mettre au trot sans cesser, jusques à ce que nous fusmes auprès dudit Franciscas ; & envoyai six chevaux pour recognoistre là où ils seroient. Lesquels me manderent qu'il y avoit près d'une heure qu'ils estoient retirez devers Nerac pour avoir entendu le partement du Capitaine Aorne (18) la nuit de Condom , car ils ne sçavoient aucunes nouvelles de moi. Je mandai aux courreurs qu'ils s'acheminassent tousjours après eux , & que je les suivois, comme ils firent , & les descouvrirent à demi quart de lieue de Nerac , & nous tousjours au grand trot après :

mais ce fut pour néant, car ils se sauverent dans la ville. J'avois grande envie de trouſſer ces armes pour armer nos gens nouveaux & mal armez. Et voilà le chetif commencement de noſtre guerre de la Guyenne, en laquelle les Huguenots nous prindrent au dépourveu : de façon que c'eſt choſe miraculeuſe comme ce pays s'eſt peu ſauver, veu les intelligences qu'ils avoient ſecrettes en toutes les villes : mais ils monſtrèrent qu'ils eſtoient apprentifs : auſſi eſtoient-ils conduits par leurs Miniſtres. Que ſi avant que faire tant de ſurpriſes, ils euſſent tenté Bourdeaux & Toulouſe, ils n'euffent failli à emporter l'un ou l'autre, & peut-eſtre toutes deux. Mais deſja on ſe tenoit ſur ſes gardes. Dieu a conſervé ces deux forts boulevarts en la Guyenne afin de garder le reſte. Je rompis fort leurs deſſeins, envoyant gens de tous coſtez, & ne demeurant gueres en un lieu, car faiſant ainſi, un Lieutenant de Roi tiendra tout le monde en cervelle : parce qu'on ne ſçait pas ſon deſſein ; & chacun penſe qu'il vient à lui, & a peur : au lieu que ſ'il croupit tousjours en meſme endroit, il ne pourra pourvoir à tout ni arriver à propos. Et ſi voſtre ſéjour donne avantage à voſtre ennemi, qui a ſes coudées franches. Davantage par lettres

& messages j'entretenois tout le monde, Croyez-moi, vous qui avez cest honneur d'estre Gouverneurs des provinces, que c'est une belle chose & utile à vostre maistre, d'entretenir par lettres ceux que vous sçavez avoir tant soit peu de crédit. Je m'asseure que si je n'en eusse ainsi usé, que la plupart eust prins le parti de ces gens nouveaux qui nous apportoiert tant de belles choses.

Bientost après arriva le Capitaine Cosseil avec lettres du Roi & de la Reine, par lesquelles ils me commandoient de demeurer en Guyenne, & faire le mieux que je pourrois pour leur service & pour la conservation du pays, & me recommandoient bien estroitement leurs affaires, avec des mots plus honnestes que je n'en méritois. Je vis bien que les pauvres Princes n'estoient pas sans peine, & la Reine sur tout, laquelle me mit de sa main des mots pitoyables. Les Grands ont quelquefois, & quand Dieu le veut, besoin des petits : il faut qu'ils recognoissent qu'ils sont du monde. Cette pauvre Princesse en a eu sa bonne part. Il est par fois besoin qu'ils en sentent ; car si tout leur vient à souhait, ils ne se soucient pas tant de ceux qui leur font service, comme quand ils se voyent en affliction, & se donnent du bon

temps en jeux , mascarades & triomphes , qui sont cause de leur ruine , comme de mon bon Maître , lequel courant pour son plaisir à la lice , fut tué. Ce qu'il n'eust sceust estre en guerre , car il eust esté trop bien gardé. On dit qu'on se gratte tousjours là où on se demange ; & moi aussi là où je me deuil , qui est à la perte de mon bon Roi , que je pleure & pleurerai tant que je vivrai.

Il ne tarda pas long-temps , que M. de Duras print son chemin au long de la riviere de Garonne ; & assembla son camp à Clairac , Tonens & Marmande , qui estoit de treize Enseignes de gens de pied , & sept Cornettes de gens de cheval. Et comme les Pardaillans , Savignac , Capitaines de la garde de M. de Burie , Salignac , & autres chefs furent prest d'exécuter l'entreprise sur le Chateau-Trompette (a) , M. de Duras

(a) Le Lieutenant de Jean Ricard de Gordon de Genouillac , Baron de Vaillac , Gouverneur du Chateau-Trompette , étoit ami des Protestans. Une partie des soldats de la garnison étoit dans les mêmes sentimens , ainsi que quelques bourgeois de la ville : ils étoient convenus entre eux , que la nuit du 25 au 26 Juin , ils recevroient Duras dans la ville , & qu'on tireroit un coup de canon pour avertir les Confédérés de prendre les armes. Pardaillac , dit de Puch , beau-

marcha vers Monsegur & aux environs de Cadillac, avec une grande quantité de bateaux, là où il avoit mis les meilleurs de ses soldats, pour se rendre à l'entrée de la nuit devant le Chateau-Trompette, où ceux-là avoient fait estat de se trouver dedans, & par-là les faire entrer dans la ville. Mais l'entreprise leur succeda mal : car M. de Vaillac le pere fut bien advisé, & ne voulut pas laisser rentrer le Puch de Pardaillan, son beau-frere, qui feignoit avoir peur, disant que ceux de la ville le vouloient prendre. Et servit bien là le Capitaine la Salle, qui estoit à M. de Vaillac. Or c'estoit à une heure de nuit : toute la ville fut esmue. M. de Burie estoit à la Mairie. Les habitans prirent les armes, & chacun courut sus aux

frere de Vaillac, un des chefs de l'entreprise, s'étoit chargé de s'emparer de la rue du Chapeau-Rouge, qui est la plus large de la Ville ; & Auros devoit se joindre à lui ; Salignac, un des Jurats, s'étoit déjà posté dans la rue des Carmes. Mais soit que le Lieutenant de Vaillac eût changé de sentiment, ou manquât de cœur, il refusa de faire entrer Duras, disant que tout étoit découvert, & que les clefs étoient entre les mains de Vaillac ; aussi-tôt Burie & Noailles en ayant eu connoissance, se mirent à la tête de la bourgeoisie. (*De Thou, &c.*)

Huguenots. Ledit Sieur se tint dans la Mairie avec quelques Gentilshommes de sa garde, ne lui en étant demeuré que bien peu. Car la plupart estoient de l'entreprise, & se salvoient les uns par dessus les murailles, les autres par dessous une palissade qui tire à la riviere. Ils n'estoient pas plus de deux ou trois cens de l'entreprise; & en furent prins quelques-uns. Et comme les gens de M. de Duras, qui estoient dans les batteaux, furent au dessous de Cadillac, ils trouverent le Comte de Candalle (a), fils de M. de Candalle, qui s'en venoit de Bourdeaux audit Cadillac, lequel ils prindrent prisonnier, & l'envoyerent à la Reine de Navarre, qui estoit à Duras, ne faisant qu'arriver de la Cour. Elle lui fit promettre qu'il porteroit les armes pour leur Religion, lui promettant monts & merveilles. Et sur cette promesse le laissa aller, & demeura quelques jours, fai-

(a) Henri de Foix, Comte de Candale, fils de Frédéric de Foix, Comte de Candale, de Bénauges & d'Astarac Captal de Buch, Chevalier de l'Ordre du Roi, mort en Août 1571, étoit neveu de Charles, mort en 1578.

Il étoit gendre du Connétable, Anne de Montmorency; il fut tué au siège de Sommieres en Languedoc en 1573. (*De Thou, Liv. LV.*)

tant semblant de vouloir aller trouver M. de Duras : mais c'estoit pour attendre quand je m'approcherois , pour se venir rendre auprès de moi , comme il fit. Car il dit que c'estoit une promesse forcée , qu'il n'estoit prisonnier de guerre. Depuis ce temps ce Comte a esté toujours ennemi de la maison de Duras.

M. de Burie me despescha Razé, son Secrétaire , en poste , me priant que je le vinsse secourir ; car autrement la ville estoit perdue : & qu'il n'avoit aucune force avec lui. Et d'autre part , qu'il n'y avoit un grain de bled dans la ville ; & estoient à la faim , à cause que les ennemis tenoient toute la riviere de Garonne & celle de Dordogne , qui sont les deux mammelles qui allaitent Bourdeaux ; & qu'il y avoit long-temps qu'il n'estoit descendu un grain de bled audit Bourdeaux. Je lui despeschai incontinent ledit Razé , l'assurant que je serois bien tost à lui , & que je le secourrois dans huit jours. J'envoyai incontinent querir les compagnies du Capitaine Charri , du Baron de Clermont , Aorne & le Sieur Bardachin , à qui j'avois donné une compagnie. M. de Saintorens estoit sur le lieu avec moi. J'envoyai querir le Capitaine Masses avec la compagnie de M. le Marechal de Termes & le Capitaine

Aorne , qui me bailla quarante salades de celles de la compagnie du Roi de Navarre, lui commandant qu'il ne bougeast de Condom , pour tenir en crainte tout ce pays , & garder que la ville ne se revoltast. Mandai aussi au Capitaine Bazordan , qu'il ne bougeast , avec ses deux compagnies, de Beaumont de Lomaigne & des environs près de M. de Terride , auquel j'escrivis se mettre dans Grenade avec sa compagnie , & que je lui laissois le Capitaine Bazordan pour se tenir près de lui. Mandai pareillement à M. de Gondrin , qu'il ralliaست avec lui de ses parens & voisins , & qu'il assemblast quelques soldats pour se jetter à Euse , & que je m'en allois secourir M. de Burie à Bourdeaux. Je n'estois Lieutenant de Roi , si est-ce que tout le monde m'obeist d'aussi grande volonté qu'ils eussent sceu faire à personne du monde. Voilà que c'est de se faire aimer à la Noblesse comme je faisois. Qui ne fera cela, ne fera jamais rien qui vaille ; car d'elle presque tout depend , veu que la Gascogne & l'Armagnac en sont fort peuplez. Le cinquiesme jour après que Razé se fust desparti de moi , m'arriva M. du Corré , nepveu de M. de Burie , & Lieutenant de sa compagnie , qui venoit encore me hastier. Et me mandoit ledit

Sieur

Sieur de Burie , que si dans six jours il n'estoit secouru , la ville s'en alloit perdue. Aussi me dit ledit Sieur du Corré , qu'il n'estoit venu que de nuit : & presque à chaque pas il avoit rencontré ennemis ; & que tout le pays estoit eslevé contre nous , les uns par force & les autres de leur gré. Je renvoyai ledit Sieur du Corré passer par les Landes. Il avoit vingt-cinq salades bien armez ; & l'adressai par des maisons des Gentilhommes , qui estoient mes parens. Et le lendemain j'eus rassemblé tous mes gens de pied & gens de cheval , & commençai à marcher droit à Bourdeaux. La premiere journée fut à Bruch , qui est à M. de Gondrin , & à un autre village à un quart de lieue de là , nommé Feugarolles , qui est à la Reine de Navarre , où je logeai la compagnie de M. de Termes & la compagnie de M. de Saint-Salvi , frere de M. de Terride , qui estoit une compagnie nouvelle. Et incontinent qu'ils furent logez , vindrent trois Enseignes de Nerac , conduites par un nommé le Capitaine Douazan , qui pouvoient estre en nombre de cinq à six cens hommes. Je n'avois pas repeu à demi , qu'on me vint dire qu'à un chasteau qu'il y avoit près de moi , nommé Castet-vieil , y avoit des gens qui se des-

fendoient. Je m'y en allai , & mandai le Capitaine Bardachin avec cent de ses bandoulières (a) , qu'il fît mettre le feu aux portes,

(a) Les Bandouliers, dit M. de Thou, sont des montagnards des Pirenées, ainsi nommés, soit parce que ce sont des restes des Vandales, soit parce qu'ils marchent toujours en bande. Il y en avoit à pied & à cheval.

Le Frere, dans sa vraie & entière Histoire des Troubles de France, Basle 1572, in-8°. fol. 391, fait un fort vilain portrait des Bandouliers. « Les Pirenées, » dit-il, sont habités par un million de Bandouliers » qui fleurdelizé, qui sans oreilles, qui fouetté & » stigmatizé de tous costés : un monde de bannis pour » leur vertu, qui ne vivent que du travail des pasteurs » sans; dévalisant sans mercy ceux qui pensent traverser ces détroits pour gagner l'Espagne ou la » France... A tous lesquels néantmoins ils font grace » de la vie, s'ils ne se mettent en deffense; c'est en » somme un vray refuge de débauchés, qu'Espagnols » que Gascons, en telle quantité, que je les ai vus » marcher par bandes & factions diverses qu'ils appellent *Bandouil*. Ayant au reste leur loix & formes » de vivre qu'ils gardent aussi soigneusement que nous » pourrions faire les Ordonnances de nos Rois... Les » vrais Bandouliers sont vers Foix, Bearn & Arragon, » ores qu'il y en ait quasi par toute l'Espagne... Ils » sont fort propres & plus naturels au maniement des » armes, qu'à prier Dieu pour le prochain, mesme- » ment fort adroits à l'arquebuzé, à la flèche & au » combat de l'épée... Il s'en offrit bon nombre au Baron

& donner l'assaut. Nous l'emportâmes ; & comme nous entrions dedans , voilà l'alarme qui me vint de Feugarolles , que les ennemis combattoient avec les compagnies de MM. de Termes & de Sainr-Salvi. Je laissai ce chasteau & courus à Feugarolles , & mandai au Capitaine Charri , qui estoit logé avec sa troupe à costé de moi , (je ne l'en esloignois gueres , car s'il falloit frapper , il estoit des premiers aux coups) qu'il s'avancast avec ses gens pour venir au combat. J'avois quelques Gentilshommes , & bien peu , avec moi , pource qu'ils ne s'osoient encore declarer , voyant que les ennemis estoient maistres : & entr'autres avois avec moi le Gouverneur de la Mothe - Rougé , le Capitaine

» d'Offun ; qui , chef de ces religieuses personnes , em-
 » mena d'une volte plus de 500 arquebuziers , qu'ils
 » nommoient *Pelrinats* , à cause , comme aucuns veulent dire , de la forme qu'ils tiennent à tirer de
 » l'arquebuzer qui est courte & renforcée à long
 » ressort , & larges roues , soutenue par la culasse en
 » façon de pied de chèvre , qu'ils appuyent contre
 » l'estomac & poitrine vers l'épaule Ces Bandoliers ,
 » (dit la Popelinier , fol. 316) étoient conduits par
 » le Capitaine Peyrot Loubian , fameux Capitaine de
 » montagnards ». Le même la Popelinier , Liv. XXII.
 fol. 170 & 171 , ne fait pas un beau portrait de ces
 Bandoliers , dont il décrit l'origine & les mœurs.

Poy, & quinze ou vingt autres. Je dis au Capitaine Bardachin, qu'il fist cesser le sac à ses soldats, & qu'il me suivist au trot. Il en laissa la charge à son Lieutenant, & vint avec moi & cinq ou six chevaux des siens. Or de Castet-vieil jusques à Feugarolles, n'y a qu'un quart de lieue. Et comme je fus là, je trouvai la compagnie de M. de Termes en bataille par le bourg, & celle de M. de Saint-Salvi, aussi l'une près de l'autre. Les ennemis estoient à l'autre bout, qui nous virent arriver, & commencerent à prendre leur chemin pour s'en retirer. Je dis au Capitaine Masses, qu'il prinst dix salades, & que le reste se logeast à la compagnie de M. de Saint-Salvi; car nous avions fait une grande traite; & voulois partir une heure devant jour, à cause de la chaleur extrefme qu'il faisoit. Le Capitaine Charri m'arriva aussi avec cinq ou six chevaux. Le reste venoit tant qu'il pouvoit; car je me mis à la queue des ennemis.

Il y a une montée auprès du village, tirant à Nerac; & comme nous fusmes au pied de la montagne, ils furent à demi, & sur le haut: & là me firent telle. Je n'avois pas grande envie de combattre, pource que mon dessein estoit d'aller secourir Bourdeaux; & ne me

voulois engager en combat , craignant que quelque malheur advinst , & que je ne peusse secourir Bourdeaux. Toutesfois comme je les vis sur la montagne , je montai après eux ; & comme je fus sur le haut , je les vis au long d'un grand chemin entre deux taillis , qui s'en alloient le petit pas , & en bon ordre , ce Capitaine Douazan avec quatre ou cinq chevaux derriere , & dix ou douze Arquebuziers aussi. Nous pouvions estre entre tous , compris les dix salades , cinquante chevaux bons ou mauvais. Je fis descendre les Arquebuziers , & commencerent à se mettre sur leur queue. Je conneus qu'ils commençoient à se haster de se retirer plus qu'au commencement. Alors je dis au Gouverneur la Mothe-Rougé , & à M. de Saintlorens , au Capitaine Charri , & aux autres gentishommes : *Acostez-les de près , car sur ma vie ces gens ont peur ; je le connois à leur démarche (leur retraite est longue) & je vous seconderai avec le Capitaine Masses.* Le Capitaine Bardachin manda à ses bandolliers qu'ils courussent toujours ; & ne cheminasmes pas ainsi deux cens pas , que je vis que nos coureurs se mettoient parmi leur gens de pied ; & commencerent nos Arquebuziers à les haster un peu : & comme je vis que leurs chevaux passoient par les files des gens

de pied, pour gagner le devant, (c'estoit que le cheval de Douazan estoit blessé) je passai à la teste des nostres, & leur montrai que ces gens de cheval gaignoient la teste de leurs gens, pour les faire arrester, & combattre, ou bien ils s'en alloient de peur : je crois, dis-je, que c'est de peur, car leurs gens de pied se hastent de s'acheminer : *Chargeons-les, mais que le Capitaine Masses soit avec nous,* lequel pouvoit estre deux cens pas derriere. Je lui mandai qu'il vinst au galop ; & comme les ennemis virent venir nos gens au galop, ils commencerent à s'acheminer en haste, & cefferent de tirer. Alors je crie : *Donnons, donnons ; car ils sont en peur.* Ce que nous fismes : & sans aucune résistance les passasmes d'un bout à l'autre par dessus le ventre. Leurs chevaux prindrent la fuite droit à Nerac. Ces gens, comme poltrons, se jettoient dans les taillis & dans les fossez, le ventre à terre. Les bandolliers les cherchoient par les bois, & leur tiroient, comme quand on tire au gibier ; & une partie de ce qui se sauva, se jetterent dans la riviere de la Bayse, & s'en noya quelques-uns. Les autres passoient à travers les bois & gaignoient les vignes. Nous estions si peu, que nous ne pouvions suffir à tuer tout ; car de prisonniers

il ne s'en parloit point en ce tems-là : & si le Roi eust fait payer les compagnies , je n'eusse permis en ces guerres (a), d'introduire les rançons , qui ont entretenu la guerre. Mais le Gendarme ni le soldat n'estoit payé. Il est impossible d'y pourvoir : encore n'y en eut-il gueres. C'est cela sans doute qui a entretenu la guerre. Ce n'est pas comme aux guerres estrangeres , où on combat comme pour l'amour & l'honneur. *Mais aux civiles il faut estre ou maistre ou valet, veu qu'on demeure sous mesme toit ; & ainsi il faut venir à la rigueur & à la cruauté.* Autrement la friandise du gain est telle qu'on desire plustost la continuation de la guerre que la fin : pour tourner à nos fuiarts , l'alarme alla par tout nostre camp. Tous à pied & cheval venoient au galop : mais à leur arrivée ils trouverent que tout estoit fait ; & si j'eusse voulu suivre la victoire jusques à Nerac (b) , tout le monde estoit en fuite , &

(a) Il fut heureux pour les adversaires de Montluc, que le besoin d'argent le forçât de permettre les rançons : sans cela la barbarie auroit été portée à son comble.

(b) M. de Thou dit que Montluc, après ce combat, s'empara de Nérac, dont les habitans, l'ayant abandonné, s'étoient retirés en Bearn, & qu'il en donna le Gouvernement à Charles de Bazon, Gentilhomme

nous nous fussions emparez de la ville aisément : mais mon dessein n'estoit que de secourir Bourdeaux. En ce rencontre moururent plus de trois cens hommes , lesquels le Juge de Viane fit enterrer, comme depuis il m'a asseuré, sans en ce comprendre ceux qui moururent aux vignes & ceux qui se noyèrent, qui pouvoient estre en tout environ de quatre à cinq cens hommes. Et la dite rencontre fut un jour de Vendredi. Cela estonna fort les freres : & donna courage aux Catholiques ; car si une fois vous commencez à estriller vos ennemis , croyez que vous avez l'avantage des jeux , & leur mettez la peur au ventre , & ne vous attendront jamais.

Le lendemain je m'acheminai une heure devant le jour , & pensois entrer au Mas d'Ageinois ; mais j'y trouvai trois Enseignes des leurs : & me fallut loger à la Gruere & à Calonge tout auprès du Mas, à cause de la grande traite que j'avois fait le jour devant : & aussi qu'un secrétaire de la Reine de Navarre, nommé Bar-

du Roi de Navarre. S'est-il trompé ? Est-ce une faute de mémoire de Montluc ?

Ceux qui diminuent le plus la perte des Protestans à ce combat, dit M. de Thou, conviennent qu'il y en mourut au moins 150.

bant, m'apporta des lettres de ladite Dame qui estoit à Duras, par lesquelles elle me mandoit que je n'avois que faire de tirer outre : car M. de Burie & elle avoient pacifié le tout, & qu'elle estoit partie de France expressement pour appaiser ces troubles, & faire laisser les armes à ceux de sa Religion. Je dis à Barbant que je ne pouvois retourner arriere que je n'eusse mandement de M. de Burie, & si la ville se perdoit, tout cela tomberoit sur mes coffres. Nous débattîmes plus de deux heures à la campagne, & tousjours il me mettoit en avant, si je pensois que la Reine de Navarre fust contre le Roi, & si je pensois qu'elle voulust faire perdre au Roi la ville de Bourdeaux. Je parlai sobrement, car ainsi le falloit faire. Mais tout ce qu'il peut avoir de moi, ce fut que je lui baillerois deux Gentilshommes pour aller devers la Reine de Navarre, voir en quel estat estoient les affaires entre elle & M. de Burie, & que cependant ce que j'avois délibéré de faire de chemin en deux jours, j'y en mettrois quatre, pour donner temps à ladite Dame de parachever ce qu'elle avoit commencé avec M. de Burie : & lui baillai les Capitaines Peug & Sendat. On les cuida tuer plus de deux fois par les chemins, car en tous les coins &

villages les Huguenots avoient des corps de garde pour estonner tout le monde. Le soir je prins conseil avec tous les Capitaines ; & tous furent d'opinion que je ne m'attendisse pas aux lettres ni paroles de la Reine de Navarre , & que si elle me manquoit de promesse , la perte de la ville de Bourdeaux estoit de si grande importance , que quelque excuse que je peusse dire , elle ne seroit suffisante pour effacer le blâme qu'on me donneroit ; & d'autre part s'il estoit question de m'en deffendre par les armes , je ne combattrois pas la Reine de Navarre , & on se mocqueroit de moi , & elle-mesme la premiere , bref tousjours le tort seroit de nostre costé. Je fus bien aise que tous fussent de ceste opinion , afin que s'il eust esté trouvé mauvais , j'eusse peu dire que tous les Capitaines avoient esté de cet advis. Si on fait quelque faute , pour le moins est-elle excusable , quand elle est faite par advis & par conseil ; car croire tousjours sa teste ce n'est pas bien fait.

Le matin je partis deux heures devant le jour & passai par le haut des vignes , l'aissant le Mas à main droite : & fus environ la pointe du jour seulement à l'endroit de Caumont. A cause des passages qui estoient es-

troits, je ne voulois pas laisser le bagage derriere, car toute la nuit entra force gens dedans le Mas, qui venoient du costé de la riviere. Ceux du chasteau de Caumont sortirent & vindrent par les vignes où nous ne les pouvions charger, à cause des fossez : & ainsi nous acheminasmes tousjours jusques à l'endroit de la Reolle, & là je trouvai M. du Courré, qui à son retour à Bourdeaux avoit prins le demeurant de la compagnie de M. de Burie, & m'estoit venu au devant. Quelque jour auparavant j'avois envoyé à M. Deymet, mon cousin, qui dresseoit deux compagnies, afin qu'il se jettast dans la Reolle, comme il avoit fait ; les Huguenots l'avoient assiégée auparavant que j'y arrivasse, & battu de quelques pieces de campagne, mais ils ne firent rien, & leverent le siege. Par là on pouvoit juger qu'ils estoient maistre de la campagne, puisqu'ils osoient mener le canon. Et si Dieu ne m'eust inspiré de m'opposer à eux, & faire pendre ceux qui tomboient entre mes mains, j'auroi que tout le pays estoit perdu, car la douceur de M. de Burie n'estoit pas de saison. Je me campai aux maisons qui sont vis-à-vis de la Reolle. Et ceux de la ville nous apportèrent là des vivres : & à la nuit, sans sonner trompette ni tabourin, nous

acheminâmes pour quelque soupçon que me dit M. du Courré : & ne cessai jamais que je ne fusse à deux ou trois lieues de Bourdeaux où je fis camper nos gens par les villages : puis m'en allai droit à Bourdeaux, où je trouvai MM. de Cancon & Monferran, Vicomte (a) Duza, Civrac (b) & autres qui m'attendoient. Et pour la grande faute de vivres qu'il y avoit dans la ville, je n'y peus séjourner que trois jours : & arrestâmes M. de Burie & moi que le quatriesme je passerois la riviere, & que nous irions combattre M. de Duras, qui estoit aux terres de M. de Candalle en la Comté de Benauges. Et commençai à passer la riviere. Vers midi nous eûmes passé les gens de pied, ma compa-

(a) Nous n'osons affirmer si c'est ce Vicomte d'Uza (Jean de Lur) qui épousa la fille d'Auguste César de Salusses, ou si c'étoit son fils. On trouve dans la chronique Bourdeloise de Jean de Lurbe, qu'en 1573 le Seigneur Vicomte d'Uza commandoit l'armée navale devant la Rochelle. Il est qualifié du titre de Vice-Amiral dans le Supplément de cette Chronique, par Jean d'Arnalt, p. 83.

(b) Jean Claude de Durfort, Baron de Civrac, Chevalier de l'Ordre du Roi en 1564, & mort le 3 Août 1579. (*Histoire des Grands Officiers, Tome V, page 742.*)

gnie & les quarante salades du Roi de Navarre. Et voyant qu'il se faisoit tard , je fus d'avis que le Capitaine Masses s'en retournaît au logis , avec la compagnie de M. le Marechal de Termes , & qu'à la minuit il passât. Je retournai en la ville arrester encore avec M. de Burie qu'à la minuit il commenceroit à passer. Il avoit fait apprestier quatre pieces de campagne , lesquelles estoient desja sur la grave (a). La compagnie de M. de Randan que M. d'Argence (19) commandoit, estoit arrivée & celle de M. de la Vauguion que M. de Carlus commandoit. Et comme il fut nuit , M. de Burie fit retirer tous les bateaux sous le Chateau-Trompette : & deffendit qu'on ne passât sans son congé : & à la nuit le Capitaine Masses se rendit sur le bord de la riviere ; & ne fut possible de recouvrer bateaux pour passer. Je ne veux point ici mettre par escrit le dire des uns & des autres , & à quoi l'on disoit qu'avoit tenu que la riviere ne s'estoit passée au temps que nous avions promis , car tout n'en vaut rien. M. de Masses s'excusoit & parloit bien haut sans craindre rien. Je m'estois logé à demie-lieue de Bourdeaux. Et devant jour une bonne heure , je montai à cheval , & mandai au Capitaine

(a) Sur la grève.

Charri, qui estoit Maître-de-Camp, qu'il attendist M. de Burie avec les compagnies de gens de pied, sauf celle du Baron de Clermont, & de M. de Saintorens, & cheminaï jusques à ce que je fus à la Seuve, mandant à M. de Burie que je lui laissois les gens de pied pour accompagner l'artillerie. Le messager passa la riviere : & le trouva encore dans sa chambre, n'estant du tout habillé. Il estoit pourtant plus de six heures. Je pensois qu'il fust desja passé; & comme je fus à la Seuve, M. de la Seuve, oncle de M. Daudaux (a), me dit que les ennemis estoient à Targon, & qu'ils ne sçavoient encore nouvelles que nous passassions la riviere; & me presta un sien serviteur pour aller advertir M. de Burie, le priant par ma lettre de se vouloir avancer, & que les ennemis estoient en fort beau lieu pour les combattre. Or de la Seuve jusques à Bourdeaux il y a

(a) Armand de Gontaut, Seigneur de S. Geniés & d'Andaux, Sénéchal de Bearn en 1564, Chevalier de l'Ordre du Roi en 1565; Gentilhomme de la Chambre, & Conseiller de la Reine en son Conseil privé en 1567; Capitaine de 50 hommes d'armes en 1569; Conseiller & Chambellan du Duc d'Anjou frère du Roi. Il testa en 1591. (*Histoire des Grand Officiers, &c.*)

environ trois lieues : & comme l'homme de M. de la Seuve arriva au bord de la riviere , il vit que la compagnie de M. de Termes s'embarquoit. Je mandai au Capitaine Charri, qu'il sollicitast M. de Burie de s'avancer. Le Capitaine Charri qui vit que l'on tardoit tant à passer , & que j'allois trouver les ennemis , comme je lui mandois , print soixante argolets qu'il avoit , & laissa les autres Capitaines , afin qu'ils attendissent M. de Burie & l'artillerie. Et comme je fus à la vue de Targon , qui est un village , lequel , comme je pense , est à M. de Candalle, M. de Saintorens & M. de Fontenilles se mirent devant , droit à quelques maisons ; & là tuerent quatorze ou quinze hommes. L'alarme fut grande en leur camp , & se mirent tous leurs gens de pied en bataille en un grand champ ; & leur cavalerie au long d'un ruisseau qu'il y a , laquelle je ne pouvois descouvrir , pource qu'il y avoit des bois entr'eux & moi , & estoient en un vallon. Le champ où estoient leurs gens de pied , estoit un peu plus avant que du ruisseau. Et lorsque M. de Saintorens les attaqua , il pouvoit estre sept heures du matin. Ils ne bougerent jamais de ce champ où ils s'estoient mis en bataille. J'estois sur un haut en trois ou quatre maisons qu'il

y avoit par de là. Je despeschai encore devers M. de Burie, le prier de se haster, & que j'estois à la teste de l'ennemi, pensant qu'il ne fust gueres esloigné. Le Comte de Candalle, qui estoit bien jeune alors, & de bonne volonté, m'y vint trouver avec dix ou douze Gentilshommes. Entr'autres y estoit le Sieur de Seignan, qui estoit Capitaine des gens de pied au Royaume de Naples avec moi, auquel temps nous l'appellions le Capitaine Monlaur : il amena aussi deux de ses enfans, tous trois vaillans & courageux. M. le Comte (a) me conta la promesse que la Reine de Navarre lui avoit fait faire; car autrement ne pouvoit eschapper de leurs mains. Je lui dis que je lui ferois donner l'absolution par M. de Bourdeaux (b). Aussi ceste promesse ne le pouvoit obliger, car il n'avoit pas esté prins en guerre : & puis elle estoit faite à la Reine de Navarre, laquelle se disoit très-humble servante du Roi, &

(a) Le Comte de Candale avoit été pris dans une rencontre; & la Reine de Navarre, qu'on avoit rendue maîtresse de son fort, le remit en liberté, à condition qu'il ne porteroit plus les armes contre les Protestans.

(b) Antoine Prévot, Archevêque de Bordeaux, étoit, suivant les apparences, le frère de Louis Prévot, Seigneur de Sanfâc.

très-

très-affectionnée à son service. Environ midi arriverent deux des messagers que j'avois envoyé vers M. de Burie , qui me dirent qu'ils ne pouvoient estre achevez de passer à midi , & que seulement la compagnie de M. le Maréchal de Termes estoit passée. J'avois renvoyé tous nos gens à cheval repaître à la Seuve , & seulement m'avois retenu vingt ou vingt-cinq chevaux. Et là je faisois sentinelle , & faisions repaître nos chevaux , la bride à la main , contre une haie. Les ennemis me voyoient & moi eux. Et comme nos gens eurent repeu , ils me vindrent trouver : & en mesme temps qu'ils arriverent , les ennemis commencerent à desplacer , & à prendre le chemin droit à moi. Nous voyons bien qu'ils s'acheminoient par troupes. Alors nous cogneusmes qu'ils prenoient autre chemin que de venir à nous : & entraşmes en conseil , si nous les devions combattre ou non. La plupart disoient que si nous les combattions, nous mettions toute la Guyenne en hazard pour le Roi ; car pour un que nous estions, ils estoient vingt : & qu'il valloit mieux attendre M. de Burie , que de faire une telle erreur , qui ne seroit trouvé bon du Roi, ni de personne du monde. Sur quoi je leur accorde que leur opinion estoit veritable : toutesfois que nous

voyons la Noblesse de la Guyenne toute en crainte. Et qu'il soit vrai, leur dis-je, vous n'êtes pas ici gueres plus de trente Gentilshommes. Le peuple est si intimidé, qu'il n'ose s'eslever contr'eux pour nous aider. Et quand ils entendront que nous sommes approchez de si près sans les combattre, leur peur augmentera; de sorte qu'avant huit jours nous aurons tout le pays contre nous. Or, perte pour perte, il me semble que nous devons hazarder de nous perdre en combattant, plustost que de nous perdre en dissimulant, & que tout estoit entre les mains de Dieu. J'ai commencé à taster ces gens-là où je les ai trouvez; mais je les ai cogneus de peu de cœur: croyez qu'ils n'attendront pas, & que nous les enfoncerons. Que si nous n'avions envie de combattre, nous ne devions pas faire les approches de si près. De plus différer, vous voyez qu'ils ne veulent que couler & eschapper. Pour nostre perte, si elle advenoit, Bourdeaux pour cela ne sera pas perdu. M. de Burie y est, & une Cour de Parlement. Alors M. de Seignan, qui estoit le plus vieux, respondit que cela estoit bien vrai, que nous aurions le pays contre nous, & que puisque nous estions reduits à cette necessité, & que nous avions perdu

l'esperance que M. de Burie peust arriver à nous, que l'on devoit combattre. Alors tous generalement commencerent à crier : *Allons combattre, allons combattre.* Et comme nous montions à cheval, arriva le Mareschal des logis de M. le Mareschal de Termes, nommé Moncorneil, qui me dit que sa compagnie avoit esté à cheval dès la nuit, & qu'ils avoient esté contrains de repaistre à la Seuve. Alors je cuidai perdre toute esperance. Les deux compagnies de gens de pied marchaient tant qu'elles pouvoient : mais il faisoit une si extrefme chaleur, que nous bruslions. Alors Moncorneil, qui vit que nous allions au combat, courut à la Seuve faire monter à cheval le Capitaine Masses. Nous nous acheminasmes à main gauche, & comme nous fusmes à deux arquebuzades près d'eux, je fis deux troupes de nos gens à cheval. Entre tous nous pouvions estre de cent à six vingts Maistres ; car je n'avois pas trente falades en ma compagnie, à cause que c'estoit la compagnie de M. de la Guiche : ils s'en estoient allez presque tous à leurs maisons, sauf bien peu, & je n'avois peu pourvoir à leurs places. Tousjours peu à peu les ennemis montoient ce tertre. Ils envoyerent la pluspart de leur arquebuzerie au dessous, dans

des taillis qu'il y avoit fort espais : & pour aller à eux , il falloit aller par un grand chemin bordé de vignes de tous costez ; je fis aller le Capitaine Charri sur la queue , & baillai l'une des troupes au Capitaine Montluc , mon fils , & M. de Fontenilles avec la cornette des Guidons : & me retins l'autre cornette des Gens-d'armes que M. de Berdusan (a) , Seneschal de Basadois , portoit. Et comme nous fusmes près des vignes , je cognus que nous ne pourrions passer pour les aller combattre , & prins à main gauche au dessous des vignes. Le Capitaine Montluc avoit environ deux cens pas devant moi ; & comme ils virent que nous ne prenions qu'à main gauche , ils marchaient toujours par le haut de la montée , audevant de nous. Et comme nous fusmes hors des vignes & de quelques fossez qu'il y avoit , le Capitaine Montluc alloit tousjours gagnant le haut. Je fis joindre M. de Saintorens avec les arquebuziers à cheval , & je me retins le Baron de Clermont , qui en avoit quelques-uns.

Or comme nous fumes à vingt ou trente pas au plus , ils commencerent à tirer , & non plus tost. Et comme ils commencerent à nous saluer , les arquebuziers de M. de Sain-

(a) Verduzan.

torens tirerent aussi : cependant le Capitaine Montluc donna de cul & de teste au milieu de tous leurs gens de cheval. J'avois l'œil sur lui, & moi je donne en mesme instant un peu à main gauche à travers de leurs gens de pied ; & les mismes tous en route & en fuite, non sans avoir de pied ferme attendu nostre choc & soustenu sur le haut. Leurs gens à cheval fuyoient contre bas le long du taillis, voyant leur perte ; & j'enfermai leurs gens de pied dedans le taillis. Or pour ce que nous n'avions point de gens de pied pour tuer, car on sçait bien que les gens à cheval ne s'amusent pas à tuer, sinon à suivre la victoire, il n'y mourut pas beaucoup de gens. Mais encore que la perte ne leur fust pas grande, si est-ce que la reputation nous servit beaucoup, & la honte leur porta dommage. Et commença tout le monde à prendre cœur, & eux à le perdre, & la Noblesse à prendre les armes, & le peuple pareillement. On tua à mon fils deux chevaux sous lui, & fust blessé en deux lieux : tous les deux chevaux estoient à moi. J'y perdis mon cheval turc, que j'aimois, après mes enfans, plus que chose de ce monde ; car il m'avoit sauvé la vie ou la prison trois fois. Le Duc de Palliane me l'avoit donné à Rome. Je n'eus

ni n'espere jamais avoir, un si bon cheval que celui-là. M. le Prince de Condé me l'avoit voulu fort avoir, mais je m'en deffis comme je peus : je voyois bien que telle marchandise seroit très-difficile à trouver. M. de Seignan perdit le sien, le Vicomte d'Uza & le Comte de Candalle aussi. Bref, nous nous ralliasmes, après la cargue, au lieu propre où nous l'avions faite. Et nous trouvâmes en telle necessité, que nous ne sceûsmes assembler vingt chevaux pour combattre, s'ils se fussent ralliez; car tous les chevaux estoient morts ou blesez, & des hommes plus de la tierce partie. Mais ils n'avoient point le jugement de se recognoistre, ni nous aussi. Je veux dire que c'estoit une des plus rudes cargues, & la plus furieuse sans bataille là où je me sois jamais trouvé. Et ne faut point dire qu'ils s'en allaient de peur sans estre combattus; car ils nous vindrent au devant pour nous faire la cargue, ou bien pour l'attendre. Je ne les pensois pas si gens de bien. Nous n'y perdîmes pour lors qu'un Gentilhomme, nommé M. des Vigneaux : mais depuis il en mourut deux ou trois qui avoient esté blesez. Du haut de cette montée nous descouvristmes les ennemis qui s'en alloient tant qu'ils pouvoient : & s'en allant, nous voyons bien qu'ils

se rallioient, s'esloignant tousjours de nous. Et alors nous nous commençâmes à retirer, les uns à pied, car leurs chevaux estoient morts, & les autres la pluspart les tiroient par la bride, parce qu'ils estoient blesez. Je me trouvai en telle necessité, que l'on ne peut trouver cheval des miens pour me remonter. Et si seulement cent chevaux fussent retournez à nous, j'estois mort, & tous ceux qui estoient là; car de moi il ne falloit pas esperer que tout le monde m'eust peu sauver. Ces nouveaux Religieux m'en vouloient trop. Or voilà le combat de Targon (a), qui fut fort honteux pour les Huguenots, veu qu'ils se laisserent battre à une poignée de gens. Et comme nous nous en retournions, les deux

(a) On parla très-diversément de ce combat, dit M. de Thou, & l'un & l'autre parti s'attribua la victoire, & se glorifia d'être resté maître du champ de bataille. Les gens de Duras publièrent qu'ils étoient inférieurs en nombre, & que néanmoins ils n'avoient perdu que 30 des leurs, tandis que les ennemis en avoient perdu 300. Quoi qu'il en soit, il est certain que Duras, touché de cet échec, pensa aussi-tôt à se retirer; qu'il vint à Ste. Foy dans le Périgord, de-là à Bergerac, ensuite à Tonneins, puis s'en alla trouver la Reine de Navarre à Caumont, pour sçavoir de cette Princesse ce qu'il avoit à espérer, & ce qu'il étoit à propos de faire. (*De Thou, &c.*)

compagnies de gens de pied arriverent , lesquelles tout le jour avoient couru , & cuiderent crever de la grande chaleur qu'il faisoit. La compagnie de M. de Termes , qui estoit venue au grand trot , n'y peut arriver ; car avant que Moncorneil fust arrivé à la Seuve , qui est à une grande lieue , & eux montez à cheval , & fait une autre & demie qu'il falloit faire , ne fut possible d'y arriver , estant desesperéz , & sur-tout le Capitaine Masses. Je ne vis jamais homme si fasché que celui-là. Je fus contraint de le prier de ne parler point & se taire ; car il avoit grande envie de parler plus que je n'eusse voulu : & ainsi nous en retournasmes droit à la Seuve , où nous trouvâmes M. de Burie qui ne faisoit qu'arriver ; & pouvoit estre environ quatre ou cinq heures après midi. Il fut bien aise d'entendre que la victoire nous estoit demeurée. Je croi qu'il avoit fait la diligence qu'il avoit peu : mais il estoit vieux , & les gens vieux ne peuvent estre si diligens que les jeunes. Nous ne pouvons estre deux fois : je le connois par moi-même.

Nous arrestâmes qu'il s'en retourneroit à Bourdeaux , pour ammener trois canons pour aller battre Monsegur , & les autres places que les ennemis tenoient au long de la rivière de

Garonne, & faire que la riviere fust libre, afin de faire venir des vivres à Bourdeaux, car ils estoient à la faim : & qu'il en rameneroit les quatre pieces de campagne, cognoissant bien que nous n'estions plus sujets à bataille, à cause de l'attaque que les ennemis avoient receu : & que cependant je m'en irois avec le camp contre-mont la riviere, vers Monseigneur & la Reolle, attendant que ledit Sieur de Burie fut arrivé avec les canons : mais plustost que de nous séparer il falloit tourner visage vers Bourg : parce qu'un des fils de Montandre (a) s'en estoit saisi, qui gardoit qu'aucuns vivres ne pouvoient descendre à Bourdeaux par la Dordone : & comme nous fusmes auprès de la riviere près Cusac, nous fismes passer de-là nostre cavalerie & M. de Saintorens. Ils coururent jusques au devant. Ledit de Montandre l'abandonna. Nous y mismes quelque peu de gens qu'on y fit venir de Bourdeaux. Et avant le partement dudit S^r de Burie pour aller audit Bourdeaux, je lui remontrai que nous courrions une grande fortune, & qu'il seroit bon qu'il prist le chasteau de Blanquesfort, qui estoit à M. de Duras, pour sa retraite & de sa maison, & que

(a) Charles de la Rochefoucault, Seigneur de Montandre en Saintonge.

je prinse le chasteau de Caumont (a), ce que nous fismes ; & en passant je mis dans ledit chasteau de Caumont, garnison. Ce que M. de Caumont trouva fort mauvais, ayant opinion que je m'en voulusse emparer du tout : mais il s'en falloir beaucoup que je le fisse à ceste intention. On l'a peut aisément connoistre, car il y avoit plus de cent mille francs vaillant : & il ne s'y perdit pas un sol, sauf seulement que le Comte de Candalle & le Capitaine Montluc, prindrent quelques patenostres de corail, du Procureur du chasteau, avec reçu, & à la charge de les rendre. Si j'eusse voulu, j'eusse peu prendre tout ce qui estoit dedans ; & eust esté bien prins & de bonne guerre, d'autant que là dedans y avoit une troupe de Huguenots qui firent une sortie sur les nostres, s'en venant de Bourdeaux, & y fut tué un cheval au Capitaine Sendat entre ses jambes, qui estoit une suffisante raison, car c'estoit se déclarer ennemi.

En mesme temps nous fusmes advertis qu'ils avoient abandonné Bazas, ayant eu peur que

(a) Cette prise du château de Caumont, ne se fit, selon M. de Thou, qu'après celles de Terraube & de Leytoure. « Je crois, ajoute-t-il, que c'est un défaut » de mémoire de Montluc, tel qu'on en trouve plusieurs » dans son Livre. (*De Thou, &c.*)

nous passassions la riviere, pource qu'ils entendirent que M. de Burie arrivoit à Bourdeaux, & je m'en montois droit à la Reolle, & ainsi on commença à apporter quelque peu de bleds & farines à Bourdeaux. Je fus adverti qu'à Gironde y avoit soixante ou quatre-vingts Huguenots qui s'y estoient retirez, lors de la route de M. de Duras. Je les fis attrapper, & pendre soixante & dix aux pilliers de la halle, sans autre cérémonie, ce qui donna une peur si grande par tout le pays, qu'ils abandonnerent tout le long de la riviere devers Marmande & Thonens, où M. de Duras s'estoit retiré pour recueillir ses gens, & refaire ses troupes : & fut contraint se retirer vers la Dordogne. On pouvoit connoistre par-là où j'estois passé : car par les arbres sur le chemin on trouvoit les Enseignes. Un pendu estonnoit plus que cent tuez. La Reine de Navarre qui estoit à Duras, après avoir entendu la route de M. de Duras, se retira au chasteau de Caumont, (c'estoit avant que je m'en fusse saisi) où elle ne fist point d'arrest, car elle se retira en Bearn : & nous vinsmes après audit chasteau de Caumont, comme j'ai dit. Dieu sçait si elle me vouloit mal, & comme elle me baptisoit, m'appellant le tirsan, avec toutes les injures du monde. Elle

estoit Princeſſe, & d'ailleurs hors de combat. Eſtant Serviteur du Roi & Catholique, je faiſois mon devoir, que ſi tout le monde euſt fait ainſi, on n'eũt pas veu ce que nous avons veu depuis. J'ai tousjours eſté & les miens très-humbles ſerviteurs (20) de ſa maiſon: mais ç'a eſté lors qu'il n'a point eſté queſtion du maĩſtre.

M. de Burie eſtant arrivé à la Reolle avec les canons, nous allasmes aſſieger Monſegur, & logeaſmes une nuit à Sauveterre, où j'en prins quinze ou ſeize, leſquels je fis tous pendre, ſans deſpendre (a) papier ni encre, & ſans les vouloir eſcouter : *car ces gens parlent d'or*. Or dans Monſegur il y avoit ſept à huit cens hommes. La ville eſt petite, mais bien forte de murailles, auſſi bonnes qu'il eſt poſſible, & l'aſſiette très-bonne. Nous l'aſſiegeaſmes du coſté de la tanerie, où ils habillent les cuirs. M. de Burie ſe logea aux maiſons devant la porte qui vient de la Sauvetat Deimet, & où ſont les grandes tours, & moi auprès de là. MM. Dortobie & Fredeville, Commiſſaires de l'artillerie, voulurent reconnoiſtre la ville de plein jour : & n'eũſmes pas faute d'arquebuzades. Or nous concluſmes qu'il la falloĩt attaquer par ladite tanerie. Il y avoit

(a) Sans dépender.

une porte de la ville , laquelle ils avoient fermée de murailles n'avoit gueres , & avoient abbattu le rasteau, lequel la muraille couvroit , & au dedans ils avoient fait un rempart de terre & de fumier. Je fis les approches de nuit , & fis mettre la compagnie de Bardachin à la tanerie. Nous laissâmes reposer M. de Burie , & à la nuit nostre artillerie fut mise sur un petit haut , vis-à-vis de la porte , à cent cinquante pas de ladite porte. Contre l'opinion desdits Commissaires , je voulus essayer ce qu'il y avoit derriere la muraille neufve qui couvroit la porte , & eûmes des fagots , lesquels je fis allumer près la porte. A la clarté du feu , je fis tirer à ladite porte cinq ou six coups de canon , qui abbattirent toute ceste muraille neufve. J'envoyai recognoistre l'Enseigne du Capitaine Bardachin tout seul. La tanerie estoit entre l'artillerie & la porte : & y avoit un grand noyer entre ladite tanerie & la porte. Il y pouvoit avoir cinq ou six pas jusques à la porte , où le Capitaine Bardachin & moi nous mîmes derriere le noyer. Et nous rapporta l'Enseigne que ce que nous voyons de blanc , c'estoit le rasteau. Nous lui fîmes retourner monter sur le rasteau , au dessous duquel il nous dit qu'il avoit aperceu un terre-plein , mais qu'il estoit un

peu abbaissé, & qu'un homme passeroit couché sur le ventre. L'on ne le pouvoit voir à lui à cause du feu, mais si faisions bien nous qui estions derriere le noyer. Ils donnerent plus de vingt arquebuzades. Je mandai en diligence au Capitaine Charri qu'il menast toutes les compagnies, sans sonner tabourin ni faire aucun bruit. Et à leur arrivée les fis mettre le ventre à terre derriere l'artillerie, & dis à M. Dortobie qu'il commençast à tirer, encore qu'il ne fust pas du tout jour à l'endroit de la porte en barterie : & comme il eut tiré deux volées, je fis partir l'Enseigne dudit Bardachin, nommé le Capitaine Vinos, qui avoit une rondelle en la main, & un morion en teste, jac & manches, deux arquebuziers après lui sans morion : & alloient presque le ventre à terre. Le Capitaine Vinos commença à monster le rasteau : Bardachin & moi nous estions avancez derriere le noyer. L'aube du jour commençoit à paroistre : M. Dortobie tiroit tousjours à eux, & eux s'avançoient à se retrancher derriere la batterie qui estoit au costé de la porte, & ne prenoient garde à la porte : car ils ne pensoient pas que la muraille qui la couvroit fust par terre. Et comme le Capitaine Vinos fut au haut du rasteau, il bailla sa rondelle à un des arque-

buziers , & monta sur le rempart : puis se fit
bailler sa rondelle , & tira l'un des arquebu-
ziers , & puis l'autte. Et comme je vis qu'il
y en avoit trois , au bruit du canon je cou-
rus à la tagerie , & fis marcher les arquebu-
ziers dudit Bardachin l'un après l'autre droit
au noyer : & retournai incontinent derriere
icelui. Et à une autre volée je fis approcher
Bardachin du rasseau , ayant une rondelle &
un morion , & les arquebuziers l'un après
l'autre , cachant le feu. Et comme Bardachin
en eut cinq ou six près de lui , il monstra le
rasseau : son Enseigne le tira & les arquebu-
ziers l'un après l'autre ; & à mesure que les
arquebuziers venoient derriere le noyer , je
les faisois couler. Et comme je vis qu'il y en
avoit une vingtaine , je m'approchai lors du
rasseau. Ils entroient dans une petite chambre
de la tour , où il y avoit deux petites portes
& des degrez de pierre à main droite & à
main gauche , par là où on montoit & des-
cendoit du costé de la ville en la tour : je
faisois cependant monter l'un après l'autre.
Bardachin me manda qu'il commençoit à
estre assez fort pour estre maistre de la tour :
& qu'il n'estoit pas encore descouvert. Et
alors je mandai au Capitaine Charri & au
Baron de Clermont , qu'ils se levassent , &

qu'ils vinssent courant tout au long d'un grand chemin qu'il y avoit, tirant à la porte. Ce qu'ils firent ; & avant qu'ils y fussent, Bardachin fut descouvert, & commencerent à combattre & deffendre les degrez. Sur quoi arriverent tout en un coup les Enseignes des Capitaines Charri & Clermont, & monterent leurs Enseignes après.

Les ennemis deffendirent ces degrez ; mais les nostres gaignerent le haut de la tour par une petite eschelle à main, qu'ils trouverent, & furent maistres du devant de la porte ; & à corps perdu les Capitaines à droite & à gauche se jetterent au long des degrez, & vindrent aux mains en la rue. Les ennemis repousserent une fois les nostres ; mais à la fin la foule les emporta & allerent pesselles jusques à la place, là où ils trouverent trois cens hommes en bataille, qui firent teste, & combattirent-là. Toutesfois à la fin ils se mirent en route. Je mandai le tout à M. de Burie, & trouvai qu'il en avoit desja esté adverti ; & aussi que le tirer de l'arquebuzerie lui monstroît que l'on combattoit. Il envoya quelques gens d'armes à l'entour de la ville ; mais ils n'y pouvoient rien faire. Je prins quatre-vingts ou cent soldats, & m'en allai autour des murailles ; & tant qu'il en fautoit

en sautoit par dessus , cela estoit mort. La
 tuerie dura (a) jusques à dix heures ou plus,
 pource qu'on les cherchoit dans les maisons ;
 & en fut prins quinze ou vingt seulement,
 lesquels nous fîmes pendre , & entr'autres
 tous les Officiers du Roi , & les Consuls avec
 leurs chapperons sur le col. Il ne se parloit
 point de rançon , sinon pour les bourreaux.
 Le Capitaine qui commandoit là , s'appelloit
 le Capitaine Heraud , qui avoit esté de ma
 compagnie à Montcallier , un brave soldat ,
 s'il y en avoit en Guyenne , & fut prisonnier.
 Beaucoup de gens le vouloient sauver pour
 sa vaillance ; mais je dis que s'il eschappoit ,
 il nous feroit teste à chaque village , & que
 je connoissois bien sa vaille. Voilà pour-
 quoi je le fis pendre. Il pensoit tousjours que
 je le sauvasse , pource que je sçavois bien
 qu'il estoit vaillant , mais cela le fit plustost
 mourir , car j'estois bien assuré qu'il ne se

(a) « Là, (lit-on dans l'*Histoire des cinq Roys*, p. 212)
 » toutes cruantez & violences furent exercées le pre-
 » mier jour d'Août, sans avoir esgard à qualité, sexe,
 » ni aage : Montluc viola la fille du Ministre, lequel
 » fut tué avec les autres ». Le Lecteur observera que
 le Rédacteur de l'*Histoire des cinq Roys* étoit un zélé
 Protestant, & que sa haine pour Montluc a pu lui
 faire exagérer les faits.

retourneroit jamais de nostre costé , parce qu'il estoit fort opiniastre & coiffé de ceste Religion : sans cela je l'eusse sauvé. On compta les morts , & s'en trouva plus de sept cens. Toutes les rues & le long des murailles estoient couverts de corps morts : & si je suis bien assuré qu'il en mourut un grand nombre de ceux qui se jetterent par les murailles , que je faisois tuer. Voilà la prise de Monsegur. Je pense qu'il y eust eu grande dispute d'entrer par la bresche que nous faisons , & si eust coulé plus de 500 coups de canon , avant que l'on eust fait trou pour entrer deux hommes de front seulement : car les murailles sont de bonne pierre , & bien épaisses , aussi bonnes qu'il y en ait en Guyenne ; & si encore il eust esté mal aisé d'y venir , ayant moyen de se retrancher , & croi qu'ils nous eussent donné des affaires , & qu'il y eust eu de l'honneur & pour eux & pour nous ; mais il vaut mieux que nous ayons eu le profit. Deux jours après nous allasmes assieger le chasteau & la ville de Duras , là où il y avoit cent cinquante hommes. Toute la nuit je ne cessai à loger l'artillerie , pour battre la ville , car de battre le chasteau , il estoit difficile , sinon par le jardin de derriere , & encore est-il fort difficile d'y mener l'artil-

lerie. Nous conclusmes qu'il valloit mieux attaquer la ville, & après par dedans la ville nous battrions la porte du chasteau, & comme j'eus tout appresté, ils appellerent & demanderent si M. de Burie estoit là, il leur fut respondu qu'il estoit logé aux métairies qui sont à deux ou trois arquebusades, mais que j'estois à l'artillerie; & alors ils me firent dire si je les voulois laisser sortir à fiance (a). Ce que je leur promis, & vindrent parler à moi. Je les renvoyai à M. de Burie. Le jour commençoit à poindre quand ils retournerent, & me dirent qu'ils avoient capitulé. M. de Burie entra dedans avec quelques-uns. Je n'y entrai qu'il ne fust huit heures du matin, pource que je m'estois mis à dormir après la capitulation faite, car je veillois quand les autres dormoient. M. de Burie me dit qu'il n'y avoit rien trouvé dedans, qu'environ 150 corselets, qui estoient du Roi de Navarre, que la Garde de Thonens Huguenot avoit laissé là, lesquels il portoit à leur camp; mais il eut peur d'estre prins par les chemins. Nous les fîmes départir aux Capitaines, pour armer les soldats. De là M. de Burie s'en alla jusques à Bourdeaux, & je descendis avec l'armée vers Marmande & Thonens. Tout le monde

(a) C'est-à-dire en sûreté.

abandonnoit les places qu'ils tenoient , d'effroi : je n'y trouvai que quelques Catholiques , & de-là marchai droit à Clairac & Aguilhon , où je passai la riviere ; & comme je la passois , je fis faire alte devant ladite ville , pource qu'ils estoient 3 ou 4 mille hommes dans Agen , & les voulois aller environner pour les attraper dedans. Ayant rembarqué les 3 canons à la Reolle , que je faisois tirer contre mont la riviere , il fut nuit quand j'eus tout passé ; & comme je marchois la nuit , il me fut apporté nouvelles d'Agen , que sur l'entrée de la nuit ils avoient abandonné la ville , ayant prins le chemin vers Montauban. Je m'estonnois comme ces gens avoit tant la peur au ventre , & qu'ils ne deffendoient mieux leur Religion. Ils n'eurent loisir d'en amener les prisonniers qu'ils tenoient ; car l'effroi les saisit (21) tout à coup , quand on leur dit , que j'estois tout auprès de-là , ils pensoient avoir (a) déjà la corde au col. Les prisonniers qu'ils tenoient , c'estoient MM. de la Lande , de Nort , les Officiers du Roi , & les Consuls , sauf le Président d'Agen , auquel ils ne vouloient point de mal. Ces pauvres Officiers , gens de bien , demurerent deux ou trois mois prisonniers.

(a) Assurément ils n'avoient pas tort.

Cent fois on leur présenta la corde pour les pendre. Je m'estonne qu'ils ne moururent de peur : & voilà comme la riviere fut libre. M. de Burie estant arrivé au Port Sainte-Marie, nous y logasmes l'armée & aux environs, puis nous en allames avec peu de gens à Agen, & trouvâmes que la ville estoit toute ruinée : car ces gens-là (a), où ils passent, laissent de tristes marques, & là nous demeurâmes trois ou quatre jours. M. de Burie envoya à Villeneuve & à Montflanquin trois compagnies de gens d'armes, sçavoir la sienne, celles de M. d'Argence (b), & de M. de Carlus, Lieutenant de M. de la Vauguyon. Ils manderent à M. de Burie, qu'il leur envoyast quatre ou cinq cens hommes de pied, & qu'ils iroient combattre le Capitaine Bordet, qui venoit de Xaintonge avec trois cens chevaux, où il y avoit sixvingts salades, tous lanciers, le demeurant estoient pistolliers & arquebuziers à cheval & trois Enseignes de gens de pied. Je me présentai à M. de Burie, pour y aller, lequel me dit qu'il y vouloit aller lui-même,

(a) Les vestiges que laissoit Montluc sur son passage, n'étoient pas moins sanglants.

(b) C'étoit celle de M. de la Rochefoucault, dont d'Argence étoit Lieutenant. (*De Thou, &c.*)

& qu'il se vouloit trouver à cette faction, bref qu'il partiroit sur la minuit. Je ne lui voulus point contredire, pour crainte qu'il ne cuidast que je voulusse tout faire, & gagner cet avantage sur lui : & me retirai à Stillac, pour donner quelque ordre à ma maison, ayant sceu la mort de ma femme. Le lendemain M. de Burie se trouva encore dans Agen, & le lendemain après. Cependant le Bordet (a), & alla gagner Montauban, où M. de Duras l'attendoit. Je sçai bien que M. d'Argence & ses compagnons advertirent trois ou quatre fois M. de Burie en haste, de leur envoyer les gens de pied qu'ils demandoient pour aller combattre, & croi fermement qu'il ne tint point à eux ; toutesfois M. d'Argence est encore en vie, qui pourroit dire à qui en est la faute. Il ne touche à moi de le dire.

Après que je fus arrivé à Agen, nous conclusmes que nous irions assaillir le chasteau (b) de Pene, car pendant que nostre

(a) Du Bordet, Gentilhomme de Saintonge, Lieutenant du Comte de la Rochefoucaut. (*De Thou, &c.*) Il fut tué au siège de Chartres en 1568. *Vraye & entière Histoire des Troubles de France, &c.* par Le Frere, Paris 1572. In-8°. fol. 119.

(b) Ce chasteau est nommé le Chateau de la Plume dans la nouvelle traduction de M. de Thou.

camp estoit aux environs d'Agen, nous arri-
 verent les trois compagnies Espagnoles, que
 Dom Louis de Carbajac (a) commandoit en
 l'absence de son oncle Dom Johan de Carba-
 jac, qui amena après les autres dix Enseignes.
 Nous assiegeasmes le chasteau par la teste,
 car par autre lieu nous ne le pouvions battre;
 car c'est une place forte & d'assiette & de
 structure: & y tirasmes plus de trois cens
 coups de canon. Il y avoit un grand terre-
 plein par derriere. Ils avoient fait une tran-
 chée dans le terre-plein, où leurs soldats se
 tenoient pour deffendre la bresche, qui es-
 toit difficile, car il falloit encore monter par
 des eschelles sur le terre-plein. Or la nuit
 nous avions gaigné la ville, car le Capitaine
 Charri & ses compagnons avoient mis le feu
 à la porte. Ceux de dedans, après l'avoir
 deffendue longuement, se retirerent dans le
 chasteau. Ils pouvoient estre environ trois
 cens hommes. Or je vins reconnoistre la
 bresche par le costé des maisons de main
 droicte, lesquelles je fis percer, passant de
 l'une à l'autre: & la derniere estoit si près
 du chasteau, qu'il n'y avoit que le chemin

(a) Carbajac est le nom de Carvajal, estropié à
 coup sûr. Carvajal est un nom Espagnol, connu, &
 Carbajac n'est pas de cette Langue, c'est un Gasconisme.

entre deux. J'apperceus un relais de pierre au flanc de main droicte en la muraille : & fis aller un soldat, le ventre à terre, reconnoistre ce relais. Il monta jusques à la moitié, & trouva qu'il estoit fait comme s'ils y avoient laissé des degrez pour monter par-là. Puis retourna à moi, & tout incontinent m'en allai à M. Dortobie : & tirasmes un canon un peu à main droite. Nous eusmes assez affaire de l'y pouvoir loger, à cause que c'est un precipice bien grand, qui alloit jusques à la riviere : de là retirasmes en biais à cette muraille. Et pource qu'elle n'estoit pas là gueres forte, en quatre coups de canon nous l'eusmes percée ; de sorte que par le trou on pouvoit voir dedans leurs tranchées. Je descendis incontinent à bas, & fis monter le mesme soldat par ces degrez jusques à reconnoistre si le trou estoit vis-à-vis de la tranchée, & qu'il ne se descouvrist point en aucune maniere. Ce qu'il fit, & me retourna dire qu'ils estoient tous en bataille dans la tranchée, & qu'il y avoit force corselets comme il estoit vrai. Alors je fis prendre les eschelles, que j'avois fait rechercher partout ; & en pouvois avoir douze ou quinze. M. de Burie se tenoit à l'artillerie : je vins conclure devant lui l'assaut. Je le priai que les Gascons donnassent les premiers, & les

Espagnols après. Dom Louis dit qu'il desiroit qu'ils combattissent ensemble : ce qui lui fut accordé. Cependant je fis choix de quatre arquebuziers pour monter ces degrez ; car il n'en pouvoit plus demeurer sur le haut pour tirer dans la tranchée par le trou , quand les nostres donneroient l'assaut par la teste. Et ainsi leur livrai l'assaut. Les soldats prindrent eux-mesmes les eschelles , & je me rendis ausdits degrez avec les quatre arquebuziers. Et comme les uns dressoient les eschelles , les quatre montoient. Et à mesme temps que les Enseignes monterent les eschelles , les quatres arquebuziers tirerent dans leur tranchée. Ils en tuerent un , qui me tomba aux pieds : j'en fis remonter un autre. Comme les ennemis se virent tuez par ce trou , ils se retirerent en une autre forteresse : là où ils se defendirent plus de trois grosses heures ; & par deux fois repousserent nos gens jusques sur la bresche. Et cognus alors deux choses , encore que d'autres fois je les eusse bien remarquées ; c'est que les Espagnols ne sont pas plus vaillans que les Gascons. Et l'autre , que les grands combats se font par les Gentilshommes ; car plus de cinq cens hommes Espagnols ou Gascons furent renversez sur les eschelles ou par terre : toutesfois il ne

faut point oster l'honneur à celui qui l'a acquis. Ayant les Capitaines Gascons avec les Gentilshommes de leurs compagnies, soutenu tout le jour le combat, je ne veux pas dire que les Capitaines Espagnols n'y fissent leur devoir, mais bien peu de leurs soldats. A la fin je donnai courage à nos gens, leur faisant remonter les eschelles, encourageant les uns & menassant les autres; car j'avois l'espee nue au poing pour faire quelque mauvais coup si j'en eusse veu de poltrons. Tous commencerent à faire mieux, Espagnols & Gascons; tellement qu'ils gaignerent le second fort: les ennemis se departirent en deux autres forts; c'est à sçavoir à la grande tour, & en un autre quartier de maison à main gauche. Il falloit monter un degré de pierre, où il y avoit une basse-cour entre ladite tour & l'autre fort; de sorte que nos gens furent contraints de mettre le feu à la porte de ladite basse-cour. Il y avoit au bout du degré, contre la porte, un coin à main gauche, où pouvoient demeurer quinze ou seize hommes. Le Capitaine Charri & le Baron de Clermont y estoient, qui faisoient tirer à travers de la porte dans la basse-cour. Et comme la porte fut brulée, elle tomba sur l'entrée d'icelle. J'estois à demi-degré: & comme je vis la porte tombée, je dis au Capitaine Charri

qu'ils sautassent dedans à travers du feu. Ce qu'ils firent sans marchander. Il ne lui falloit pas dire deux fois. Il ne craignoit pas la mort. Je pouffai ceux qui estoient devant moi sur le degré, bon-gré, mal-gré : & ainsi nous entraſmes tous de furie, & ne trouvaſmes dans la basse-cour que femmes & filles. Tout en estoit rempli, jusques aux estables. Ceux de la tour & de l'autre fort de main gauche nous tiroient là dedans. Ils y tuerent cinq ou six soldats. Le Capitaine Charri y fut un peu blessé, & le Sieur Bardachin aussi. Nous faisions descendre les femmes par ce degré de pierre. Les Epagnols qui estoient dans la grande basse-cour, au-dessous du degré, les tuoient, disans que c'estoient des *Lutheranos desguisez* (a). Nous redoublasmes l'assaut à ce fort de main gauche par une porte qu'il y avoit, & par deux fenestres, & l'emportasmes, passant au fil de l'espée tout ce qui se trouva dedans. Or il nous falloit combattre

(a) Des Luthériens. On a déjà remarqué que sous ce nom, l'opinion commune à cette époque désignoit les Protestans. Luther ayant le premier commencé la réforme, & Calvin n'ayant travaillé qu'après lui, il étoit naturel qu'on appellât indistinctement Luthériens, tous ceux dont la croyance paroïssoit opposée à la communion Romaine.

puis après la grande tour & la porte qui estoit au milieu. J'y laissai les Capitaines qui n'estoient point blesez de ce costé de main gauche & dedans les escuries, pour les tenir assiegez. La fortune porta qu'ils avoient tous leurs vivres en ce dernier fort de main gauche, & n'avoient rien dans la grande tour. Ce qui fut cause que sur l'entrée de la nuit ils se rendirent aux Capitaines, la vie sauve. Les Espagnols estoient logez dans la ville, lesquels sceurent qu'ils s'estoient rendus, & que nos Capitaines les menoient le matin à M. de Burie & à moi, qui estions logez à la maison de M. de Cathus, à une arquebuzade du chasteau. M. de Pons y estoit aussi; car il estoit venu avec M. de Burie. Nous baillâmes à quinze ou vingt soldats ces prisonniers, qui pouvoient estre en nombre quarante ou cinquante. Les Espagnols les vindrent offer à ces quinze ou vingt soldats, & les tuerent tous, sauf deux serviteurs de Madame la Maréchalle de Saint-André, que j'avois retenus à mon logis. Il ne se trouva point d'environ trois cens hommes qu'ils estoient, qu'il en eschapast, que les deux que je sauvai, & un qui descendit par la mutaille avec une corde par le chasteau, & alla passer la riviere à nage, ayant beaucoup de soldats après, à

coups d'arquebuzades : mais il se sauva miraculeusement en despit de tous. Son heure n'estoit pas venue ; car il lui fut tiré un monde d'arquebuzades , sans qu'aucune portast. Je cogneus à ceste heure , que ces gens de Dom Louis estoient la pluspart Bisoignes (a) ; car les vieux soldats ne tuent pas les femmes : & ceux-là en tuerent plus de quarante , & m'en courrouçay à eux. Les Capitaines en estoient maris : mais ils n'y peurent donner ordre ; car ils disoient que c'estoient des *Lutheranos desguisez* , parce qu'en fouillant quelqu'une , pour se jouer avec elle , ils avoient trouvé que c'estoit un Diacre esbarbat (b) , qui estoit habillé en femme. Voilà la prinse de Pene , qui n'estoit pas de petite importance , pour estre une place très-forte , & à un bon pays sur la riviere , où plusieurs mauvais garçons (c) furent despeschez ; lesquels servirent de combler un puits bien profond , qui estoit au chasteau. Il se peut dire

(a) Soldats de recrue.

(b) Sans barbe.

(c) « Une partie de ceux d'Agen s'étoient retirés » dans ce château, (dit l'*Hist. des cinq Roys*, p. 211) » Montluc les y alla incontinent assiéger. La cruauté » y fut extrême , jusques à tuer les petits enfans dans » les bras de leurs mères , & puis après leurs mères ».

que tout le monde fit là son devoir , & M. de Burie , qui estoit tousjours au canon , prenant autant de peine , qu'homme de son aage eust sceu faire.

Or comme le Capitaine Bordet fut joint avec M. de Duras , leur camp commença à se renforcer , pource que ceux qui n'estoient bougez encore , sur l'espérance de l'arrivée dudit Bordet , il leur sembla que leurs affaires iroient bien : & se rendirent à leur armée. Or nous avions peur qu'une nuict ils nous emportassent Moyssac ou bien Cahours , pource que les rivières estoient si basses , que l'on les passoit à gué. Je dis à M. de Burie qu'il nous falloit envoyer promptement des gens dans Cahours : car puisque les eaux se pouvoient passer , à leur arrivée ils emporteroient la ville , n'y ayant dedans que les habitans : & fis élection de M. de Saintorens , avec quatre-vingts ou cent argoulets qu'il avoit en sa compagnie de gens de pied : & le priai de faire diligence jour & nuict. Je contai que delà où les ennemis estoient , il iroit dans sept ou huit heures à Cahours. Et comme Dieu veut garder , quand il lui plaist , que le mal n'arrive , nous avions nouvelles , & pensions bien qu'elles fussent véritables , que les ennemis venoient à Moyssac , & ne se parloit point de

Cahours. M. de Saintorens fit grande diligence, ne séjournant jamais, sinon pour manger sur le chemin un peu de pain, & boire un peu de vin qu'il avoit fait porter pour les soldats : aussi il lui estoit bon besoin de la faire ainsi. Il falloit qu'il passast tout auprès de leur camp. Et comme il marchoit la nuit, aussi faisoient les ennemis : de sorte que comme le matin au soleil levant il arriva par de là la riviere, les ennemis arrivoient deçà. Et trouva la ville toute esbahie, & les gens commençoient à l'abandonner pour se sauver par les montagnes. Ils reprindrent courage, & sur l'heure, sans entrer en maison aucune, M. de Saintorens sortist à l'escarmouche, & se jeta sur le passage de la riviere, ayant de fort bons soldats ; car aussi c'estoit la premiere compagnie qui avoit esté faite. Et tout le jour, les ennemis demurerent aux environs de la riviere, faisant tousjours quelque semblant de vouloir passer. Et pense qu'ils attendoient le reste de leur armée, qui venoit derriere eux. Ils ne s'efforcèrent davantage de passer. La nuit venant, M. de Saintorens se retrancha avec des tonneaux, pierres & bois, & tout ce qui se trouvoit. Toute la ville travailloit : de sorte que le matin les ennemis virent qu'il n'y feroit pas bon pour eux. Et le reste

de leur camp arrivé , ils se logerent aux plus prochains villages de la riviere , & là demurerent quelques jours. Et nous allasmes à Moissac. M. de Burie avoit fait venir deux grandes coulevrines de Bourdeaux , & deux pieces de campagne. Nous laissasmes à Moissac les trois canons , & marchasmes vers Caussade , Mirabel & Realville , où leur camp estoit retiré. Le Roi nous avoit envoyé M. de Malicorne (a) , pour nous faire entendre comme les affaires se portoient en France : & aussi afin qu'il lui rapportast comment alloient celles de par deçà. Nous arrivasmes à Mirabel en deux ou trois jours , pendant lesquels je ne pouvois mettre en teste à M. de Burie , qu'il nous falloit faire diligence pour les attraper ; car on lui mettoit tousjours difficulté sur difficulté.

Or faut-il que tous nous , qui sommes en vie , confessions que nous estions tous en peine de lui , parce qu'il avoit tousjours eu réputation de combattre , & estoit estimé bon Capitaine , de quoi il avoit fait preuve en beaucoup de lieux : & nous le trouvions si dur & si lent , qu'il sembloit à chascun qu'il voulust fuir le combat , & donner moyen à l'ennemi de se sauver ; de façon que plusieurs le soupçon-

(a) Jean de Chourfes, Seigneur de Malicorne. On en a parlé dans une des notes du Livre précédent.

noient, à cause que presque tous les serviteurs, mesmement un sien secrétaire qu'il aimoit fort, estoient Huguenots. Un sien maistre-d'hostel, Basque, nommé Hadse, nous disoit que volontiers, s'il eust esté creu, M. de Burie eust changé de serviteurs, cognoissant bien que l'on le soupçonnoit à cause d'eux, & mesme les Espagnols, comme à la vérité cela estoit insupportable pour le soupçon qu'il y avoit que les ennemis ne fussent advertis de nos desseins. Je ne cognus jamais aucun de ce parti qui ne voulust, quelque mine qu'il fist, la ruine de celui du Roi. Quant à moi, je pense qu'il n'entra jamais rien de mauvais dans son cœur, & que ce qui le faisoit ainsi différer, c'estoit parce qu'on lui rompoit les oreilles que je le ferois perdre. Comme nous arrivâmes à Pecornet, qui est à M. de Thonens, il se campa, & je marchai droit à Mirabel avec ma compagnie & une bonne troupe de Gentilshommes, & envoyai mon fils le Capitaine Montluc devant. Et comme il fut à Mirabel, il trouva que les ennemis ne faisoient que desloger, & avoient pris le chemin devers Caussade. Il les rencontra là, & en deffit une troupe, & le reste se jetta dans deux ou trois maisons. Et pour ce que cela estoit près de Caussade, où estoit leur camp, & qu'il n'a-

voit point de gens de pied avec lui, il fut contraint de les laisser, & se retirer à Mirabel, où je l'attendois. Or avois-je mandé à M. de Burie, que je le priois venir camper à Mirabel, n'y ayant de Pecornet à Mirabel qu'une lieue. Il me manda que le camp estoit desja la pluspart logé. J'y allai moi-mesme sur des courtaus, & trouvai qu'il estoit desja logé dedans la grange de M. de Thonens. Je fis tant avec l'aide de MM. de Malicorne, d'Argence, & des autres Capitaines des Gens-d'armes, que nous le fîmes acheminer. Or quelque bruit que l'on fit courrir de lui, je ne le soupçonnois point, comme j'ai dit; & pensois que ce qui le faisoit estre ainsi lent, estoit pour crainte de perdre, ne voulant rien hazarder, sçachant bien que s'il perdoit une bataille, le pays estoit perdu: & d'ailleurs il voyoit les ennemis s'en aller en France. Mais je disois tousjours que ce seroit faire un beau service au Roi, de les deffaire avant se joindre, & que cent traistres & rebelles n'attendirent jamais dix hommes de bien. Il s'en plaignoit souvent à son nepveu, M. du Courré, disant que je les ferois un jour tous perdre, & la Guyenne au Roi par conséquent. Et quant à moi, j'oserois asseurer que cette crainte le faisoit tenir bride en main; car il n'estoit pas

meschant ni desloyal à son Maistre , & n'avoit pas faute de cœur ni de sagesse à bien conduire ; mais il ne vouloit rien hazarder , qui estoit un grand defect à lui.

Or la nuit nous envoyasmes par deux fois reconnoistre les ennemis à Caussade. Il n'y avoit que demie-lieue. Et la dernière fois ce fut par M. de Verdusan , mon Enseigne , qui leur chargea un corps de garde. Or je voulois aller charger la nuit , car tout leur camp estoit logé hors de la ville , & assez escarté , mais jamais il n'y eust ordre qu'il y voulust entendre. Le lendemain matin , j'allai avec la compagnie du Roi de Navarre , celle de M. de Termes & la mienne , reconnoistre , menant M. de Malicorne avec moi : & trouvâmes quelques arquebuziers dedans qui nous tirèrent. Or M. de Duras & le Capitaine Bordet estoient allez à Montauban, là où il n'y a que deux lieues , & avoient laissé-là tous les bons chevaux qu'avoit amené le Capitaine Bordet ; car lui & M. de Duras n'en avoient mené que dix ou douze , & avoient couché à Montauban ceste nuit-là. Jamais ils ne firent semblant de se monstrier : & avoient une grande peur que tout nostre camp descendist , car de Mirabel à Realville , n'y a qu'un quart de lieue. Nous temporisâmes là devant

plus de deux heures , ne ſçachant point que ces gens fuſſent dedans. Bien nous dirent des Payſans , que M. de Duras eſtoit allé le jour devant à Montauban : mais ils ne ſçavoient ſ'il eſtoit retourné. La nuit nous retournâmes à M. de Burie , & entraſmes en conſeil , tous les Capitaines des gens d'armes , le Seigneur Dom Louis de Carbajac auſſi , & là diſputâmes ſi nous les devions aller aſſaillir dans Cauſſade , avec les deux grandes coulevrines , parce que les murailles ne valoient rien. Les uns diſoient que oui , les autres que non. A la fin ceux qui diſoient que non , demeurèrent les plus forts. Et comme je vis cela , je propoſai que nous devions incontinent après diſner , deſcendre là bas en la plaine , & nous mettre tous en bataille , & que nous ferions deux effets : le premier que nous connoiſſions la force de l'ennemi , & verrions à leur contenance ſ'ils avoient peur ou non : & l'autre , que nous rangerions nos gens comme ils devroient combattre , & departirions de noſtre arquebuſerie avec les troupes de la gendarmerie : afin que ſi nous venions à combattre , chaſcun ſceut le rang qu'il devoit tenir , ce que ne pouvions faire où nous eſſions logez , à cauſe que c'eſtoit toutes collines. A la fin nous

conclusmes tout cela & arrestasmes qu'après avoir un peu mangé, nous monterions à cheval. Toute la Noblesse qui estoit belle & grande, se retira avec moi. Nous nous hastasmes de manger. J'envoyai un Gentilhomme à M. de Burie, l'advertir que je commençois à m'acheminer, pour commencer à prendre place. Voici venir M. de Malicorne qui avoit entendu le changement, & me vint dire que M. de Burie estoit résolu de ne descendre point là-bas, ni permettre que le camp y descendist, & me dit que ceux-là que je pensois tenir bon à ce que nous avions arrêté, estoient les premiers qui s'en estoient desdits en toutes choses; c'est grand cas que le Chef tire volontiers les autres à son opinion. Je le priai y vouloir retourner pour lui remontrer la grande faute que nous faisons, de ne point ordonner comme nos gens devoient combattre: & que je lui promettois sur mon honneur que nous ne battrions point, & ne ferions sinon voir la contenance de l'ennemi, & avec nostre artillerie nous les battrions s'ils se présentoient de l'autre costé du ruisseau. Mais j'en pensois bien un autre. Si j'eusse veu la commodité propre, je les eusse si bien approchez, qu'ils ne s'en fussent peu dédire. Ledit Seigneur de

Malicorne n'y vouloit point retourner, & dit qu'il y avoit fait tout ce qu'il avoit peu à lui remontrer, & qu'il n'y feroit rien davantage. Et le trouvai fort fasché. Je connus bien qu'il ne disoit pas tout ce qu'il en pensoit; & alors j'y envoyai M. de Madaillan. M. de Malicorne demeura avec moi, car il ne vouloit plus retourner. Nous nous acheminasmes, & passasmes devant son logis, ayant toute espérance que quand il nous verroit acheminer, la fantaisie lui changeroit, & s'en viendrait. Et comme nous fusmes là-bas, nous vismes arriver les compagnies du Roi de Navarre & de M. le Mareschal de Termes, que le Capitaine Arne & le Capitaine Masses commandoient : & me dirent que M. de Burie avoit envoyé protester contre eux, s'ils venoient me trouver, mais qu'ils avoient répondu, qu'avant dîner ils avoient conclu de descendre bas en la plaine, & que quant à eux, ils se vouloient arrester au premier conseil, & que j'y estois desja; & que si les ennemis me combattoient, ils en vouloient manger leur part. Il protesta aussi contre tous les autres Capitaines; (j'ai sceu depuis que Dom Louis estoit de ceux qui avoient changé d'avis) protesta aussi contre le Capitaine Charri, Maistre-de-camp, lequel lui laissa les

compagnies, & s'en vint tout seul pour me trouver. Bref nous voilà en division. O la mauvaise beste que c'est, quand elle se met en une armée ! Empeschez la tant que vous pourrez, vous qui commandez aux armées ; car si une fois elle a ouvert la porte, il est malaisé de l'en chasser.

Les ennemis partirent de Caussade, prenant le chemin droit à Realville, pour se sauver devers Montauban. Et comme ils furent en la plaine de leur costé, ils m'apperceurent & firent alte, puis se mirent en bataille, & demeurèrent plus d'une grande heure à s'y mettre. Je cogneus bien qu'ils n'estoient pas fort experts en cela, & que leur ordre n'estoit pas bien fait. Ils n'osoient tirer plus avant, craignant que je ne les chargeasse par queuë, & demeurâmes ainsi vis-à-vis, ayant un petit ruisseau entre deux, plus de quatre grosses heures. Je ne voulus point que quelques arquebuziers à cheval que j'avois, attaquassent rien, afin de lui monstrier que je n'avois point envie de combattre qu'il n'y fust, espérant qu'il y viendrait, nous sçachant si près ; mais tout fut pour néant. Et ainsi fûmes contraints nous retirer de là ; & comme nous nous retirions droit à Mirabel, aucuns de leurs gens de cheval, qui estoient dedans Realville, les-

quels auparavant n'avoient jamais osé bouger, passèrent le ruisseau ; (c'estoient ceux du Capitaine Bordet). Ils avoient tous des casques blanches , qui furent les premières que j'avois jamais vues. Et comme ils virent que nous tournions visage à eux , il tournerent repasser le ruisseau , & passèrent l'eau par-dessus Réaville à nostre veüe , prenant le chemin de Montauban. Je me retirai à mon logis aussi fâché que je fus jamais , pour avoir perdu cette belle commodité de combattre les ennemis. Quelque promesse que j'eusse faite , si le gros fust descendu nous estions aux mains : car je les eusse , comme j'ai dit , tant approchez , que sans combat , il n'estoit possible de se démeller. Le soir M. de Burie m'envoya dire si je voulois venir au conseil , ce que difficilement après plusieurs prières je fis , & mal aisément m'y peut-on amener. Je lui remontrai la coyonnade que nous avions faite. Il me dit n'avoir tenu à lui que l'on n'eust combattu. Il ne s'en alla pas sans réponse. M. de Malicorne , M. d'Argence sont encore en vie ; je pense qu'il leur souvient mieux de ce que j'en dis , qu'à moi : *car je n'estois point en mon bon sens , tant j'estois desesperé & en colere.* Bref , je quittai son conseil. Il monstroit bien qu'il estoit plus

sage que moi, & plus patient d'endurer mes imperfections : & croi qu'en sa conscience il jugeoit qu'il avoit tort. La nuit les Capitaines Arne, Masses & moi avec ma compagnie & la Noblesse, pensans trouver les ennemis deçà la riviere de Labeyron, pource que le passage estoit fort mauvais, fusmes à l'erthe & ne pensions point qu'ils passassent de cette nuit-là : mais à leur arrivée ils passerent tous en désordre, & s'allèrent mettre auprès de Montauban, dans un bois qu'ils appellent le Ramier. Les S^{rs} de Masses & Aorne en trouverent quelques-uns qui estoient demeurez aux mestairies par deçà la riviere, à cause qu'il s'en estoit noyé quelques-uns, mais ils les garderent bien de passer. Et ainsi nous en retournâmes sans pouvoir faire autre chose, ayant résolu de nous perdre tous, ou de les combattre, si nous les eussions trouvez. Et croi que la colere où nous estions, nous eust redoublé la force de combattre, pour laisser la honte & vergongne à ceux qui n'en vouloient pas manger. Les païsans des mestairies nous asseurerent qu'ils ne devoient arrester qu'ils ne fussent dans Montauban. Qui fut cause que ne passâmes la riviere. Ils nous asseurerent que si cent chevaux fussent arrivez comme ils commençoient à pas-

fer, ils les eussent tous deffaits, ou ils se fussent noyez, tant ils avoient de peur, & qu'un nombre s'estoient noyez, ayant eu l'effroi sur une fausse alarme : de sorte que tous se jettoient à pied & à cheval à corps perdu dans la riviere pour passer. Et voilà la belle coyonnade qui fut faite, laquelle jamais ne me départist de dessus le cœur, jusques après la bataille de Ver, que nous eusmes quelque temps après. Il me sembloit que les pierres nous regardoient, & que les païsans nous monstroient au doigt. Nous avions la meilleure commodité de les estriller, que nous n'eusmes depuis à Ver.

J'estois en telle colere, qu'il ne tint qu'à bien peu que le matin je ne me départisse d'avec le Sieur de Burie ; & sans les Capitaines & Seigneurs qui estoient avec nous, qui m'en garderent, je l'eusse fait, estant bien certain que la pluspart de l'armée me fust demeurée. Celui qui me destournoit le plus de mon intention que nul autre, estoit M. de Malicorne, me remonstrant que le Roi le trouveroit mauvais, & que tout iroit mal, & après on m'imputeroit le tout, qui seroit assez suffisant pour me rendre haï de la Reine, & me ruiner à jamais. Quant à moi je voulois faire la guerre à mon plaisir, & me sem-

bloit que je ferois beaucoup mieux. Il me souvenoit tousjours de Targon, les ayans rompus avec si peu de gens. Et avois aussi opinion que les Seigneurs d'Argence & de Carlus se rendroient auprès de moi, encore qu'ils fussent venus avec lui. Toutesfois je crus le conseil dudit Sieur de Malicorne, & des autres qui me repatrièrent avec lui : car ma colere n'est pas des plus mauvaises, encore qu'elle soit prompte. D'ailleurs il estoit Lieutenant de Roi. Il m'assura que la premiere occasion qui se presenteroit, il oublieroit toute crainte de perdre la Guyenne. Il sçavoit bien que ce n'esloit que bonne volonté que j'avois au service du Roi qui me faisoit ainsi parler. Aussi autre chose ne l'avoit gardé, que la peur de perdre : étant certain que le Roi s'en prendroit à lui, puisqu'il en avoit la charge.

O la mauvaise chose que c'est à un Lieutenant de Roi, d'estre tousjours en crainte de perdre ! Ayez hardiment cette peur dans une place : fortifiez-vous jusques au Ciel si vous pouvez, gardez-vous, veillez & ayez peur de surprise : mais d'avoir forces suffisantes, & avoir tousjours peur de perdre, cela sent je ne sçai quoi. Croyez, Lieutenants de Roi, que c'est un mauvais présage. Quant

à moi, je n'estois pas marchand à tel prix : car je voyois bien tousjours que si les affaires de la Guyenne alloient bien, celles de France en iroient mieux, & si nous deffaisions les forces de par deçà, qu'après nous nous jetterions dans le Languedoc, gardant par ce moyen que M. le Prince de Condé n'auroit forces ni argent de la Guyenne, ni du Languedoc.

M. de Malicorne s'en retourna quelques jours après, & pense qu'il compta au Roi ce qu'il en avoit veu. Je cuide que pour ceste occasion, Sa Majesté envoya M. de Montpensier de par deçà, ayant entendu que nous n'estions gueres de bon accord. Cela est fort dangereux au service de celui qu'on sert. Je ne ferai jamais d'avis de donner commandement à deux. Il vaut mieux un moindre Capitaine seul, que deux bons ensemble. Il est vrai que j'en prenois plus que le Roi ne m'en avoit donné. Peut-estre fut-il besoin. Il y en a assez qui en peuvent tesmoigner. Pleust à Dieu que le Roi en eust fait autant à cette derniere guerre. Et peut-estre que son service & le pays s'en fussent mieux portez, n'estant pas seul en cette opinion : car je fus fort bien accompagné, & des meilleures testes ; & conseillerois tousjours au Roi, que comme

il entendroit une division en une armée, qu'il y envoyast tousjours un Prince de son sang pour commander sur tout ; & le plustost seroit le meilleur , avant que la division ne puisse prendre grand pied pour porter dommage à ses affaires ; car après qu'elle auroit prins pied & fait fondement , & que le désordre seroit arrivé , on n'y pourroit jamais donner ordre , qu'avec grande difficulté & dommage , ou séparant ceux qui sont en division , ce qui ne se peut faire sans incommoder les affaires , veu que l'un & l'autre ont des amis serviteurs.

Or peu après M. de Burie mit en avant une entreprinse , qui estoit d'aller assieger Montauban (a) par le costé de Toulouse , & qu'il falloit retourner à Moyssac , & passer la

(a) Burie arriva devant Montauban le 14 Septembre. Son armée étoit composée de neuf compagnies de cavalerie , vingt neuf Enseignes d'infanterie Françoisse & trois d'Espagnols , avec cinq gros canons , trois coulevrines , & cinq moyennes pièces. Le siège fut levé le 17. Burie perdit environ 500 hommes , les assiégés pas plus de 30. (*De Thou* , &c.)

Le Bret , dans son Histoire de Montauban , raconte ainsi ce siège : « Le 14 , Burie fit tirer plusieurs coups de » canon contre la Tour du Pont , défendue par l'Eglise » de St. Orens , que l'on avoit fortifiée : le lendemain » Don Louis de Carvajal brûla le moulin d'Albarède.

riviere. Il fit venir encore un canon & une coulevrine , & prîmes le chemin droit à Moyssac. Je le voulus laisser faire sans le contredire en rien , ayant juré un bon coup que je ne dirois mot pour voir ce qu'il seroit , encore que je cogneusse bien que son entreprise tourneroit en fumée & à néant ; car puisque nous ne les avions osé combattre à la campagne , que pouvions-nous ,esperer de les vouloir combattre dans une ville , & encore telle que celle-là ? Toutesfois je suivis comme les autres , & arrivâmes au bourg ; & là demeurâmes sept ou huit jours , ayant fait tirer quelques coups de canon à la tour du pont. Nous tenions le bourg jusques aux maisons qui estoient tout auprès du pont , là où il y avoit une Eglise qu'ils avoient fortifié. Bref je ne sçai par quel bout commencer à escrire cette belle entreprise , car je n'en sçaurois faire un bon potage : & vaut mieux sans tirer plus outre , que je la laisse-là ; & fut arresté que nous nous retirerions à Montech.

A nostre arrivée à Moyssac , je fus adverti que ceux qui estoient dans Lectoure , estoient sortis en campagne , faisant une infinité de ra-

» Le 16 , il y eut des conférences entre les assiégés &
» Montluc. Le 18 , Burie leva le siège. »

vages sur les Gentilshommes & partout là où ils en pouvoient prendre, & qu'ils attendoient des forces de Bearn, que le Capitaine Mesmes amenoit, qui estoient en nombre de cinq cens hommes. Leur dessein estoit de faire un camp volant, ce qui fut cause que j'en renvoyai le Capitaine (a) Montluc avec quelques-uns de ma compagnie. Le Comte de Candalle, les Sieurs de Cancon (b) de Montferran, Guitinieres (c) & autres, voulurent aller avec lui, & amenerent le Capitaine Parron, la compagnie du Baron de Pourdeac, que le Capitaine la Rocque Dorman commandoit, car le Baron de Pourdeac (d) avoit esté blessé quelques jours auparavant, devant Lectoure, à une escarmouche que le Capitaine Montluc avoit faite. Or comme ils furent arrivés à Florence, ils entendirent que les Begolles (e), neveux de M. d'Auffun, estoient

(a) Pierre de Montluc, connu sous le nom de *Peyrot*.

(b) Ou *Cocon*, frère du Baron de Fumel.

(c) Geoffroy d'Aidie, Seigneur de Guttinieres, petit neveu d'Odet de Lescun, si fameux sous le règne de Louis XI, qui le fit Comte de Comminges.

(d) Bernard de Viemont, Baron de Pordeac. (*Généalogie de Fautoas, Montauban. 1724. in-4°. p. 221.*)

(e) Ou Bugolles.

chefs de ceux qui estoient sortis (22) de Lectoure, & qu'ils avoient prins le chemin droit au Sampoy pour aller au devant dudit de Mesmes, qui se devoit rendre ce matin à Aiguetinte. M. de Baretnau, qui faisoit une compagnie de gens de pied, s'y trouvant, alla se mettre entre Terraube & Lectoure, parce qu'ils les vouloient là combattre. Les ennemis, qui furent advertis de son despart de Florence, cuiderent retourner à Lectoure, pource qu'ils furent advertis que le Capitaine Mesmes ne pouvoit arriver de ce jour-là à Aiguetinte. Et comme ils eurent passé Terraube pour retourner à Lectoure, ils virent qu'il falloit combattre le Capitaine Montluc qui s'estoit mis au devant : & aimerent mieux retourner à Terraube. Il y eust de l'escarmouche à l'entrée ; car s'ils eussent esté encore cinq cens pas en arriere, le Capitaine Montluc les deffaisoit avant que d'entrer. Lors il despescha vers Auch, Florence, la Sauvetat, le Sampoy & jusques à Condom, afin qu'on le vinst secourir pour les tenir assiegez. Ce que tout le monde fit : & y arriva plus de 2000 personnes. Il me despescha en poste un courrier, m'advertissant que si je voulois venir là avec l'artillerie, nous prendrions Lectoure : car tous les bons
hommes

hommes qui estoient dedans , ils les tenoient enfermez dans Terraube , qui estoient en nombre de 400 , & tous les deux Begolles , nepveux de M. d'Aussun , y estoient. Je montrai la lettre à M. de Burie. Il y eut un peu de dispute , pource qu'il ne vouloit pas que je prinse des Capitaines de gens de pied. A la fin il m'accorda le Baron de Clermont , mon nepveu , auquel j'avois donné une compagnie de recrue. Et promptement MM. d'Ortobie & Fredevile attellerent trois canons , & je me mis devant à Moyssac pour preparer les batteaux. Et à l'arrivée de l'artillerie , ils trouverent les batteaux prests , & toute la nuit ne fîmes que passer. J'envoyai un Commissaire de village en village , pour tenir des bœufs prests pour tousjours rafraischir les autres. Puis me mis devant , & trouvai le Capitaine Montluc qui avoit assiegé la ville ; & s'estoient rendus les 400 hommes qui estoient à Terraube à lui , leur ayant promis la vie sauve.

Le Capitaine Mesmes s'approcha jusques à la riviere de Baïse , à une lieue dudit Terraube. Et entendant comme les autres estoient assiegez , se recula par le mesme chemin qu'il venoit : & se retira dans un petit village , appelé Roquebrune , près de Vic-

fezenfac. M. de Gohas, mien nepveu, qui avoit este Lieutenant de M. de la Mothe-Gondrin en Piedmont, & avoit épousé sa fille, s'estoit mis aux champs avec quelques Gentilshommes ses voisins, & des payfans, au son de la cloche. Il se mit sur la queue, & le contraignit de se sauver dans ledit Roquebrune. La nuit les payfans se fascherent de les tenir assiegez, & se desroberent presque tous : de sorte que le Capitaine Mesmes (a) s'en alla le matin en Bearn, d'où il estoit venu, conter des nouvelles des belles offres qu'il avoit eues.

Or M. d'Ortobie fit si grande diligence, qu'il fut le lendemain passer la riviere deux heures devant jour, & fut devant Lectoure. Et sur la pointe du jour, lui, M. de Fredevile, M. de la Mothe-Rougé & moi allasmes recognoistre où nous mettrions l'artillerie, & advisasmes de la mettre sur une petite montagne du coté de la riviere, là où il y a un moulin à vent, pour battre du costé de la fontaine. Et là battismes tout le jour, de sorte que la bresche fut faite de sept ou huit pas de long. Ils s'estoient retranchez par dedans : & avoient bastionné le bout des rues

(a) Quelque tems après la bataille de Ver, cet Officier fut pris & condamné à avoir la tête tranchée.

& le chemin qui va au long de la muraille, & percé deux ou trois maisons qui regardoient sur la bresche. Cependant que l'artillerie battoit, je faisois faire des eschelles pour donner l'assaut au boulevard qui flancoit la bresche, afin d'empescher ceux du boulevard qu'ils ne peussent tirer à la bresche. Et pource qu'ils avoient environné ce boulevard de tonneaux & de gabions pleins de terre, & qu'aussi la bresche n'estoit pas encore raisonna'le, je ne voulois pas faire ceste nuit-là ce que je fis l'autre nuit après.

Le lendemain matin je fis tirer à ces tonneaux & gabions, & aggrandir la bresche & l'abbaïsser : la nuit après nous nous mîmes en camifade, & ordonnai que le Capitaine Montluc iroit donner l'assaut à la bresche avec les deux compagnies du Baron de Clermont & celle du Baron de Pourdeac, & la Noblesse qui voudroit aller avec lui : entre lesquels estoit le Comte de Candalle, jeune Seigneur plein de bonne volonté : aussi est-il mort depuis en une bresche en Languedoc, comme on m'a dit. Et quant à moi je devois donner par les eschelles au boulevard avec la compagnie du Sieur de Berreinau & une autre, & *ma compagnie de Gens-d'armes* (a)

(a) Montluc ne dit point dans quel tems cette

que j'avois fait mettre à pied. Je fis prendre mes eschelles, & mis devant le Capitaine Montluc & sa troupe, allant sur leur queue voir quel effet ils feroient. Après moi venoient les eschelles & ma troupe. Or ils les emporterent d'une grande hardiesse, & entrèrent dedans, & commencerent à combattre les remparts qu'ils avoient fait aux rues : & desja estoient presque maistres de l'un.

La nuit devant, ils avoient fait un fossé entre la bresche & les remparts ; & y mirent une grande trainée de poudre : & par dedans une maison ils y devoient mettre le feu. Nous dressâmes les eschelles, & monterent deux Enseignes jusques auprès du haut du bastion. Je faisois monter les soldats & achever de dresser les eschelles. Et comme nos gens de la bresche estoient presque maistres des remparts, ceux de derriere qui mirent les pieds dans le fossé de la trainée, qui estoit couverte de quelques fascines, commencerent à crier, nous sommes dans la trainée : & s'effrayerent de telle sorte, que tous se renverserent sur la bresche. Les premiers qui combattoient les remparts, n'eurent autre remede que de se retirer : & là y fut blessé le Capitaine la Roque, Lieutenant & parent du Baron. *compagnie d'hommes d'armes lui avoit été donnée.

de Pourdeac , lequel mourut le lendemain : un des vaillans Gentilshommes qui sortist il a cinquante ans , de la Gasconne. Il y en mourut aussi d'autres , & y en eut quelques-uns de blesez de ceux qui donnoient par les eschelles. Et comme ceux de la bresche furent retirez , je retirai les miens , bien aise d'en estre eschappé à si bon marché , que s'ils eussent donné le feu de bonne heure , ils eussent fait une terrible fricassée.

Le lendemain M. d'Ortobie , le Gouverneur de la Mothe Rougé & moi allasmes reconnoître de l'autre costé de la ville , devers le petit boulevard. Et nous ne sceusmes trouver lieu pour y mettre deux canons , que bien mal-aisément ; car cette ville est pour une ville de guerre , des mieux assise de la Guyenne , & bien forte. Et si y demeurait encore le petit boulevard qui flanquoit cet endroit où nous voulions battre , qui nous garda de nous pouvoir bien résoudre. Et sur le midi M. d'Ortobie retourna battre encore par la bresche à quelques flancs qu'il y avoit , pource que le lendemain je me résolus de donner l'assaut de plein jour ; & en pointant un canon , lui-mesme fut blessé à la cuisse d'un coup de fauconneau , qui estoit sur le grand boulevard , qui me déconsorta fort ;

car c'estoit un vaillant Capitaine, & qui entendoit bien l'estat de l'artillerie. Il mourut deux jours après. C'est la charge de nostre mestier la plus dangereuse : toutesfois en tous les sieges où je me suis trouvé, j'estois toujours près du canon. Si je n'y estois il me sembloit que tout n'y alloit pas bien. Cestui-là entendoit bien son métier, qui est une chose bien rare & perilleuse, comme j'ai dit; aussi n'en eschappe-t-il gueres de ceux qui se hazardent trop. Cependant les ennemis parlementerent. Il fust arrêté qu'ils me baille- roient pour ostages trois de ceux de-là de- dans, & que je leur en enverrois autres trois : & me demanderent MM. de Berduzan, de la Chappelle & un autre. Et comme ils furent auprès de la porte, & que nous pen- sions que les autres sortissent, il leur fut tiré trente ou quarante arquebuzades tout à un coup : de sorte qu'ils faillirent de les tuer, & bleferent l'un de mes Trompettes. Alors je fis crier à Brimond, que ce n'estoit la foi d'un homme de bien, mais d'un Hugue- not. Il s'excusoit, & disoit que c'estoit un meschant qui avoit commencé, & que bien- tost j'en verrois faire la punition.

Mais ces meschans pendirent aux carreaux un pauvre Catholique qui n'en pouvoit mais.

Or ils demandoient tousjours de me voir , & disoient qu'ils ne pouvoient croire que je fusse-là. Aucuns me disoient que je me devois monstrier , mais je ne le voulus jamais faire , dont bien me print. Un vieux routier est difficile d'estre prins au trebuchet. Defiez vous tousjours de tout , sans le monstrier pourtant ouvertement. Après que le pendu fut mort , ils couperent la corde , & le firent tomber dans le fossé , & fust arresté que les mesmes députez entreroient , & les leurs sortiroient , car nous pensions que celui qui avoit esté pendu , fust celui qui avoit fait le coup. Or tout le monde se mettoit sur la rue , près de Sainte-Claire , & en troupe , pour voir ce que faisoient les députez , & quand les autres sortiroient. Ils avoient affuté trois ou quatre pieces qu'ils avoient , & quelques mousquets tout droit à la troupe , pensant que j'y fusse. Et comme nos députez furent auprès de la muraille , ils commencerent à tirer les pieces droit à la troupe , & y tuerent un Gentilhomme d'auprès d'Agen , nommé M. de Castels , & trois ou quatre autres bleffiez.

Je voyois tout ceci de derriere une petite muraille , & m'émerveille que nos Députez ne furent tuez ; car ils leur lascherent plus

de soixante arquebuzades. Ils se sauverent
côurant; & comme je vis ceci, pour la se-
conde fois, j'envoyai derriere la muraille leur
dire que puisqu'ils faisoient si bon marché de
leur foi & promesse, que j'en ferois autant
de la mienne; & envoyai M. de Berduzan
mon Enseigne, qui estoit un des Députez,
& ma compagnie avec une compagnie de
gens de pied à Terraube, pour faire tuer
& dépescher tous ceux qui estoient-là. Et
lui baillai le bourreau pour faire pendre le
Chef. Ce qu'il fit, & de bon cœur, attendu
la mechainseté que ceux de Lectoure avoient
fait en son endroit. Et après qu'ils furent
morts les jetterent (a) tous dans le puits
de la ville, qui estoit fort profond, & s'en
remplit tout : de sorte que l'on les pouvoit
toucher avec la main. Ce fut une très-belle
depesche de très-mauvais garçons. Ils m'a-
menerent les deux Begolles, & deux autres
de Lectoure, de bonne Maison, lesquels je
fis pendre à un noyer près de la ville, à la
veue des ennemis. Et sans l'honneur que je
portoïs à la mémoire de feu M. d'Auffun (b),

(a) On y tua environ 230 personnes. (*De Thou*, &c.)

(b) Voilà sans doute un défaut de mémoire chez
Montluc. On a vu dans une de nos notes sur le Livre
premier, la manière dont mourut d'Auffun : ayant

les Begolles ses nepveux n'en eussent pas eu meilleur marché que les autres. Ils furent à deux doigts près, ayant une fois commandé de les dépescher, & puis je ne sçai comment, je changeai d'avis. Leur heure n'estoit pas venue. Si n'eust esté pour les faire pendre à la veue de ceux de Lectoure, ils n'eussent pas eu la peine de venir, & eussent esté logez dans le puits comme les autres.

La nuit je commençai à remuer mon artillerie de l'autre costé, où avions recogneu M.d'Ortobie, le Gouverneur la Mothe Rouge & moi; & la nuit comme je la remuois, ils cogneurent bien par-là où je les voulois battre, & se doubterent qu'ils n'avoient pas gens pour soutenir deux bresches. Ils demanderent le Capitaine Montluc, & parla Brimond à lui, & lui dit, qu'il vouloit capituler, pourveu qu'il lui donnast la foi de les laisser sortir avec leurs armes & leurs vies sauves. Cependant le jour vint. Pressé des Capitaines, je

pris la fuite à la bataille de Dreux, il expira de désespoir. La bataille de Dreux se livra le 19 Décembre 1562. Le siège de Lectoure se fit entre Septembre & Octobre: ainsi d'Auffun vivoit encore; & si Montluc épargna ses neveux, ce fut en considération de leur oncle qui n'étoit pas mort, ou pour d'autres motifs.

leur (a) accordai ; car je voyois bien que je n'estois pas encore au bout de ma leçon (23).

Quand je laissai M. de Burie , j'amenai M. de Sainctorens avec moi , & le Capitaine Gimond ; mais comme je fus à Moyssac , je fus adverti par M. de Burie , que le camp des ennemis partoît de Montauban , & qu'il

(a) Les articles de la capitulation furent, que lui & les siens sortiroient de la ville Enseignes déployées, Tambour battant, avec leurs bagages, & seroient conduits sains & saufs jusqu'aux frontières de Béarn ; qu'on oublieroit tout le passé ; qu'il seroit permis aux Protestans de vivre dans leur particulier, en liberté de conscience, & de faire dans leurs maisons l'exercice de leur religion, & que tous ceux qui étoient détenus à Terraube & Florence, seroient mis en liberté & sans rançon. On voit par ce dernier article, que Brimond ignoroit ce qui s'étoit passé à Terraube. Toutes ces conditions furent observées avec une bonne foi & une religion qui surprirent ; c'est apparemment que Montluc étoit appaisé, & que sa haine pour les Protestans étoit assouvie par l'horrible massacre de Terraube. Quelques-uns même admirerent l'équité de ces articles ; d'autres crurent que ce n'étoit ni équité, ni bonne foi de la part de Montluc, mais un motif d'amour propre & de vanité, craignant, s'il tardoit plus longtemps à accorder les articles de la capitulation, que Burie ne vint dans le camp, & ne lui enlevât, par sa présence, la gloire d'avoir forcé Leytoure à se rendre. (*De Thou, &c.*)

prenoit le chemin devers Cahours. Qui fut cause que je renvoyai M. de Saintorens, & le Capitaine Gimond dedans Cahours, & s'il eust grande difficulté d'entrer dedans la premiere fois, encore plus la seconde, qui fut la deuxiesme fois, que par extresme & grande diligence, il sauva la ville. Ledit Sieur de Burie me manda que si je cognoissois que je ne pusse emporter Lectoure en deux jours, que je l'abandonnasse, m'allant joindre avec lui, & que sans moi il estoit le plus foible, ayant perdu quatre cens Espagnols de trois compagnies qui s'estoient mutinées, & qu'ils avoient prins le chemin de leurs pays.

J'envoyai un Gentil-homme après ces Espagnols, lequel ne peut rien faire, & y renvoyai M. de Durfort (a) de Bajaumont avec lettres & prieres. Et comme ils eurent veues lettres, ils se mirent tous en conseil. En mes lettres y avoit que je ne voulois pas donner l'assaut qu'ils n'y fussent. Et résolurent tous de retourner à moi. Et comme j'eus fait la capitulation, ils arriverent à Florence, une lieue de Lectoure, c'estoit un Vendredi. Et mis la compagnie du Baron de Pourdeac dedans, car il y vint avec son pied bandé. Et le Samedi

(a) Amanjeu de Durfort, Baron de Bajaumont, branche de la Maison de Durfort.

matin je fis sortir tous les Huguenots dehors, afin que chacun se retirast où il voudroit. Aucuns se mirent de nos compagnies. Ils n'avoient jamais entendu la mort de leurs compagnons jusques à ce que je fus dedans, & ne pensoient pas eschapper à meilleur marché que les autres; mais je leur tins la promesse. Incontinent je fis partir le Baron de Clermont avec les cinq Enseignes que j'avois, & lui dis qu'il s'en allast passer la riviere de Garonne à Leyrac, & allai parler aux Espagnols bas en la prairie, & leur promis faire leur appointment avec leurs Capitaines, leur faisant plusieurs remonstrances; de sorte qu'après ils se résolurent de me suivre. J'en laissai tousjours la charge à M. de Dursfort. Ils s'en allerent avec les cinq compagnies à Leyrac passer la riviere. J'employai tout le reste du jour à remettre les gens d'Eglise en l'Evesché, & aux Monasteres, les gens de Justice en leur Siéges. Et laissai l'ordre au Baron de Pourdeac qu'il devoit tenir. Puis le Dimanche matin je m'en allai dîner à Stillac, mienne maison, & coucher à Agen: & là je fus adverti que M. de Duras avoit prins le chasteau de Marques, qui est à l'Evesque de Cahours, & l'Evesque, lequel il emmenoit prisonnier. Et ayant entendu que M. de Saintorens estoit

arrivé dans Cahours, ils prindrent leur chemin droit à Sarlac. Je sceus que M. de Burie alloit après. Aussi j'entendis des nouvelles de M. de Montpensier, lequel estoit arrivé à Bergerac, ayant avec lui les Seigneurs de Candalle (a), de la Vauguyon, d'Estissac (b), de Lauzun, de Chavigni.

Tout le Dimanche & la nuit venant au Lundi nos gens demeurèrent à passer à Leyrac, car il n'y avoit que deux bateaux, & ne peurent passer le Lundi qu'il ne fust près de dix heures. Qui fut cause que je ne peus faire grande traite, que de Villeneuve. Le Comte de Candalle nous tomba malade, & fus contrainct de le renvoyer à sa maison; le Capitaine Montluc pareillement, lequel avoit eu desjà deux accès de fièvre. Le Mardi le Baron de Clermont me manda qu'il n'avoit pu faire le Lundi que deux lieues,

(a) Frédéric de Foix, Comte de Benauges & d'Asstarac, Captal de Buch, Chevalier de l'Ordre du Roi, mort en Août 1571.

(b) Louis, Seigneur d'Estissac, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gouverneur de la Rochelle & du pays d'Aunis, dont la fille, après avoir hérité de Claude d'Estissac, son frère, mort sans enfans, épousa en 1587, Benjamin de la Rochefoucaut, qui prit le nom d'Estissac. (*Hist. des Grands Officiers, Tome IV, p. 428.*)

à cause du passage de la riviere, & qu'il s'acheminoit tant qu'il pouvoit droit à Belvé, là où je lui avois mandé qu'il prinst son chemin. Et pour lui donner avantage, le Mardi matin je ne fis que trois lieues, qui fut à Montaignac près Monflanquin. Le Mercredi deux heures avant le jour, je fus à cheval & allai repaître à Belvé, où les compagnies de gens de pied commençoient à arriver, & les fis là séjourner deux heures, & me mis devant à Civrac sur la Dordogne. Et lors je fus adverti que M. de Burie estoit aux Mirandes, qui est à M. de Caumont, avec le camp, & que M. de Montpensier estoit à Bergerac. Incontinent que je fus logé, un Gentilhomme de Civrac, qui est de la Religion nouvelle, me presta deux serviteurs, l'un pour envoyer à Bergerac vers M. de Montpensier, l'advertir de mon arrivée; & de la prise de Lectoure, laquelle encore il n'avoit entendu, & que s'il lui plaisoit de s'avancer un peu devers nous, que nous trouverions moyen de nous assembler pour combattre le lendemain M. de Duras, qui estoit campé sur une petite riviere, nommée la Vezere, près de Fages. Tout autant en avois-je escrit à M. de Burie, afin qu'il passast la Dordogne sur la pointe du jour, ce

que j'avois fait, & fut M. de Burie esbahi que je fusse si-tost là, veu qu'il n'y avoit que deux jours qu'on lui avoit mandé devers Agenois, que j'eslois encore devant Lectoure, en danger de ne la prendre point.

Je n'eus jamais achevé mes despeschés, que le Baron de Clermont arriva avec les cinq Enseignes, & les Espagnols; & fis qu'ils passèrent la riviere sur deux grands bateaux, & allerent coucher à S. Subran, près Fages, où ils n'arriverent qu'il ne fust deux heures de nuit, & y trouverent logez les Compagnies de MM. de Burie, de Randan & de la Vauguyon; & sans Mademoiselle de Fages, mere de Madame de Lioux, ma belle-sœur, ils n'eussent rien mangé de toute celle nuit: mais elle monstra qu'elle estoit femme d'un brave Capitaine, qui estoit feu M. de Fages; car elle leur distribua tout le pain qu'elle avoit, & six ou sept poinçons de vin, & toute la nuit ne fist faire autre chose que cuire pain, & tous les lards & autres choses de sa provision, sans dormir de toute la nuit: & ne fut à son aise qu'ils n'eussent repeu.

Le matin qui estoit le Jeudi, je passai la riviere de la Dordogne à gué, car l'eau estoit guécable en deux endroits où on me mena; & en tout je n'avois que quarante ou qua-

rante-cinq chevaux ; & sur mon partement de Civrac , j'eus responce de M. de Burie , lequel me mandoit qu'il estoit bien aise de mon arrivée , & que j'eusse prins Lectoure , toutesfois que de passer la Dordogne il n'en estoit point d'avis , car les ennemis estoient plus forts que nous , & qu'il falloit regarder si nous nous pourrions joindre avec M. de Montpensier , & après que ledit Sieur adviseroit si nous devions combattre ou non. Soudain je me mis en furie , me craignant que nous ferions comme à Mirabel , & fus conseillé des Sieurs qui estoient avec moi , d'envoyer protester contre lui , s'il ne passoit la riviere , & que je m'allois engager au combat , ce que je ne voulus faire. Mais bien envoyai protester par Seignan , homme d'armes de ma compagnie , contre MM. d'Arne , du Masses , & de Charri , Maître de Camp , lesquels incontinent allerent trouver M. de Burie , & lui dirent que quant à eux ils estoient résolus de passer la riviere , & qu'ils ne vouloient point qu'il leur fust reproché devant M. de Montpensier , lequel desja nous tenions pour nostre Chef , & quant & quant firent sonner leurs trompettes , & le Capitaine Charri mettre les Enseignes aux champs. Alors il se prépara de partir. Le Capitaine
Charri

Charri se mit devant selon sa coustume avec les gens de pied sur la riviere , & promptement fit un pont de charrettes & passa à la halle.

Je n'arrestai point à Saint-Subran sous Fages , & parlai avec MM. d'Argence & du Courré , & les priai de monter à cheval , & que j'avois prié M. de Burie de venir , qu'il falloit combattre dans le midi. Ils me promirent qu'ils monteroient à cheval , mais qu'il falloit qu'ils envoyassent un homme en poste vers M. de Burie pour l'avertir. Je dis au Baron de Clermont , que promptement il fit repaître ses soldats , & à M. de Durfort les Espagnols , & qu'ils me suivissent au passage de la Vezere. Et comme je parlois à eux , arriva Seignan , car il estoit parti dès la minuit pour aller parler à M. de Burie , & me dit qu'il avoit laissé M. d'Arne & le Capitaine Masses qui commençoient à marcher , & que le Capitaine Charri passoit la riviere. Je me mis devant : or de Fages jusques au passage de la Vezere n'y a qu'une grande lieue. Je fus bien-tost sur le passage , & trouvai de payfans qui venoient de leur camp chercher quelques asnes , que les ennemis leur avoient prins , & me dirent que les ennemis deslogoient de trois ou qua-

tre villages où ils avoient campé ceste nuit-là, où il n'y avoit que demie-lieue. Je passai & envoyai M. de Fontenilles avec trois ou quatre chevaux pour prendre langue la nuit. MM. d'Argence & du Courré avoient envoyé le Marechal des logis de M. de Randan à la guerre, & se trouverent M. de Fontenilles & lui. Or le Marechal des logis lui assura avoir veu desloger le camp & marcher; & comme Dieu veut aider ou punir les gens quand il lui plaist, il n'y avoit de là où il estoit deslogé, que deux petites lieues jusques à Ver, & de Ver deux petites jusques au passage de la riviere de l'Isle, là où ils avoient fait estat de le passer ce jour-là. Mais pource qu'ils voyoient que M. de Montpensier estoit à Bergerac avec bien peu de forces, & M. de Burie aux Mirandes, ils ne se voulurent pas haster, pource qu'ils avoient deux bons logis entre deux, Ver pour les gens de pied & l'artillerie, & Saint-Andras, & deux ou trois autres villages pour la cavalerie; & ne sçavoient aucunes nouvelles de moi. Il leur eust plus vallu s'incommoder pour se mettre en seureté.

M. de Burie arriva, ayant seulement avec lui deux ou trois chevaux, & me trouva que je parlois avec le Marechal des logis, qui

me disoit que les ennemis s'en alloient passer la riviere de l'Isle, ainsi que lui avoit dit un prisonnier qu'il avoit prins, & des payfans qui venoient de leur camp, & que de-là ils s'en alloient en France trouver M. le Prince de Condé. Alors je dis à M. de Burie qu'il se falloit haster de combattre ce jour-là. Il me respondit que M. de Montpensier seroit marri, si nous ne l'attendions. Je répliquai qu'il estoit si loin de nous, qu'à peine nous pourrions nous joindre ce jour-là, & qu'il ne falloit pas arrester pour cela à les combattre, & que si nous les laissions passer la riviere, & se joindre avec M. de la Rochefoucault, qui les attendoit vers S. Jean d'Angely avec des forces, que le Roi & la Reine auroient à tout jamais moins d'estime de nous, n'étant pas dignes d'estre jamais mis au rang des gens de bien. Je vous respond qu'ils sont à nous, nostre bon Ange me le dit. Et comme nous estions en ceste dispute, arriva le Capitaine Charri, & commençai à découvrir ses gens, qui descendoient une petite montagne, qui venoit sur la Vezere de l'autre costé. Je vis aussi venir les cornettes du Roi de Navarre & de M. de Termes. Je voyois aussi descendre en mesme temps les trois cornettes de M. de Burie, de Randan

& de la Vauguyon. Tout cela me resjouit fort, & dis à M. de Burie qu'il falloit tout à coup marcher, & nous jeter sur la queue, & qu'au passer de la riviere de l'Isle nous les combattrions. Il me dit qu'il ne tiendrait pas à lui, toutesfois que si M. de Montpensier estoit marri, ou que les affaires allassent mal, qu'il s'en excuseroit sur moi. Alors je lui respondis présent beaucoup de gens : *Monsieur, Monsieur, sanguis ejus super nos & super filios nostros, que tout le monde charge hardiment sur moi, car je veux porter la coulpe du tout. J'ai les espauls assez fortes. Mais je vous assure que je serai chargé d'honneur & non de honte, & que plustost y demeurerai-je le ventre au Soleil.* M. de Burie fit signe de la main, disant : *Allons donc de par Dieu soit.* Cependant le Baron de Clermont & les Espagnols passerent la Vezere. Ils avoient l'eau jusques à la moitié de la cuisse. Le Capitaine Charri s'en retourna faire passer les siens; & à mesure que les gens de pied passoient, ils se mettoient en bataille dans une plaine qu'il y avoit. Les Capitaines Arne & Masses, vindrent à moi à course de cheval m'embrasser, & tous les Gendarmes à leur suite. Messieurs d'Argence, du Courré & de Carlus pareillement, ayant desja entendu le Ma-

reschal des logis , que les ennemis n'estoient pas loin de nous , & espérons très-tous que nous combattrions dans trois ou quatre heures. Je me suis trouvé en sept ou huit autres batailles , & ne vis jamais les Capitaines & soldats à pied & à cheval si joyeux comme ils estoient-là , ce qui augmentoit mon bon présage. Et pour attendre que tout le monde fust passé & mis en ordre pour combattre , je me mis au long d'une haie , & envoyas-
mes chercher un peu de foin à une métairie près de-là , pour faire repaître nos chevaux : car chacun s'étoit porté un peu d'avoine ; & veux dire la vérité que je ne vis jamais M. de Burie si joyeux , qui me faisoit penser que ce delayement qu'il faisoit , c'estoit plus pour crainte de perdre que pour autre occasion qui fust en lui ; car je crois que jamais lascheté ni couïardise n'entra en son cœur ; car c'estoit un vieux & vaillant cavalier qui avoit tousjours fait preuve de lui : mais il avoit peur de faillir. J'envoyai après les ennemis M. de Fontenilles & ledit Mareschal des logis , avec trente chevaux sur leur queue , & moi qui pouvois avoir quelque quinze salades de ma compagnie , & environ trente Gentilshommes , (tout pouvoit faire de quarante à cinquante chevaux) je

dis à M. de Burie que je le priois de marcher après moi, & ainsi nous départîmes. M. de Fontenilles n'eut pas fait plus haut de demie-lieue, qu'il rencontra dans les mé-tairies quelques-uns qu'ils taillèrent en pièces. Il y avoit trois cornettes à la queue de leur camp qui faisoient teste à M. de Fontenilles, & bien souvent leurs troupes faisoient alte. Je suivois tousjours M. de Fontenilles, & adverteissais du tout M. de Burie, le priant de vouloir marcher, & que j'estois à la vue de leur camp; & ainsi j'allai tousjours sur la queue des ennemis jusques environ les deux heures après midi; & m'arriva M. de Saint Genyes, pere de M. Daudaux, lequel M. de Burie m'envoyoit pour sçavoir de mes nouvelles, & me faire part des siennes. Il estoit encore dans la plaine de la Vezere, où j'avois laissé le camp tout en bataille. Il me dit prou de choses, de sorte que ma joie tourna bientôt en fâcherie. Je priai ledit Sieur de Saint Genyes vouloir retourner devers lui, ce qu'il ne voulut faire: car il ne me voulut abandonner. Je le tirai à part, & arrestâmes tous deux de parler aux Capitaines à pied & à cheval, & leur dire ce que nous pensions qui serviroit pour les faire marcher: & s'en retourna ainsi, & les trouva encore-là; & après

l'avoir tiré à part , lui dit ce que nous avions arrêté lui & moi , lequel se résolut alors de partir. Et voudrois donner ceste louange audit Sieur de Genyes , d'avoir esté cause que la bataille se donna ; & ainfi marcha après moi avec délibération qu'il logeroit à Saint Alvere avec tout le camp. Au dessus de Saint Alvere , demi-quart de lieue , il y a dix ou douze maisons qui tenoient logis pour les passans , mesmement pour les marchands trafiquans , car c'est un grand passage venant de Perigueux à Bergerac. Comme je fus arrivé , je me joignis avec M. de Fontenilles , & me monstrenterent que le camp se logeoit au-delà d'un petit ruisseau dans des villages que nous voyons ; & fusmes d'opinion de repaistre nos chevaux , car nous y trouvâmes du foin & de l'avoine , mais nous n'y trouvâmes que quelques pauvres femmes , car les payfans s'en estoient fuis , ayant entendu leur venue. Et comme nos chevaux eurent repeu , tenant tousjours la bride de son cheval chacun au bras , vint un serviteur de M. de Saint (a)

(a) Bertrand de Lostanges, Seigneur de Ste. Alveire, d'une ancienne noblesse du Bas Limosin, où est le château de Lostanges. (*Dictionnaire Héraldique de la Chénaye des Bois.*)

Bertrand de Lostanges , Seigneur de S. Alvaire , du

Alvere, qui avoit accompagné deux nepveux dudit Sieur, & le jeune Bordet à leur camp, & nous dit que l'artillerie & les gens de pied se campoient à Ver, qui est un grand bourg, & M. de Duras avec la cavalerie à Saint Andras, près de nous une petite demie-lieue, & nous monstra les villages. Nous voyons qu'il y avoit trois cornettes de gens à cheval, & au-deça tout auprès du ruisseau y estoient logez les Capitaines Salignac, Montcaut & un autre, il ne me souvient du nom, qui pouvoient avoir vingt ou vingt cinq chevaux; mais que le village où estoient les trois cornettes, estoit à moins de deux arquebuzades de ladite maison, & qu'il avoit laissé ledit Salignac, qui préparoit à soupper pour le jeune Montferran, dit depuis Langoiran, le Puch de Pardaillan, & cinq ou six autres, lesquels il avoit laissé, qui chassoient en une campagne près de-là, ayant des oiseaux. Vous pouvez penser s'ils estoient de loisir,

Puy d'Aréges & de Paillé, Chevalier de l'Ordre du Roi. Il eut deux enfans, Hugues, Seigneur de Saint-Alvaire, Chevalier de l'Ordre du Roi, ainsi que son père, & François, Seigneur de Paillé, Capitaine d'une compagnie de cavalerie sous Henri III. Cette famille paroît originaire du Périgord. (*Maichin. Histoire de Poitou-Saintonge, Aunis, &c. p. 169.*)

& si c'estoit marcher en gens de guerre, veu qu'ils avoient les ennemis si près. Je lui dis s'il nous y voudroit mener, il me dit qu'oui & tout à coup montâmes à cheval, & bail-lai à M. de Montferran la moitié de la troupe, pour aller donner dans la maison, & moi je me jetterois avec le demeurant entre le bourg où estoient les trois cornettes & la maison, & ne voulus point advertir M. de Fontenilles, qui estoit au bout du village en une maison séparée, pource que je voulois que la compagnie demeurast toute la nuit à cheval, & ainsi nous nous acheminâmes. Et comme nous fûmes auprès de la maison, ils ne pensoient point qu'il y eust ennemi à deux lieues de-là. M. de Montferran donna dans la closture de la maison, & de prime arrivée, print Salignac & Moncaut, & forcerent une chambre basse, là où se retirerent quelques-uns : & tuerent ce qui se trouva dedans. M. de Cancon estoit avec moi. Le serviteur de M. de Saint-Alvere me dit que je me retirasse, & que les trois Cornettes qui estoient au village, estoient des meilleures de leur camp : car c'estoit la troupe de M. de Tors, qui estoit venu avec le Capitaine Bordet. Je le creus, & nous

retirâmes au mesme logis. Et trouvâmes que M. de Burie avoit passé, s'allant loger à Saint-Alvere, & le camp passoit à la file. J'arrestai les cinq Enseignes que j'avois à Lectoure, & les Espagnols mutinez : & les logeâmes pêle-mêle parmi nous. De chair, de vin & de chataignes nous en trouvâmes assez. Je recouvrai quelques grands pains noirs, qu'ils font en ce pays-là, & les baillai aux Espagnols ; puis m'en allai sans descendre trouver M. de Burie : & n'amenai que M. de Montferran, qui amena le Capitaine Salignac, qui estoit son prisonnier. Et lequel trouvai logé au chasteau de M. de Saint-Alvere, & lui dis : *Monsieur, j'ai prins un de vos grands mignons du temps passé, le Capitaine Salignac* (a), *que voici.* Il me demanda où je l'avois prins : je lui dis que c'estoit dans le camp des ennemis. Il pensoit

(a) Ce Salignac étoit sans doute un des sept fils d'Hélie de Salignac, Seigneur de Fénelon, qui, en 1510, avoit épousé Catherine de Ségur. Mais parmi ces sept frères, il y en a deux qui peuvent avoir été le Capitaine Salignac dont il s'agit. Etoit ce le plus jeune, Bertrand de Salignac, Comte de St. Julien & de la Mothe Fénelon, dont il sera question dans les Mémoires de Castelnau ? Nous présumons que c'étoit

que le camp fust à trois lieues de là , vers le passage de la riviere de l'Isle : & me demanda où estoit leur camp : je lui dis qu'il estoit auprès de nous , & que leur estions campez pesse-messe. Alors il me sembla qu'il le trouva estrange ; & lui dis ces mots : *Monsieur , il faut que vous monstriez que le proverbe de nos Auteurs est veritable , que jamais un bon cheval ne se rend. Par ainsy resolvez-vous à combattre demain matin , & mandez à toute la Gendarmerie , laquelle n'estoit pas encore descendue , qu'ils repaissent la bride en la main , & que personne ne se desarme : car nous sommes si près que nous ne pouvons reculer le combat.* Et apperceus en disant cela M. de Saint - Alvere , & lui dis qu'il fist venir le serviteur qu'il avoit baillé à ses neveux pour les ramener au camp des ennemis ; car il estoit demeuré bas à l'entrée du chasteau , ce qu'il fist : & comme il fust venu , je lui dis qu'il dist à M. de Burie où estoit logé leur camp , lequel lui dit lieu pour lieu. Alors M. de Saint - Alvere lui dit :

l'aîné nommé Armand de Salignac , Seigneur de Fénelon , que Henri II honora de son Ordre. (Lisez une note du Marquis d'Aubais sur le siège de Sarlat, Tome III des *Pièces Fugitives* , p. 39.)

Vous estes logé à quatre arquebuzades les uns des autres , sauf l'infanterie , qui est à Ver , là où il y a une lieue & demie d'ici à Saint-Andras , où est M. de Duras , qui tient jusques auprès d'ici. Alors M. de Burie dit : Je vois bien que nous sommes engagez à une bataille : mais puisqu'il est ainsi , il le faut boire & combattre. Et vis qu'il se rejouit , de quoi je fus fort aise ; & lui dis en l'embrassant , ces mots : Monsieur , si nous devons mourir , nous ne pourrions plus honorer nostre mort , que de mourir en une bataille , faisant service à nostre Roi. Il me respondit : C'est la moindre peur que j'aye : pour moi ce n'est rien , mais je crains la perte du pays. Je le priaï qu'à la pointe du jour tout le monde fust à cheval , & qu'il falloit dire comme l'Italien : Qui assalta , vince : & sur cest arrest lui donnai le bon soir , & m'en retournai à mon quartier , le laissant bien résolut au combat.

Toute la nuit nous demeurâmes armez , nos chevaux sellez. Leurs sentinelles & les nostres s'oyoient les uns les autres. Nous fûmes au point du jour à cheval , & envoyai voir si M. de Burie estoit prest , & que son chemin estoit de passer où j'estois. Il me manda qu'il s'achemineroit tout incontinent

que le camp seroit prest à marcher. Et cependant je marchai droit à Saint-Andras, & trouvai que M. de Duras estoit deslogé, & estoit à Ver. Je mis M. de Fontenilles avec vingt-cinq chevaux devant moi, & lui dis qu'il fist alte à l'entrée d'un petit bois, qui est au dessous de Ver, & que je ferois alte à un petit village, quatre ou cinq arquebuzades au deçà, attendant M. de Burie. M. de Duras ne se hastoit aucunement, & pensoit que le camp fust encore sur la Vezere, & que ceux-là qui avoient prins le soir Salignac, estoient des coureurs. M. de Fontenilles me manda qu'il avoit envoyé deux salades découvrir, lesquels lui avoient rapporté que leur camp estoit tout en bataille dans les prez de Ver. Je mandai à M. de Burie de se hastier, & faire hastier quatre pieces de campagne qu'il menoit, ce qu'il fit. Et comme je fus adverti qu'il estoit à demi-mille de moi, je marchai droit à M. de Fontenilles, & les trois compagnies des Gens-d'armes; sçavoir est, celle de M. de Burie, de MM. de Randan & de la Vauguyon, qui se mirent devant pour se joindre à moi. Mais ils faillirent le chemin, & allerent droit à la veue de Ver par des chasteniers. Et pensoient que je fusse desjà à Ver; & ne se donnerent garde

qu'ils se trouverent sur les bras des ennemis, ayant une compagnie d'argoulets, que le Capitaine Pechié de Perigord commandoit. Et comme je fus au bout du bois, je dis à M. de Fontenilles qu'il s'avançast, ce qu'il fit : dont bien nous en print ; car il arriva à point nommé sur une cargue que le Capitaine Bordet fit sur les trois compagnies, avec cent ou six vingt chevaux, tous lanciers. Et comme les argoulets du Capitaine Pechié virent venir la cargue, ils se mirent en fuite presque dans les trois compagnies. La cargue fut si rude, qu'une fois toutes les trois compagnies estoient esbranlées. M. d'Argence se remarqua fort-là, & me dit-on, que sans lui tout avoit prins la fuite. M. de Fontenilles, avec vingt-cinq lances seulement qu'il avoit, donna de cul & de teste : & firent reprendre la fuite aux ennemis par adventure trois cens pas ; puis après ils firent alte & les nostres aussi. J'arrivai sur cela, & les ennemis se mirent dans les autres troupes de gens à cheval. Il y eut là plus de vingt lances rompues : & à ceste cargue tout le camp des ennemis fist alte. Je prins M. de Montferran tout seul, & allai recognoistre les ennemis tout à mon aise : & vis qu'ils commençoient à s'acheminer, les tambours

sonnans : & vis qu'ils avoient laissé à main gauche en un arriere coin, des arquebuziers à pied & à cheval, & à main droite, en un petit bois, des arquebuziers à pied.

Cependant M. de Burie arriva. Je lui dis tout ce que j'avois veu, le priant de faire avancer ses quatre pieces sur le bord d'un fossé, & qu'il fist tirer à l'arriere-coin. Ce qu'il fist, trouvant mon advis bon : je dis à M. du Masses qu'il se jettast à main droite du costé d'une petite montée qu'il y avoit, & fis mettre la compagnie du Roi de Navarre & la mienne à main gauche, tirant à l'arriere-coin, comme firent aussi les trois compagnies de M. de Burie, de Randan & de la Vauguyon au milieu dans le pré. M. de Burie commença à faire tirer ; & comme cest ordre fust mis, voici arriver tous nos gens de pied, ensemble les Gascons devant & les Espagnols après, à quatre-vingt ou cent pas les uns des autres. Je vins aux Espagnols, & parlai au Sieur Louis de Carbajac & à toute leur troupe, le moins mal que je peus, en Espagnol ; car pendant les guerres j'avois retenu quelque peu de leur langage. Vous, Messieurs, qui avez le moyen, & qui voulez pousser vos enfans, croyez que c'est une bonne chose de leur faire apprendre, s'il est possible, les

langues estrangeres. Cela sert fort , soit pour passer , soit pour se sauver , soit pour negocier , & pour leur gagner le cœur. Je parlai donc à eux en cette maniere : la nuit j'y avois revassé ; & ai eu ce don de Dieu , encore que je ne sois pas grand clerc , de me sçavoir bien exprimer quand j'en ai eu besoin.

« Souvenez-vous mes compagnons , tels
» vous puis-je appeller , puisque nous com-
» battons sous mesmes Enseignes , Souvenez-
» de la grande & belle réputation dont vostre nation s'est faite remarquer par tout
» le monde , ayant eu si souvent tant de
» belles & grandes victoires , tant contre les
» Turcs , Mores & Barbarres , que contre
» les Chrestiens. Vous nous avez fait souvent sentir que vaut (a) l'infanterie Espagnolle , laquelle parmi toute celle du monde tient le premier lieu. Puis que Dieu a voulu que nous qui estions , il n'y a pas trois jours , ennemis , combattions sous

(a) Sous les règnes de François I & de Henri II, les François éprouvèrent plus d'une fois la bravoure de cette infanterie : mais dans plusieurs occasions, & surtout à Cérifoles , ils la maltraitèrent : si Montluc n'avoit pas eu besoin des Espagnols, il étoit trop vain pour les aduler, comme il le fit en ce moment.

mesmes

» mesme banniere , faites paroistre que l'opi-
 » nion que nous avons eu de vous n'est
 » pas vaine. Les Soldats François auront
 » l'œil sur vous ; ils desirent vous devancer.
 » Faites à qui mieux mieux , autrement pour
 » jamais vous deshonnorez la nation Es-
 » pagne. Le Roi, vostre Maistre, sçachant
 » le devoir que vous aurez fait , vous en
 » sçaura meilleur gré que si vous combattiez
 » pour lui-mesme ; car c'est pour la querelle
 » de Dieu : c'est contre les Louteranos qui
 » vous mettront en mille pieces , si vous
 » tombez entre leurs mains. Que si cette
 » seule occasion ne vous semond d'aller de
 » bon cœur & allegrement au combat, il
 » n'y a rien au monde qui vous doive enfler
 » le cœur. Il me semble que si je combattois
 » dans les Espagnes , que mes bras se roidi-
 » roient au double. Vous estes , mes compa-
 » gnons en la France, qui se resjouit de vostre
 » venue , qui attend de vostre secours beau-
 » coup de bien : & qui nous fait esperer
 » que quelques jours ces deux grands Royau-
 » mes joints ensemble iront jetter le Turc
 » de son siege. Or sus donc , mes compa-
 » gnons , sus aux armes. Si ce n'estoit que
 » je ne veux desrober l'honneur au Seigneur
 » Dom Louis, je me mettrois à la teste de

» vostre bataillon, la picque au poing, pour
 » vous voir manier les mains : mais je n'en
 » serai pas fort esloigné, pour voir si vous
 » avez retenu ce que vos peres avoient ac-
 » coustumé de faire, comme j'ai vu en Ita-
 » lie, Piemond, Roussillon & Fontarabie.
 » Il me tarde que le jour de demain ne soit
 » arrivé, afin d'advertir nostre Roi & le
 » vostre, du bon devoir que vous aurez fait
 » contre ceux qui sont cent fois pires (a)
 » que les Mores de Barbarie, ayant rompu
 » les Croix, les Autels, & pollué les Eglises
 » de Dieu, basties par nos ancestres, &
 » dont je m'assure que vous ferez la ven-
 » geance ». (b) *No queren vouestras mer-
 cedas nos otros que seamos hermanos y com-*

(a) Cette harangue de Montluc est singulière, par le ton de fanatisme qui y règne.

(b) Messieurs, votre intention n'est-elle pas de combattre de toutes vos forces avec nous, qui sommes vos frères & compagnons, pour la gloire de Dieu, & le service du Roi Très-Chrétien, frère du Roi Catholique ?

Ce texte Espagnol *No quieren vouestras mercedes*, &c., outre son orthographe vicieuse que nous lui laissons, comme nous avons fait pour les autres, ainsi que pour les passages Italiens qui se sont rencontrés, est tronqué, & n'a point de sens, par l'omission d'un verbe quelconque que nous ne pouvons deviner. Cependant, pour amener

gagneros por todas las fouercas nouestras por honra de Dios y proteccion del Rei Christianissimo hermano del Rei Catholico. Alors le Seigneur Dom Louys me dit : (a) Crea vuesa merced que nos avemos bien a pelear del primero asta el postero, y quanto averemo una gotta di sangre nellos cuerpos. Nos tarda el tiempo que non vejamos a las manos contra los hereges.

Lors je les priaï tous en signe d'allegresse, de lever la main ; ce qu'ils firent, après avoir baïsé la terre. Puis je retournai aux Gascons, & dis à M. de Charri qu'il remontaït à cheval, & que je voulois qu'il menaït tous les arquebuziers à cheval au costé gauche de moi, afin de les faire descendre à l'heure que je le commanderois ; ce qu'il fist. Et alors je fis une remontrance aux Gascons, & leur dis qu'il y avoit une dispute de longue main entre les Espagnols & les Gascons, & qu'il falloït à ce coup en vuider

la réponse de *Dom Louis*, il a fallu que Montluc lui ait dit ce que nous lui faisons dire, à bien peu de chose près.

(a) Soyez assuré, Monsieur, que nous combattrons tous du premier jusqu'au dernier, tant qu'il nous restera une goutte de sang dans les veines. Nous ne desirons que le moment de nous voir aux mains avec les Hérétiques.

le procez commencé il y a plus de cinquante
ans : c'estoit que les Espagnols disoient qu'ils
estoyent plus vaillans que les Gascons , & les
Gascons qu'ils l'estoyent plus que les Espa-
gnols ; & que puisque Dieu nous avoit fait
la grace de nous trouver en cette occasion
en mesme combat , & sous mesmes Ense-
ignes , qu'il falloit que l'honneur nous en
demeurast. « Je suis Gascon : je renie la pa-
» trie , & ne m'en dirai jamais plus , si au-
» jourd'hui vous ne gaignez le procez à force
» de combattre , & vous verrez que je serai
» bon Advocat en cette cause. Ils sont bra-
» vaches , & leur semble qu'il n'y a rien de
» vaillant qu'eux au monde. Or , mes amis ,
» montrez leur ce que vous sçavez faire :
» & s'ils frappent un coup , donnez en qua-
» tre. Vous avez plus d'occasion qu'eux : car
» vous combattez pour vostre Roi , pour
» vos autels & pour vos foyers : si vous
» estiez vaincus , outre la honte , vostre
» pays est perdu pour jamais , & , qui pis
» est , votre Religion. Je m'asseure que je
» ne serai pas en peine de mettre la main
» dans les reins de ceux qui les monstrent
» à nos ennemis , & que vous serez tous vos-
» tre devoir. Ce ne sont que gens ramassez ,
» gens qui ont desja accoustumé d'estre bat-

» tus , & qui ont desja peur d'avoir les
 » bourreaux sur les espaules , tant la con-
 » science les accuse. Vous n'estes pas ainfi ,
 » vous qui combattez pour l'honneur de
 » Dieu , le service de vostre Roi & le repos
 » de la patrie ». Sur quoi je leur comman-
 dai que tout le monde levast la main. Sur
 cette opinion , ils la leverent , & commen-
 cerent à crier tous d'une voix : *Laissez-nous*
aller ; car nous n'arrestons jamais que nous
ne soyons aux espées (a) : & baisèrent la terre.
 Les Espagnols s'accosterent des nostres. Je
 leur dis qu'ils marchassent seulement le pas,
 sans se mettre hors d'haleine. Je m'en courus
 à la gendarmerie , troupe à troupe , & les
 priai de s'acheminer seulement le petit pas ,
 leur disant : *Ce n'est pas à vous , Messieurs ,*
à qui il faut par belles remonstrances mettre le
cœur au ventre. Je sçai que vous n'en avez pas
besoin. Il n'y a Noblesse en France qui esgale
celle de nostre Gascogne , à eux donc , mes
amis , à eux : & vous verrez comme je vous
suivrai.

M. de Burie monta lors sur un grand che-
 val , s'estant armé derriere l'artillerie. Je lui
 dis que s'il lui plaisoit de marcher devant les
 gens de pied avec l'artillerie , les trois com-

(a) C'est-à-dire à l'arme blanche.

pagnies lui feroient à costé , & il feroit la bataille. Ce qu'il m'accorda promptement : & à la vérité je ne lui vis jamais faire si bonne mine , ni monstrier plus belle résolution pour venir combattre. Il ne me contredit jamais en aucune chose , tout ainsi que si j'eusse tenu sa place , & me dit-on qu'il avoit dit : *Cet homme est heureux, laissons le faire.* Et comme toute l'armée commença à marcher en cet ordre , je courus au galop , M. de Montferran & le Sieur de Cajelles , qui est de la maison de Mongairal , & à présent chevalier de l'Ordre , avec moi , & n'arrestai que je ne fus à moins de trente ou quarante pas de cinq ou six chevaux qui estoient sous un arbre. Le Sieur de Puch de Pardaillan m'a dit depuis que c'estoit M. de Duras , le Bordet & lui , le Capitaine Peyralongue & un autre du nom duquel ne me souvient. Ledit Capitaine Peyralongue estoit leur maistre de camp de gens de pied , & à la charge que le Capitaine Bordet avoit fait , ils avoient prins un archer de la compagnie de M. de Randan : & le menerent prisonnier tout auprès de cet arbre , & lui donnerent deux pistollades de sang froid : & n'estant point encore mort , le Capitaine Peyralongue lui demanda , qui estoit en nostre camp , & qui commandoit. Alors il lui

dit que j'estois arrivé , & que je commandois , se remettant M. de Burie sur moi , sçachant bien qu'ils en seroient en frayer. Il s'en alla à M. du Duras qui estoit sous cet arbre à dix pas de l'archer , lequel y vint , & lui demanda si j'estois à nostre camp , il lui dit qu'oui , & que j'estois arrivé le soir devant , ayant pris Lectoure , dont il furent esbahis. Alors ils retournerent tout court à leur troupe qui n'alloit que le petit pas , & n'estoit pas encore hors des prairies , & cogneus qu'à leur arrivée leurs gens de-pied commencerent à doubler le pas , & dis à M. de Montferran : *Voyez vous ces cinq chevaux qui estoient sous l'arbre ? Ils sont courus faire avancer de cheminer leurs gens. Voyez-vous comme ils allongent le pas ?* Et alors je tournai au galop à la troupe où estoit M. d'Argence , & lui dit ces mots : *O Monsieur d'Argence mon compagnon , voilà nos ennemis qui ont peur : à peine de ma vie la victoire est à nous : & criai tout haut : Gentilshommes ne pensons à autre chose qu'à tuer ; car nos ennemis sont en peur , & ne nous feront d'aujourd'hui teste. Allons seulement hardiment au combat ; car ils sont à nous. Cent fois j'ai essayé le mesme , ils ne veulent que couler.*

J'embrassai les Capitaines , puis courus au

Capitaine Masses, & lui en dis autant. Puis retournai au Capitaine Arne, & aux Gentilshommes qui estoient sous ma cornette, estans venus avec ma compagnie, & commençâmes à marcher au grand pas à demi trot. Je courus encore vers les ennemis, estant tout en sueur, n'ayant que M. de Montferan, & comme je fus près d'eux, je voyois la mine qu'ils tenoient, qui estoit d'avancer fort le pas, pensant gagner une petite montaigne qu'il y avoit; & d'autre part je voyois venir les nostres en furie, je voyois leurs cornettes des gens à cheval, les uns alloient, les autres tournoient. Je voyois trois ou quatre chevaux parmi les gens de pied, & cognoissois bien à leur façon qu'ils faisoient haster leurs gens. Alors je tournai aux nostres, & leur commençai à crier : *Les voilà en peur, les voilà en peur, prenons les au mot, mes compagnons, prenons-les au mot, afin qu'ils ne s'en dédisent. Ce sont des poltrons. Ils tremblent seulement de nous voir.* Je mandai à M. de Burie qu'il laissât là l'artillerie, & qu'il s'avançast pour se jeter dans l'escadron de trois compagnies, & commençâmes à aller au grand trot droit à eux. Aucuns me crioient d'attendre les gens de pied; mais je respondois qu'il ne leur falloit pas laisser gagner la montaigne, car là ils nous

feroient teste , & combattoient à leur avantage. Il me souvenoit tousjours de Targon , où ils nous avoient fait teste sur la montaigne , & fallut que nous les combattissions de bas en haut. Que s'ils fussent descendus nous battre , nous eslions deffaits. Nos gens de pied faisoient bien toute la diligence que gens de pied pouvoient faire. Et comme ils virent qu'ils ne pouvoient gagner la montaigne , ils rallierent mille ou douze cens vieux soldats qu'ils avoient laissé à leur artillerie ; c'estoit ceux-là qu'ils avoient laissé à l'arriere coin , où M. de Burie avoit fait tirer , & alloient ainsi le grand trot toutes les troupes coste à coste ; & comme nous fusmes à deux cens pas les uns des autres , je commençai à crier : *Cargue , cargue*. Je n'eus si tost fait le cri , que nous voilà tous pessellemelle dans leurs gens de pied , & gens à cheval , sauf le Capitaine Masses , car comme il vid tous leurs gens renversez , il voyoit une grande troupe bien près de la montée qui ne bougeoit , qu'estoient ceux que j'ai dit à l'artillerie , & ne chargea jusques à ce qu'il fust auprès d'eux : & alors il donna dedans. M. de Fontenilles , qui rallia quelques-uns , s'y trouva : & là furent tous deffaits , & l'artillerie prise.

Nous executâmes la victoire tout au long de la plaine & par les vignes. Il s'en jettâ force dans un bois à main gauche, & montoient sur les chataigniers. Les Espagnols & les Gascons leur tiroient, comme ceux qui tirent aux oiseaux. Il me servit d'estre bien armé; car trois picquiers me tenoient enfermé & bien en peine: mais le Capitaine Baretnau le jeune, & deux autres me desgagerent; & y eut ledit Baretnau son cheval tué, & le mien blessé au nez & à la teste de coup de picque, car mon cheval m'avoit porté dans leur bataillon; & n'avois cogneus jamais qu'il eust mauvaise bouche, que ce coup-là qu'il me cuida faire perdre. Les Capitaines Arne & Bourdillon y furent blessés tout contre moi. Cela fut cause que je ne me peus plus rallier dans la cavalerie: car elle chassoit du costé de main gauche, & moi avec quinze ou vingt chevaux qui s'estoient ralliez, chassions à main droite vers un village, là où il en fut tué trente ou quarante; & là je fis un peu alte pour prendre haleine, puis retournai à l'artillerie gagnée: & là trouvai M. de Burie où nous attendîmes le retour de nos gens qui chassoient encore, & les ralliâmes. Nous trouvâmes qu'il y avoit de nos gens qui avoient chassé deux grandes

Heues : & retournasmes loger à Ver , environ deux heures après midi , renvoyant du bestail pour amener l'artillerie gagnée , & demeurasmes à Ver tout le lendemain. Il ne s'en fallut que de bien peu que les fuyars ne rencontraissent M. de Montpensier , qui s'alloit mettre à Mussidan , se pensant joindre avec nous. Que si Dieu l'eust voulu , tout estoit achevé , encore qu'il n'eust gueres de forces avec lui , car gens qui s'enfuyent ne tournent gueres jamais visage , & tout leur fait peur. Il leur semble que les buissons sont des escadrons. Ce qui se sauva , qui fut bien peu de gens de pied , se rallia avec leurs gens de cheval ; & cheminerent tout le reste du jour & de la nuit , tirant vers la Xainctonge , porter cette triste nouvelle. De vingt trois Enseignes qu'ils avoient de gens de pied , les dix-neuf nous demeurèrent , & de treize cornettes de gens de cheval , les cinq , lesquelles nous envoyasmes à M. de Montpensier , le recognoissant tous pour nostre Chef. Les villageois en tuerent encore plus que nous : car la nuit ils se desroboient pour se retirer en leurs maisons , & se cachoient dans des bois : mais comme ils estoient decouverts , hommes & femmes leur courroient sus , & ne sçavoient où se cacher. Il fut nom-

bré sur le champ ou dans les vignes, plus de deux mille hommes morts (24), outre ceux que les villageois despescherent.

Après cette victoire, nous marchâmes droit à Mussidan. M. de Burie se mit devant pour faire la reverence à M. de Montpensier, & laissâmes tout le camp à Grignoux, à deux ou trois grands villages, qu'il y a entre Mauriac & Mussidan: puis je m'en allai faire la reverence audit Sieur de Montpensier, à Mussidan, où je fus aussi bien receu, que je serai jamais en compagnie que je scaurois arriver: & crois que M. de Montpensier m'embrassa plus de dix fois: & demeurai trois ou quatre heures avec lui. C'estoit un bon Prince & vraiment homme de bien, aimant bien la Religion & l'Estat; il fut d'avis que je m'en retournerois en Guyenne, par l'opinion de tous ses Seigneurs susnommez, qui estoient avec lui: aussi en la compagnie du Roi de Navarre & à la mienne n'y avoit pas trente chevaux qui ne fussent blesez; & qu'il emmeneroit M. de Burie & les trois compagnies, & celle de M. le Marechal de Termes avec lui, & les dix compagnies Espagnoles, pour les joindre avec les dix que Dom Jean de Carbajac menoit, qui devoient arriver ce jour-là à Bregerac. Voilà le succe

de la bataille de Ver. Et pource qu'aucuns voudront dire que je me loue entierement d'avoir donné la bataille & estre cause de l'avoir gagnée, M. de Montpensier, MM. de Candalle, Chavigni & de la Vauguyon sont encore envie, s'il leur plaist, ils porteront tesmoignage de ce qu'ils en entendirent dire à tous ceux du camp, & mesme aux gens propres de M. de Burie, lequel Seigneur de Burie ne nioit pas qu'il ne m'eust laissé faire & conduire le tout; car il estoit vieux, & n'avoit pas la disposition que j'avois pour commander & aller des uns aux autres, comme je fis, estant au partir de la bataille en eau, comme si on m'eust plongé dans la riviere. Ledit Sieur de Burie ne peut aussi estre repris, car il vint bien à propos: & encore qu'il ne se messast, si est-ce que ce gros qu'il menoit fit peur aux ennemis, ce qui fut cause que nous en eusmes meilleur marché. Si cette troupe se fust peu joindre avec M. le Prince de Condé, elle eust fait de l'eschec au camp du Roi, puisque sans ceux-là, nos gens cuiderent perdre la bataille à Dreux. Et si jamais les Espagnols ne se fussent osez acheminer vers la France: car sans la bataille, Monsieur de Montpensier ne se fust pas retiré en France. Il avoit esté envoyé

pour deffendre & secourir la Guyenne , & par le gain de la bataille , il en amena toutes les forces de Guyenne & de Xainctonge , qui estoient quatre compagnies de Gens-d'armes , & six qu'il avoit avec lui ou dans la Xainctonge : & M. de Sanfac avec la sienne , vingt-trois-Enseignes de Gascons ou d'Espagnols , qui ne fust pas petit secours qu'il mena au Roi , dont une bonne partie s'estoient trouvez au gain de la bataille. J'ai entendu que tous ceux qui allerent de par delà , firent très-bien le jour de la bataille de Dreux : aussi n'y a-t-il pas de soldats en France qui surpassent les Gascons , s'ils sont bien conduits. ; & mesmement les dix Enseignes du Capitaine Charri , lesquels depuis le Roi honora tant , qu'il les print de sa garde , & les retient encore à present que M. de Strossi en a la charge après la mort meschante du Capitaine Charri assassiné à Paris. Et encore qu'il ne faille point qu'un homme se louë , je dirai la vérité , & mettrai par escrit , que je fis alors des plus grands services à mon Roi & maistre que Gentilhomme fit jamais , & à son grand & extreme besoin & nécessité ; & que la Reine mette la main sur sa consciencce , je m'affeure qu'elle le confessera. Elle sçavoit mieux que tout autre

la nécessité où les affaires estoient, & combien cela incommoda les intelligences que M. le Prince avoit en Guyenne, de laquelle il faisoit estat.

Or Seigneurs & mes compagnons qui lirez mon livre, prenez exemple à la diligence & hastive exécution que je fis depuis la prise de Lectoure, & ne vous attendez, Lieutenants de Roi, je vous prie, à tout le moins si vous avez la disposition, au rapport qu'un autre vous fera de la connoissance de vostre ennemi; car il faut que vous mesme le voyez; & si vous le faites vous commanderez toujours plus assurement que sur le rapport d'un autre. Vos yeux voyent plus clair que ceux d'autrui à ce qui est nécessaire. Vous pouvez prendre avec vous un ou deux des vieux Capitaines, mais gardez-vous sur-tout, que par quelque affection particuliere que vous pourriez porter à quelque vieux Capitaine, de le prendre avec vous quand vous irez reconnoistre; car il est à craindre que cette affection ne vous fasse prendre quelque happelourde (a) au lieu d'un bon Capitaine. Lequel dès qu'il descouvrira l'ennemi, sentira quelque émo-

(a) Cette expression désigne un homme qui paroît être quelque chose, & qui n'est rien. Aussi appelle-t-on *happelourdes* les diamants d'Alençon.

tion de cœur, qui sera cause que sur l'estime que vous avez de lui, & l'amitié que vous lui portez, il vous fera faire une si grande erreur, que vous ne regagnerez jamais ce qu'il vous aura fait perdre. Mais prenez toujours quelque vieux Capitaine, lequel partout là où il se sera trouvé, aura combattu & fait combattre; & encore qu'il aye quelquefois esté malheureux & battu, mais qu'il n'aye perdu à faute de cœur & de sens, n'arrestez pas pour cela de le prendre auprès de vous : *Car tout le monde n'est pas si heureux que Mont-luc, qui n'a jamais esté deffait.* Prenez plustost celui-là, qu'un qui n'aura jamais perdu ni gagné, & qui n'aura jamais servi en un camp que de tescmoin; je ne vous escriis point ceci sans expérience. J'ai appris ces leçons sous feu M. de Lautrec, estant un bon régent, car s'il fut malheureux, ce fut plus pour le défaut de son Conseil, que de faute de cœur ni de bon jugement; car il avoit ces deux choses autant que Lieutenant de Roi que j'aye jamais suivi. J'ai continué mon apprentissage sous MM. les Mareschaux de Strossi, de Brisfac & autres. J'ai veu faire assez d'erreurs à des Lieutenans de Roi, sur le rapport que leur faisoient ceux qu'ils envoyoient reconnoître; & veux dire encore qu'un Lieutenant de Roi

de Roi, comme il a lui-mesme veu & reconnu les ennemis, il en est plus asseuré, & commande plus hardiment; car s'il avoit eu quelque peur, (il n'y a homme au monde, à qui il n'en vienne quelque peu, quand il void son ennemi qui lui fait teste) il se rassurera & ne lui en souviendra plus. Combien de fois se maudit & dépita M. d'Anguien la nuict de Pasques venant au lundy, de ce qu'il n'avoit creu son opinion, & de ceux qui vouloient combattre, quand il eut veu les ennemis face à face, & qu'il n'avoit son camp avec lui? Asseurez-vous, Seigneurs Lieutenans de Roi, que je ne mets point ceci par escrit sans grande raison. Mais vous me direz que c'est mettre la personne du chef de l'armée au hazard. C'est chose qui se peut faire sans danger si apparent; & que ceux qui craignent tant le danger, demeurent au list. Allez-y vous-mesme, il n'y a meilleur juge que vous, qui conoistrez, si vousavez tant soit peu d'expérience à la demarche de vostre ennemi, ce qu'il a dans le ventre, & s'il a de la peur ou du cœur. Pardonnez-moi, si je suis contraint d'écrire moi-mesme mes louanges. Puisque j'escris ma vie, je la veux écrire au vrai, aussi-bien le dirois-je si j'avois

esté battu : si je ments, mille Gentilshommes peuvent me démentir.

Revenant à mon propos pour achever cette guerre, M. de Montpensier s'en alla avec toutes ses troupes attendre les Espagnols à Barbezieux, où M. de Sensac lui manda que M. de Duras s'estoit retiré, & M. de la Rochefoucaut, & qu'ils faisoient semblant de vouloir tourner vers lui. J'estois arrivé à Bergerac. M. de Montpensier me dépescha deux courriers queue sur queue, me priant qu'en extrême diligence je retournasse à lui, & que MM. de la Rochefoucaut & Duras s'estoient ralliez, & qu'on lui mandoit qu'ils tournoient visage à lui. Et comme je veux que Dieu m'aide, en toute la Noblesse de la compagnie du Roi de Navarre & la mienne, je ne trouvai pas trente chevaux qui peussent aller un pas, que bien difficilement : si me mis-je en chemin deux heures après minuit, & repeus un peu au chemin, & n'arrestai que je ne fusse à deux lieues de Barbezieux, & rencontrai deux fois par les chemins, des ennemis qui estoient eschappez de la bataille, & les taillai en pieces. Je me logeai une heure de nuit à Saint-Privat. Mon frere, M. de Lieux, estoit avec moi, qui ne s'estoit peu trouver à la bataille, & fusmes au lever de M. de Mont-

penfier, lequel me sceust fort bon gré de la diligence que j'avois faicte à le venir trouver : là je trouvai M. de Sensac, qui me dit que les ennemis avoient fait en un jour & une nuit dix-huict ou vingt lieues. M. de Montpensier me licentia, & m'en retournai coucher à Saint Privat près d'Aubeterre, & le lendemain à Bergerac. Et y trouvai Dom Johan de Carbajac avec les dix compagnies d'Espagnols, qui avoit séjourné un jour, & fus cause qu'il partist le lendemain matin. Ainsi m'en revins, renvoyant tout le monde à leur maison, n'y ayant rien en toute la Guyenne qui bougeast, ni qui ozaist dire qu'il avoit jamais esté de cette Religion; car tout le monde alloit à la Messe & aux processions, assistant au service divin : & les Ministres, Trompettes de tout ce bonte-feu, avoient vuidé; car ils sçavoient bien qu'en quelque coin qu'ils fussent, je les attraperois, & leur ferois bonne guerre.

Estant arrivé à Agen, je fus adverti que M. de Terride s'estoit allé engager (a) devant Montauban avec l'artillerie de Toulouse, & les deux compagnies de Bazordan, que j'avois laissé pour prendre-garde au pays, &

(a) Selon M. de Thou, Terride parut devant Montauban le lendemain de la bataille de Ver.

sept ou huit autres que la ville de Toulouse avoit fait ; & ce fut incontinent après qu'il eut entendu le gain de nostre bataille. Et comme j'eus séjourné huit jours, M. le Cardinal d'Armagnac, qui pour lors commandoit à Toulouse, m'envoya prier, ensemble toute la Cour de Parlement, de vouloir aller à Montauban, leur semblant que les affaires alloient fort à la longue, & avoient presque perdu l'espérance. Je partis incontinent, & m'en allai droit à Toulouse. J'y trouvai une lettre, qu'un mien ami m'écrivait, par laquelle il me mandoit que M. de Terride avoit escrit une lettre à M. le Cardinal, & une autre à la Cour, & aux Capitouls un autre, par laquelle leur mandoit qu'il avoit entendu qu'ils m'avoient envoyé querir pour aller commander au siege de Montauban, & qu'en cela ils lui faisoient un grand tort, & le touchoient de son honneur ; & qu'après qu'il avoit battu le buisson, les autres prendroient la proie. Voilà le contenu des lettres que le Capitaine Bidonnet avoit apportées. Estant à Toulouse, je fus fort pressé d'y aller, mais je respondis à M. le Cardinal & autres, que je ne voulois point faire ce tort à un mien compagnon ; car selon le contenu de ses lettres, il se tenoit assuré de

prendre la place ; & comme ils virent que je n'en voulois point prendre la charge , ils me prièrent à tout le moins que j'allasse jusques-là voir comme tout s'y passoit : ce que je fis. M. de Terride me monstra tout ce qu'il avoit fait , & trouvai qu'en douze jours qu'il avoit demeuré devant , il ne s'estoit pas fait œuvre de deux jours : & cogneus bien que le commencement n'avoit gueres esté bon , me doubtant que la fin en seroit pire ; car je trouvai qu'il avoit abandonné le fauxbourg S. Anthoine , qui est sur la venue de la Caussade , par là où on entroit & sortoit dans la ville tout ce qu'on vouloit. Il avoit esté contraint de ce faire , pource que les soldats le laissoient tous depuis la mort du Capitaine Bazordan (a) qui lui avoit esté tué , & le servoit de Maître de camp ; & ay bien opinion , comme ont beaucoup d'autres , que sans sa mort , les choses fussent allés mieux , car c'estoit une sage teste & homme de guerre. Il ne faut pas trouver estrange , si M. de Terride n'entendoit (25) gueres à assiéger places ; car je veux maintenir qu'il

(a) Il fut tué le 28 Octobre , en reconnoissant la brèche : ayant un peu dérangé le bouclier qui le couvroit , il fut frappé au côté gauche d'une arquebuzade dont il mourut sur le champ. (*De Thou* , &c.)

n'y a homme qui l'entende qu'un maistre de l'artillerie qui longuement aura praticqué, & les Commissaires de l'artillerie, un Ingénieur, le Maistre de camp & le Colonel, si ce sont vieux soldats; car en ces charges il faut qu'ils ayent veu souvent telles choses. Tous les autres n'y entendent rien, ni le Lieutenant de Roi mesme, sinon qu'il aye appris avec ceux-là; & allant recognoistre la place avec ceux-là, il prend cognoissance, & se fait sage pour les assieger, mais autrement non; car les Capitaines de gens-d'armes ne vont jamais voir recognoistre, ni aux approches, mais se tiennent volontiers à la cargue pour garder que secours, ni autre chose ne puisse entrer dans la place; & comment veut-on que les Capitaines des gens-d'armes le sçachent, veu que jamais ils n'ont assisté à la reconnoissance, ni entendu la dispute qui se fait entre les uns & les autres? car là on discourt à l'œil le fort ou le foible de la place. C'est la chose la plus difficile & importante en la guerre. Plusieurs sont bons & grands Capitaines qui s'y trouvent empeschez. Il faut avoir fort praticqué cela, sçavoir que c'est des fortifications, remarquer & cognoistre le deffaut d'un bastion, d'un esperon, d'un flanc, deviner ce qui peut estre

fait par dedans , parce que vous mesme feriez si vous estiez dedans. M. de Terride estoit bon pour commander à cheval à la campagne & pour combattre, mais non pour assieger places. Aussi ne sont pas d'autres qui n'ont jamais fait autre mestier que le sien , encore qu'au logis chacun en veut dire son advis , & en parler sur le tapis , ou sur une feüille de papier. Il est bon d'en voir le plan, mais cela trompe souvent. Je voudrois de bon cœur que quand quelques-uns qui n'ont jamais eu de ces charges , ou bien qui n'ont suivi le Lieutenant du Roi qui est allé recognoistre avec les susdits , & entendu toutes les disputes, quand ils en veulent parler & en dire leur advis , que le Lieutenant du Roi leur dict qu'ils s'allaissent hazarder à recevoir des arquebuzades à la recognoissance ; & alors ils pourroient parler. C'est tousjours le lieu le plus chatoüilleux , parce que si les assiegez valent rien , ils empescheront à leur possible que l'assailant ne puisse recognoistre leur fort ; & , s'il est possible , qu'ils disputent tout ce qu'il y aura dehors , jusques à une maisonnette ; car si du premier coup ils laissent faire les approches , ils montrent ou qu'ils sont foibles , ou que ce ne sont gens de guerre.

Je laissai donc ce beau siege , & m'en re-

tcournai à Agen , en ayant dit mon advis à M. de Terride , qui n'en rapporta que ce que j'avois prédit. Quelques jours après, la Cour de Parlement de Bourdeaux , & M. de Nouailles , Gouverneur de la ville , m'envoyèrent prier vouloir aller jusques à Bourdeaux , pour aider à pacifier une partialité qui s'estoit esmeue dans ladite ville. Ce que je fis , & y demurai quelques jours ; puis m'en retournai à Agen , pour estre au cœur de la Guyenne , où aborde ordinairement toute la Noblesse. C'est là où doit estre le siege d'un Lieutenant de Roi , & non à Bourdeaux , encore que ce soit la ville capitale : car elle est trop esloignée. Et puis y a un Parlement qui se messe du tout , & la Noblesse n'y peut aller sans grands frais : & toujours il y a quelque verre cassé , qui fait peur aux Gentilshommes , lorsqu'ils y vont.

[1563] Quelque temps après, M. le Cardinal d'Armagnac, la Cour de Parlement de Toulouse & les Capitouls m'envoyèrent prier si je voulois aller jusques à Toulouse , pour quelques affaires d'importance , qu'ils ne me pouvoient escrire ; ce que je fis. Il ne me falloit pas semondre deux fois. Et comme je fus là , ils tindrent un conseil , où se trouverent MM. les Cardinaux d'Armagnac & de Strossi , M.

le Premier Président Daffis (a), les Seigneurs de Terride, Negrepelice, Forquevaux, du Faur, Advocat-Général du Roi, & les Capitouls. Ils me remontrèrent qu'ils vouloient dresser un camp pour aller en Languedoc, & qu'ils me vouloient eslire chef de l'armée. Mais je leur remontrai que M. le Connestable n'y prendroit pas plaisir, veu que c'estoit en son Gouvernement, & que d'ailleurs il ne m'aimoit gueres. Or la bataille de Dreux estoit desja donnée, où, comme chacun sçait, les affaires du Roi furent en bransle : mais la victoire en demeura au Roi, par la vaillance & prudence de M. de Guyse. Toutes fois ledit Sieur Connestable y demeura prisonnier, & de l'autre costé M. le Prince de Condé, & ainsi les deux chefs ; ce qui ne se vit jamais. Cela monstre qu'elle fut bien combattue : mais puisque je n'y estois pas, il ne touche à moi d'en parler. Ces gens me pressèrent tant, qu'enfin j'acceptai cette charge : & mismes par escrit (26) tout ce qu'il nous falloit. M. le Cardinal de Stroffi se chargea de faire venir douze cens boulets de canon, & quelque

(a) Jacques Daffis..., (Olhagaray l'appelle Jean.)

En 1653, il y avoit un Président de ce nom au Parlement de Bordeaux. (*Gazette de France*, année 1653.)

quantité de poudres de Marseille en-hors ; M. de Fourquevaux d'en faire venir aussi de Narbonne. Et commençâmes à bailler les commissions des gens de pied. Et arrestâmes qu'en trente jours tout seroit prest , & la levée des deniers que la ville & le pays de Languedoc faisoient : car tous estoient de l'entreprinse.

Sur ces entrefaites m'arriverent trois Courriers en un jour & une nuit de Bourdeaux , dont le fils aîné du Greffier Pontac fut le premier , l'Advocat du Roi la Het , qui depuis a esté Procureur-Général , l'autre , & un Gentilhomme de M. de Nouailles le dernier ; lesquels tendoient tous à une mesme fin , qui estoit , que si je n'allois promptement & à extrême diligence secourir la ville de Bourdeaux , qu'elle s'en alloit perdue pour un grand différent qui estoit survenu dans la ville entre M. le Premier Président (a) Largebaston , & M. de Nouailles , Gouverneur. Et me prioient la Cour , les Jurats & ledit Sieur de Nouailles de me vouloir hastier ,

(a) Jacques-Benoist de Largebaston , vieillard vénérable , dit M. de Thou , par son âge & par sa profonde capacité. Il étoit d'une bonne famille d'Angoumois (*familiâ apud Engolimenses non ignobili*). Il s'appelloit

autrement j'y arriverois trop tard : car M. de Nouailles avoit desja mandé apprestier toutes les banlieues , pour les mettre dans la ville par le chasteau du Ha , qu'il avoit. Ceux de la ville se faisoient maîtres des portes les uns : car une partie soustenoit M. de Nouailles. A grande difficulté ces Messieurs me voulurent permettre d'y aller. Je leur promis que dans quinze jours , à peine de mon honneur , je me rendrois à Toulouse , & que cependant ils diligentassent de faire les préparatifs , afin qu'à mon arrivée je trouvasse tout prest , & ainsi me mis en chemin ; car je n'ai jamais esté homme de remises. Et pource qu'il y avoit grande quantité de Noblesse avec moi , je ne me peus mettre par eau , & fallut que j'allasse par terre : & à cause des armes & grands chevaux que nous avions , demeurâmes trois jours à aller jusqu'à Agen. J'avois despesché Pontac , & le Gentilhomme de M. de Nouailles , donnant assurance à

Lagebaton , & non Largebaston , suivant de Lurbe , qui en fait un grand éloge dans son Livre. (*De Illustribus Aquitania Viris.*)

Nous ne connoissons aucun Historien du tems qui nous ait laissé des détails sur cette querelle : Montluc lui-même n'en explique pas le sujet.

ceux de Bourdeaux, que je m'en allois. M. de la Het ne voulut partir, qu'il ne me vist à cheval : & fist si grande diligence, qu'il en tomba malade, & en cuida mourir. Leur arrivée fit tenir tout le monde en cervelle d'un costé & d'autre. Nous n'arrestâmes qu'une nuit à Agen, & passâmes outre. Et en trois jours je fus à Bourdeaux, où je trouvai une patente que le Roi me mandoit, par laquelle il me faisoit son Lieutenant en la moitié du Gouvernement de Guyenne, en l'absence du Roi de Navarre : & à M. de Burie demeureroit l'autre moitié, sans que pour lors il nommast ce qui demeureroit à M. de Burie, & ce qui demeureroit à moi.

On pensoit qu'à mon arrivée je mettrois la main aux armes, & que je tuerois toute la part du Premier Président. Beaucoup s'en estoient fuis : mais je cognoissois bien que c'estoit la ruine de la ville, & que le Roi y perdrait beaucoup : car si cela se faisoit, tout le monde n'eust sceu garder que la ville n'eust esté saccagée. Je passai à Cadillac, où M. de Candalle me fist cet honneur de m'accompagner. Et nous mismes dans son gallion & dans d'autres vaisseaux ; car il y avoit force Noblesse. Et sur le chemin arriverent nouvelles,

que cette nuit-là M. de Nouailles (a) estoit mort, & n'avoit demeuré malade que deux jours. On dit après que l'on lui avoit avancé ses jours : je ne sçai s'il est vrai. Ce fut dommage pourtant, car c'estoit un bien sage Gentilhomme & bon serviteur du Roi. Le lendemain que je fus arrivé, j'allai au Palais; & là je proposai à la Cour ce que j'avois retenu du siege de Sienne, & comme l'on se doit gouverner en une grande ville, en une guerre ou sédition. Et que si nous mettions la main au sang, la ville estoit destruite aussi bien les uns que les autres : & leur mis en avant aussi le fait de Toulouse, que si j'eusse laissé entrer ce qui venoit des montagnes & de Comenge, tout le monde n'eust sceu garder que la ville n'eust esté saccagée : & qu'autant leur en arriveroit, si l'on mettoit la main au sang, & donnoit licence au peuple, mesme à celui de dehors : qu'ils se souvinssent de ce qui estoit advenu lorsque M. de Monens fut tué, que le peuple print l'autorité. Qu'il falloit commencer par un bon accord & union, sans entrer en aucun désordre & trouble : & que puis après on puniroit

(a) Voyez ce qui en a été dit dans une de nos notes sur le deuxième Livre.

les délinquans par la voie de la Justice. Toute la Cour trouva mon opinion fort bonne, & m'en remercierent infiniment. Au partir de là, comme j'eus dîné, j'allai à la Maison-de-ville, où j'avois assigné les Jurats & tous ceux du conseil d'icelle, & leur fis semblable remonstration. Encore qu'il y en eust quelques-uns qui eussent voulu remuer besongne, néantmoins je leur alleguai tant d'exemples & de bonnes raisons, qu'ils changerent tous d'opinion. Et sur les quatre heures je me rendis à l'Archevesché, où j'avois assigné tout le Clergé : & là leur fis une remonstration selon l'estat de l'Eglise, comme j'avois fait aux autres, chacun pour le sien : de sorte qu'en ce jour-là j'appaisai la ville. Et le lendemain commençâmes à entrer sur l'ordre qu'il falloit tenir pour que la pacification y durast. Et fis si bien qu'en trois jours toutes choses changerent en paix & bonne union. Je veux dire au tesmoignage de toute la ville de Bourdeaux, que si j'eusse fait autrement, la ville estoit destruite : car il ne faut venir à la violence, lorsqu'on y peut proceder par autre moyen, veu mesme-ment que c'estoit division entre les Catholiques, ou pour le moins qui s'en disoient : car je ne suis pas Dieu, pour lire dans leur cœur.

O que le Roi doit bien regarder à qui il baille les Gouvernemens ! & que sur-tout il effise des personnes qui ayent esté Gouverneurs autrefois de quelques places : car si par une longue expérience il n'est coustumier d'avoir telles charges, il court un grand peril pour l'estat du pays & de la ville, où tels inconveniens adviennent. J'avois esté Gouverneur de Montcallier, d'Albe, & Lieutenant de Roi à Sienne, & après à Montalfin. Tant de diverses choses que j'avois expérimentées là, m'avoient appris à cognoistre & prévoir la ruine ou le salut d'une place. Et sans l'expérience que j'avois, je me doute que j'eusse prins le chemin de l'exécution : car mon naturel tendoit plus à remuer les mains, qu'à pacifier les affaires, aimant mieux frapper & jouer des cousteaux, que faire des harangues. Mais la prudence me gaigna pour ce coup. Il n'est pas besoin se laisser emporter à son naturel & à sa passion : car les affaires du maistre vont alors mal. Il y avoit prou de gens en cette ville, qui eussent voulu remuer besogne en haine du premier Président, qui n'y a jamais gueres esté aimé. Si c'est à tort ou à droit, je m'en remets. M. de Bourdeaux, qui est en vie,

ſçait bien l'advis qu'on me vint donner, me promenant dans ſon jardin.

Or je fus prié de toute la Cour de Parlement & de toute la Nobleſſe, enſemble de toute la ville, d'accepter la charge que le Roi m'avoit donnée, ce que je ne voulois jamais faire, & avois fait la deſpeſche au Roi & à la Reine, pour remercier leurs Majeſtez; car je me mettois tousjours devant les yeux qu'il m'en adviendrait ce qui en eſt arrivé, & que ce Gouvernement ne m'ameneroit qu'en- vies & haines. Je n'ai jamais préſagé choſe de moi qui ne ſoit advenue; & que l'on demande à M. le Préſident Largebaſton, qui me fiſt la harangue dans le Palais pour me faire prendre cette charge, la reſponſe que je lui en fis & auſſi en particulier. Il y a encore d'autres Préſidens & Conſeillers qui ſont en vie, qui entendoient les raiſons miennes. Je m'aſſeure qu'il leur ſouviendra ſi la prédiction que je faiſois lors de moi, ne m'eſt advenue. Si eſt-ce que pour lors je ne l'acceptai point, ni de deux jours après, non pas que le Roi ne me fit trop d'honneur, & que je n'euſſe bien ſouhaitté un tel bien, mais j'avois tousjours devant les yeux mille choſes bien chatoüilleuſes. Mais le Premier Préſident
Largebaſton,

Largebaston, & les autres Présidens ses compagnons & les anciens Conseillers vindrent à mon logis, où ils me dirent beaucoup de choses. M. de Candalle, & M. Descars (a) que je trouvai-là, & M. de Lieux, mon frere, MM. de Barsac, Duza & toute la Noblesse qui estoient avec moi, me pressoient d'autre costé, disant que je la devois prendre, les Jurats & toute la ville de mesme; & par ainsi je demeurois seul en mon opinion, & fus contraint de passer le guichet, comme un homme qu'on met en prison; car ainsi puis-je dire y avoir esté mis; & si j'eusse demeuré en ma liberté, je fusse mort, ou j'eusse fait quelques services qui eussent esté agréables au Roi, dont j'en eusse tiré quelque récompense, au lieu que des services que j'ai faits avec cette charge de par deça, je n'en ai eu que reproches & malle-graces; & si dirai qu'il n'y a homme sous le ciel qui eust sceu faire mieux que j'ai fait au dire de tous les trois Estats de la Guyenne; & si j'eusse fait tels

(a) François Descars, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de 50 hommes d'armes, Lieutenant-Général au Gouvernement de Guyenne, Gouverneur de Bordeaux. Il épousa la veuve de Montluc, Habéau de Beauville, en seconde nôces. (*Généalogie de Faudos*, page 199.)

services du vivant des feus Rois François ou Henry, il n'y a Gentilhomme en France, s'il ne porte titre de Prince, qui eust esté plus avancé ni mieux recogneu que j'eusse esté. Or Dieu soit loué de tout. Ma récompense (a) a esté une grande arquebusade au visage, de laquelle je ne guerirai jamais, qui me fait tousjours maudire l'heure que jamais j'eus cette charge. Plusieurs plus grands Seigneurs que moi s'en fussent sentis honorez, aussi faisois-je moi; mais ayant à servir un Roi en son enfance, & un pays où je prevoyois bien que j'aurois prou d'affaires, & loin de moyens, il me sembloit que ce seroit plus d'avantage pour moi d'aller loin de mon fumier que demeurer dessus; & conseilleraï tousjours à un mien ami de prendre charge plustost loing que près du lieu de sa demeure, car enfin nul n'est prophete en son pays. Quoi qu'il en soit, pour le bien de la patrie, je prins cette charge pesante sur mes espauls.

Or comme je pensois partir de Bourdeaux, pour aller à Toulouse, après avoir tout pacifié, arriva la paix que le Capitaine Fleurdelis apporta. Il avoit trouvé le Capitaine Mont-

(a) Montluc avoit oublié en ce moment que le Roi l'avoit élevé à la dignité de Maréchal de France : que vouloit il donc de plus ?

luc devant Mussidan , qui amenoit au Roi douze compagnies de gens de pied , les plus belles compagnies & les mieux armées , qui encore se fussent levées en Guyenne , & une compagnie de chevaux legers. Le Sieur de Cancon estoit son Lieutenant, & le Sieur de Montferran son Enseigne. La ville de Bourdeaux lui avoit envoyé deux canons & une coulevrine , que ledit Capitaine Fleurdelis trouva à deux lieues de Mussidan. Le Capitaine Montluc ne voulut jamais arrester de passer outre, qu'il n'eust de mes nouvelles. La paix arrivée , tout le monde fust d'advise que je le contremandasse. Ce que je fis , & ramenai l'artillerie & fis retirer tous ces gens de pied & de cheval , afin que le peuple ne fust mangé davantage ; & mandai à Toulouse de faire le semblable , de sorte qu'en huit jours tout le monde fust retiré, m'assurant de garder la Guyenne , sans garnison d'hommes de cheval ni de pied. Ce que je fis , car par l'espace de cinq ans , homme de pied ni de cheval ne mangea en toute la Guyenne une poulle , tenant les champs. J'avois trois canons à Agen , & avec braveries & menaces je tenois tout le monde en crainte , & fis poser les armes , mesmement toutes armes à feu , & n'y avoit

homme qui portast armes, sinon les Gentilshommes leurs espées & dagues ; & mis une si grande crainte par tout le pays , pour deux soldats Catholiques que je fis pendre , ayant transgressé l'Edit , que nul n'osa plus mettre la main aux armes. Les Huguenots pensans eschapper à bon marché & que je ne les punirois pas à eux , deux autres de leur Religion transgresserent l'Edit , & soudain ils furent pendus pour faire compagnie aux autres. Et quand les deux Religions virent que les uns ni les autres ne pouvoient avoir d'assurance de moi s'ils transgressoient , ils commencerent à s'entraimer & se fréquenter. Voilà comme j'entretins la paix l'espace de cinq ans en ce pays de la Guyenne , entre les uns & les autres ; & croi que si tout le monde eust voulu faire ainsi sans se partialiser d'un costé ni d'autre , & rendre la justice à qui le méritoit , nous n'eussions jamais veu tant de troubles en ce Royaume. Ce n'estoit pas petite besongne , car j'avois affaire avec des cervaux aussi fols & gaillards qu'il y en aye en tout le Royaume de France , ni par adventure en l'Europe. Qui gouvernera bien le Gascon , il peut s'asseurer qu'il aura fait un chef-d'œuvre , car comme il est naturellement soldat , aussi est-il glorieux &

mutin. Toutesfois tantost faisant le doux , puis le colere : je les maniois si bien , que tout plioit sous moi sans que nul osast lever la teste. Bref le Roi y estoit reconnu , & la Justice obéie.

Voilà la fin de la guerre des premiers troubles où je me suis trouvé , & ce que j'ai fait en iceux. Qui est en somme , que si Dieu ne m'eust donné le courage de m'opposer aux Huguenots , ils se fussent tellement quantonnez , qu'il n'eust esté en la puissance du Roi de les tirer de long-temps ; & ne suis pas de l'avis de ceux qui disent que ce n'est rien , & que quand bien ils seroient ici quantonnez , qu'on les y enfermeroit. C'est un pays bon & riche , s'il en y a en France , avec de belles rivières , & beaucoup de places fortes & de ports de mer. Comment se peut donc un tel pays renfermer , veu que l'Anglois & autres estrangers y peuvent aborder par la mer ? Le Roi n'en a tenu que trop peu de compte. J'ai peur qu'à la longue il s'en pourroit trouver mal. Mais pourveu que ces MM. qui en parlent à leur aise , ayent les coudées franches , ils ne se soucient pas des autres. Quand on leur demande aide & secours d'argent , car d'autre chose nous n'en avons que trop , ils disent qu'on s'aide du pays ;

& ainsi le soldat n'estant payé, est forcé de voler & saccager, & le Lieutenant du Roi de l'endurer. C'est tout un, disent-ils, pays gailé n'est pas perdu. O la méchante parole indigne d'un Conseiller du Roi, qui a les affaires d'Estat en main ! Il n'en porte pas la peine, ni n'en a pas les reproches, mais bien celui qui a cette charge, lequel le peuple accable de malédictions. Voilà donc nostre Guyenne perdue & reconquise, & puis maintenue en paix pour le bien de tout le peuple, & particulièrement pour mon grand malheur ; car mon fils, le Capitaine Montluc (a), ne pouvant non plus vivre en repos que son pere, se voyant inutile en France pour n'estre courtisan, & ne sçachant nulle guerre estrangere où s'employer, desseigna une entreprinse sur mer, pour tirer en Afrique & conquérir quelque chose ; & pour cest effect suivi d'une belle Noblesse volontaire (car il avoit plus de trois cens Gentilshommes) & d'un nombre des meilleurs soldats & Capitaines qu'il peust recouvrer,

(b) Pierre Fertrand de Montluc, dit le Capitaine Peyrot. Les détails de sa mort se trouvent dans une des notes du Livre II sous l'année 1555. Cette expédition du fils de Montluc eut lieu en 1565. (*La Popeliniere, Liv. X. fol. 385. verso.*)

s'embarqua à Bourdeaux avec six navires, aussi bien equippez qu'il estoit possible. Je ne veux m'arrester plus longuement sur le dessein de cette malheureuse entreprinse, en laquelle il perdit la vie, ayant esté emporté d'une mousquetade en l'Isle de Maderes, où il fit descente pour faire aiguade; & parce que les Insulaires ne vouloient permettre de rafraischir ses vaisseaux, il fallut courir aux mains, à leur perte & ruine, & plus à la mienne qui perdis là mon bras droit. Que s'il eust plu à Dieu me le conserver, on ne m'eust presté les charitez qu'on a faict. Bref je l'ai perdu en la fleur de son âge, & lors que je pensois qu'il seroit & mon baston de vieillesse, & le soutien de son pays, qui en a eu bon besoin. J'avois perdu le courageux Marc-Antoine, mon fils aîné, au port d'Ostie; mais celui qui mourut à Maderes, pesoit tant, qu'il n'y avoit Gentilhomme en Guyenne, qui ne jugeast qu'il surpasseroit son pere. Je laisse à discourir à ceux-là qui l'ont connu, quelle estoit sa vailleure & sa prudence. Il ne pouvoit faillir d'estre un bon Capitaine, si Dieu l'eust préservé; mais il dispose de nous comme il lui plaist.

Je croi que ce petit Montluc (a), qu'il m'a

(a) Charles de Montluc. Il étoit dans la ville d'Ar-

laissé, taschera à l'imiter, soit en vaillance ou en loyauté envers son Prince, comme tousjours les Montlucs ont fait. S'il n'est tel, je le desavoue. On sçait bien, & la Reine mieux que tout autre, que je ne fus jamais l'auteur de cette infortunée entreprise. M. l'Admiral sçait bien combien je taschai à la rompre, non pas pour vouloir retenir mon fils sur les cendres, mais pour la crainte que j'avois, qu'il ne fust cause d'ouvrir la guerre entre la France & l'Espagne. Et encore que je l'eusse désiré, si eusse voulu que quelqu'autre eust fait l'ouverture pour la tirer de nos maisons. Le dessein de mon fils n'estoit pas de rompre rien avec l'Espagnol, mais je voyois bien qu'il estoit impossible qu'il ne donnast là, ou au Roi de Portugal : car à voir & ouir ces gens, on diroit que la mer est à eux. M. l'Admiral n'aimoit & eslimoit que trop mon fils, ayant tesmoigné au Roi, qu'il n'y avoit Prince ni Seigneur en France, qui eust peu de ses seuls

dres, assiégée par les Espagnols, & y fut tué dans une sortie. « Après avoir fait plus qu'un César, dit Brantôme, défait deux ou trois corps-de-garde, nettoyé une grande partie des tranchées, & traîné quelques pièces dans le fossé, il fut emporté d'une canonnade, au moins les deux cuisses, dont il mourut »,

moyens , & sans bienfait du Roi , dresser en si peu de temps un tel esquipage. Il disoit vrai , car il avoit gagné le cœur de tous ceux qui le cognoissoient , & qui vouloient suivre les armes. Et moi j'estois si mal advisé , qu'il me sembloit que la fortune lui devoit estre aussi favorable qu'à moi. Pour un vieux guerrier tel que je suis , je confesse que je fis une grande faute , de n'avoir avant partir descouvert l'entreprinse à quelqu'autre , veu que les Vicomtes Duza , de Pompadour & mon jeune fils (a) , estoient de la compagnie qui eussent peu tenter fortune , & poursuivre l'entreprinse progettée ; de laquelle je me tairai , parce que peut-estre la Reine la renouvra quelque jour.

(a) Fabien de Montluc.

Fin du cinquième Livre.

OBSERVATIONS

DES ÉDITEURS

SUR LA SUITE

DU QUATRIÈME LIVRE

DES MÉMOIRES

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(1) **I**L n'étoit point surprenant que Paul IV eut de la peine à permettre l'éloignement de Montluc. Dans les circonstances critiques où il se trouvoit, en attendant que le Duc de Guise avec une armée arrivât à son secours, il lui importoit de conserver dans Rome un Officier tel que Montluc. Jamais le caractère de Paul IV ne s'est mieux montré qu'à cette époque. On le voit à découvert dans un Mémoire (a) des S^{rs} de Selve & de Lansac en date du 19 Novembre 1556. Ils y rendent compte d'une conférence qu'ils eu-

(a) Lettres & Mémoires d'Etat de Ribier, T. II, p. 665 & 667.

rent avec lui. « (Sa Majesté leur disoit-il)
 » pouvoit bien faire son compte de ne voir
 » jamais Pape tant sien que lui, quelque
 » François naturel qu'il püst estre; & que
 » si l'on s'estoit déclaré, & avoit pris les
 » armes contre un Empereur & un Pape
 » pour un (a) Duc de Parme, qu'il ne
 » savoit que dire, si on ne les prenoit à
 » bon escient non-seulement pour un Pape,
 » mais pour la querelle de Dieu & de son
 » Eglise, & pour acquérir, par maniere de
 » dire, la Monarchie du monde & tant de
 » si grands & beaux Estats, & délivrer tant
 » de peuples oppressez : que le Roy, s'il
 » le vouloit, seroit adoré comme un Re-
 » dempteur de l'Italie; qu'il avoit telle con-
 » noissance de la bonne intention de Sa Ma-
 » jesté, de l'affection & amour qu'elle luy
 » portoit, qu'il se tenoit pour certain qu'elle
 » ne luy manqueroit jamais de son ayde &
 » de sa promesse, si ce n'estoit par la malice
 » & assassinement (b) de quelques traîtres

(a) Il vouloit parler de la guerre que Henri II avoit soutenue au commencement de son règne, en faveur de la Maison Farnese.

(b) Ces imputations tomboient sur le Connétable de Montmorency, & sur d'autres qui avoient conseillé au

» qui pour leurs interrets particuliers vou-
 » lussent empescher la grandeur de Sadite
 » Majesté, sous le manteau d'une paix qui
 » sembloit en apparence estre une belle cho-
 » se; mais que cette paix en effet n'estoit
 » qu'une *invention* (a) *diabolique* pour em-
 » pescher la ruyne des Hérétiques, Schis-
 » matiques, ennemis de Dieu & de l'Eglise;
 » & quiconque conseilloit & mettoit en
 » avant une paix avec telles gens, *il estoit*

Roi de ne point embrasser la querelle de Paul IV avec l'Empereur.

(a) Paul IV ne tarda pas à voir d'un autre œil la paix contre laquelle il déblatere ici avec tant de véhémence. Une dépêche du Sieur de Selve à Henri II, nous apprend que (le Pontife) « sçachant qu'on le
 « preschoit partout pour homme endurcy & obstiné de
 » la guerre, il avoit bien voulu tâcher d'éviter cette
 » calomnie, ne voulant pas se laisser attacher *de telles*
 » *sonnettes* aux espauls, ce qui importoit par trop à sa
 » réputation. Que si le Roi Philippe vouloit la paix
 » à bon escient, & sans fiction, il l'auroit bientôt avec
 » luy. Qu'il n'avoit jamais abhorré la paix, ny refusé
 » de recevoir à pénitence homme qui se fust vraiment
 » repentí & convertí; & que si les Diables pouvoient
 » se repentir, il voudroit prier Dieu d'avoir pitié &
 » miséricorde d'eux. (*Dépêche de M. de Selve du 26*
Juin 1557, dans les Lettres & Mémoires de Ribier, T. II,
page 697.)

» *ministre du Diable*, ministre d'iniquité,
 » favorable aux méchans Hérétiques, traif-
 » tres & desloyal serviteur à son Maistre,
 » & que Dieu le maudiroit, & en feroit
 » la vengeance; & qu'il prioit Dieu le mau-
 » dire comme il le maudioit; nous disant
 » là dessus à tous deux telles paroles.....
 » *Cheminez droit l'un & l'autre : car je vous*
 » *jure le Dieu, éternel* que, si je puis en-
 » tendre que vous vous messiez de telles
 » menées, je vous feray voler les testes de
 » dessus les espaules; & ne pensez pas que
 » j'attende pour cela des nouvelles du Roy;
 » car la premiere chose que je feray, sera
 » de vous faire trancher vos testes; & puis
 » après j'en escriray au Roy, & luy man-
 » deray que je vous ay chastiez comme traif-
 » tres de Sa Majesté & de moy. Et n'estimez
 » pas que pour telles gens que vous le Roy
 » laisse de m'eslre bon fils, car j'en envoyray
 » par terre à centaines des telles testes que
 » les vostres, & l'amitié d'entre le Roy mon
 » fils & moy ne sera pour cela de rien al-
 » terée, ny diminuée, pour avoir puny de
 » meschans serviteurs; & croyez que ce ne
 » sont point menaces; car je vous jure Dieu
 » une autrefois, que je remueray les mains
 » d'une si estrange façon, qu'il en fera mé-

» moire; & vous assure que je vous auray
 » l'œil à dos, & que si je vous puis trouver
 » en faux latin en la moindre chose du monde,
 » de, il vous en coustera la teste: entendez-
 » moy si vous voulez... Il m'a esté donné
 » d'une fois d'une trêve infame (a) &
 » maudite... mais qui me voudra donner
 » pour la seconde fois d'une paix, je vous
 » jure le Dieu vivant que je mettray des
 » testes par terre, en advienne ce qu'il en
 » pourra advenir; & que personne hardy-
 » ment ne se messe entre le Roy mon fils
 » & moy, pour estre cause de désunir cette
 » amitié & union qui est entre nous; car
 » quand ce seroit le Dauphin de France,
 » je ne lui pardonnerois pas... En somme
 » Sa Sainteté continua ce propos de nous faire
 » trancher nos testes, & de mécontentement,
 » près d'une heure en telle colere, qu'il s'en

(a) Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que dans
 le moment où le Pape s'emportoit contre la trêve qui
 avoit été signée, & contre ceux qui conseilloyent de la
 convertir en paix, son neveu, le Cardinal Caraffe, ve-
 noit de convenir d'une suspension d'armes pour dix
 jours entre le Pape & le Duc d'Albe, & que nos Am-
 bassadeurs les soupçonnoient d'intelligence. (*Voyez la*
même Dépêche des Sieurs de Selve & de Lansac dans Ribier,
ibid. p. 669.)

» mist hors d'haleine, & ne pouvoit plus
» parler. »

(2) Dominique de Gourgues, né au mont de Marfan (a), en Gascogne, ayant arrêté l'armée Espagnole devant une petite ville en Toscane où il étoit enfermé avec 30 hommes seulement, se rendit prisonnier de guerre. Les Espagnols, contre le droit des gens, l'envoyèrent aux galères. La galère sur laquelle il étoit, tomba entre les mains des Turcs, & depuis fut reprise par le Chevalier de Romegas, qui lui rendit la liberté. Il conçut une si grande haine contre les Espagnols, qu'il jura de se venger de l'injure qu'ils lui avoient faite. Ayant accompagné Bertrand de Montluc, le traitement qu'ils essuièrent à Madere acheva de l'irriter. Il vendit une partie de son bien, ramassa autant d'argent qu'il put, & équipa trois petits bâtimens sur lesquels il embarqua 200 soldats d'élite & environ 80 matelots. Avec ce foible armement il fit voile vers la Floride, pour punir les Espagnols des cruautés que trois ans auparavant ils avoient exercées contre une colonie de François. De Gourgues s'empara de leurs forts, & fit pendre ceux des Espagnols qui avoient échappé au massacre. De

(a) Extrait de l'Histoire de M. de Thou, &c.

retour en France, au lieu des applaudissemens qu'il comptoit recevoir, il se vit traité de perturbateur du repos public. Le Roi d'Espagne avoit mis sa tête à prix ; & de Gourgues fut contraint de se cacher chez ses amis. Par la suite Don Antoine (a), Roi de Portugal, le choisit pour commander une flotte qu'il équippoit contre l'Espagne. Le brave de Gourgues avoit accepté cette mission. Une maladie en chemin le saisit à Tours, & il mourut (b).

(3) Antoine de Castellane d'Entrecasteaux, fils puiné de Gaspard de Castellane. Gaspard hérita du Comte de Grignan, son oncle maternel, à la charge de porter le nom & les armes de Grignan. Il eut deux fils de son mariage avec une fille de Just de Tournon, frere du Cardinal. L'aîné s'appelloit Louis Adhemar de Monteil, Comte de Grignan ; & le puiné, dont il s'agit ici, étoit Antoine Seigneur d'Entrecasteaux, & non pas André Casteaux, comme l'écrivoit & le prononçoit Montluc. Le Traducteur de M. de Thou s'est trompé, en faisant Entrecasteaux fils d'une

(a) Guill. Lurbæus de Illustr. Aquitaniæ Viris. Imprimé à Bordeaux en 1591.

(b) Dans la Table des Matières de la dernière édition

seur du Cardinal de Tournon : telle est l'opinion qu'on doit avoir d'après l'Ecrivain (a) qui nous a fourni cet article. Nous remarquerons que cet Ecrivain est lui-même en contradiction avec un autre (b). Ce dernier prétend qu'Entrecasteaux étoit le fils aîné du Comte de Grignan.

(4) Ce n'est point Chiufi dont il s'agit ici, mais *Giusdino*, ou *Ghiusdino*, petite ville à six milles de Mont-Alcin. Il faut que ce soit par une faute de copiste que ce nom ait été ainsi changé dans le texte de Montluc. D'ailleurs selon Montluc le fait est postérieur à la reprise de Pienza (c) : & dans les Mémoires de Pecci, le même fait se trouve antérieur ; mais ce qu'il y a de bien plus singulier, c'est que Pecci prétend que Ghiuf-

tion de Montluc, les Editeurs placent la mort de Dominique de Gourgues en 1593. Ils se sont trompé, puisque de *Lurbe* parle de sa mort, & que son ouvrage, cité plus haut, a été imprimé en 1591.

(a) Hist. Héroiq. de la Noblesse de Provence, par Artefeuille. In-4°. Tome I, p. 234.

(b) Histoire des guerres du Comté Vénaisin, de Provence, &c., p. 84, 85 & 264.

(c) *Piarce*, c'est ainsi que Montluc orthographie le nom de cette ville.

dino ne fut point pris , & que la défaite de cette compagnie de gens de pied , qui sortoit de Sienne , allarma tellement le Cardinal de Burgos , qu'il envoya ordre à Don Alvare de Sande d'abandonner son entreprise. Il nous semble que Pecci a du puiser ces faits dans quelques Mémoires du tems ; & cela est d'autant plus probable qu'il ajoute des circonstances qui ne sont point dans Montluc , quoique tous les deux s'accordent pour le fond.

(5) Comme dans les Mémoires que nous allons publier après ceux de Montluc , on est entré dans de plus grands détails sur les opérations militaires du Duc de Guyse en Italie , & sur les traverses que les Caraffes lui suscitèrent , nous y reviendrons naturellement. Nous tiendrons la même marche par rapport aux suites qu'eut la Bataille de St. Quentin (a) soit en France , soit en Italie. Montluc racontant ces événements d'une manière très-sommaire , & depuis l'arrivée du Duc de Guyse en Italie , se bornant à ce qui le regardoit personnellement dans

(a) Cette bataille se livra le 10 Août 1557 , jour de St. Laurent ; & beaucoup d'Auteurs la désignent sous le nom de ce Saint.

Son Gouvernement de Mont-Alcin, les
 éclaircissements que nous avons à fournir,
 ne doivent pas s'écarter du cercle où l'Au-
 teur s'est circonscrit lui-même. Nous nous
 contenterons donc d'observer que la déroute
 de St. Quentin (déroute comparable sous
 plusieurs rapports à celles de Crecy & d'A-
 zincourt) força Henri II à rappeler en
 France le Duc de Guyse & son armée. Nous
 avons dans Ribier (a) une lettre du Monarque
 François adressée au Prince Lorrain, datée
 de Paris le 1^{er} Septembre 1557. Par une
 précédente il lui avoit annoncé la défaite
 de ses troupes à St. Quentin. Par celle-ci
 il lui ordonne de ne laisser dans *les Etats*
de l'Eglise que les forces nécessaires pour s'y
tenir sur la défensive, & d'instruire le Sieur de
Montluc de ce qu'il aura à faire... Je ne
ferai point à mon ayse (écrivait le Monar-
 arque) *que je ne sache que vous soyez en*
chemin. « Cependant, ajoute-t-il, j'espère
 » qu'il n'adviendra point autre inconvénient
 » que celui qui est advenu, *si Dieu plait.*
 » Je ne veux point, disoit-il encore, quant
 » à ce qui regarde les affaires de deçà, au-
 » cunement importuner un seul de mes amis,

(b) Lettres & Mémoires d'Etat, Tome II, p. 700,
 701 & 702.

» d'autant que j'ay un si bon & affectionné
 » peuple, qu'il m'offre & veut donner tout
 » ce qu'il a en ce monde avec sa propre
 » vie, s'il est besoin de l'employer; & desjà
 » ceux de cette ville de Paris, pour com-
 » mencer m'ont fait un notable ayde & se-
 » cours, outre ce qu'ils veulent faire davan-
 » tage; & sont la pluspart des autres villes
 » principales de ce Royaume en mesme
 » volonté & affection, avec tous ceux des
 » Estats qui ne demandent sinon de sçavoir
 » mon vouloir & intention pour m'obeir &
 » satisfaire. . . »

Il finit par dire « qu'il ne trouveroit que
 » bon, que les Espagnols regardassent (a)
 » avec Nostre S. Pere à moyenner quelque

(a) Les Caraffes n'imitèrent pas la loyauté & la franchise de Henri II. Leur accord avec le Duc d'Albe ne fut pas difficile à faire : il étoit projecté d'avance : on accorda à Paul IV tout ce qui pouvoit flatter son amour propre. Les Espagnols, en gardant l'utile, firent à sa vanité tous les sacrifices qu'il exigea. Aussi écrivit l'Evêque de Lodeve à Henri II, le 23 Septembre 1557. « Sire, enfin l'accord de Rome a esté fait, &
 » Vostre Majesté en aura veu les particularités, mais
 » par adventure non pas toutes les *secrettes intentions &*
 » *résolutions prises entre le Duc d'Albe & le Cardinal Ca-*
 » *raffe.* Quoiqu'ils fassent, quant à moy, Sire, je l'en-

» honneste accord pour reduire les affaires
 » de de-là , & mesme pour le regard de
 » Sa Sainteté à quelque pacification , repos
 » & tranquillité , pourveu (remarque-t-il)
 » qu'il n'y eust rien contre luy, ny à son
 » préjudice , & que les Siennes y fussent
 » compris , &c. »

(6) L'opinion de Montluc sur ce sujet a été celle de la plupart de ses contemporains. On lit dans un Ouvrage moderne que les meilleurs Officiers de Philippe II vouloient qu'on abandonnât le siège de St. Quentin : qu'après la victoire on marchât droit à Paris, & qu'on profitât de la consternation où cette Capitale étoit plongée. Philippe (ajoute cet Ecrivain) s'y opposa en raison de l'attachement du François à ses Rois. Il (a)

» tens de cette façon , que tout le pis qu'ils sçauroient
 » faire , est tout le mieux qui vous sçauroit advenir,
 » pour vous faire une bonne fois résoudre à ne vous
 » plus fier en eux. J'ay bonne espérance , Sire , *puisque*
 » *vous estes deschargé de cette compagnie-là , & de cette*
 » *dépense mal employée , que vos malheurs cesseront,*
 » & que Dieu reprendra la protection de vos affaires
 » & de vostre Royaume. (*Lettres & Mém. d'Etat de*
Ribier, Tome II, p. 704.)

(3) Histoire de Charles-Quint (traduction de l'An-

prétendit qu'il falloit d'abord s'emparer de St. Quentin. Son avis prévalut, & cela devoit être ; mais cet avis étoit-il le meilleur ? L'opinion de Montluc & de ceux qui comme lui l'ont embrassée, a été fortement contredite. On a soutenu qu'avec une carte géographique à la main, l'impossibilité d'exécuter ce projet se démontroit d'elle-même. Pour faire mouvoir aussi rapidement une grande armée, il falloit des magasins : on avoit de grandes rivières à traverser, & plusieurs fortes places à emporter. Comment établir des points de communication qui ne fussent pas dans le cas d'être interceptés ? On a nié la prétendue (a) consternation des Parisiens,

glois de M. Robertson), Tome II, page 579. Edition In-4°.

(a) Robertson cite pour garants de cette consternation où étoient les Parisiens, l'*Hist. de M. de Thou*, & *Herrera*. Nous ajouterons que la plupart des Auteurs du tems s'accordent en ce point : « Sur ce (lit-on dans » l'*Hist. de France de la Popeliniere*, fol. 84), le Roy » se retira de Compienne à Paris, afin d'asseurer les » habitans qui jà bransloient pour se retirer avec le » plus précieux de leurs biens meubles, aux extrémités » du Royaume ». Le Rédacteur du Recueil des choses mémorables advenues en France depuis 1547 jusqu'en 1597 (c'est-à-dire, l'*Hist. des cinq Roys*, p. 52), s'exprime à peu-près dans les mêmes termes, &c.

C'est au Lecteur à prononcer : cette observation & la précédente mettent sous ses yeux les pièces essentielles du procès.

(7) Le Duc de Ferrare avoit épousé Renée de France, fille de Louis XII. On lui a reproché d'être fort avare ; & il paroît que ce défaut influa beaucoup sur les querelles qu'il eut avec la Duchesse, sa femme. Il fallut que Henri II s'en mêlât. Le détail de ces dissensions domestiques se trouve dans le Recueil de Ribier (a). Le mari accusoit sa femme de prodigalité ; & peut-être n'avoit-il pas tort. D'ailleurs son attachement aux nouvelles opinions en matière de Religion devoit déplaire au Prince Italien, Par les dépêches du Chevalier de *Seure*, notre Ambassadeur, on voit que le point de la division, qui régnoit dans le ménage, étoit que la Duchesse prétendoit devoir agir à sa tête, & que le Duc au contraire vouloit être le maître. Quoi qu'il en soit, le Duc de Ferrare se monstra constamment attaché aux intérêts de la France. Après la retraite du Duc de Guyse, il attendit avec intrépidité l'orage qui s'apprêtoit contre lui. Il en auroit été la

(a) Ribier, Tome I, page 454, & Tome II, p. 700a.
701 & 702.

victime sans la politique adroite de Côme,
 Duc de Florence. Celui-ci se chargea de
 porter la guerre dans ses Etats. Le Duc de
 Parme, comptant sur l'appui de Côme, com-
 mença les hostilités, & fut repoussé, parce
 que Côme resta dans l'inaction. Ce fut pen-
 dant cette campagne que Montluc servit
 auprès du Duc de Ferrare. Côme prouva
 ensuite aux Espagnols qu'il étoit de leur
 politique de pardonner au Duc, s'ils ne vou-
 loient pas soulever contre eux l'Italie en-
 tière. Les Espagnols suivirent son conseil.
 Henri II consentit que le Duc de Ferrare
 fit sa paix particulière; & le Prince Italien
 en fut quitte pour quelques humiliations,

(8) Cela signifie qu'alors il portoit la
 robe longue. Quand on eut substitué l'usage
 des chapeaux aux bonnets, tout ce qu'on
 appelloit *gens de robe longue* continua à
 porter des bonnets, sinon qu'au lieu d'estre
 ronds, ils étoient quarrés. Quoique quarrés
 ils conservèrent l'ancienne dénomination de
bonnets ronds. Du tems de Pasquier (a) elle
 avoit lieu : aussi, observe-t-il, le bonnet
 » ayant changé de forme, lui est demeuré
 » le nom de *bonnet rond* ; coutume toutes fois

(a) Voyez ses Recherches, &c.

» très-inepte, mesme que nous réparions
 » nos testes rondes de bonnets quarrez ; en
 » quoy l'on peut dire que par une grande
 » bizarrerie nous avons par hazard trouvé
 » la quadrature du cercle, *amusoir ancien*
 » *des Mathématiciens, où ils ne peurent ja-*
 » *donner atteinte.* »

(9) Dans les conférences pour la paix , qui par l'entremise de la Duchesse de Lorraine s'étoient tenues entre les Ministres de Philippe II & le Cardinal de Lorraine , l'Evêque d'Arras , (depuis le Cardinal de Granvelle) nomma d'Andelot comme un des Chefs des Hérétiques en France. On dit qu'il en fournit des preuves autentiques. Ces preuves au surplus n'étoient pas difficiles à recueillir. Dans un voyage que d'Andelot avoit fait en Bretagne avec Claude de Rieux son épouse , héritière d'une branche de la Maison de Laval , il avoit affiché sa croyance : on avoit célébré publiquement la Cène dans son château. Si le Cardinal de Lorraine fut son dénonciateur auprès de Henri II, deux motifs devoient l'y porter. Il étoit le Chef du Tribunal de l'Inquisition (a) établi récem-

(a) Malgré les modifications que le Parlement inséra dans l'enregistrement de cet Edit en faveur des

ment en France par ses soins, contre le vœu des Magistrats ; d'ailleurs d'Andelot, neveu du Connétable de Montmorency, devoit déplaire à la Maison de Guyse. « D'Andelot fut dénoncé, ce qui, raconte la Popeliniere (a), fascha fort le Roy, pour l'amitié mesmement qu'il portoit au Connestable son oncle, commanda néanmoins au Cardinal de Châtillon son frere, & à Montmorency son cousin, qu'ils fissent tant envers luy que lorsqu'il seroit mandé, il respondit honnestement de la Messe, & que ce faisant luy seroit chose fort agréable. Mais ils le trouverent résolu de faire responce libre, & sans l'offence de sa conscience ; & sur ce vint trouver le Roy estant lors à Monceaux (b) maison de la Reine près de Meaux ; auquel lieu l'ayant receu gracieusement luy demanda, ainsi qu'on l'avoit instruit, s'il tenoit que

Laïcs, à qui il réserva la faculté de se pourvoir devant leurs Juges naturel, ce Tribunal terrible eut, pour le moment, une existence légale.

(a) Hist. de France, Tome I, p. 104, verso.

(b) Cela dut se passer du 11 au 15 Juin. Par l'Itinéraire des Rois de France, on voit que Henri II étoit à Monceaux le 11 Juin 1558, & le 15 à Villers-Cotterets.

» la Messe fust une abomination : à quoy
 » d'Andelot respondit franchement... qu'il
 » la tenoit pour chose détestable & abomi-
 » nable , inventée par les hommes , & nul-
 » lement instituée par la parolle de Dieu...
 » dont le Roy fust tellement courroucé qu'il
 » le fist oster de sa présence , & jura (a) que

(a) Il fut heureux pour d'Andelot de n'avoir pas affaire à Paul IV. L'Histoire rapporte que, quand il fût cet événement, il fit l'éloge de Henri II en présence de Philbert Babou, Evêque d'Angoulême (notre Ambassadeur à Rome). Il blâma fortement le Cardinal de Lorraine, qui en sa qualité de Grand-Inquisiteur, n'avoit pas osé agir. « C'étoit-là le cas, disoit le Pontife, de sauter au collet du coupable, & de le faire brûler sur le champ : car jamais un Hérétique ne se convertit de bonne foy ». L'Evêque d'Angoulême lui représenta qu'il y avoit en France des formes juridiques, & qu'on n'alloit pas si vite en besogne. Paul IV n'entendoit rien à ces formes, ou ne vouloit pas les comprendre. Aussi le jour de sa mort fut-il un jour de joye pour le peuple Romain. « Ce peuple (écrivait l'Evêque d'Angoulême au Cardinal de Lorraine, le 18 Août 1559) est quasi furieux d'allegresse qu'il a conçu de cette mort : après avoir rompu les prisons dès le matin, ils ont mis le feu cette après-dinée en la maison de l'Inquisition, de laquelle je suis si voisin, que ma maison en a esté en très-grand danger ». (*Lettres & Mémoires d'Etat de Ribier, T. II, page 828.*)

» n'eust esté pour l'honneur qu'il l'avoit
 » nourry, il luy donneroit de son espée au
 » travers du corps... Alors fut chargé
 » N. Babou, dit la Bourdaisiere, Maistre
 » de la Garderobe du Roy, de le mesner à
 » Meaux dans la maison de l'Evêque; &
 » de-là fut mené par les archers de la garde
 » du Roy au chasteau de Melun prisonnier;
 » & la charge de commander aux gens de
 » pied donnée à Montluc.»

Montluc ne remplit la place de d'Andelot que précairement & par commission. On verra bientôt dans ses Mémoires qu'il s'en démit entre les mains de Henri II. Ainsi Brantome a eu tort de dire que Montluc en fut déssappointé lors des guerres civiles.

(10) Christophe, Comte de Rockendorff(a), Grand-Maître héréditaire d'Autriche, né en 1510, étoit fils de Guillaume, Seigneur de

(a) Dans les Mémoires de Castelnau, Tome I, p. 81, 116, &c., il est appelé le Comte de Rockendolf : le Marquis d'Aubais, dans ses Notes sur le voyage de G. d'Aramon (Tome I des Pièces Fugitives pour servir à l'Histoire de France, p. 65), dit qu'il se nommoit Christophle de Rogendorf, Seigneurie située dans la Basse-Autriche; & il paroîtroit d'après les preuves qu'il en donne, que c'étoit-là son vrai nom.

Rockendorff : son père avoit commandé des armées sous Charles - Quint ; & lui-même servit ce Prince avec distinction. Mais ayant eu quelques démêlés avec sa femme, l'Empereur lui donna le tort. Rockendorff alla à Constantinople : on lui promit de l'employer, sans qu'il abjurât sa Religion. Se voyant tourmenté par les dévots du Musulmanisme, il s'enfuit (a), & fut repris par les Turcs. On l'enferma au château des sept tours. Les bons offices d'Aramon (b), Ambassadeur de France à la Porte, le tirent de sa captivité. D'Aramon le fit passer en France, & le recommanda au Connétable de Montmorency. Il entra au service de

(a) Ces détails sont en grande partie tirés de deux lettres d'Aramon, l'une du 4 Mai 1547 à Henri II, & l'autre au Connétable de Montmorency, en date du dernier Février 1548. (Lisez *Lettres & Mém. d'Etat de Ribier, Tome II, p. 14 & 125.*)

(b) Gabriel de Luez, Seigneur d'Aramon, né d'une famille noble dans le Bas-Languedoc, est connu par ses Ambassades, & notamment par celle de Turquie, qu'il remplit avec distinction. Il ne mérite pas moins de l'être par la relation de son voyage à Constantinople, en Perse, en Egypte & en Palestine. Ce monument précieux du 16^e siècle, est imprimé dans le T. I des Pièces Fugitives pour servir à l'Histoire de France, (par le Marquis d'Aubais).

Henri II. Ce Monarque lui donna les Îles de Hieres qu'il érigea (a) en Marquisat. Dans les lettres d'érection, datées de Fontainebleau en Décembre 1549, il est nommé Christophe, Comte de Rockendorff, & de Gundetroff, Baron de Molembourg, Seigneur de Condé & de Revain, Grand-Maître héréditaire d'Autriche, & Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roi. Il fut depuis Chevalier de son Ordre. On trouve dans les Mémoires de Condé un Ban de l'Empire publié contre lui, & conçu en ces termes... « Il » est notoire à tout le monde que votre » Colonel Rockendorff, d'un commun consentement & accord de tous les Electeurs, » Princes & Seigneurs du St. Empire, & » même du Seigneur, Souverain Seigneur, a » été déclaré, proclamé, publié, *traïstre*, » *déloyal*, *méchant*, *fugitif*, & *infame*, à » cause de sa déloyauté & trahison commise » contre les Allemands en les livrant au » Turc. »

(II) Raimond de Cardillac, ou Cardaillac, dit le jeune Sarlaboux, ou Sarlaboz, fut tué

(a) Voyez le Discours Historial de la Cité de Nîmes, par Poldo d'Albenas, pag. 220, & l'Etat de la Provence, par Robert de Briançon, Tome I, p. 182.

en Juin 1570 à une descente des Protestans dans l'Isle d'Oleron. Son frère aîné s'appelloit Corboran de Cardaillac de Sarlaboux. Il étoit Gouverneur du Havre. Il fut un de ceux qui avec Cossains, alors Capitaine aux Gardes, enfoncèrent la porte de l'Amiral de Coligny, le jour du massacre de la St. Barthelemy. Il posséda le Gouvernement du Havre depuis la mois d'Août 1563 jusqu'au même mois de l'année 1584, qu'il (a) le remit à M. de Joyeuse. Dans cet intervalle il s'occupa à augmenter les fortifications de la ville, & à l'embellir de plusieurs édifices. On voit ses armes blasonnées de leurs couleurs sur une vitre de la paroisse d'Ingoeville, qui est celle du Havre.

Les deux freres Sarlaboux reparoîtront dans plusieurs des Mémoires qui suivront, & particulièrement dans ceux de Castelnau.

(12) Adriano Baglioni, étoit fils de Gentile Baglioni, qui, après avoir eu trois enfans morts sans postérité (b) obtint à l'âge de 55 ans la permission de quitter l'Evêché d'Orviette, pour se marier. Il eut de ce nouveau

(a) Histoire du Havre de-Grâce, par l'Abbé Pleuvry. Paris 1765. In-12.

(b) Vita del Capit. Astorre Baglioni da Silvestrati Brenzone. In-4°. Verona. 1591.

mariage sept enfants, du nombre desquels fut Adriano Baglioni. Adriano abandonna le service de la France pour passer à celui de l'Empereur Maximilien II. Il falloit (a) que sa réputation militaire fut bien établie, puisque cet Empereur lui donna le commandement d'une compagnie de cavalerie, composée de Princes, & des plus grands Seigneurs d'Allemagne, qui servoient à leurs dépens contre les Turcs. Alfonso d'Est, Duc de Ferrare, étoit du nombre : depuis Adriano fut Général des armées de l'Eglise sous le Pontificat de Grégoire XIII. Il mourut en 1574, âgé de 47 ans.

(13) Montluc fait un grand éloge du Maréchal de Strozzi. Dans les Mémoires du Maréchal de Vieilleville on le verra peint sous les couleurs les plus défavorables. En général Strozzi a été loué par les uns & maltraité par les autres. Si l'on s'en rapportoit au Baron de Forquevaulx, son Historien, la vie de Strozzi a été sans tache. Brantôme, qui dans ses Mémoires lui a consacré un article assez long, lui impute un de ces traits de barbarie qui annoncent une férocité incroyable de caractère. « Le Maréchal de Strozzi,

(a) Cæsar's Alexii Elogia Civium Perusinorum.

» dit-il,

» dit-il, voyant ses compagnies par trop
 » embarrassées des garces & de p.... de
 » soldats, ayant fait faire plusieurs *bandons* (a)
 » pour les chasser, & voyant qu'ils n'en fai-
 » soient rien, ainsi qu'on les passoit sur le pont
 » de Cé, il en fit jetter pour un coup de haut
 » en bas plus de 800 pauvres créatures, qui
 » piteusement criant à l'aide, furent toutes
 » noyées par trop grande cruauté.

Un de nos Poètes fit sur la mort de Strozzi
 une espèce de complainte dont la tournure
 nous a paru singulière : sa ressemblance en
 plusieurs points avec d'autres de ce genre,
 dont notre nation s'est occupée à différentes
 époques, nous a engagé à l'insérer ici ;
 elle est tirée d'une petite relation du siège
 de Thionville, imprimée à Paris chez Pierre
 Garnier (b) en 1558.

Dixains sur le trépas de très-noble &

(a) *Bandon* signifie Ban, Ordonnance.

(b) Cette Relation a pour titre : *L'ordre & l'affiette
 du camp du Roy devant Tionville, avec la prinse d'icelle,
 faite par le Seigneur de Guyse, Pair de France, & Lieu-
 tenant-Général pour ledit Sieur, avec les accords de la ca-
 pitulation faite entre le Seigneur de Guyse & le Seigneur
 de Caderebbe, Gouverneur de la ville de Tionville. Plus,
 la déploration sur la mort de M. le Maréchal P. Strozze.*

puissant Seigneur, le Seigneur Strozze, Maréchal de France.

Plorez, François, la mort dolente
Du Seigneur Strozze qui est mort
D'une mort âpre & violente,
Qui nous cause un grand déconfort.
C'étoit le Chevalier très-fort,
Lequel, par grand' force & puissance,
S'est défendu à coups de lance
Jusqu'à la mort par vive foy,
Répandant en grande abondance
Son sang au service du Roy.

Il avoit laissé sa Province,
Ses biens, & toute sa famille,
Pour venir servir notre Prince,
Tant à Calais qu'à Tionville.
Il n'y avoit Château, ne Ville
Qu'il n'assiégeât par grand' fureur;
Car il estoit homme de cœur,
Et hardi à faire une approche,
Dont il est mort à son honneur
Le bon Chevalier sans reproche.
Donc pour récompense du bien
Qu'il nous a fait le tems passé,
Disons tous pour l'homme de bien
Un Requiescat in pace.

(14) Dans les Mémoires du Maréchal de Vieilleville on lui attribue l'honneur entier de cette journée. Ses Mémoires ayant été

rédigés par Vincent Carloix , son Secrétaire , il n'est point surprenant qu'aux dépens même de la vérité , le Rédacteur ait recherché à exalter son héros ; & lorsque nous publierons ces Mémoires , nous serons dans le cas de prouver plus d'une fois que cette observation est fondée ; aussi le Père Griffet , en nous donnant les Mémoires de Vieilleville , a-t-il été si frappé de leur silence sur Montluc , que pour relever la partialité du Rédacteur , il cite Belleforest ; voici le passage de cet Historien... « Le Seigneur » de Montluc fut celui , lequel suivi des » troupes Aquitaniques , se jeta des premiers sur le haut de cette tour , & planta » les Enseignes Françoises sur le parapet » d'icelle , ce que lui-même confesse en une » remontrance écrite au feu Roy Charles IX , » (que Dieu absolve) où il use de ces paroles (a) : *Si M. de Guyse étoit en vie , il ne celeroit pas ce qu'il me vit faire à la prise de Tionville , comme aussi ne fera le Maréchal de Vieilleville , & pourra témoigner si ce n'est pas moy qui prit la tour , par laquelle s'ensuivit la perte de la ville...* » Vous oyez , ajoute Belleforest ,

(a) Ce passage des Mémoires de Montluc se retrouvera dans son septième Livre sous l'année 1570.

» le témoignage public que ce grand Ca-
 » pitaine rend & donne de soy-mesme, &
 » quels témoins il allégué pour preuve de
 » son dire, & au tems auquel vivoient
 » plusieurs centaines de braves Capitaines
 » & vaillants soldats, qui sçavoient si son
 » dire étoit véritable. Je ne veux pas nier
 » que plusieurs n'allassent à l'assaut tant vail-
 » lamment, & que chacun n'y fit bien son
 » devoir; mais je suis marri qu'aucuns de
 » ceux, qui entre plusieurs, ont décrit ce
 » siege, ayent fait si peu de compte de ce
 » brave guerrier, que de taire une chose,
 » l'exploit de laquelle ils mettent entre les
 » plus remarquables, pour d'icelui dépendre
 » le gain de toute la cause... »

Ce passage de Belleforest en dit assez pour
 démontrer l'autenticité du récit de Montluc;
 aussi nos meilleurs Historiens (a) n'ont-ils
 pas hésité à l'adopter. Il y a une chose qui
 dépose en faveur de la véracité de Montluc,
 c'est qu'il ne dissimule point combien les
 Ducs de Guyse, de Nevers & d'autres con-
 tribuèrent au succès de ce siège. Au contraire,
 dans les Mémoires de Vieilleville, ce Seigneur

(a) Voyez entre autres M. l'Abbé Garnier dans son
 Hist. de France, Tome XXVII, p. 506 & suiv. Edit.
 in-12.

a toutfait ; & le Duc de Guyse n'y paroît que pour la représentation. Un autre contemporain (a) attaché au Duc de Nevers ne parle que de ce dernier , & ne prononce pas (b) le nom de Montluc.

(15) Ce Jacques de la Brosse (c) , que que Brantôme appelle *vrai Chevalier d'honneur & sans reproche* , fut tué avec son fils à la bataille de Dreux. Il auroit eu sans cela (d) le bâton de Maréchal de France. Le Duc de Guyse l'aimoit beaucoup.

(16) Ce passage de Montluc intéresse par la nature du sujet qu'il traite. On y apper-

(a) François de Rabutin dans ses Mémoires.

(b) Il n'en est pas ainsi dans les Mémoires de Gaspard de Saulx, Maréchal de Tavannes. On y lit, p. 206, « que Montluc gagna la contrescarpe & les casemattes. » Les casemattes perdues, ajoute Tavannes, facilitent » le logis dans une grosse tour non flanquée : les ennemis » mis estonnez, demandent capitulation ».

(c) Le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, Tome II, p. 67, déclare qu'il ne peut rien dire sur sa famille.

(d) On lit dans M. de Thou, qu'il avoit été Lieutenant de la Compagnie d'hommes d'armes du Duc de Lorraine, & qu'en 1559 il fut envoyé en Ecosse avec deux mille hommes.

» le témoignage public que ce grand Ca-
 » pitaine rend & donne de soy-mesme, &
 » quels témoins il allégué pour preuve de
 » son dire, & au tems auquel vivoient
 » plusieurs centaines de braves Capitaines
 » & vaillants soldats, qui sçavoient si son
 » dire étoit véritable. Je ne veux pas nier
 » que plusieurs n'allassent à l'assaut tant vail-
 » lamment, & que chacun n'y fit bien son
 » devoir; mais je suis marri qu'aucuns de
 » ceux, qui entre plusieurs, ont décrit ce
 » siege, ayent fait si peu de compte de ce
 » brave guerrier, que de taire une chose,
 » l'exploit de laquelle ils mettent entre les
 » plus remarquables, pour d'icelui dépendre
 » le gain de toute la cause... »

Ce passage de Belleforest en dit assez pour
 démontrer l'autenticité du récit de Montluc;
 aussi nos meilleurs Historiens (a) n'ont-ils
 pas hésité à l'adopter. Il y a une chose qui
 dépose en faveur de la véracité de Montluc,
 c'est qu'il ne dissimule point combien les
 Ducs de Guyse, de Nevers & d'autres con-
 tribuèrent au succès de ce siège. Au contraire,
 dans les Mémoires de Vieilleville, ce Seigneur

(a) Voyez entre autres M. l'Abbé Garnier dans son
 Hist. de France, Tome XXVII, p. 506 & suiv. Edit.
in-12.

a toutfait ; & le Duc de Guyse n'y paroît que pour la représentation. Un autre contemporain (a) attaché au Duc de Nevers ne parle que de ce dernier , & ne prononce pas (b) le nom de Montluc.

(15) Ce Jacques de la Brosse (c), que que Brantôme appelle *vrai Chevalier d'honneur & sans reproche*, fut tué avec son fils à la bataille de Dreux. Il auroit eu sans cela (d) le bâton de Maréchal de France. Le Duc de Guyse l'aimoit beaucoup.

(16) Ce passage de Montluc intéresse par la nature du sujet qu'il traite. On y apper-

(a) François de Rabutin dans ses Mémoires.

(b) Il n'en est pas ainsi dans les Mémoires de Gaspard de Saulx, Maréchal de Tavannes. On y lit, p. 206, « que Montluc gagna la contrescarpe & les casemattes. » Les casemattes perdues, ajoute Tavannes, facilitent » le logis dans une grosse tour non flanquée : les ennemis » mis estonnez, demandent capitulation ».

(c) Le Laboureur, dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, Tome II, p. 67, déclare qu'il ne peut rien dire sur sa famille.

(d) On lit dans M. de Thou, qu'il avoit été Lieutenant de la Compagnie d'hommes d'armes du Duc de Lorraine, & qu'en 1559 il fut envoyé en Ecosse avec deux mille hommes.

çoit l'établissement d'une espèce d'Hôpital militaire pour les soldats blessés. L'Amiral de Coligny, dont la tête étoit organisée de manière à concevoir des idées grandes & patriotiques, ne fut pas le premier, qui en France eut entrevu l'utilité de cet établissement. L'Histoire nous apprend que Philippe-Auguste avoit formé le projet de fonder un azile pour ceux qui auroient vieilli dans le service. La preuve de cette anecdote précieuse, est consignée dans la lettre que le Pape Innocent III lui écrivit, en réponse à celle où le Monarque lui demandoit que cette maison fut exempte de la juridiction de *l'ordinaire* (a). Il y a apparence que ce projet honorable pour la mémoire de Philippe-Auguste n'eut pas d'exécution, & que ses successeurs ne s'en occupèrent point. Depuis que l'Etat eut des troupes réglées à sa solde, ces sortes d'établissmens devinrent nécessaires. Tant que le service féodal avoit existé, c'étoit aux Seigneurs & aux Communautés à faire guérir les soldats blessés, & à nourrir les invalides. Mais le service féodal ayant été remplacé par les impôts, dont une des principales destinations est la solde des troupes réglées, nos Rois sentirent

(a) C'est-à-dire de l'Evêque.

bien que les soldats blessés ou estropiés tombaient naturellement à la charge de l'Etat. Aussi se réservèrent-ils le droit de placer dans un certain nombre de Monastères de fondation Royale, un soldat infirme qui jouissoit d'une (a) portion monacale. Ce soldat étoit obligé de rendre certains services à la maison dans laquelle on l'envoyoit : il balayoit l'Eglise & sonnoit les cloches. La nature de ces services avilissoit aux yeux de ses anciens camarades le vieux militaire qu'on y assujettissoit. D'ailleurs cette ressource étoit trop bornée en raison de la quantité de soldats qui en auroient eu besoin. Elle offroit encore un autre inconvénient : tous les jours un soldat est blessé, sans qu'il reste estropié. Ces victimes de l'Etat, faute d'être secourues à tems, périssent, ou languissent accablées d'infirmités. Il falloit donc remédier à ce mal. Voilà l'établissement que sans doute l'Amiral de Coligny avoit imaginé. Il est à présumer qu'il ne fut que momentané. Nous

(a) C'est ce qu'on appelloit *Moine laïc*, ou *oblat* : cette sujettion a été convertie en pensions, dont sont chargées les Abbayes de fondation Royale ; & ces pensions forment une branche des revenus attachés à l'hôtel des Invalides.

verrons dans les Mémoires de (a) Castelnau que Catherine de Médicis reprit ce projet en considération : le malheur des tems ne permit pas de l'effectuer. Ce monument étoit réservé à des tems plus voisins du siècle où nous vivons. En 1674 Louis XIV, comme on le sçait, a fondé les Invalides.

(17) La manière laconique dont Montluc s'exprime sur les conférences qui s'ouvrirent à *Cercamp*, & qui ensuite se renouèrent à Cateau-Cambresis où la paix fut signée, sembleroit exiger de notre part des éclaircissements. A travers les réflexions qui échappent à Montluc sur cette paix, on découvre aisément combien il la désapprouve. Il en dit assez pour indiquer au Lecteur qu'elle fut l'ouvrage du Connétable de Montmorency & du Maréchal de St. André. Comme dans les Mémoires, que nous allons publier après ceux de Montluc, & particulièrement dans ceux du Maréchal de Vieilleville, de Boyvin du Villars & de Rabutin, tout ce qui concerne cette paix est beaucoup plus développé, nous avons cru que nos observations

(a) Mémoires de Castelnau, Edition de Bruxelles, Tome I. Liv. V, p. 161.

sur cet article seroient mieux placées à la suite de ces Mémoires. Ce sera-là où le Lecteur aura sous les yeux les intrigues & les manœuvres de deux factions puissantes, qui se disputèrent constamment le droit de gouverner le foible Henri II. On y verra les Guyfes tourmentés par leur ambition, employer tous les moyens possibles pour faire rejeter une paix contre laquelle, il est vrai, tout ce qu'il y avoit de patriotes en France, murmura. D'un autre côté, Henri II la desiroit par différents motifs. La prison du Connétable l'affligeoit. L'ame de Henri, faite pour sentir les jouissances de l'amitié, l'auroit déterminé à quelque prix que ce fut, de briser les fers de celui qu'il appelloit *son compère & son ami*. D'ailleurs le Royaume étoit épuisé; & cette dernière considération devoit influencer puissamment sur l'esprit d'un Monarque à qui ses sujets, après la déroute de St. Quentin, venoient de témoigner le plus tendre attachement.

(18) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, étoit indigné avec raison de ce que dans les conférences de Cateau-Cambresis on avoit refusé d'admettre ses Ambassadeurs.

Il savoit qu'il n'avoit plus à compter sur la restitution de la Navarre. En conséquence, Antoine résolut de se faire justice lui-même. Par le moyen d'un certain Gamure, son valet de chambre, il croyoit avoir des intelligences sûres dans Fontarabie. Il fit marcher quelques troupes sous les ordres du Seigneur de Burie, son Lientenant au Gouvernement de Guyenne. L'expédition de Burie eut une issue malheureuse. L'Automne fut si humide que la plupart des soldats périrent de faim & de misère. Burie leva le siège de Fontarabie. Le Roi de Navarre ne perdit point espérance. Il emmena avec lui en poste les Sieurs de Montluc & de Duras, rassembla de nouvelles troupes & s'approcha de Fontarabie. Il se flattoit toujours que Gamure lui en ouvriroit les portes ; mais Gamure étoit un traître qui vouloit livrer ce Prince aux Espagnols. La trahison fut découverte ; & on pendit Gamure. Cette expédition, (dit l'Ecrivain (a) qui nous a fourni ces détails) fut une levée de boucliers qui fit plus de bruit que de fruit. On la nomma la guerre mouillée, à cause des pluies qui avoient détruit (b) l'armée du Roi de Navarre.

(a) Favyn, Hist. de Navarre, p. 830 & 831.

(b) Cet événement produisit si peu de sensation,

(19) Voici le portrait qu'un Ecrivain (a) Protestant a (b) fait du Roi... « c'étoit un » beau Prince, généreux, d'esprit doux, aimant ses serviteurs & les hommes vaillants. » Il étoit adonné à ses plaisirs, & à croire » ceux qui savoient le prendre selon son » naturel, lesquels aussi bien souvent lui » faisoient prendre un mauvais ply, ce qu'il » ne pouvoit sitost découvrir. L'ambition & » l'avarice de quelques-uns qui le possédoient, » entretenirent les guerres que nous avons » marquées cy-devant, notamment après la » rupture de la trefve : mirent en vente les » loix, justice, offices & bénéfices, épuisèrent les bourses des François par innombrables exactions, dont s'ensuivirent de grands » maux. Deux grands péchés se glissèrent » en France sous le regne de ce Prince, » à sçavoir l'*Athéisme* & la *Magie*, auxquels qu'il ne brouilla point les Cours de France & d'Espagne.

(a) Histoire des cinq Roys, ou Recueil des choses mémorables advenues en France depuis 1547 jusqu'en 1597, p. 64.

(b) S'il est curieux de rapprocher ce portrait de celui qu'en trace Montluc, il ne sera pas moins piquant de faire ce rapprochement avec ce qu'on dira de ce Monarque dans les Mémoires suivans.

» s'adjoignit la corruption des bonnes lettres.
 » Car la connoissance d'icelles ramenée par
 » le Roy François I, se convertit en plusieurs
 » esprits malins & curieux, en occasion de
 » toute meschanceté, principalement en cette
 » fourmilliere de Poëtes François, qui, sous
 » le regne de Henri, par leurs rimes impures
 » & remplies de blasphemes, renverserent
 » une infinité d'ames. Ces péchés & autres
 » en très-grand nombre prindrent accroisse-
 » ment depuis, attirants sur petits & grands
 » en France, les estranges chatiments que le
 » regne des successeurs de Henri fait voir...
 » *Le regne de ce Roy* (lit-on dans les Mé-
 » moires (a) pour servir à l'Histoire de
 » France, attribués à l'Etoile) *ayant commencé*
 » *par un duel, finit aussi par un duel* (b),
 » *ce qu'on trouve long-temps devant avoir été*
 » *prédit par Lucas Garricus* (c), *célèbre Ma-*
 » *thématicien.* »

(a) Tome I, page 5. Edition de Cologne, In-8°. 1719.

(b) Celui qui eut lieu entre Jarnac & la Chastaigneraye.

(c) Nous renvoyons à Brantome, par rapport à cet horoscope de Henri II, dressé par Luc Gauric.

Fin des Observations du quatrième Livre.

OBSERVATIONS

DES ÉDITEURS

SUR LE CINQUIÈME LIVRE

DES MÉMOIRES

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(1) **O**N a remarqué dans la Notice que que Montluc se tait (a) sur le règne de François II, & passe avec rapidité à l'avènement

(a) Peut-être ce silence de Montluc sur le règne de François II, tient-il à une anecdote un peu mortifiante pour sa vanité, & que Brantôme, dans la partie de ses Mémoires concernant les duels, nous a conservée. « Lors dudit regne, raconte Brantôme, Montluc un » jour entretenant à sa façon bravaſche & libre M. de » Guyſe, vint à tumber ſur le Roy de Navarre, & » luy dire comme il l'avoit veu à Nérac, & l'ayant » trouvé fort mal content de luy, de quoy il tenoit » le rang près Sa Maieſté qu'il devoit tenir, il luy » avoit dict qu'il luy devoit faire entendre ſon meſ- » contentement, & le faire plutoſt appeller ſur ce » différend... A quoy M. de Guyſe tout froidement reſpondit : « Montluc, les paroles que vous me dictes,

de Charles IX au trône. Il garde également le silence sur l'origine du Protestantisme, sur l'esprit d'intolérance qui, au lieu d'éteindre cette secte, accrut le nombre de ses Prosélytes; sur les factions qui, dès le règne de Henri II, s'élevèrent sourdement à la Cour de ce Prince, & présagèrent ces tempêtes

» me les dictes-vous de la part du Roy de Navarre...
 » ou de vous-mesme » ?... M. de Montluc luy respondit :
 « Monsieur, je ne les dicts que de moy-mesme, parce
 » que je voys que le Royaume s'en va fort brouillé
 » par vos particulières divisions..., & que le Royaume
 » demeurera en paix par la mort de l'un ou de l'autre,
 » ou de tous deux... Vrayment, Montluc, à ce que
 » je voys, respondit M. de Guyse (tout en colère
 » froide), vous estes devenu fort politique depuis
 » que ne vous ay veu : je suis d'avis que le Roy vous
 » fasse son Chancelier; & si vous estes un beau faiseur
 » de combats : il vous semble que vous estes encore
 » en vostre Piemont, parmy vos gens de pied, où
 » vous les faisiez battre comme il vous plaisoit, &
 » comme la quinte vous en prenoit : le Roy de Na-
 » varre & moy nous ne sommes point de vostre gybier;
 » cherchez-en ailleurs... Allez, soucyez-vous de vos
 » affaires, & non des nostres ... Qui fut fort estonné,
 » ce fut M. de Montluc, & à belles excuses, qui au
 » bout de quelque tems furent reçues ». Nous n'aurions
 point placé ici ce passage de Brantome, qui se re-
 trouvera dans ses Mémoires, s'il ne nous eût pas paru
 nécessaire par la manière dont Montluc y est caractérisé.

violentes qui faillirent renverser la Monarchie. Montluc, pendant ces troubles, s'étant peu éloigné de nos Provinces méridionales, ne parle que des révolutions où il prit part. C'est sur ce théâtre seul qu'il fixe les regards de son Lecteur. Si nous n'avions eu à publier que les Mémoires de cet homme extraordinaire, il auroit fallu sans doute, pour en faciliter l'intelligence, donner un précis historique de tout ce qui en précède l'époque; mais nous l'avons déjà dit, la réunion des différents Mémoires, qui composent cette Collection, forme une chaîne dont les anneaux se correspondent. Ce qu'un Auteur a négligé de nous transmettre, l'autre l'a recueilli. C'est ainsi que pour le règne de François II, le Lecteur sera dédommagé du silence de Montluc par d'autres Mémoires qui suivront ceux-ci, & notamment par ceux de Tavannes, de Vieilleville, & de Michel de Castelnau, Seigneur de Mauvissière. L'ordre chronologique, si nécessaire à l'exécution de notre plan, ne nous permet pas d'adopter la méthode ordinaire des Historiens; nous sommes obligés, on le fait, de parcourir le cercle des évènements racontés par chaque Auteur des Mémoires que nous réimprimons; & ce cercle variant sans cesse, en raison de l'éten-

due qu'ils lui ont donné, la nature de leurs ouvrages nous force souvent de revenir sur nos pas. Pour ne point grossir les volumes en pure perte, nous devons donc être économes de précis historiques, ou d'autres observations de ce genre. D'après ces considérations, nous nous contenterons de dire qu'à l'époque dont parle Montluc, tout présageoit les horreurs des guerres civiles prêtes d'éclore. La Maison de Guyse, déjà puissante à la mort de Henri II, s'empara de l'autorité sous le nouveau Monarque. Les Princes du Sang, les Montmorency, les Châtillon, furent exclus de l'administration. Catherine de Médicis, malgré sa politique & son adresse, n'osoit lutter contre les Guyfes. Ceux-ci voulant intimider la nation, lui préparoient une de ces scènes tragiques que le Machiavélisme appelle *des coups d'état*. La tête du Prince de Condé devoit voler sur un échafaud. Son arrêt de mort étoit prononcé. François II meurt; le Prince de Condé vit, & la Cour change de face. Un Roi mineur s'assied sur le trône. Les rênes du Gouvernement retombent entre les mains de Catherine de Médicis. Cette Princesse, pour balancer le pouvoir des Guyfes, leurs oppole ceux qu'ils avoient persécutés. Caressant tour-à-tour

à-tour les uns & les autres, elle cherche à regner sur tous. Les factions, les intrigues se multiplient. La nation se divise en plusieurs partis. Bientôt les liens du sang ne seront plus comptés pour rien. La religion servira de manteau à la politique & à l'ambition. Les Guyfes & leurs adhérens s'afficheront hautement les défenseurs du Catholicisme. De leur côté les Protestans se rangeront sous les drapeaux du Prince de Condé & des Châtillons. La France va devenir un repaire de brigands, ou plutôt de tigres, se déchirant mutuellement. Enfin d'une extrémité à l'autre, la surface du Royaume sera couverte de cadavres & de débris fumans.

(2) En parlant *des menées qui se faisoient*, Montluc entend probablement celles qui concernoient l'autorité dont on auroit voulu dépouiller la Reine mère, pour en revêtir Antoine de Bourbon, Roi de Navarre. La Maison de Châtillon étoit à la tête de ces Ligues, qui échouèrent par l'irrésolution du Connétable de Montmorency. Montluc ajoute *que ces menées ne lui plaisoient guères*; cela devoit être; c'étoit la suite de l'attachement qu'il avoit voué au Duc de Guyse, & de l'inimitié que lui portoit le parti opposé.

D'ailleurs Montluc, Catholique zélé, ne pouvoit envisager qu'avec indignation une faction soutenue par des hérétiques. Mais en déclamant contre les ambitieux, il auroit bien dû jeter quelque jour sur un fait antérieur à l'époque dont il est question, & dans lequel plusieurs Historiens lui font jouer un rôle important. Voici comment M. de Thou s'exprime à ce sujet. « A l'avénement de » Charles IX au trône, dit (a) cet Ecrivain, » la haine qu'on avoit pour les Guyfes, fit » courir contre eux plusieurs écrits, où l'on » avançoit bien des faits contraires à la vérité. On disoit, qu'ayant conçu le dessein » de faire périr les Bourbons, & surtout le » Roi de Navarre, Chef de cette auguste » Maison, ils avoient engagé les Espagnols » à entrer dans le Béarn, où de Thermes, » qui étoit dans le Limosin, devoit se joindre » à eux; qu'ils avoient commandé de plus » à d'Apremont, Vicomte d'Orthés, de livrer Bayonne au Roi d'Espagne, place » importante à ce Prince pour opprimer le » Roi de Navarre; & qu'enfin ils avoient » donné ordre à Blaise de Montluc d'unir » ses forces à celles des Espagnols, pour » ôter au Roi de Navarre le Comté d'Ar-

(a) De Thou, Tome III, p. 476.

» magnac, dont on devoit faire don à Mont-
 » luc... L'amour que le Maréchal de Ther-
 » mes, & plusieurs autres avoient pour leur
 » patrie, ne permet pas d'ajouter une foy
 » entière à ces bruits; mais ce qui arriva
 » dans la suite, fait croire qu'ils n'étoient
 » pas sans quelque fondement »...

M. de Thou, en rapportant cette anecdote, use des plus grands ménagemens. Il s'en faut bien que les Historiens du tems soient aussi mesurés. Laissons parler les principaux d'entre eux. « Ceux de Guyse (lit-on
 » dans l'Histoire (a) des cinq Rois) firent
 » dépescher force commissions à Capitaines
 » de leur parti, pour lever gens en diverses
 » provinces; & paravant avoit esté commandé
 » au Marechal de Thermes de s'aller joindre
 » à l'Espagnol qui prenoit la route de Bayonne,
 » pour entrer tous ensemble en Béarn.
 » Le Vicomte d'Orthe, Gouverneur de
 » Bayonne, eut commandement de par le
 » Roy de remettre la ville, si besoin estoit,
 » entre les mains du Roy d'Espagne, pour
 » servir de passage à son armée, entrant au

(a) Histoire des cinq Roys, ou Recueil de choses mémorables, &c., p. 121 & 124.

» Navarrois, où l'on devoit tout racler.....
 » Si-tôt que le Roy (François II) eut la
 » bouche close, les troupes d'Espagne, qui
 » s'avançoient vers le Béarn, furent con-
 » tremandées, & se retirèrent sans rien ex-
 » ploiter. Montluc, qui avoit promesse de
 » ceux de Guyse d'estre fait Comte d'Armi-
 » gnac, & les attendoit dans le pays, se
 » retira aussi chez soy, comme firent les
 » autres adhérens à ce parti ».....

« Le Roy d'Espagne (dit un autre (a)
 » Ecrivain) s'estoit tellement avancé selon
 » le tems & la promesse qu'il avoit faite à
 » ceux de Guyse, que desjà cinq ou six mille
 » hommes avoient pris la route de Béarn,
 » pour surprendre la Royne (b) à l'improviste,
 » la mettre à mort avec ses enfans, & faire
 » pareil massacre, tant de ses sujets que de
 » ceux de la France... Mais les nouvelles
 » venues à l'Espagnol de la mort du Roy,
 » & que la Royne de Navarre les avoit des-
 » couverts, & s'estoit tellement fortifiée dans
 » ses places fortes, que mal - aisément la

(a) Histoire de l'Estat de France, tant de la Ré-
 publique que de la Religion, sous François II (par
 Louis Regnier de la Planche), p. 757.

(b) De Navarre.

» pouvoit-on avoir sans long siège, ne sça-
 » chant quel ply prendroient les affaires de
 » France après cette mutation & soudain
 » changement, & craignant d'avoir à doz
 » par ceux mesmes qui les avoient appellés
 » dans le pays, entre lesquels Montluc estoit
 » des premiers sous la promesse du Comté
 » d'Armignac, joint que les lettres qu'ils
 » avoient du Roy pour le passage à travers
 » Bayonne... n'eussent aucune force ne vertu
 » après la mort dudit Seigneur »...

« Le Connestable arrivé (a écrit (a)
 » d'Aubigné), fit sentir au Roy (b) & à la
 » Royne, que la hayne contre les Bourbons
 » avoit porté ceux de Guyse jusques-là; que
 » les Espagnols estoient prests d'entrer en
 » Béarn & en Gascogne; que le Maréchal
 » de Thermes s'estoit avancé pour cet effet;
 » que le Vicomte d'Ortes avoit charge de
 » leur livrer Bayonne; que Montluc se de-
 » voit rendre avec eux, parlant de devenir
 » Colonel par la déposition de d'Andelot, &c.

En admettant l'autenticité de ces récits,
 il nous semble qu'on y trouve la clef de l'ani-

(a) L'Histoire universelle du Sieur d'Aubigné, pre-
 mière partie, page 104, Edition de Maillé, 1616.

(b) Charles IX.

mosité qui regna entre Montluc & les Protestans..

(3) Les préparatifs de guerre que , selon Montluc , faisoient alors les Protestans , n'avoient rien de surprenant. Ce parti commençoit à sentir ses forces , si le fait rapporté par l'Auteur de la Vie de l'Amiral de Coligny est exact. Cet Ecrivain étant un des plus ardens Calvinistes , on ne peut guères révoquer en doute son témoignage sur ce fait. Vers 1560 , avant la conjuration d'Amboise , « l'Amiral (nous apprend-il (a)) pour sça- » voir au vrai sur quoi l'on pourroit faire » fonds , en cas qu'on fût obligé d'en venir » aux armes , fit faire un état (b) de tous » ceux qui étoient capables de les porter ; » & après avoir sçu qu'il excédoit plus de » deux millions d'ames , il prit d'autres me- » sures que celles qu'il avoit prises aupara- » vant. Ce fut de faire former des plaintes » par ceux de cette religion , sur les supplices » qui se faisoient dans toutes les Provinces » du Royaume , faisant semer le bruit sous

(a) Vie de Gaspard de Coligny , Liv. III , p. 211.

(b) Ce fut la Renaudie , le Chef de la conjuration d'Amboise , qui dressa cet état. (Lisez le même ouvrage , p. 216.)

» main du grand nombre qu'ils étoient, de
 » leurs forces, &c.

(4) Pour donner au Lecteur une idée de la discipline Ecclésiastique que les Protestans de France établirent parmi eux, nous avons cru devoir consigner ici l'extrait des actes de leur premier. (a) Synode. Il se tint à Paris en 1559, au milieu des buchers & des supplices qui les menaçoient... « En ce même » tems fut tenu un Synode à Paris par plu-

(a) Cet extrait est tiré de l'Hist. de France, par Lancelot, voisin de la Popelinière, Tome I, p. 119, Liv. V. Peut-être paroîtra-t-il long à quelques personnes : mais bientôt il sera sans cesse question des membres qui composoient la Hiérarchie Ecclésiastique des Protestans François ; & ce sera à cette Observation que nous renverrons : on sent bien qu'il n'entre point dans notre plan de nous livrer à des discussions sur la partie dogmatique du Protestantisme : ceux qui veulent s'en instruire, n'ont pas besoin de dévorer l'immensité de volumes publiés sur cette matière. Sans parler de l'Histoire du Calvinisme, par Maimbourg, & de la savante critique qui en a été faite, il suffit d'indiquer l'Histoire des variations, par Bossuet, & l'Histoire ecclésiastique de Fleuri : desire-t-on de consulter les écrivains du parti contraire, on n'a qu'à se procurer la traduction françoise de l'Histoire Ecclésiastique de Mosheim, & l'abrégé de l'Histoire de l'Eglise, publié par Formey, en deux vol. in-8°.

» sieurs Ministres des Eglises Protestantes,
» assemblez en une maison des fauxbourgs
» de St. Germain-de-Prez, où furent arrestés
» quarante-deux articles concernans la dis-
» cipline ecclésiastique; c'est assavoir pour
» en faire un sommaire récit, qu'en premier
» lieu nulle Eglise ne pourra prendre prin-
» cipauté en domination sur l'autre; qu'un
» Président en chacun Synode sera esleu d'un
» commun accord pour présider au Colloque,
» & faire ce qui y appartient; & finira ladite
» charge avec chacun Synode & Concile;
» que les Ministres ameneront avec eux au
» Synode chacun un Ancien, ou Diacre de
» leur Eglise, ou plusieurs, lesquels auront
» voix; que auxdits Conciles généraux as-
» semblez selon la nécessité des Eglises, y
» aura une censure de tous ceux qui y assis-
» teront amiable & fraternelle, après laquelle
» sera célébrée la Cène de N. S. J. C.; que
» les Ministres, ou un Ancien, ou Diacre de
» chacun Eglise ou Province s'assembleront
» deux fois l'année; que les Ministres seront
» eleuz au Consistoire par les Anciens &
» Diares, & seront présentez au Peuple,
» par lequel ils seront ordonnez; & s'il y a
» opposition, ce sera au Consistoire de la
» juger; au cas qu'il y eust mécontentement
» d'une part & d'autre, le tout sera rapporté

» au Concile Provincial, non pour contrain-
» dre le peuple à recevoir le Ministre esleu,
» mais pour sa justification; que les Ministres
» ne seront envoyez des autres Eglises sans
» lettres authentiques, & sans icelle ou due
» inquisition ne seront receus; que ceux qui
» seront esleuz, signeront la confession de foy
» arrestée, tant aux Eglises où ils auront esté
» esleuz, que autres auxquelles ils seront
» envoyez; & sera l'élection confirmée par
» prieres & par imposition des mains, sans
» toutesfois aucune superstition; que les Mi-
» nistres d'une Eglise ne pourront prescher
» en une autre, sans le consentement du
» Ministre d'icelle, ou du Consistoire en son
» absence; celui qui aura esté esleu à quelque
» ministere, sera sollicité & exhorté de le
» prendre, & non toutesfois contraint; les
» Ministres qui ne pourront exercer leur
» charge aux lieux auxquels ils auront esté
» ordonnez, s'ils sont envoyez ailleurs par
» l'avis de l'Eglise, & n'y veulent aller, di-
» ront leurs causes de refus aux Consistoires;
» & là il sera jugé si elles sont recevables,
» & si elles le sont, & qu'ils persistent à ne
» vouloir accepter ladite charge, le Concile
» Provincial en ordonnera. Celui qui se fera
» ingéré, encore qu'il fust approuvé de son

» peuple, ne pourra estre approuvé des Mi-
» nistres prochains, ou autres, s'il y a quel-
» que différend sur son approbation par quel-
» qu'autre Eglise : mais devant que passer
» outre, le plustost que faire se pourra, sera
» assemblé le Concile Provincial pour en dé-
» cider. Ceux qui sont esleus une foys au
» ministère de la parole, doivent entendre
» qu'ils sont esleus une fois pour toute leur
» vie..... Les Anciens & Diacres sont le
» Sénat de l'Eglise auquel doivent se pré-
» senter les Ministres de la parole. L'office
» des Anciens sera de faire assembler le
» peuple, rapporter les scandales au Con-
» fistoire, & autres choses semblables, selon
» qu'en chacune Eglise y aura une forme
» couchée par écrit; & n'est l'office des
» Anciens, comme nous en usons à présent,
» perpétuel. Quant aux Diacres, leur charge
» sera de visiter les pauvres, les prisonniers
» & les malades, & d'aller par les maisons
» catéchiser : l'office des Diacres n'est pas
» de prescher la parole, ny administrer les
» sacremens, combien qu'ils y puissent aider;
» & leur charge n'est perpétuelle, de la-
» quelle toutesfois eux ne les Anciens ne
» pourront départir sans le congé des Eglises.
» En l'absence du Ministre, ou lorsqu'il sera

» malade, ou aura quelque autre nécessité,
» le Diacre pourra faire les prières, & lire
» quelque passage de l'Escriture, sans forme
» de prédication : les Diacres & Anciens
» seront déposez pour les mesmes causes que
» les Ministres de la parole; & ayans esté
» condamnés par le Consistoire, s'ils en ap-
» pellent, seront suspendus jusques à ce qu'il
» en soit ordonné par le Concile Provincial.
» Les Ministres, ny autres de l'Eglise ne
» pourront faire imprimer livres composez
» par eux ou par autres, touchant la reli-
» gion, sans les communiquer à deux ou
» trois Ministres de la parole non suspects.
» Les Hérétiques & contempteurs de Dieu,
» les rebelles contre le Consistoire, les trai-
» tres contre l'Eglise, ceux qui sont atteints
» & convaincus de crime dignes de punition
» corporelle, & ceux qui apporteroient un
» grand scandale à toute l'Eglise, seront du
» tout excommuniez, & retranchez non-
» seulement des sacremens, mais aussi de
» toute l'assemblée; & quant aux autres
» vices, ce sera à la providence de l'Eglise
» de connoître ceux qui devront estre admis
» à la parole, après avoir esté privez des
» sacremens..... Ceux qui auront esté excom-
» muniez, viendront au Consistoire demander

» d'estre reconciliez à l'Eglise, laquelle lors
 » jugera de leur repentance. S'ils ont esté
 » publiquement excommuniez, ils feront
 » aussi pénitence publique; s'ils n'ont point
 » esté publiquement excommuniez, ils la
 » feront seulement devant le Consistoire.....
 » Les mariages seront proposez au Consistoire,
 » où sera apporté le contract de mariage passé
 » par Notaire public; & seront proclamez
 » deux fois pour le moins en quinze jours;
 » après lequel tems se pourront faire les
 » espousailles en l'assemblée; & cest ordre
 » ne sera rompu, sinon pour grandes causes
 » desquelles le Consistoire connoistra. Tant
 » les mariages que les baptêmes seront en-
 » régistrez & gardez soigneusement en l'Eglise
 » avec les noms des peres, meres & parrains
 » des enfans baptisez. Touchant les consan-
 » guinitez & affinitez des fideles, ne pour-
 » ront contracter mariage avec personne,
 » dont grand scandale pourroit advenir, du-
 » quel l'Eglise connoistra. Les Fideles qui
 » auroient leurs parties convaincues de pail-
 » lardise, seront admonestez de se réunir
 » avec elles; s'ils ne le veulent faire, on
 » leur déclarera leur liberté qu'ils ont par
 » la parole de Dieu: mais les Eglises ne dis-
 » soudreont point le mariage, afin de n'en-

» treprendre sur l'autorité du Magistrat. Les
 » jeunes gens, qui sont en bas âge, ne pour-
 » ront contracter mariage sans le consente-
 » ment de leurs peres & meres : toutesfois
 » quand ils auront peres & meres tant dé-
 » raisonnables, qu'ils ne se voudroient ac-
 » corder à une chose sainte & profitable,
 » ce sera au Consistoire d'en aviser. Les
 » promesses de mariage légitimement faites,
 » ne pourront estre dissoutes pas mesme du
 » consentement mutuel de ceux qui les au-
 » roient faites, dont le Consistoire connoistra.
 » Nulle Eglise ne pourra rien faire de grande
 » conséquence, sans l'avis du Concile Pro-
 » vincial, & si l'affaire la pressoit, elle com-
 » muniquera & aura l'avis des autres Eglises
 » de la Province, pour le moins par lettres.
 » Or bien que ces articles touchant la dis-
 » cipline ne sont tellement (a) arrestez entre

(a) Si on veut connoître la profession de foi des
 Protestans de France, par rapport au dogme, on peut
 consulter celle qu'ils rédigerent après la St. Barthélémy.
 D'Aubigné l'a consignée dans son Histoire universelle,
 Tome I, p. 56, Edition de Maillé : comme elle est à
 la suite de celle des Catholiques, « ce sont, *dit-il*, les
 » theses des deux partis, pour lesquelles on est venu
 » des ergots aux fagots, & puis des argumens aux ar-
 » memens. (Page 50, *ibid.*)

» eux, que si l'utilité de l'Eglise le requiert,
 » ils ne puissent estre changez; ce n'est en la
 » puissance d'un particulier de ce faire, sans
 » l'avis & consentement du Concile Général.
 » Comme le tout fut signé en l'original. Fran-
 » çois Du Morel, esleu pour Président au
 » Synode, au nom de tous : Fait à Paris, le
 » 28 May 1559.

(5) S'il faut en croire une Chronique du
 tems, dit le nouvel Historien (a) du Querci,
 les Emissaires des Ministres forçoient les gens
 du peuple à aller au Prêche à coups de bâton
 & de nerf de bœuf, sans que personne osât
 empêcher ces violences... En supposant la
 vérité du fait, on ne disconvient pas que
 c'étoit une singulière manière d'endoctriner
 les gens. Au surplus, les Catholiques le ren-
 doient aux Protestans avec usure; & des deux
 côtés, le parti le plus fort ne ménageoit pas
 le plus foible.

(6) Il est assez singulier que la véritable
 étimologie de cette dénomination de *Hugue-
 nots*, appliquée aux Protestans de France
 vers l'an 1560, ait été ignorée par les con-

(a) Histoire du Querci, par Cathala-Coture, T. I,
 page 403.

temporains mêmes. Nous n'accumulerons point ici les diverses opinions qui toutes se contredisent. Les modernes, qui ont fait des recherches sur ce sujet, ne varient pas moins entre eux. Nous allons donc nous borner à énoncer les principales de ces opinions.

La première (& elle a eu plusieurs (a) partisans) dérive ce nom des deux mots Suisses *Eid gnossen*, qui signifient *Alliés en la foi*. On appelloit ainsi à Geneve ceux qui soutenoient le parti de la liberté contre leur Evêque, à cause de l'alliance qu'ils avoient formée avec les Cantons de *Berne & de Fribourg*. Les relations intimes des Protestans François avec les Genevois leur valurent ce nom.

La seconde opinion, & c'est la plus généralement suivie (b), explique autrement

(a) L'Historien Mezeray, & le Commentateur des Mémoires de Tavannes, paroissent l'embrasser. Le Père Maimbourg (*Hist. du Calvinisme*, p. 51) la regarde comme la plus certaine. Aussi remarque-t-il que la dénomination de Huguenot n'est point injurieuse pour les Protestans : mais quoiqu'il en dise, il persuadera difficilement qu'il ait cru les honorer en la leur donnant.

(b) Voyez Beze, *Hist. Ecclésiastique des Eglises réformées de France*, le *Traité de l'antiquité de la Ville*

ce sobriquet : *Le peuple de Tours*, dit-on, étoit persuadé qu'un *Lutin*, nommé le *Roi Hugon* (a), couroit les nuits dans la *Ville*. Comme c'étoit là l'heure à laquelle les *Protestans* se réunissoient pour leurs prières ; de-là vint la dénomination de *Huguenots*, c'est-à-dire, d'enfans ou disciples du *Roi Hugon*.

Ceux qui ont soutenu la troisième opinion, prétendent (b) qu'on nomma *Huguenots* les *Protestans* de France, parce qu'ils défendoient les intérêts des descendans de *Hugues Capet* contre la *Maison de Guyse*, se disant issue de *Charlemagne*. D'autres, & particulièrement *Castelnau* dans ses *Mémoires*, racontent qu'après la conjuration d'*Amboise*,

& *Duché de Tours*, par *Duchefne*, *Recherches de Pasquier*, Liv. VIII, Chapitre LV, *Strada* dans son *Histoire de Flandres*, Liv. III, d'*Aubigné*, *Histoire universelle*, &c.

(a) Ce *Roi Hugon*, ou *Huguet* des *Tourangeaux*, étoit le *Moine Bourru* de Paris, le *Mulet-Odet* d'*Orléans*, le *Loup-Garrou* de *Blois*, le *Malo-Bestio* des *Toulousains*, &c. Partout le peuple a ses *Farfadets* & ses *Lutins*.

(b) Lisez *Guy Coquille* dans son *Dialogue sur les causes des miseres de la France*, p. 12 de l'ancienne édition. L'Auteur des *Tablettes de France* a adopté cette opinion.

les

les Protestans fuyant de toutes parts, les femmes de campagne disoient (a) *que c'étoient pauvres gens qui ne valoient pas des Huguenots, qui étoit une fort petite monnoye encore pire que des mailles du tems de Hugues Capet...*

(7) Dans la dernière édition de Montluc, on a placé ces divers évènements, particulièrement le massacre de Cahors, & l'assassinat du Baron de Fumel en 1562; mais il paroît certain que ces atrocités se commirent sur la fin de 1561. Les Mémoires de Castelnau rapportent à cette date ces excès commis par les Catholiques de Cahors sur les Protestans. D'ailleurs, Montluc dit plus loin, qu'à l'époque où il fut nommé pour rétablir le calme dans la Guyenne, on donna la même commission pour le Languedoc au Comte de Crussol: or il est constaté par le témoignage d'un Auteur contemporain (b), que le Comte de Crussol n'arriva dans le Languedoc qu'au commencement de 1562.

(a) Mémoires de Castelnau, Tome I, p. 43.

(b) Histoire de la guerre civile en Languedoc (attribuée à Jean Philippi, Président de la Cour des Aydes de Montpellier), Tome II des Pièces Fugitives, p. 5. Philippi exerça cette charge depuis 1548 jusqu'en 1572.

(8) Selon M. de Thou, le peuple de Cahors, animé par Pierre Bertrandi (a), Evêque de cette Ville, & par Manfrède de Cardillac, Chancelier de l'Université, accourut au son d'une cloche, enfonça la porte du lieu où les Protestans étoient assemblés, & en égorga la plus grande partie.

(9) François, Baron de Fumel en Quercy, Capitaine des gardes de la Porte, & Gouverneur de Mariembourg, avoit été Ambassadeur de Henry II à Constantinople. L'histoire lui reproche d'avoir rapporté de cette Cour une dûreté (b) de caractère,

(a) Cathala-Coturé, Histoire du Querci, Tome I, p. 402, ne dit point que l'Evêque, qu'il nomme Bertrand, & non pas Bertrandi, ait joué un rôle dans ce massacre. « Le peuple, si on l'en croit, ayant appris » qu'on faisoit le prêche dans la maison de Doriolle, » s'attroupa, & y mit le feu. Les flammes forcèrent » les Calvinistes d'en sortir : ils trouvèrent la mort » qu'ils fuioient »...

(b) « Le Sieur de Fumel (lit on dans l'Histoire » des cinq Roys, p. 208), homme cruel entre ceux » de son tems, ayant tyrannisé par plusieurs années ses » sujets, jusques à en tuer les uns, & pillé le bien des » autres, le 22 Novembre 1561, ayant rencontré » quelques-uns d'eux, qui revenoient d'un lieu où ils » s'estoient assemblez pour prier Dieu, donna un se

qui causa sa fin tragique : on lit dans l'Histoire de M. de Thou, qu'il étoit ennemi déclaré des Protestans, & qu'il les maltraitoit. Revenant de la chasse, il rencontra une troupe de ces malheureux qui fortoient du Prêche. Le Baron outragea l'un d'eux, qui étoit *Diacre*. Celui-ci répondit insolemment : le Baron le frappa de la crosse de son fusil. Les payfans furieux voulurent l'arrêter : la vitesse de son cheval le sauva. Ses vassaux l'assiégèrent dans son château. Comme il regardoit par une guérite, il fut blessé d'un coup d'arquebuse. Le château ne tarda pas à être forcé, & les payfans le tuèrent. Peu s'en fallut que sa femme & ses enfans n'éprouvassent le même sort.

(10) François Du Franc, *Lieutenant-Général en la Sénéchaussée de Gascogne*, c'est le titre que lui donne Dupleix (a), dont il étoit l'aïeul maternel. Selon cet Historien, la

« grand coup du manche de sa pistole sur la teste d'un, » que le pauvre homme tomba demi mort par terre ». Le surplus du récit de cet Ecrivain contient les circonstances de l'assassinat du Baron, & s'accorde avec ce qu'on a dit dans l'Observation.

(a) Hist. de France, par Scipion Dupleix, Règne de Charles IX, p. 631 & 632.

conspiration, dont il s'agit, avoit pour but
» de se saisir de la personne du Roi & de ses
» frères, de la Régente, des Guyfes & autres,
» & après en disposer à leur volonté : ce bon
» serviteur du Roy (je dy le mesme du Franc
» par eux empoisonné) le déclara ainfi en
» termes généraux à l'heure de son trépas,
» protestant qu'il avoit exposé le tout par
» le menu, & au long au Seigneur de
» Montluc »...

Nous observerons que presque tous nos Historiens n'ont point parlé de ce fait, qui pourtant méritoit la peine d'être discuté. Montluc, par prudence ou par politique, n'entre dans aucun détail. Quant à Dupleix, il n'hésite pas à imputer aux Protestans les projets les plus sinistres. Mais la haine connue de Dupleix contre eux, ne permet pas de le croire sans examen.

(11) Il ne faut pas confondre ce Gondrin avec Blaise de Pardaillan de la Motte-Gondrin, dont on a parlé dans l'Observation, N°. 17, sur le deuxième Livre de Montluc. Blaise fut tué cette année 1562, au mois d'Avril, à Valence en Dauphiné. Ses cruautés l'avoient rendu odieux aux Protestans. On intercepta des lettres que le Duc de Guyse

lui écrivoit. Ces lettres portoient l'ordre de faire pendre leur Ministre. Les Protestans furieux l'assiégèrent dans sa maison. Il se rendit sur l'assurance qu'on lui donna qu'on n'attenteroit point à ses jours. Mais à peine fut-il entre leurs mains, qu'un d'entre (a) eux le poignarda : ensuite ils pendirent son cadavre aux fenêtres. Si l'on on croit Dupleix (b), son intrépidité & sa force le faisoient plus redouter des Espagnols que tous les autres Capitaines Gascons. Ils le surnommoient *Mostacho de pucro*, parce qu'il avoit la barbe noire & touffue.

Le Gondrin dont il s'agit ici, s'appelloit Antoine de Pardaillan, Baron de Gondrin & de Montespan, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de 50 hommes d'armes, Gouverneur & Sénéchal d'Albret, & Lieutenant de la compagnie du Roi de Navarre. Il mourut en 1572. On dit qu'un jour il représenta à Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, qu'elle offensoit Dieu & le Roi, en maltraitant les Catholiques. Cette Princesse lui répondit qu'au contraire elle croyoit servir Dieu ; &

(a) L'assassin fut un Gentilhomme, ami du Baron des Adretz, qui haïssoit mortellement La Motte-Gondrin.

(b) Hist. de Charles IX, p. 630.

que quant au Roi de France, elle étoit souveraine comme lui. Le Baron de Gondrin, blessé de cette comparaison, lui repartit brusquement dans son patois gascon, qu'il évaluoit son Royaume à si peu de chose, qu'il le franchiroit avec un *pegassot*, c'est-à-dire à cloche-pied.

(12) Nous observerons que l'Histoire ne s'accorde pas ici sur tous les points avec le récit de Montluc. Elle nous apprend (a) que sur le refus du Prince de Condé, il fut chargé de rétablir en Guyenne l'ordre & le calme, Catherine de Médicis choisit Montluc, parce qu'elle le regardoit comme dévoué à ses volontés. Il est certain que les Commissaires qu'on lui donna, devoient procéder contre les coupables des deux partis. Ceux qui accompagnèrent le Comte de Crussol en Provence,

(a) « La Reine (lit-on dans l'Histoire des cinq Roys, » page 147) envoya aussi le Sieur de Cursol en Dauphiné & en Languedoc pour remédier aux troubles, » & Montluc en Guyenne pour adjoint au Sieur de Burie : elle y vouloit envoyer le Prince de Condé : » mais ce coup fut rompu ; dont ceux de Guyenne ne » se trouvèrent guères bien ; car Montluc y fist des » ravages & cruautés estranges, que lui-même a écrit » en ses Commentaires »...

étoient munis d'ordres semblables; & ce Commandant eut la sagesse de ne point les gêner dans leurs opérations juridiques. Catherine, en chargeant Montluc des ordres du Roi, n'entendoit pas assurément que les excès des Catholiques restassent impunis, & qu'on sevit seulement contre ceux des Protestans. Nous ne discuterons point si Compain & Girard étoient vraiment coupables des concussions que Montluc leur reproche; mais il est, selon nous, permis de conjecturer que Montluc, entraîné par la violence de son caractère, n'aura vu dans des Commissaires enrichis de la doctrine du Protestantisme, que des hommes ennemis de la Religion & de l'Etat.

(13) On trouve dans les Mémoires de la vie de M. de Thou, Livre II, page 71, une anecdote sur le Port Sainte-Marie, que nous consignons ici, à cause de sa singularité, quoiqu'elle n'ait aucune relation avec les Mémoires de Montluc.

« Adam Fumée, autrefois Médecin de
 » Louis XI, & employé dans les principales
 » affaires de ce Prince, avoit laissé un petit
 » fils nommé Martin, qui étoit Maître-des-
 » Requêtes, grande charge en ce tems-là...

» Ce Maître-des-Requêtes étoit venu dîner
» à Sainte-Marie dans le commencement de
» l'hiver. Quand il eut dîné, il voulut venir
» coucher à Agen, où l'on lui dit qu'il n'y
» avoit plus que deux lieues. Son hôte le
» pria instamment de ne se point mettre en
» chemin, qu'il le trouveroit très-mauvais,
» & que la nuit le surprendroit infaillible-
» ment. Lui qui ne comptoit que sur deux
» lieues, & qui avoit envie d'avancer, monta
» à cheval. Il lui arriva encore pis que ce
» que son hôte lui avoit prédit : non-seule-
» ment il fut surpris de la nuit; mais il tomba
» encore dans un borbier, d'où ses valets
» eurent bien de la peine à le tirer. Les
» Magistrats d'Agen, qui l'attendoient, en
» étoient fort en peine, lorsqu'enfin il arriva
» à minuit, mais si fatigué, & de si mauvaise
» humeur, qu'il reçut mal leurs complimens :
» le lendemain, comme il n'étoit pas encore
» bien revenu de sa colère, il alla tenir
» l'audiance, & ordonna avant toutes cho-
» ses, qu'à l'avenir, pour ne point tromper
» les voyageurs, on compteroit de *Sainte-*
Marie à Agen, six lieues.

(14) C'étoit Aunaut (a), Sieur du Lanta,

(a) La Faille, dans ses Annales de Toulouse, l'ap-

premier Capitoul, tiré de la noblesse de la Ville. Les Protestans de Toulouse l'avoient député à Orléans, pour traiter avec le Prince de Condé. Le Parlement de Toulouse le condamna à mort; & le jugement s'exécuta par contumace.

(15) Philibert Rapin étoit originaire de Savoye. M. le Marquis d'Aubais (a) dit qu'il étoit Maître-d'hôtel du Prince de Condé, & que le Parlement de Toulouse le condamna, par contumace, à avoir la tête tranchée, parce qu'il avoit été un des principaux complices de la conjuration de Toulouse en Mai 1562. « Rapin (ajoute-t-il), étant descendu » à une maison de campagne qu'il avoit près » de Grenade, sur la Garonne, y fut arrêté. » On lui fit son procès en trois jours. Le 13

pelle Hunaut, Baron de Lanta, Tome II, p. 220. Cette famille, originaire du Diocèse de Rieux, fut maintenue dans sa noblesse en la personne de Jean Hunaud, Seigneur d'Escouvignons, le premier Juillet 1669, par M. de Bezons (*Tome III des Pièces fugitives*, &c., p. 75.)

(a) Tome I des Pièces Fugitives pour servir à l'Histoire de France : notes sur les Guerres du Comtat Venaissin, p. 272.

» Avril (a) 1568, il monta sur l'échaffaud,
 » malgré l'amnistie que le Roi lui avoit ac-
 » cordée ». Après avoir lu dans le premier
 volume du Marquis d'Aubais, ces détails sur
 Rapin, on est surpris de trouver dans le
 troisième Tome (b) du même ouvrage, que
 Rapin, décapité en 1568, eut ordre de Henri,
 Roi de Navarre, de l'aller joindre avec son
 régiment le 8 Juin 1569.

Quoiqu'il en soit, de ce Philibert Rapin
 descendoit Jacques Rapin-Toiras, père de

(a) Ce fait est conforme à ce que rapporte M. de
 Thou d'un Gentilhomme du Prince de Condé, nommé
 Rapin, qui ayant été envoyé par Charles IX porter
 au Parlement de Toulouse l'Edit de paix de 1568, fut
 décapité d'après un Arrêt de cette Cour. Cathala-Coture
 dans son Histoire de Querci, Tome I, p. 444, dit
 « que Rapin, par ordre du Roi, porta cet Edit au
 » Parlement de Toulouse, qui non-seulement refusa
 » de le recevoir, mais fit de plus trancher la tête à
 » Rapin, malgré sa qualité d'Envoyé du Roi. Le Car-
 » dinal de Lorraine, *ajoute-t-il*, avoit écrit à cette
 » compagnie de n'avoir aucun égard aux lettres du
 » Roi, si elle n'y voyoit pas une certaine marque
 » qu'il leur désignoit. Si ce dernier fait est exact, quelle
 » horreur » !

(b) Tome III, Jugement sur la Noblesse de Langue-
 doc, p. 113.

Paul (a) Rapin-Toiras, connu par son Histoire d'Angleterre. *Les personnes qui veulent une grande exactitude, & encore plus de l'impartialité (remarque le Marquis d'Aubais), ne les trouveront pas dans son ouvrage,*

(16) A cette époque, un esprit de vestige agitoit la France entière. Le feu de la rébellion éclata de toutes parts. Quand on réfléchit sur les causes qui le produisirent, on cesse d'en être surpris. L'Etat obéré sous le poids d'une dette énorme pour le tems, la rivalité des Princes & des Grands qui se disputoient l'autorité, un Roi mineur dirigé par une femme qui avoit plus de souplesse & d'artifice que de génie pour bien gouverner, la corruption des mœurs, la diversité d'opinions en fait de culte & de croyance, l'intolérance respective des différens partis, le fanatisme qui alimentoit ces haines religieuses, tout annonçoit que le corps politique affecté de tant de maux à la fois alloit s'anéantir, ou ne se rétablirait qu'après avoir éprouvé les convulsions les plus violentes. Aussi l'histoire nous apprend-elle qu'en ce moment la France n'offrit plus qu'un vaste théâtre de

(a) La mère de l'Historien Rapin-Toiras étoit la sœur de Paul Pellisson, de l'Académie Française.

féditions, de meurtres, d'incendies & de pillages. Bientôt la nation sembla se familiariser avec ces scènes ensanglantées. Les empoisonnemens, les assassinats & les régicides en furent les résultats. La plupart des villes du Royaume partagèrent alors le sort de celle de Toulouse : il y en eut peu où le sang ne coulât. L'émeute de Toulouse étant un des évènements les plus remarquables de cette première guerre du Protestantisme, & Montluc nous en ayant transmis une description détaillée, nous croyons devoir rapprocher son récit de ceux de ses contemporains. Comme l'*Histoire* (a) *des cinq Roys* contient la substance de ce qu'on lit sur ce sujet dans la Popelinière & dans les autres Historiens les plus voisins de ce tems, nous allons laisser parler l'Auteur de cet ouvrage...

« L'Edit (b) de Janvier y ayant esté publié, les choses y passerent assez paisible-

(a) L'Histoire des cinq Roys, ou Recueil des choses mémorables advenues en France sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV, &c., p. 223 & suiv.

(b) La fameuse ordonnance connue sous le nom de l'Edit de Janvier 1562, fut le signal de la guerre civile. Cette loi mécontenta les deux partis. Nous y reviendrons ailleurs.

» ment jusques au deuxieme jour d'Avril,
 » qu'à l'occasion d'un enterrement, ceux de
 » l'Eglise Romaine se ruerent sur ceux de la
 » Religion, en blefferent grand nombre, &
 » en tuerent quatre, outre plusieurs jettez
 » dans un puits. Le Parlement favorisoit cette
 » populace : au contraire les Capitouls es-
 » sayerent de réprimer la sédition, & empoi-
 » gnerent quelques-uns des plus mauvais;
 » mais le tumulte accreut, & dura jusques
 » à la nuit dedans & dehors la ville : le len-
 » demain on remédia de paroles au regard
 » du Parlement : toutesfois les Capitouls
 » poursuivirent tellement, qu'il y eut quatre
 » séditeux pendus, & deux de fouettez. Le
 » feu de division commença lors à s'allumer
 » si fort, que ceux de la religion, jà menassez
 » de ce qui leur avint depuis, se saisirent de
 » la Maison de Ville, & de quelques car-
 » refours, ce qui esmeut enforte le Parlement,
 » qu'il manda promptement quérir tous les
 » Seigneurs & Gentilshommes circonvoisins
 » au secours, appella les Communes, & fit
 » crier par la ville, que chacun eust à pren-
 » dre les armes pour courir sus à ceux de la
 » religion, lesquels par l'entremise des Ca-
 » pitouls, essayoient de faire que le tumulte
 » s'appaisast. *Montluc poussa soigneusement à*

» *la roue*, ayant escrit au Parlement que le
» Capitoul de Lanta (a), nouvellement re-
» venu de la Cour, & se tenant hors de la

(a) La Popeliniere, Liv. VIII, fol. 311, Tome I, raconte un peu différemment ce qui concerne le Baron de Lanta. « Cependant, *dit-il*, le Baron de Lanta, » Gentilhomme, & l'un des principaux Capitouls, » retournant de la Cour, & s'estant arresté en sa maison » près de la Ville, pour s'y rafraîchir deux ou trois » jours avant que rentrer en la continuation de son » estat, les Catholiques qui le craignoient comme » homme de cœur, & qui s'estoit souvent opposé à eux » pour la conservation des privilèges des Capitouls, » subtilisèrent un moyen pour le retenir dehors. Ce » fut que de Costa, Juge-Mage à Montpellier, arrivé » de la Cour en poste, avec lettres de ceux de Guyse, » adressantes à certains particuliers qu'ils favoient estre » affectionnés Catholiques, les assembla tant au Palais, » que chez Pierre Delpuech, notable Marchand, leurs » faisant entendre que le Parlement de Paris s'estoit » déclaré Tuteur du Roi durant la minorité, avec » résolution d'exterminer tous ceux de la Religion, » comme criminels de Leze-Majesté divine & humaine; » ce que le Connestable, le Maréchal Saint-André & » le Duc de Guyse auroient promis au Parlement » d'exécuter avec bonne intelligence du Roy de Navarre. Suivant donc cet avis, ils arresterent de se » conformer à l'exemple du Parlement Parisien. Puis » furent apportées lettres de Montluc (vraies ou contrefaites, les Réformez en doutoient), par lesquelles » il leurs estoit mandé que de *Lanta*, passant par Or-

» ville, avoit promis au Prince de la ranger
 » de son parti. Le 13 de May, les Présidens
 » & Conseillers sortans en robes rouges hors
 » du Palais, firent crier en leurs présences,
 » *que tous bons Catholiques & fideles au Roy*
 » *eussent à prendre les armes contre ceux de*
 » *la religion, pour les saisir morts ou vifs,*
 » *voire les piller & tuer sans aucun mercy.*
 » Outre plus, cinq ou six Conseillers allerent
 » crians à pleine teste par la ville, *qu'on*
 » *tuaist & pillast hardiment, estant permis de*
 » *ce faire par la Cour, avec aveu du Pape*
 » *& du Roy :* & fut la copie de cri envoyée
 » quand & quand par tous les bourgs & vil-
 » lages circonvoisins : alors commencerent à
 » sonner les tocfains par tous les clochers de
 » la ville, voire bientoist après par tout le
 » pays à quatre ou cinq lieues à la ronde.
 » Tholouse est une des grandes & peuplées
 » villes de France; & lors y avoit là-dedans
 » de vingt-cinq à trente mille personnes de
 » la religion de diverses qualitez & âges :
 » alors commença l'un des plus horribles
 » massacres qu'il est possible de penser. Les
 » léans, avoit donné parole au Prince (de Condé)
 » de rendre la ville de Tholose à sa dévotion dedans
 » le quinzieme de May. Quoy entendu, prinse de corps
 » fut aussi decretée contre de Lanta.

» prisons furent incontinent remplies, & af-
» soma-t-on plusieurs personnes à l'entrée
» d'icelles, pource qu'il n'y avoit plus de
» place : la riviere fut en peu d'heures cou-
» verte de corps morts : on y en jettoit de
» vifs par les fenestres; & s'ils essayoient de
» venir à bord, ils y estoient tuez à coups
» de pierres & de harquebuzes : ceux de la
» religion qui s'estoient fortifiez en la Maison
» de ville, & en certains autres lieux, se
» défendirent courageusement, même firent
» quelques sorties; & sans le Capitaine Saulx,
» qui les trahit, infailliblement ils eussent
» gagné le Palais, & chassé leurs ennemis
» hors de la ville. Le lendemain quatorzieme,
» ceux de la religion voyant qu'il falloit mou-
» rir, résolurent de se défendre, & moyen-
» nant les pièces qu'ils avoient en la Maison
» de ville, estonnerent leurs ennemis : & y
» eust bien du sang respandu. Ce jour Belle-
» garde, Lieutenant du Marechal de Termes,
» entra dans la ville avec sa compagnie de
» Gensdarmes. Celles de Terride & Montluc
» demeurèrent dehors, pour empêcher que
» quelque secours ne vint à ceux de la reli-
» gion, qui ne tenoyent qu'une porte, aux-
» quels sur le soir fut envoyée une lettre en
» la Maison de ville pour faire accord; à
quoy

» quoy ils consentirent, demandans seulement
 » seureté de leurs personnes, & du reste de
 » leurs biens, avec l'observation de l'Edit de
 » Janvier, ce qui leur fut refusé ; & ainsi
 » chacun s'appresta pour le jour suivant, que
 » le combat recommença plus furieux que
 » devant en divers endroits. Or, pource que
 » le canon de l'Hôtel-de-Ville faisoit beau-
 » coup de dommage aux adversaires, les Con-
 » seillers de la ville firent bruser plus de
 » deux cens (a) maisons ; & ailleurs force
 » maisons furent pillées, entre autres celles du
 » Président Bernoye (b), & de Chauvet,
 » Conseiller, où deux filles furent violées en
 » présence de leur mere. Le Samedi, sur le
 » midy, y eut trêves, durant lesquelles fut
 » accordé que ceux de la religion, laissant
 » leurs armes & harnoy en la Maison de

(a) Montluc ne porte qu'à cinquante le nombre des maisons brûlées. La Popeliniere, folio 314, l'évalue, comme l'Histoire des cinq Roys, à deux cens.

(b) Ce Président de Bernois, dit la Popeliniere, ne s'étoit mêlé de rien jusqu'à ce moment. Il s'avisa de demander qu'on lui envoyât une garnison de Catholiques dans sa maison. Il régala de son mieux le détachement qu'on lui fit passer. Ces braves gens, par reconnoissance, mirent sa maison au pillage, & ensuite l'incendièrent.

» ville , se retireroient en toute seureté. Sui-
 » vant cette résolution accordée par les Ca-
 » pitaines & le Parlement , ceux de la reli-
 » gion ayans célébré la Sainte-Cène avec
 » larmes & prières solennelles, sortirent sur
 » le soir. Alors , contre la foy promise, on
 » print prisonniers tous ceux que l'on peust.
 » Les soldats espandus par la campagne, &
 » les Payfans (a), en tuerent grand nombre.

(17) « Ceux de l'Eglise Romaine estant
 » du tout maistres (lit-on dans l'*Histoire des*
 » *cinq Roys*, page 225), employent quatre
 » jours entiers à tuer, emprisonner, piller.
 » Les gens de guerre firent tant de maux,
 » que ceux du Parlement mesme, craignans
 » d'avoir leur tour, trouverent moyen, avec
 » lances d'argent, de les pousser hors de la
 » ville. Montluc & Terride allerent contre
 » Montauban, &c...

« Le dix-huitieme dudit mois (raconte la
 » *Popelinere*, fol. 315), Montluc fit aussi,

(a) « Le Capitaine de la Sante, envoyé le len-
 » demain pour recognoistre ceux qui avoient esté tuez
 » par les chemins, rapporta en avoir trouvé depuis
 » St. Roch jusqu'aux Justices, 53 morts qui estoient
 » desjà à demi mangez des chiens. (*Voyez la Popelinere*
folio 314 verso.)

» tost mettre par terre & brusser le temple
 » de ceux de la religion, avec telle presse
 » & confusion, que trois des exécuteurs de
 » cette ruyné y furent tuez, & plusieurs
 » blesez. L'animosité n'estoit moins grande
 » par toute la ville, ayans esté, par Arrest
 » de Parlement, desclarez traistres, con-
 » vaincus de crimes de Leze - Majesté, &
 » condamnez à la mort tous ceux qui avoient
 » porté les armes en la Maison de ville, donné
 » faveur ne secours quelconque au Prince,
 » ou qui auroient esté au Consistoire. Chacun
 » donc commença à les chercher, rançonner,
 » battre & meurtrir; voire jusqu'à ce point
 » que plusieurs Catholiques y furent aussi
 » tuez par leurs compagnons... Puis les Ec-
 » clésiastiques firent publier un monitoire,
 » joint avec grandes exhortations des Curez,
 » Vicaires & autres Prescheurs, *de ne receler,*
 » *sur peine d'excommunication & de damna-*
 » *tion éternelle, tous ceux qu'ils sçauroient*
 » *pour certain, ou par ouy dire, avoir donné*
 » *faveur, conseil ny ayde à ceux de la reli-*
 » *gion, desquels les noms estoient au tablier*
 » *du Greffier de l'Archevesque (a), qui puis*
 » *après les envoyoit à la Cour.* Par ce moyen,

(a) Cet Archevêque étoit le Cardinal d'Armagnac, dont on a parlé précédemment.

» une infinité de gens de toutes qualitez fu-
 » rent rendus criminels. Le voisin, qui avoit
 » pillé, craignant de rendre, portoit faux
 » tesmoignage contre celuy duquel il tenoit
 » le bien : l'ennemy déposoit faussement
 » pour se vanger : le Débiteur estoit le té-
 » moin contre le Créancier ; & le plus homme
 » de bien le menassoit à outrance pour avoir
 » sa debte. Voire qu'il n'estoit pas seulement
 » loisible d'avoir quelque compassion des mi-
 » sérables, sans se mettre en très-éminent
 » danger : ains falloit estre enragé, ou faire
 » l'enragé, jurer & blasphémer avec les au-
 » tres. La Gendarmerie d'autre costé com-
 » mençoit desjà à maitriser, méprisant tous
 » commandemens. *Les Soldats contrefaisoient*
 » *les Capitaines ; les Capitaines faisoient des*
 » *Rois* ».

(18) Les noms des Capitaines *Arne* &
Aorne ont été tellement confondus dans les
 dernières Editions de Montluc, qu'on croi-
 roit que ces deux hommes sont un seul &
 même personnage. L'obscurité qui règne à
 cet égard, vient ou de la faute des Editeurs,
 ou peut-être de la négligence de Montluc,
 qui ne les a pas assez clairement distingués
 l'un de l'autre. Cependant si on le suit avec

soin, surtout dans l'Edition de Millanges, on distingue facilement qu'*Arne* & *Aorne* étoient deux hommes différens. Montluc nous a déjà dit qu'il donna au Capitaine *Aorne* une commission pour lever une compagnie de gens de pied. Ensuite il nous a appris que pendant l'expédition de Toulouse (a), *Arne* resta toujours à Condom avec la compagnie du Roi de Navarre. Ici il ajoute que le Capitaine *Arne* part la nuit de Condom, pour le rejoindre. Pour lever la difficulté occasionnée par la ressemblance des deux noms, il faut admettre qu'il y avoit un Officier de Gendarmes nommé *Arne*, & un Capitaine d'hommes de pied qui s'appelloit *Aorne*. Cette conjecture se trouvera vérifiée par plusieurs passages de Montluc qui suivront. On y verra constamment qu'*Arne* étoit Lieutenant d'une compagnie d'hommes d'armes, & qu'*Aorne* commandoit des gens de pied.

(19) Etoit-ce Cybart Tison, Seigneur de

(a) Il paroît que la Faille, dans ses Annales de Toulouse, a commis la même faute. On y lit que le Capitaine *Aorne* vint au secours des Toulousains avec la compagnie du Roi de Navarre. Mais Montluc dit expressément que cette compagnie de Gendarmes étoit à Condom avec le Capitaine *Arne*.

Fiffac, Chambellan du Roi, ou son frère, Benoît Tifon, Seigneur d'Argence & de Dirac, Chevalier de l'Ordre ? Les deux frères sont désignés sous le nom d'Argence par les Historiens du tems. Cette famille étoit fort (a) ancienne dans l'Angoumois. La *Gazette de France*, en 1764, a annoncé la mort d'Anne Achard-Joumard-Tifon, Comte d'Argence, décédé en son château de Dirac, près d'Angoulême.

(20) Si l'on en croyoit l'Auteur de l'*Histoire des cinq Roys*, p. 218, Montluc n'étoit pas un serviteur fort respectueux de cette Princesse : « car (remarque-t-il) Montluc ne » se plaçant qu'à carnages & horribles exécutions, que lui-même a remarquées par » le menu en son Histoire, qui est le couronnement de sa vie, où il a toutesfois » oublié ce qui lui advint de dire, après la » journée de Ver, qu'il espéroit après avoir » achevé en Guyenne, aller en Béarn par le » commandement du Roi, où il avoit fort

(a) Par rapport à cette famille, lisez l'Histoire d'Angoulême de François Corlieu, in-4^o, p. 140, & une des notes de M. le Marquis d'Aubais, sur l'Histoire de la guerre de Guyenne, par Balthazar, p. 47, Tome III des Pièces Fugitives.

» grand envie d'essayer s'il faisoit aussi bon
 » coucher avec les Reines qu'avec les autres
 » femmes. Mais Dieu préserva la Reine de
 » Navarre, pour servir à la France, comme
 » il se verra puis après ».

(21) Dans l'*Histoire des cinq Roys*, p. 210, ce n'est point à la crainte inspirée par Montluc, mais à la méfintelligence des Commandans Protestans, qu'on attribue l'évacuation d'Agen. Cet Ecrivain prétend que les Protestans, par leur faute, manquèrent l'occasion de battre Montluc, & qu'il eut le dessous dans plusieurs escarmouches, dont ses Mémoires ne font point mention. Les Chefs Protestans, étant divisés entre eux, se retirèrent les uns après les autres; & les habitans les suivirent. *Les femmes de toutes qualités (raconte cet Historien) portoient leurs petits enfans en leurs bras, ou dans les berceaux, sur leurs testes... Burie & Montluc y accoururent...*

(22) Selon l'Ouvrage cité ci-dessus, p. 213, le jeune Montluc, dit *Peyrot*, avoit corrompu Bugoles, Gouverneur de Leictoure. Ce Bugoles & son frère sortirent avec une partie de la garnison de Leictoure, sous prétexte d'aller au-devant du Capitaine Mesmes : ils

se laissèrent exprès enfermer dans Terraube, où la disette des vivres les contraignit de se rendre à discrétion. Le Capitaine Mesmes, qu'ils n'eurent garde d'instruire de cette trahison, fut mis en fuite. Les deux Bugoles, ajoute le même Historien, après cette belle expédition, se retirèrent dans l'armée de Montluc.

(23) Tandis que Montluc s'emparoit de Terraube & de Leicoure, Duras faisoit des conquêtes dans le haut Querci; ou plutôt il y portoit le fer & le feu : car de part & d'autre, c'étoit ainsi qu'on faisoit la guerre : les soldats de Duras détruisirent presque entier la ville de Caussade : sous prétexte de se venger des cruautés de Montluc, ils les imitoient. Partout où les Protestans pénétoient, on égorgeoit les Catholiques, & sur-tout les Prêtres de cette communion. De-là vint le Proverbe Quercinois : *Capela te fa penjat tè besi*. Duras lui-même ayant surpris l'Evêque de Cahors, traita ce Prélat de la manière la plus outrageante. Les Protestans, que son zele avoit irrités, ont cherché à le calomnier. On lit dans un de leurs ouvrages (a), que quand Duras le prit, *il fut*

(a) Histoire des cinq Roys, p. 216.

trouvé garny de livres de magie, & de force receptes pour gagner le cœur des femmes, & de nul de théologie. Il ne tint à gueres (ajoutet-on) qu'on ne le pendist, comme auteur du massacre de Cahors. La malignité perce à chaque mot dans ce passage. L'Auteur est d'autant plus répréhensible, que, d'après le témoignage de l'Histoire (a), Pierre de Bertrand, Evêque de Cahors, fut vraiment recommandable par ses mœurs & par son savoir.

(24) La bataille de *Ver* se donna le 9 Octobre 1562, à deux heures après midi. M. de Thou s'accorde avec Montluc sur le nombre des morts, & sur les autres circonstances. Nous remarquerons que cette bataille, ou plutôt cette déroute décrite par Montluc avec une sorte de complaisance, occupe tout au plus quatre ou cinq lignes dans la *Popeliniere* (b). *L'Histoire des cinq Roys*, p. 217, en raconte quelques détails. On y lit, « qu'en-
» tre les prisonniers, se trouva un Capitaine
» nommé la Mothe, qui escheut au Capitaine
» Bazourdan. Quelques jours après, ren-

(a) Lisez entre autres l'Histoire de Querci, par Cathala-Coture, Tome I, p. 392.

(b) Nos Historiens généraux parlent à peine de cet événement.

» contré par Montluc, il luy donna plusieurs
 » coups de dague, & finalement luy passa
 » l'espée à travers du corps, disant ces pro-
 » pres mots : *Tu mourras meschant, en dépit*
 » *de Dieu.* Toutesfois comme pour monstrier
 » que Montluc se trouveroit menteur lui-
 » mesme, ce pauvre homme emporté en cet
 » estat & pansé, quoique chargé de coups
 » mortels, retourna miraculeusement en
 » bonne convalescence ».

(25) Le siège de Montauban dura depuis le 10 Octobre, jusqu'au 15 Avril 1563. Les Protestans (a) ont écrit, que plus de deux mille hommes des assiégeans y avoient péri, & que les assiégés n'avoient perdu que 60 hommes. Cela tient trop du prodige, a observé M. de Thou, pour qu'on les en croie. Antoine de la Rochefoucault de Chaumont, apporta à Montauban, le 15 Avril, l'Edit de

(a) Lisez notamment l'Histoire des cinq Roys, p. 230 & suiv. On y trouve plusieurs autres faits miraculeux opérés en faveur des Protestans, comme des terrains qui produisirent des grains sans qu'on les eût enssemencés. Toutes les particularités de ce siège y sont détaillées. *La Boria*, Gouverneur de Montauban, fit tout ce qu'il put pour vendre la Ville : aussi après la paix mourut-il de désespoir.

pacification, & fit cesser les hostilités. Le Bret, dans son Histoire de Montauban, prétend que Terrides abandonna ce siège le 3 Novembre, & laissa une partie de ses troupes dans le fort du Moustier, pour harceler les Montalbanois. Il en résulta une petite guerre que termina l'Edit de pacification.

(26) Ce que Montluc & ses associés *mirent par écrit*, étoit un acte de confédération entre les Catholiques, Nobles, Ecclésiastiques & Bourgeois. Comme cet acte contient les premiers germes *de la Ligue*, il nous a paru trop curieux, pour ne pas l'insérer ici, tel que la Popelinier (a) nous l'a conservé.

Traité d'association faite par l'avis & conseil des Révérends Peres Messire Georges, Cardinal d'Armagnac, Lieutenant du Roy en la Province & Seneschaussée de Tolose, Messire Laurens, Cardinal de Strozzi, Lieutenant pour Sa Majesté au pays d'Albigeois, le Seigneur de Montluc, Chevalier de l'Ordre, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Lieutenant pour ledit Seigneur en Guyenne, les Seigneurs de Terrides, aussi Capitaines de cinquante hommes d'armes, de Negrepelisse &

(a) Histoire de France, Livre VIII, folio 315, Tome I.

Fourquevaux, Chevaliers de l'Ordre, le second de Mars 1563, & depuis communiqué au Sieur de Joyeuse, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Lieutenant dudit Seigneur au pays de Languedoc.

« Pour satisfaire au devoir chrestien, sub-
 » vention de l'Eglise Romaine, service du
 » Roy, soulagement & conservation de son
 » peuple, & pour résister aux rebelles & en-
 » nemis de Sa Majesté qui se sont eslevez, &
 » autres qui par cy-après se voudroient es-
 » lever & mettre en armes, pour opprimer
 » les bons & fideles sujets du Roy, envahir
 » & surprendre les chasteaux & villes ap-
 » partenans audit Seigneur & *ses Voisins* (a),
 » & les Eglises monasteres & autres lieux
 » sacrez, comme ils ont fait par cy-devant
 » en plusieurs & divers lieux; & pour ob-
 » vier aux fraix & despens qu'il conviendroît
 » journellement faire audit Seigneur & à son
 » peuple, tant pour la nourriture & entre-
 » tenement des gens de guerre, qui journal-
 » lement s'eslevent sur le peuple à grands
 » frais & despens insupportables, extirper &

(a) Cette expression de *Voisins* paroît désigner les Espagnols; & elle annonce l'influence que Philippe II avoit déjà dans nos Provinces méridionales. Ce fut là où le foyer de la Ligue s'établit.

» chasser du Royaume lefdits rebelles & fé-
 » ditieux ; & pour autres bonnes & justes
 » confidérations concernans le repos public ,
 » tution & défenſe dudit pays , eſt utile &
 » expédient d'ordonner que confédération
 » & affociation ſera faite entre l'Eſtat Ecclé-
 » ſiaſtique, la nobleſſe & le commun du tiers
 » Eſtat des habitans des Villes, Diocèſes, &c.,
 » ſoit du pays de Languedoc ou de Guyenne,
 » ſous le bon plaifir du Roy (a) , & de ladite
 » Court ; laquelle affociation ſera tenue, gar-
 » dée & obſervée ſelon ſa forme & teneur ,
 » tant par lefdits confédérez, qu'autres ſujets
 » du Roy qui ſe voudroient joindre à icelle,
 » à peine d'eſtre dits & declarez (b) rebelles
 » & défobéiſſans à Sa Majeſté ; permettant
 » auxdits confédérez de ſ'afſembler au plutoſt
 » que faire ſe pourra aux jours & lieux qui
 » ſeront aviſez ; & illec par Villes capitales,
 » Diocèſes & Sénéſchauffées, députer une ou

(a) Il nous ſemble qu'il auroit d'abord fallu l'en
 prévenir : avant d'exécuter un projet de cette nature,
 ne devoit-on pas ſe munir de l'attache du ſouverain ?

(b) N'étoit-ce pas là exercer un acte de ſouvéraneté
 même , puisſqu'il n'eſt permis qu'au Souverain ſeul
 d'infliger des peines à ceux qui lui défobéiſſent

» deux personnes pour venir avec charge
» suffisante en la ville de Tolose, faire &
» presser serment solemnel entre les mains,
» que ceux de ladite Cour & Lieutenant de
» Roy aviseront de tenir, garder ladite con-
» fédération & association; laquelle ainsi
» jurée, les Députez ferout proclamer, &
» feront recherches tant de Gentilshommes
» qu'autres aptes aux armes, & iceux en-
» rolleront, desquels sera choisi certain nom-
» bre pour accourir à l'ayde & secours des
» circonvoisins; & le reste retiendront pour
» la garde du pays que les ennemis du Roy
» ne le trouvent despourveu de déffence;
» de sorte que chaque Sénéchaussée sçaura
» par nombre les Gentilshommes, & chaque
» ville & village aussi le nombre, nom &
» surnom des hommes qu'ils doivent faire,
» & les armes qu'ils doivent avoir pour leur
» garde & déffence; lesquels hommes seront
» choisis des plus agguerris & aptes aux ar-
» mes, non suspects; les armes à feu de ceux
» qui seront commis & députez par les pays,
» seront assemblées en un lieu public qui
» sera avisé, & icelles distribuées aux sol-
» dats qui seront destinez; & lorsque Dieu
» donnera pacification & repos au Royaume,

» seront remises audit lieu public, pour illec
» estre gardées; lesdits Gentilshommes seront
» conduits en l'équipage qu'il sera avisé par
» les Sénéchaux ou Lieutenans non suspects,
» & en leur défaut, absence ou empesche-
» ment, par tel Gentilhomme, qui par la no-
» bleffe de ladite Sénéchaussée, sera nommé;
» sans estre tiré en conséquence; & *d'autant*
» *qu'il est question de l'Estat universel & ordre*
» *Ecclésiastique*, sera avisé entre les Prélats,
» Ecclésiastiques & le Clergé, de se prépa-
» rer & mettre en devoir, *pour défendre*
» *l'honneur de Dieu & de son Eglise Catho-*
» *lique Romaine*, & Couronne Royale ex-
» posée en proie à ses ennemis, qui se sont
» desjà emparez d'aucunes villes, places for-
» tes du Royaume, & voyans le Roy en bas
» aage; & quant au reste du tiers estat, pour-
» ront, par Comtés, Diocèses, &c., nommer
» Capitaines, Lieutenans, Enseignes, Ser-
» gens de bandes, Centeniers, Coporals, &
» autres estant requis, pourveu que lesdits
» Capitaines & membres ayent autrefois
» commandé pour le service du Roy, & ne
» soient suspects de nouvelle secte; lesquels
» Capitaines, Lieutenans, &c., seront pris
» des pays & lieux que les hommes seront

» levez, pour estre mieux reconnus & obeiz,
 » & se tenir prests à conduire lescdites com-
 » pagnies la part où besoin sera ; à la charge
 » que de quinze en quinze jours, chaque
 » Capitaine recognoistra sa compagnie, &
 » la mettra en bataillon, pour accoustumer
 » les soldats à l'ordre & discipline militaire ;
 » est inhibé auxdites compagnies marcher
 » par le pays, ny entreprendre aucune chose
 » sans leur Capitaine, Lieutenant ou Enseigne
 » à la peine de la hart ; & lorsqu'ils
 » marcheront, leur est enjoint de vivre par
 » estapes, sans se desbander, courir le pays,
 » ny opprimer le peuple sous semblable
 » peine ; & tout incontinent l'estat, nombre
 » & équipage des hommes ainsi choisis, sera
 » envoyé à la Cour le Lieutenant du Roy,
 » tant en Languedoc, Guyenne, que Province
 » de Tolose & Albigeois, pour savoir
 » les forces desquelles on se pourra ayder à
 » la nécessité ».....

« Cette association ainsi arrestée, fut finalement
 » présentée à la Court, les Chambres
 » assemblées, le vingtième Mars audit an
 » 1563, laquelle, sur la requeste du Procureur-
 » Général du Roy, ordonna qu'elle n'entendoit
 » empescher qu'elle ne sortist son plain
 » & entier

» & entier effet, par provision toutesfois &
 » sans conséquence (a), avec le bon plaisir
 » du Roy; enjoint à tous Magistrats & sit-
 » jets de sadite Majesté, de la faire tenir,
 » garder & observer selon la forme & teneur,
 » sous les peines y contenues, & autres que de
 » droit.

« Mais trois jours après (ajoute la Pope-
 » liniere) arriverent les nouvelles de la paix
 » arrestée, qui fascherent fort ceux qui ne sou-
 » haitoient rien moins que cela : mais quelque
 » tems après vinst l'Edit de paix avec bonnes
 » lettres qui rompirent tous ces desseins. Ce
 » néanmoins ils en dilayerent (b) la publica-
 » tion le plus longuement qu'ils peurent; &
 » finalement, ne pouvans plus reculer, en

(a) N'est-il pas étrange que, sans avoir obtenu ce bon plaisir du Roi, on ait enjoint à tous les sièges du ressort d'y tenir la main, & de veiller à l'exécution? Mais dans ces tems de calamités, l'oubli des vrais principes, & les démarches inconsidérées de tous les genres, caractérisoient la conduite des divers ordres de l'Etat.

(b) Tels doivent être les résultats de ce qu'on nomme haine religieuse : les premiers pas de la Ligue indiquoient la marche qu'elle suivroit.

498 OBSERVATIONS SUR LES MÉM.

» firent publier le préambule seulement en l'au-
» dience, & par les carrefours, certains ar-
» ticles pour leur avantage, obmettant le
» demeurant. Firent mesme défenses de les
» imprimer. »...

*Fin des Observations du cinquième Livre,
& du vingt-quatrième Volume.*

